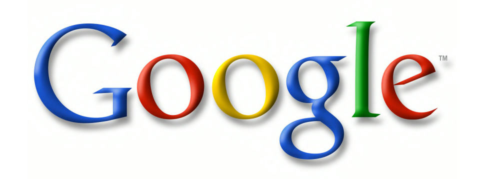
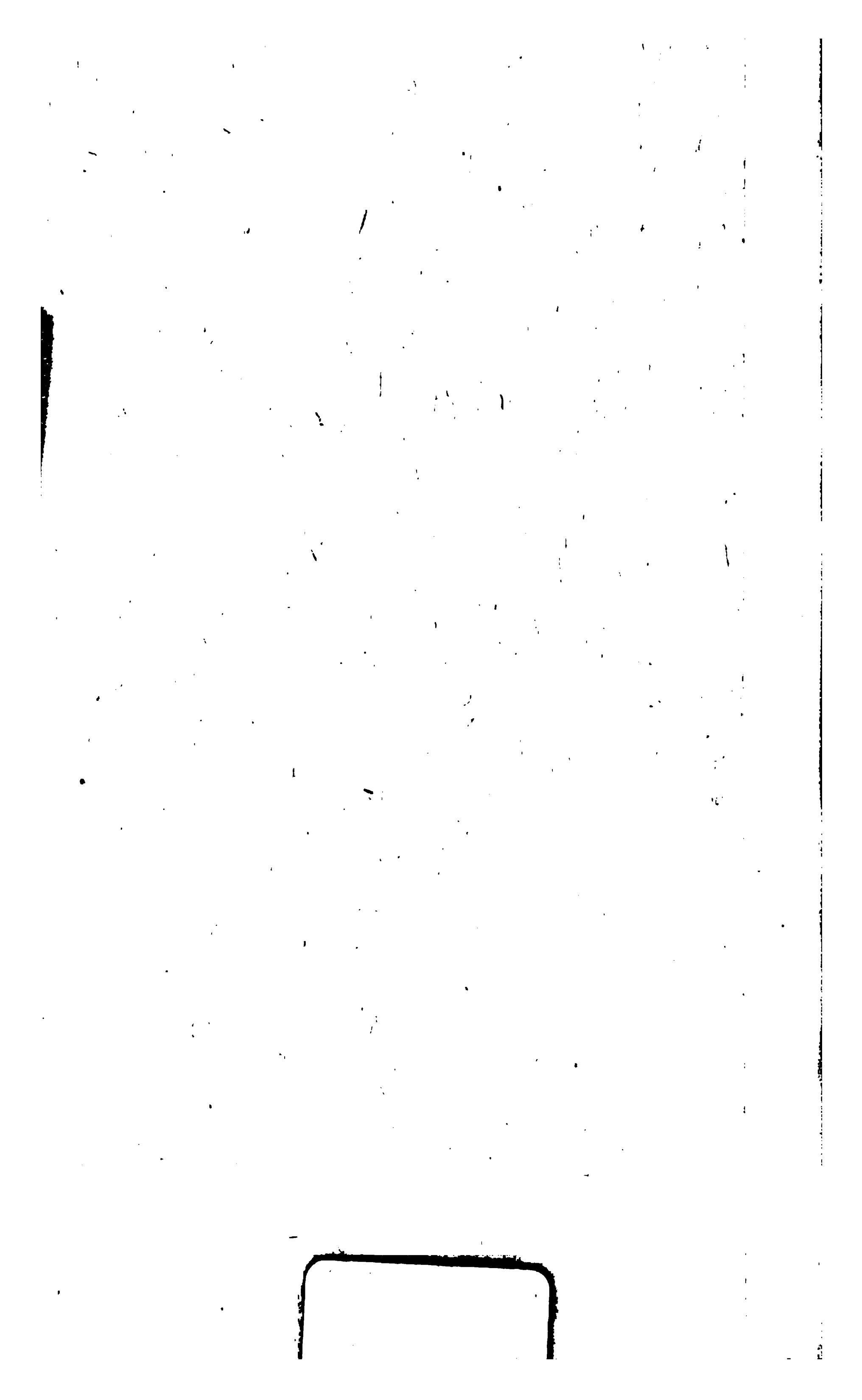




HISTOIRE

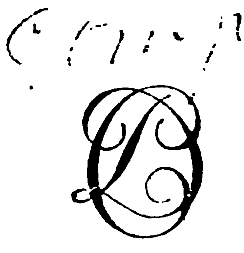
DE

PROVENCE,

PAR LOUIS MÉRY.

*

TOME SECOND.



MARSEILLE,

IMPRIMERIE DE J. BARILE ET BOULOUCH,

RUE DU PAVILLON, N. 20.

1832.

HISTOIRE

DE PROVENCE.

HISTOIRE

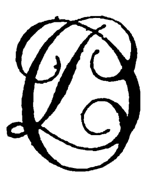
DE

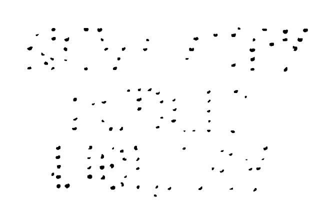
PROVENCE,

PAR LOUIS MÉRY.

*

TOME SECOND.





PARIS.
LECOINTE, LIBRAIRE, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.
MARSEILLE,
IMPRIMERIE DE DUFORT CADET, DIRIGÉE PAR J. BARILE,
RUE DU PAVILLON, N. 20.

1830.

HISTOIRE

DE PROVENCE.

CHAPITRE IV.

MARIUS, CÉSAR.

PREMIER RÉCIT.

*

MARIUS.

Depuis deux ans les Kimris ravageaient l'Espagne. Partout des traces d'une désolation inouïe attestaient le passage de cette multitude s'acharnant sur le sol, sur les villes, sur les populations avec une fureur bizarre, et amoncelant autour d'elle de vastes et lamentables ruines. Les peuples

ibériens, atteints par les coups redoublés de l'aîle immense du formidable vautour du nord, cherchèrent dans des abris cachés, dans les monts dont leur terre est hérissée, un rempart contre ces flots ardens sur lesquels mugissaient des milliers de voix effroyables. Une seule tribu espagnole ne désespéra pas de son courage ; les Celtibères dessinant leurs rangs, où les boucliers et les lances étincelaient, essuyèrent, sans chanceler, la tempête de tant de barbares, et les déconcertant par leur résistance inattendue, les forcèrent de fuir et de reprendre le chemin de la Gaule, pour s'y rallier à leurs confédérés [1].

Un plan fut arrêté par eux. Les chefs promenèrent leurs regards sur l'Europe, et se dirent : « Nous sommes forts et terribles : l'Illyrie a tremblé devant nos lances, la Gaule s'est émue sous nos pas, l'Espagne a demandé à ses montagnes des abris, l'Italie seule manque à notre audace. » Aussitôt s'enflammant par des récits héroïques, ils jurent que cette Italie, boulevard de la liberté romaine, sol sacré de l'indépendance, sera envahie de deux côtés, et halètera vaincue, pressée entre les griffes immenses d'une invasion qui déploiera ses deux bras autour d'elle.

Les Kimris, réunis aux Tigurins, se dirigèrent

1. Ibi multa loca populati, à Celtiberis fugati sunt reversi que in Galliam bellicosis se Teutonis conjunxerunt.

vers les Alpes Tridentines, à travers l'Helvétie et la Norique, tandis que les Ambrons et les Teutons se chargèrent de franchir les Alpes Maritimes, après avoir balayé les légions de la province. Le rendez-vous général fut fixé sur les bords du Pô [1].

Marius se leva alors ; il se leva, et arrivé au confluent de l'Isère et du Rhône [2], il attendit la division Ambro-Teutone, pour en observer les mouvemens. Les Ambro-Teutons descendent le fleuve, afin de gagner plus au midi la route de l'Italie. Marius rétrograde vers la mer, et couvrant de son camp les deux voies romaines, qui, se croisant à Arélate, conduisaient en Italie, l'une par les Alpes Maritimes, l'autre par le littoral ligurien ; il se promet de garder la défensive, jusqu'à ce que l'occasion se présente de combattre à coup sûr.

Enfin l'avant-garde des Ambro-Teutons parut. A travers les nuages de poussière que le vent chassait devant la horde, s'avançaient des milliers de figures hideuses hâlées par les soleils de tant de marches. Des lances, et encore des lances ; des tentes, et encore des tentes ; des chevaux, et encore des chevaux ; des enfans folatrant avec une joie sauvage autour des chariots,

1. Plutarch. in Mario., p. 413.

2. Juxtà Isaræ Rhodani que flumina, ubi in sese confluunt. Paul Oros.. l. V, c. 16.

des chefs bizarrement ornés galopant devant les lignes, et sur toute cette cohue immense, désordonnée, des cris, d'épouvantables cris se croisant, s'entrechoquant dans l'air dans mille dialectes barbares; voilà l'aspect terrible, inattendu qu'offrit aux soldats de Marius l'armée ennemie. Les barbares furent ironiques et railleurs. Enivrés par de soudaines victoires, ils tombèrent et s'arrêtèrent comme un bloc immense devant les retranchemens romains. Leurs tentes furent déployées, les chariots rendus immobiles, et les légionnaires purent contempler, comme le dit un historien, leur aspect sauvage, leur nombre immense, et ouïr leurs voix effroyables [1]. Le soleil se lève, et rien dans l'armée romaine n'indique les dispositions d'une bataille. Alors les barbares poussant des rires hideux, harcelèrent Marius de leurs provocations. Leurs armes avaient soif du sang romain; c'était injustice de le leur refuser [2]. Les voix, les gestes étaient outrageans; mais le consul méprisait leurs défis. Un chef Teuton s'avance jusqu'aux portes du camp, et appelant Marius par son nom, lui propose un combat singulier. Marius lui fit répondre que s'il était las de la vie, il n'avait qu'à s'aller pendre [3]; et

1. Plut. in Mar., p. 413.

2. Plut. ut suprà.

3. Cupidum mortis laqueo vitam finire posse. Frontin. Strat., l. IV, c. 7.

comme le Teuton insistait, il lui envoya un gladiateur.

Les soldats romains frémissaient de rage derrière leurs murs ; la honte montait au front des vétérans ; à chaque instant prêts à délier les faisceaux, les légionnaires voulaient venger tant d'outrages, tant d'affronts faits à leurs aigles. Mais Marius les arrêtait. « Il ne s'agit pas, leur disait-il, » de triomphes à gagner, de trophées à élever ; il » s'agit d'empêcher cette tempête d'aller crever sur » l'Italie. »

Cependant voulant familiariser ses soldats avec l'aspect bizarre, les cris, l'armure, la tactique de l'ennemi, le consul les envoyait à tour de rôle sur les remparts, d'où l'œil plongeait dans les campemens Ambro-Teutons [1].

Le jeune Sertorius, dans ces jours d'inaction, rendit de grands services à Marius. A l'aide de la langue gallique, qu'il connaissait, et d'un déguisement gaulois, il pénétrait dans le quartier des Ambrons, et informait le consul des desseins de l'ennemi [2].

Désespérant de forcer Marius à sortir de ses lignes, les Ambro-Teutons se décidèrent à l'y forcer. Pendant trois jours ils donnèrent l'assaut, et furent repoussés avec perte. Ils résolu-

1. Plut. in Mar., p. 413 et 414.
2. Plut. in Sert., p. 648.

rent enfin de continuer leur route vers les Alpes, en suivant la voie domitienne.

Les Romains purent alors mieux estimer la multitude de ces barbares; six jours leur suffirent à peine pour défiler en vue du camp de Marius, et comme ils passaient sous les remparts, on les entendait crier, en raillant, aux soldats : « Nous allons à Rome, voir vos femmes; n'avez-» vous rien à leur mander? [1] »

Ils arrivèrent bientôt à Eaux-Sextiennes. Cette ville était, comme je l'ai dit, un lieu de plaisance des magistrats et des riches citoyens de la Provence [2]. C'était une cité italienne sous un beau ciel, avec des bains de marbre, des portiques et des *villa* sur des collines vertes. La horde traversa Eaux-Sextiennes, en enleva les provisions qui s'y trouvaient, et, poussant vers l'est, elle vint asseoir son camp et ranger ses chariots par delà la rivière de l'Arc, en deux quartiers séparés. Celui des Ambrons, voisin de la rivière, était en même tems le plus rapproché de la ville.

Marius les avait constamment suivis à petites journées. Arrivé à Eaux-Sextiennes, il prit position sur une colline isolée, qui, s'élevant entre la ville et les campemens ennemis, dominait le vallon.

1. Si quid ad uxores suas mandarent. For., l. III, c. 3.
2. Plut. in Mar., p. 416.

Dispersés sur les bords de la rivière, enivrés par les séductions du ciel et du lieu, ces Barbares offrirent au consul un tableau de vie et de joie. Les uns se baignaient dans les ruisseaux d'eaux thermales, ou dans le fleuve; les autres mangeaient après le bain, ou dormaient; puis, devenus ivres, ils se livraient aux transports d'une volupté frénétique [1]. Des feux éclairant le soir le camp, illuminaient la vallée, rougissaient les eaux du Cænus, et coloraient de leurs teintes les Ambrons exécutant des danses autour des tisons. La colline où Marius avait fait halte, était d'une forte assiette; mais on s'aperçut qu'elle manquait d'eau.

Les soldats s'en plaignirent. Alors Marius leur montrant la rivière qui coulait à leurs pieds, dit: « Vous êtes des hommes, voilà de l'eau, vous l'au» rez avec du sang [1]. » — « Menez-nous donc aux » Ambrons, s'écrie un d'entr'eux, avant que ce sang » soit tari dans nos veines. » — « Oui, répartit le » consul avec douceur, mais avant tout fortifions » notre camp [2]. » Ainsi s'était révélée, avec une expression énergique, la mâle pensée qui bouillonnait dans la tête de Marius. La bataille avait été résolue, et le moment n'était pas loin où les lé-

1. Plut. in Mario, p. 416.

1. Viri estis..... Florus, l. III, c. 3. — Plut., loco citato.

2. Plut. loco citato.

gions et les Barbares allaient faire l'essai de leurs forces.

Marius pouvait attribuer une partie de l'ascendant qu'il exerçait sur ses soldats, à une femme nommée Martha, dont la superstition agrandissait prodigieusement la mystérieuse puissance [1]. D'une origine syrienne, Martha se crut appelée au rôle commode et lucratif de prophétesse. Le sénat romain se rit de son pouvoir, et rebuta ses augures. Un jour la foule était immense au Cirque, la Syrienne s'assit aux pieds de la femme de Marius : des gladiateurs mouraient, des spectateurs baissaient ou levaient le pouce. Deux athlètes, d'une force égale, se livrèrent un combat en face de ces gradins de pierre montant circulairement au ciel, chargés de matrones, de chevaliers, de patriciens, de flamines. Alors Martha montrant du doigt un combattant, tandis que la pénible lutte prolongeait encore l'incertitude de la victoire, le proclama d'avance vainqueur. La femme de Marius envoya cette devineresse à son époux, qui s'en servit pour subjuguer ses soldats [2].

Avec quel appareil se montrait-elle aux légions charmées! Portée dans une litière dorée, elle par-

1. Cette femme est appelée Galla par quelques auteurs. Son nom est resté à l'étang de *Marthe* et à la ville des Martigues. Statistique des Bouches-du-Rhône. tom. II, ch. 2, page 40.

2. Plutarch.

courait le camp électrisé, et quand le sacrifice commençait sur l'autel, elle venait devant la flamme dans un pittoresque costume. Un manteau de pourpre se nouait sur sa gorge étincelante d'agraffes, et sa main balançait une pique environnée de bandelettes et de couronnes de fleurs. Oh! combien la superstition planait sur cette armée qui creusait des lits à des fleuves, bâtissait dans les eaux et respirait la poudre des chemins retentissant sous les pas des Barbares! Dans les nuages cuivrés ou transparens, suivant la tempête ou le calme, deux vautours apparaissaient quelquefois, aux regards étonnés des légions. On s'aperçut que leur apparition précédait toujours une victoire. Les auteurs ont dit que Marius les avait dressés à ce manège; l'armée les reconnaissait aux colliers d'airain dont les soldats entourèrent un jour leurs cous fauves. A cette époque de naïve ignorance, en présence d'une armée barbare accourue des glaces du nord, l'Italie eut une foi ridicule dans des récits fantastiques. A Tuderte, cité latine, on crut voir dans les couches enflammées de l'air un bien beau spectacle: des lances et des boucliers flamboyans, rangés sur deux lignes, se mêlèrent et figurèrent de guerrières évolutions; puis, ces vapeurs étincelantes, allongées en piques, ou arrondies en boucliers par les imaginations, s'évanouirent et s'éteignirent dans les dernières ardeurs du couchant. Aussitôt

Batabacès [1], grand prêtre de Vesta à Pessinonte, quitte son feu et sa statue pour venir annoncer à Rome que Marius écraserait les Barbares.

Les Romains attendaient avec anxiété l'issue de cette guerre. J'ai laissé Marius sur ce poste d'un difficile accès, où la disette d'eau se fesait sentir. Tandis que les soldats travaillent à fortifier leur camp, des esclaves et des valets s'armant de bâtons, d'épées, de hâches, de piques, descendent à la rivière pour puiser l'eau nécessaire à l'armée et aux bêtes de somme. Ils trouvent quelques Barbares qui se baignaient, et les tuent; d'autres ennemis accourent aux cris des blessés. Un combat s'engage, les Ambrons s'avancent tous. Quoique appesantis par la bonne chère, troublés par le vin, ils ne marchaient à la bataille qu'avec plus de résolution et de gaîté [2]. Mesurant leurs pas sur le bruit cadencé des lances heurtant les boucliers, ils s'animaient les uns les autres, en frappant l'air de ces cris : *Ambra*, *Ambra* [3]. C'était leur belliqueuse dénomination, c'était leur cri de guerre; ils y retrouvaient mêlés le souvenir de la patrie et celui de leurs exploits. Alors étincelante d'airain, noire d'hommes, se montra dans un appareil de combat la longue ligne de fleuves. Cette faible troupe d'esclaves trop

1. Ce grand prêtre est nommé Batacès dans un manuscrit.
2. Plut. Mar., p. 416.
3. Plut. ut suprà.

audacieux va expier sa folle attaque sous les armes des Ambrons. Un immense danger se déploie autour d'eux, le carré de fer qui s'ouvre à leurs yeux, renfermera bientôt cette tourbe aventureuse périssant en face des légions retranchées, là haut, sur la colline. Et les légions romaines, et leur chef essuyeraient un tel affront! Non, non; les voyez-vous ces soldats de Marius s'indignant contre les palissades, puis, les franchissant pour se ruer à la curée. Les Ligures, auxiliaires attachés à la fortune de Rome, atteignent les premiers la plaine. Ah! sans doute un moment d'hésitation dût arrêter leur courage, quand ils entendirent le cri d'*Ambra*, qui était aussi leur cri de ralliement. Dans ces syllabes barbares qui fendaient l'air, ces anciens émigrés galliques purent également saluer la terre natale et une commune origine avec ces Ambrons contre qui Rome les déchaînait. Mais fidèles à Marius, ils hâtèrent leur course, en renvoyant aux ennemis le même cri; et ce cri était si formidable, poussé par deux armées, qu'il ébranlait la vallée du Cœnus [1].

Ce fut d'abord un assaut de voix; chaque troupe cherchait à dominer de ses hurlemens sauvages ceux que l'ennemi envoyait. La rivière étendait son rideau devant les Ambrons; ils la traversent en tumulte. La charge commence; les Ligures se

1. Plut., loco citato.

précipitent sur les Barbares. Le lit du fleuve devient aussi le lieu du combat. Au milieu des eaux rougies les lances déchiraient, les piques pénétraient dans les chairs pâles, et les sabres tailladaient les peaux. Les légions arrivent, favorisées par la pente du lieu ; ce fut un torrent de casques, d'aigrettes flottantes, de boucliers, de cuirasses qui tomba du sommet de la colline sur les Barbares repoussés vers l'autre bord. Marius alors passa la rivière, rouge de sang et presque comblée de cadavres, et le soldat romain put boire [1].

Les fuyards se précipitent dans la plaine, atteints par le fer ennemi et jonchant le sol de leurs morts. Ceux qui parvinrent à se sauver, laissant sans défense leurs chariots et leurs équipages, coururent se réfugier dans le quartier des Teutons.

Mais devant ces chariots une résistance inattendue vint ralentir l'ardeur de la fuite et de la poursuite. Le long de ces chars où les richesses de la horde errante et les enfans étaient déposés, se range une troupe égarée de femmes. On eût dit que des dieux infernaux avaient poussé ce bataillon hideux au-devant des légions ; car elles

1. Ea cædes hostium fuit ut victor Romanus de cruento flumine non plus aquæ biberit quàm sanguinis Barbarorum. Flor., l. III, c. 3.

grinçaient des dents, et le bras levé, elles frappaient pêle-mêle l'Ambron et le Romain, appelant traître l'époux qui fuyait, s'élançant furieuses sur le soldat victorieux. Puis, désespérées, mais non vaincues, elles saisissent de leurs doigts sanglans et convulsifs les épées nues, arrachent les boucliers, se jettent au-devant des blessures, et meurent, déchirées, mises en lambeaux palpitant encore de rage sur un sol témoin d'une si belle, mais d'une si malheureuse valeur. Tant d'héroïsme ne fut pas vain! Il rendit incomplète la victoire; car l'obscurité tombant sur cette scène de deuil, décida Marius à faire sonner la retraite et à regagner la colline; tandis que les Ambrons, ébranlant leurs chariots, allèrent se réfugier dans les campemens teutons [1].

Le succès de Marius était grand, mais non entier. La plaine, couverte de cadavres, attestait la victoire; mais les tentes des Barbares, encore debout, annonçaient de nouveaux combats. La plus grande partie des Ambrons avait échappé à la mort, et les Teutons ne s'étaient point montrés sur le champ de bataille. La nuit qui suivit le premier engagement fut pleine de terreurs et d'angoisses [2]. Le camp des Romains ne

1. Plut. in Mario, p. 416. Ces événemens se passaient 102 ans avant J. C.

2. Plutarch. in Mar., p. 417.

retentit pas de chants de victoire ; point de démonstrations de joie, point de longs festins ; mais à la place une sombre inquiétude, une pénible insomnie. Et quand, silencieux et debout sous les armes, ils plongeaient la vue dans la vallée, ils apercevaient des feux allumés pour de lamentables funérailles. Les Ambrons enterrèrent leurs morts ; puis, saisis de rage et de douleur, ils jetèrent des cris qui ne ressemblaient pas à des clameurs et à des gémisemens humains ; on eût cru entendre un effroyable concert produit par des mugissemens de bêtes, auxquels se mêlaient des menaces et des lamentations déchirantes. Et les voix ainsi furieuses formaient un si grand retentissement, que les montagnes, la plaine, le canal du fleuve répétaient ce bruit épouvantable et semblaient tressaillir et mugir.

Ainsi les deux camps offraient de sinistres aspects : dans l'un, le morne repos de l'anxiété attentive ; dans l'autre, une de ces scènes barbares inconnues aux peuples civilisés, et qui montrent la douleur et la colère sous les plus horribles traits : des cris de tigres et des hurlemens de lions. Alors, l'homme dans son énergie sauvage, se révèle avec des accens qui empruntent à sa double organisation d'être intelligent et de créature animale, une expression si terrible, que le cœur se glace d'effroi en les entendant. Vous les avez ouïs ces accens, dans le *Dernier des*

Mohicans de Cooper; les sauvages du Canada ne les ont pas encore adoucis [1].

Pourtant cette nuit et le jour suivant s'écoulèrent sans attaque de la part de l'ennemi. Marius fut instruit par ses éclaireurs que derrière le camp des Teutons s'étendait un large et profond ravin, caché par un bois épais; que ce lieu, favorable à une embuscade, dérobé par de grands arbres à la vue de l'ennemi, pouvait recevoir un détachement de l'armée, prêt à saisir le derrière de la horde, quand les légions en attaqueraient le front. Dans la seconde nuit, Marius y envoya trois mille hommes, conduits par Cl. Marcellus.

Enfin le soleil qui devait éclairer la grande bataille se leva, et ses feux illuminèrent le sommet de la montagne chargée de conserver dans son nom le souvenir de cette mémorable affaire. Marius ordonne ses légions sur le flanc de la colline, jusqu'au lit de la rivière. Ses cavaliers passent le Cænus, et dévorant la plaine, caracollent en face des campemens teutons. Les ennemis, provoqués par ces bravades insultantes, s'élancent sur les cavaliers romains, les harcèlent, et, stimulés par une fuite adroite, accourent en désordre sur les bords du fleuve. A la vue des légions étincelantes dont le rideau d'airain se déploie devant eux, ils n'hésitent plus, franchissent les

1. Voir le *Dernier des Mohicans*, roman de Fénimore Cooper.

eaux et se rangent en bataille sur l'autre bord. Les cavaliers garnissent les flancs de l'armée romaine. Alors Marius sentit battre son cœur.

Car le moment était décisif. L'armée teutonne bouillante d'audace, commence l'attaque. Un beau rôle était reservé au consul, celui de soldat et de capitaine, il ne le répudia pas [1]. Mais ne croyez pas que la victoire lui fût aisée. Pendant six heures, vivement disputée, elle semblait une belle proie, qui, jetée sur la vaste arène, passe tour à tour de la gueule sanglante d'un tigre dans celle d'un lion. Aux vastes plaines qui s'étendaient à l'est des Eaux-Sextiennes, près du fleuve, les enfans du nord ne démentirent pas leur sombre et belliqueuse origine.

Mais la ruse et la discipline triomphèrent. Tandis que les Teutons et les Romains acharnés dans cette effroyable lutte, disputaient de frénésie et d'audace, Marcellus sort de son embuscade, et tombe sur l'arrière-garde des Barbares; elle se replie vers le centre de la bataille, dans un désordre qui se communique bientôt à toute l'armée. Les Teutons, investis de deux côtés, ne peuvent résister à l'attaque concertée qui les presse. Écrasés par les légionnaires et les cavaliers, entre le double incendie dont les feux vomis par les boucliers et les lances polies rap-

1. Plutarch. in Mario, p. 417.

prochent le cercle étincelant, ils ne surent plus que mourir. Les guerriers aux blondes chevelures, aux yeux pareils à une mer bleue et courroucée, s'arrangèrent pour recevoir la mort. Un vaste tombeau à mille lieues du sol glacé qui les vit naître, leur parut encore un assez beau trophée. Peu de lâches reçurent des fers. Teutobokhe, leur chef, quitta le champ de bataille dans le vain espoir de venger une si cruelle défaite. Trahi par la fortune, il fut saisi par des paysans dans les montagnes des Séquanes, et livré garotté aux Romains. Il eut mieux valu pour lui qu'il eût laissé ses grands os blanchis mêlés à ceux de ses frères, aux champs de la Provence [1]. Ensuite, dans l'ivresse du succès, Rome exagéra peut-être le nombre des morts dans ces deux combats. Deux cent mille Barbares, ont dit ses historiens, engraissèrent le Champ de la putréfaction ; quatre-vingt-dix mille furent plus malheureux, ils perdirent leur liberté. Plutarque fait à Marius un hécatombe de cent mille hommes pris ou tués. Ces morts, ainsi entassés, furent laissés par le consul sans sépulture. La pluie lava leurs corps, le soleil les illumina, puis, la corruption promena ses taches bleues sur ces cadavres purulens. Le champ de bataille dut à cette hideuse décomposition en plein air, sans que la terre en

1. Plut. in Mario., p. 419. — Flor., l. III, c. 3.

recouvrît les fétides lambeaux, un nom, celui de *Campi putridi*, rappelé encore dans le mot *Pourrières*, qu'il porte aujourd'hui [1].

Avec ses puissantes herbes et ses arbres devenus plus vigoureux, la nature répara tant de désastres, et étendit un voile de moissons et de fleurs sur la fatale plaine. Sa fertilité fut extrême, et les ossemens qu'elle contenait obtinrent une destination d'églogue. Les paysans marseillais s'en servirent pour enclore leurs vignes et les étager. Un grand os teutonique se montra ainsi pâle et blanc à travers une arcade de verdure, sous la tige pliante qui le parait de ses pampres.

Le butin trouvé dans les chariots des Ambrons fut immense. L'armée romaine, d'un accord unanime, le mit aux pieds de Marius. Le consul ne voulut que de la gloire; il réserva seulement ce qui devait rehausser l'éclat de son triomphe; le reste fut brûlé en l'honneur des dieux.

Un sacrifice, avec ses rites les plus solennels, fut préparé. Les soldats, tous couronnés de bran-

1. Voir à ce sujet l'intéressante dissertation de M. Fauris de Saint-Vincent, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, année 1804, t. IV, p. 314.

Voici les principales versions des historiens, au sujet des morts : Tite-Live, 200,000 hommes tués, 90,000 prisonniers. — Plutarque, 100,000 hommes tués et pris. — Eusèbe et Eutrope, 200,000 tués, 80,000 prisonniers. — Velleïus Paterculus, 140,000 morts. — Paul Orose, 200,000 morts, 80,000 prisonniers, 3,000 fugitifs.

ches de lauriers, entouraient le bûcher. Le Consul ceint à la manière romaine, levant de ses mains victorieuses, vers le ciel, une torche enflammée, allait mettre le feu ; quand des courriers lancés dans la plaine, arrivent à toute bride : ils apportaient la nouvelle de l'élection de Marius, nommé consul pour la cinquième fois. Le peuple des Comices, dans un noble pressentiment, semblait avoir voulu que le plus insigne honneur de la république parût, dans cette mémorable circonstance, le prix d'un si inouï triomphe. Alors la scène devint enivrante d'ivresse et d'orgueil. Au bruit des claires trompettes, des armes au belliqueux cliquetis, au milieu des couronnes pleuvant de toutes parts sur son front radieux, le vainqueur des Ambro-Teutons approcha la flamme et acheva le sacrifice [1].

Cette victoire eut un long retentissement dans l'avenir. La Provence, Eaux-Sextiennes, Massalie exaltèrent Marius et ses légions. Si le service fut grand, la reconnaissance l'égala. Le nom de Marius devint si populaire, que de nos jours, dans certains cantons de notre patrie, on le retrouve sans efforts dans mille dénominations de rochers et de terres. Les contemporains de ce haut fait d'armes attachèrent ce nom de Marius aux lieux où sa tente fut dressée, où sa légion campa ou se battit. Ainsi, sur notre sol, les pas de cet

1. Plut. in Mar., p. 418.

illustre romain ont laissé une si forte trace, que deux mille ans n'ont pu les effacer. Mais c'est surtout au champ mémorable témoin d'une si grande défaite, que le souvenir du vaillant capitaine s'est le plus fortement empreint. A l'extrémité de la plaine, du côté d'Eaux-Sextiennes, une haute pyramide s'éleva; elle dominait le champ de la victoire. D'énergiques bas-reliefs y retraçaient une scène triomphante; ils représentaient Marius dans l'attitude d'un général proclamé *imperator*, debout sur les boucliers, soutenu par quatre soldats [1]. Au sommet d'une petite montagne, bornant la plaine vers l'est, on construisit un temple, pour attester sans doute la place où le sacrifice fut célébré. Ce sacrifice se perpétua. Quand le mois de mai revenait, on voyait accourir au temple de la victoire les populations voisines, et des hymnes éclataient au milieu des bannières déployées. Sur tous les fronts étaient attachés des rameaux d'arbres, ou des couronnes de fleurs. Au déclin du jour, sous la voûte constellée, un grand feu allumé sur le mont, agitait son brillant éclat. Aussitôt toutes les collines voisines se couronnant de lumières, étendaient au loin un vaste rideau de flammes qui semblaient renfermer dans

1. Le monument était encore en entier dans le quinzième siècle, et le village de Pourrières avait pris pour armoiries la scène représentée sur le bas-relief. (Fauris de St.-Vincent, mémoire déjà cité.)

un immense cercle embrâsé les lieux témoins jadis d'un si prodigieux exploit. A l'époque où le christianisme pénétra dans la Gaule, il ne détruisit pas cette fête, il en altéra seulement le caractère. Le vieux temple ne réveilla plus le souvenir des divinités proscrites; une patrone, qui emprunta son nom au combat mémorable, y reçut, sous les traits d'une vierge pacifique balançant dans ses mains des palmes bénites, l'hommage des populations converties. Mais l'idée de la grande bataille ne s'effaça pas des esprits.

Quand le matelot provençal debout sur le pont du navire, voit, dégageant sa cime des rideaux de vapeur dont elle est coiffée, se détacher le mont Victoire, sur l'azur d'un ciel méridional, il le montre au voyageur, et raconte un vieux récit où resplendissent des aigles et des cuirasses romaines.

Ainsi s'étendent et se perpétuent de bouche en bouche de glorieuses traditions; ainsi, sans livres, sans historiens, mais avec le secours de la mémoire des hommes, un fait accompli il y a plus de deux mille ans, coloré par les flammes du foyer domestique, éveille sous des toits rustiques, au sein des populations ignorantes, de puissans souvenirs d'un danger surmonté, d'une bataille livrée. Les hommes riches, les oisifs des villes apprennent péniblement l'histoire dans des cabinets, sous des lambris enrichis de sculpture; ils peuvent, à l'aide des récits le plus souvent men-

songers, remonter le cours des siècles, tracer sur des cartes décolorées les fleuves taris des peuples éteints, y étendre l'arbre de la mort des générations passées, avec ses rameaux surchargés de dates et de noms. Mais de même que le botaniste qui n'a pas contemplé le port majestueux de la plante équinoxiale, avec ses chauds horizons des tropiques, ses larges fleuves, ses mille accidens de saison et de lumière, ne pourra s'en tracer qu'une incomplète image, en la voyant sèche et décolorée, dans un herbier; ainsi l'homme du monde, insoucieux des récits traditionnels si pittoresques, dédaignant de parcourir le sol où des tentes furent dressées, où des combats se heurtèrent, n'aura vu dans des livres que le squelette de l'histoire. Il faut avoir entendu un paysan provençal sur le champ de la *Putréfaction*, en présence du mont qui le couvre de son ombre gigantesque, vous raconter, comme un événement de la veille, un événement de deux mille ans, pour se faire une idée de l'impression produite par un fait transmis ainsi de bouche en bouche! Je ne doute pas que l'histoire, non pas écrite sur des feuilles, péniblement compassée par un froid auteur, mais éparse sous la tente du Bédoin, à côté de l'âtre de l'Hellène, près d'un sarcophage demeure d'un santon égyptien, dans les ruines d'Éphèse auxquelles le paysan grec suspend sa hutte, sous le toit qui couvre une madone italienne, ne puisse

se réveiller sans Hériodote, sans Denys d'Halicarnasse, sans Tite-Live, sans Tacite, avec tous ses faits conservés par d'obscures tribus, par des pâtres ignorés.

Le lecteur va donc me suivre sur les champs de la Provence; nous chercherons ensemble les traces des événemens que je viens de raconter. Peut-être les trouverons-nous dans des récits narrés au coin d'un foyer de village, dans des noms portés par d'humbles hameaux. Les rois et les grands écrivent leurs actions sur les frontispices des arcs de triomphe; le tems les abat, et l'inscription fastueuse disparaît. Les peuples s'y prennent autrement: ils attachent une dénomination illustre à un rocher puissant, à un étang resserré par des collines, à un clocher, et le souvenir qu'elle rappelle dure bien plus long-tems, que s'il fût sorti d'une pierre taillée par l'orgueil.

On sait qu'une armée romaine n'énervait pas ses forces dans l'oisiveté des villes ou des campemens; si l'ennemi n'était pas en présence, elle portait aux mers, aux rochers de fiers appels de guerre; et les monts coupés, et les mers reculées, et les fleuves coulant dans d'autres voies, attestaient ses rudes travaux. Ainsi Marius, quand les Barbares ravageaient l'Espagne, occupa ses soldats à des ouvrages utiles.

Il traça des routes, bâtit des villages, défricha des terres, éleva des forteresses, établit des

magasins, et voulant s'attacher les peuples conquis de la Provence, il y exécuta des travaux, dont les uns facilitaient les communications, étendaient les bienfaits de l'agriculture; et les autres offraient des abris sûrs contre des invasions.

Le consul plaça un cantonnement, *Marii ager*, dans les lieux où s'élève le village de Meyrargues, nommé dans le 13me siècle *Campus de Marianicis*. Il était destiné à recevoir en entrepôt les grains qui venaient de Pertuis, et de là on les dirigeait selon les besoins de l'armée. Les soldats romains y exécutèrent d'importans travaux. Deux fragmens de marbre, aux inscriptions mutilées [1], où le nom de Marius se lit, attestent qu'ils y élevèrent ce magnifique aqueduc chargé de conduire les eaux de Traconade, près de Jouques, jusqu'à Aix, en passant au-dessus de Peyrolles, et à Meyrargues. La source de la Traconade se nomme encore *Fouen de Mari*, et l'excavation faite dans le rocher *Traou-de-Marou*.

Les habitans des bords de la Durance attribuèrent à Marius les premiers essais d'encaissement de cette rivière. Des chaussées construites par le consul, en resserrèrent le lit, et donnèrent à

1. L'une de ces inscriptions, rapportée par Pitton (Hist. de la ville d'Aix), est ainsi conçue : C. MARIVS... EX... DE...E. — L'autre, conservée dans le jardin de M. d'Arbaud de Jouques, porte ces restes de mots : MARI.... FON.... DETE.... (Fauris de St.-Vincent, notice, Paris 1814, p. 6).

la contrée de vastes champs fertiles où des ruines magnifiques rappellent l'existence de superbes maisons de campagne construites sous les empereurs romains.

Une source découverte, selon la tradition, par les soldats de Marius, dans un champ appelé aujourd'hui Font-Marin, au midi de Rognes, est désignée, dans les anciens titres, sous le nom de *Fons Marii*. Elle indique de concert avec des ruines d'aqueducs, de beaux morceaux d'antiquités et des fragmens de grosses briques et de poteries, un second cantonnement du vainqueur des Ambrons.

En creusant le canal de Boisgelin, on trouva une borne brisée d'une grosseur énorme, où le mot *Marii* se distinguait encore. Un champ voisin, dans les collines de la Cabre, territoire de Sénas, s'appelle Marmet. Sans un grand effort d'étymologie, on trouve dans Marmet *Marii meta*; ce qui annoncerait un troisième cantonnement de Marius auquel on pourrait attribuer ce canal qui du tems des Romains, conduisait les eaux de la Durance à l'étang de Berre et à Arles.

Ces trois cantonnemens assuraient toute la ligne le long de la Durance.

Le camp où Marius avait rassemblé ses principales forces, contre lequel les Barbares devaient essayer leurs premières attaques, était situé dans une langue de terre qui s'avance aujourd'hui en-

tre les étangs de l'Estomac et d'Engrenier, sur un coteau encore nommé *Mariset*, ou *Mariet*. Un canal à l'embouchure duquel les Massaliotes bâtirent la ville de Stomalimné, établissait une communication entre la mer et ces étangs. En disant que les fosses mariannes dégorgeaient le Rhône dans le golfe, nous prouverons que l'eau entourait ce camp au midi et à l'est. Des marais le protégeaient à l'ouest. Au nord seul il était accessible [1]. Marius fit creuser un fossé rempli des eaux du fond du golfe aujourd'hui l'étang de la Valduc, conduisit ces eaux autour de la partie occidentale du camp, et les versa dans les fosses Mariannes. Des vestiges de ce fossé se font encore reconnaître dans la partie septentrionale tout près de la Valduc.

La position de ce camp était inexpugnable; l'eau douce seule y manquait. Marius, pour se procurer ce nouvel avantage, fit construire par ses soldats de grands réservoirs, de vastes citernes dans la langue de terre qui s'avance entre les étangs de l'Estomac et d'Engrenier. Des aqueducs se déchargeant dans un vaste réservoir situé auprès de Mérindol (*Marii Dolium*, le réservoir de Marius), recevaient les sources qui s'échappent des collines situées à l'est des étangs. Un

1. Mais cette partie était sur le petit coteau appelé des Crottes dans la carte de Cassini.

autre aqueduc attachant ses arches déliées à ce réservoir, s'avançait, soutenu par des arcades, jusqu'au marais et au golfe de Stomalimné, le traversait dans la partie la plus étroite et la moins profonde, permettait, par l'élévation de ses cintres hardis, aux bâtimens de transport de passer sous ses voûtes, et arrivait aux citernes de la pointe de terre dont j'ai déjà parlé. Les enceintes de deux de ces citernes de 30 mètres de longueur, et d'une largeur, pour l'une de 6,40^{m}, et pour l'autre de 10,40^{m}, communiquant entr'elles par un canal d'un mètre de large, existent encore de nos jours. Des éboulemens de terre en remplissent les cavités, des vignes en tapissent les parois de 5 mètres de hauteur.

Ce bras de mer où courait l'aqueduc, est devenu une langue de sable qui sépare l'étang d'Engrenier de la mer de Foz. Il y a peu de tems que 77 arches survivaient encore à la destruction de ces ouvrages, et atteignaient les collines de Mérindol. Le 25 décembre 1821, la mer franchit la chaussée de Foz; le monument romain subit son sort ordinaire, on lui demanda des pierres pour réparer le désastre.

Des restes de murs en pierres sèches annoncent un camp retranché dans le domaine dit de Marlès (*Marii statio*), situé à un mille au nord de Miramas. La colline qui s'élève au nord de Pélissane, atteste aussi l'existence d'un camp ap-

pelé Caronte (*Carrorum statio*), où sans doute était une station pour les chars et les bagages. A l'ouest du château de Tournefort, on voit sur une colline du domaine des Cauvins les ruines d'un autre camp retranché (*Castra Calvini*). La route militaire qui partait de la station de *Marlès*, arrivait à une colline escarpée et presque inaccessible du côté du nord. Cette colline, nommée Constantine, à l'occasion, dit-on, d'un poste que le tyran Constantin y fit établir, à l'époque où il prit le titre d'empereur à Arles, du tems d'Honorius, offre un aspect militaire; elle s'élève couronnée de retranchemens de 3500 mètres de circonférence environ, et forme de grands quartiers de pierres; des tours de 10 en 10 pans les flanquent. Ce mur se dessine le long de la crête de la colline; son épaisseur moyenne est de 3 mètres; sa hauteur à l'extérieur est de 6 mètres; l'intérieur du camp offre des ruines de bâtimens, de vieilles citernes, des débris de vases et d'amphores de fabrique romaine.

Non loin d'Aix, dans le territoire de Ventabren, baigné par les eaux de l'Arc, se montre un rocher très élevé, appelé *lou Castellas*. Vis-à-vis on aperçoit un escarpement nommé *lou Baou dé Marius*. Le sommet du Castellas offre les ruines d'un camp romain retranché, dont les murs se prolongent encore sur une étendue de 800 mètres. La tradition du pays ne se tait

pas en présence de ces débris mémorables ; elle y loge le détachement de l'armée de Marius qui eut un engagement avec les Teutons.

Quand, se déployant dans la plaine, la horde guerrière s'avançait vers Eaux-Sextiennes, les habitans de cette ville coururent se retrancher dans un camp dont l'assiette est connue. Au nord d'Aix, à Entremont, *Inter-montes*, entre le chemin de Puyricard et celui de Venelles, des ruines de ce camp dont les murs d'enceinte avaient de 3 à 4 mètres d'épaisseur, se montrent aux regards du voyageur. On y a trouvé des fragmens de piliers avec des sculptures grossières sur trois de leurs faces, des débris de grandes jarres, et enfin de petites meules pour les moulins à bras.

Ces camps retranchés se rencontrent en grand nombre sur notre sol. De leurs pierres semblent encore sortir des bruits de guerre. En relevant ces ruines, en dessinant l'enceinte circulaire des murs, on croit voir la armée, une population d'une cité menacée, ressuscitant leurs poudreux ossemens, se réveiller et se dresser devant vous couverte d'airain ou vêtue de toges romaines. Ici, sur ce rocher poli, s'assit le centurion balançant son cep de vigne; là, veillait la sentinelle immobile; le vétéran racontait, appuyé à cet angle à demi écroulé, une bataille orientale livrée sous le soleil de l'Asie. La grande ombre de Marius plane sur tous ces

souvenirs. Il y a quelque orgueil à fouler une terre où de si nobles traces sont imprimées [1].

Maintenant je vais essayer d'indiquer l'emplacement du canal que Marius fit creuser.

A l'époque de l'arrivée de Marius en Provence, deux grands golfes s'ouvraient entre la tour de Bouc et la bouche orientale du Rhône.

Le golfe oriental s'élargissant entre cette tour et la pointe de la Lèque, formait un bassin, qui est le port actuel de Bouc, et ensuite s'endormait sous les mares fangeuses d'un étang auquel les Marseillais donnèrent le nom de *Marthe*.

Cette Marthe, cette devineresse dont j'ai parlé plus haut, partage avec Marius l'honneur d'a-

1. Nous citerons ici quelques autres camps attribués à Marius, ou aux populations qu'effrayait l'approche des Barbares.

Beloodenæ. — Près du village de Belcodène il y a plusieurs camps retranchés, qui ont dû servir d'asile aux Albicois.

Olympus. Ce camp était au-dessus de Tretz, sur la montagne dite l'Olympe. Il a dû renfermer toute la population marseillaise de Tritis et de son territoire.

Annonæ munitio. Ce camp des subsistances construit en spirale, était situé sur une colline, entre Puyloubier et Pourrières. Il est appelé aujourd'hui le *Pain de munition*.

Clavis, aujourd'hui *Claps*, à l'entrée du défilé de Vauvenargues. — Auprès de ce camp, d'une forte position, se trouve un puits nommé *Puteus Ausonii*, qu'on dit avoir été creusé par *Ausonius*, tribun militaire qui commandait le camp de *Claps*. Non loin se trouve le puits de Rians, qu'on assure être de construction romaine. Au-dessous du camp commencent les aqueducs qui vont se rendre à Aix en suivant la vallée de Vauvenargues.

voir imposé son nom à plusieurs endroits du sol que nous parcourons. Le séjour de Marius se prolongea. Aussi la prophétesse voulut-elle se choisir un asile dont la situation frappât les esprits. Elle vit plusieurs îles surmonter de leurs aspérités aigües les eaux d'un étang; ces îles désertes parurent à la sybille un lieu propice aux enchantemens et aux oracles; elle s'y retira. Et quand le soldat romain apercevait la tour isolée dont le lac refléchissait l'ombre brisée et flottante, il s'arrêtait frappé d'une terreur soudaine, en songeant à l'hôte mystérieux qui l'avait choisie pour sa demeure. Le nom de Marthe grandit en vénération; aussi le retrouvons-nous dans Mastraméla, aujourd'hui l'étang de Berre [1]; dans un rocher appelé Martraou, surgissant au milieu de l'étang de Caronte; dans *Marticus*, ou *Martigues*, et enfin dans l'étang qui s'étend devant Marignane, de nos jours encore l'*Etang de Marthe*.

Tous ces étangs vaseux ne pouvaient être sillonés par les navires; aussi le canal qui dégorgeait le surplus de leurs eaux à la mer, s'appelait *Cœnus*, mot qui signifie bourbier.

Entre la pointe alongée de la Lèque et les lieux où le village de Foz existe aujourd'hui, à l'occident du premier golfe, s'étendait le second. A l'époque où Strabon écrivait, il portait le nom

1. *Elos* signifie en grec marais.

de Stomalimné, c'est-à-dire, étang salé. Des bancs de sable en obstruaient l'entrée ; puis, ce même golfe creusait la terre et y formait de paisibles baies ; et quand des terres en eurent séparé les eaux de celles de la mer, ces anses devinrent des étangs. Jadis, lorsque le golfe et ses diverses branches atteignaient la Méditerranée, on voyait au fond resplendir la ville des Avaticiens : *Maritima Avaticorum.*

C'était du golfe de Stomalimné, aujourd'hui l'*Etang de l'Estouma*, que partait, dans la direction de l'est à l'ouest, le canal appelé les Fosses de Marius ; il tournait le coteau qui porte de nos jours le village de Foz, et atteignait le Rhône à un mille environ au-dessus de son embouchure, sur une longueur de 16 milles. La base de la colline que surmonte Foz, étale une coupure dans les roches inférieures, signe évident de l'existence de l'écluse. A l'ouest de Foz, un marais nommé *Marais de la Foz*, qu'un étang du même nom fait communiquer avec l'étang de *Galéjon*, où l'embouchure marseillaise du Rhône existait du tems de Marius, offre un creux que les eaux pluviales inondent : c'est dans ce creux que l'antiquaire a cru reconnaître le lit du canal.

A la prise d'eau des fosses Marianes, les Marseillais creusèrent un port, désigné dans l'itinéraire maritime sous le nom de *Gradus Massilitanorum.* Le canal recevait, sans doute, les eaux

du Rhône à l'aide des écluses qui communiquaient avec un bassin formé par l'épanchement du fleuve, probablement le *Gradus Massilitanorum*. Ce bassin dessine aujourd'hui les étangs de *Galéjon* et de *Lagagnau*. Le canal continuant sa route, courait droit vers le nord l'espace de 12 milles, depuis le *Gradus* jusqu'à l'étang des *Desuviates* (*Desuaticus lacus*). Cet étang comprenait les marais d'Arles, de Mont-Majour et des Baux.

Il paraît aussi que Marius traça un autre canal, remplacé par celui de Crapone.

Tels sont les travaux attribués à Marius ; peut-être s'en est-on exagéré les difficultés. Le général romain arriva sur un sol que coupaient de toutes parts des étangs vaseux où la mer pénétrait par mille endroits différens; car en jetant les yeux sur cette partie noyée de la Provence, sur cette Zélande méridionale, on voit encore entre la Méditerranée et le Rhône des flaques d'eau, des lacs attachés les uns aux autres, comme des miroirs polis, séparés par des digues naturelles, par d'étroites péninsules. En creusant des fossés où les eaux de ces marais tombaient par des pentes faciles, Marius parvenait à établir une communication importante entre la mer et le Rhône dont les embouchures obstruées interdisaient la navigation intérieure, et ces fossés ne fesaient que réunir les étangs dont le pays était rempli. Les Marseillais aidèrent Marius à construire des éclu-

ses, des bassins et des digues, lorsqu'il fallût maintenir dans un niveau constant les eaux du Rhône, du canal et du golfe de Stomalimné.

Le but de Marius, en creusant ces fosses, était de pourvoir à la subsistance de son camp et de la province. Les habitans de la contrée obligés de dévaster leurs campagnes pour enlever aux Barbares toute espèce de ressources, comptaient sur le consul pour des abris et des provisions. Le blé du nord de la Durance arrivait à Marius par des canaux tirés de cette rivière, ou par des chariots. Les vaisseaux de la colonie marseillaise d'Agde, transportaient les grains du Languedoc à Gradus, d'où ils étaient dirigés en toute sûreté vers son grand camp de Foz par le canal.

Les Marseillais devenus les fournisseurs de l'armée romaine, tirèrent de l'expédition de Marius d'immenses profits; aussi la favorisèrent-ils avec une ardeur extrême.

Suivons maintenant sur la carte les marches et les combats de Marius. A peine le consul eût-il été informé que les Barbares traversaient les Pyrénées, qu'il donna l'ordre aux peuples de détruire les récoltes et de se renfermer dans les camps retranchés.

Les Ambrons et les Teutons, parvenus aux bords du Rhône, le passèrent dans la partie située entre l'embouchure de la Durance et l'angle du Delta de la Camargue. N'osant franchir le défilé

d'Orgon, qui était bien gardé, ils se répandirent dans la Crau. Quand ils se décidèrent à quitter le camp établi devant celui de Marius, ils se virent forcés d'envoyer un détachement le long de la Touloubre, pour y ramasser des vivres dont la difficulté se fesait déjà sentir; le reste de l'armée s'avança de l'embouchure de l'Arc jusqu'à Aix. Mais une attaque imprévue attendait ce détachement près du lieu où le temple de Vernègue fut depuis érigé. Surpris par les Romains, dans le vallon de Maison-Basse, il fut culbuté jusqu'aux bords de la Durance, et exterminé non loin de Malemort, village dont la sombre dénomination semble porter l'empreinte d'un ancien carnage. Lorsque à une époque récente cette terre de Malemort fut fouillée, des fers de lances extrêmement longs et aigüs parurent au jour pour attester le combat et le passage de la horde.

Des troupes que Marius avait postées au camp retranché de Ventabren, firent essuyer un échec à la horde entière, au *Baou de Marius*, près de ce Ventabren. Le *Plan d'Aillane*, qui s'étend en cet endroit le long de l'Arc, a aussi soigneusement conservé des tronçons d'épées, qu'une main de géant avait forgées au souffle des tempêtes grondant dans des peaux enflées aux cavernes de la Scandinavie [1]

1. C'est à Ventabren que des savans modernes veulent placer le premier choc de Marius.

Marius s'établit sur la rive droite de l'Arc, entre le camp retranché d'Entremont et la forteresse de Sextius. Les eaux chaudes, où après s'être repus, les Ambrons prenaient le plaisir du bain, s'écoulaient alors dans le ruisseau de *Vallis Mariana*, aujourd'hui connu sous le nom de *Pinchinat*.

Le camp d'où ces Ambrons furent chassés, avait été placé près du lieu nommé *Mariolum*, maintenant Meyreuil.

Il est probable que le ravin ombragé du bois où Claudius Marcellus se mit en embuscade, se trouvait dans la vallée de Vauvenargue remontée par le lieutenant de Marius jusqu'au camp retranché de Claps, placé à l'orée de cette vallée. La nuit suivante Cl. Marcellus se posta dans les vallées boisées entre Puyloubier et Pourrières.

C'est des collines dites du Cengle que descendit Marius, quand il tomba, précédé de sa cavalerie, sur les Barbares. Le plus grand massacre s'accomplit sur les rives de l'Arc, aux environs de la grande Pégière; car c'est sur ce terrain que le monument fut érigé. Au 13me siècle il se montrait encore debout, chargé d'ans et de gloire [1].

1. A cette époque, ce monument fut représenté sur une tapisserie, par un seigneur de Pourrières, de la maison de Glandevès. Elle représentait une haute pyramide, portant sur sa base carrée

Ainsi périt la moitié de cette formidable horde qui depuis trois ans avait promené la terreur dans diverses contrées de l'Europe. En exterminant les Ambrons et les Teutons, Marius n'écrasa pas seulement une armée, il détruisit des nations entières, des peuplades errantes ; car la société celtique était toute dans un camp. Des tentes pliées le matin et plantées le soir, offraient à ces peuples primitifs une image tour-à-tour effacée et renouvelée de nos permanentes cités.

Ici je me sens pressé de suivre jusqu'à sa fin malheureuse la destinée d'une invasion dont j'ai

et fort élevée, un bas-relief, où l'on distinguait trois soldats romains soutenant sur les épaules un grand bouclier concave ; un général se tenait debout sur ce bouclier. Le village de Pourrières le prit pour armoirie ; de là le proverbe : *C'est comme les armes de Pourrières, où trois hommes portent une tuile*. Dans leur naïveté, les habitans de ce village comparèrent le bouclier à une tuile et les trois soldats à des gens réunissant tous leurs efforts pour soutenir un mince fardeau.

La base de la pyramide existe encore sur la rive gauche de l'Arc ; vis-à-vis, des restes d'une grande construction se rattachant au même événement, se montrent aussi.

Une charte de la seconde année du règne de Conrad atteste que le nom de *Mons Victoriæ* était encore porté par la montagne au 13me siècle. Voici le passage relatif à ce fait : *Quod est in campo de Putridis, propè montem qui dicitur Victoriæ vel sancto venturi*.

On voit également les ruines du temple érigé après la victoire ; près d'une ferme qui a retenu le nom de *Délubré* ; ce mot signifie en provençal *temple*, comme le latin *Delubrum*.

tracé l'origine. Le lecteur n'a pas oublié que, tandis que la Provence s'ébranlait au bruit d'une division Ambro-Teutone, les Kimris et les Tigurins marchant aussi vers l'Italie, s'efforçaient d'en atteindre les limites septentrionales.

Après avoir traversé la Norique et l'Helvétie, ils parurent sur les raides sommets des Alpes, aux gorges Tridentines. Les Tigurins se chargèrent de protéger, du haut de ces cimes glacées, l'attaque ou la retraite ; ils y plantèrent leurs tentes [1]. Les Kimris se répandirent dans la vallée de l'Adige. Le spectacle fut nouveau pour les Italiens ; les Barbares les étonnèrent par des jeux d'une audace inouïe ; ils se roulaient presque nus dans la neige, bondissaient sur la glace, puis s'asseyant sur leurs boucliers, ils choisissaient, dans leur folle témérité, un chemin effrayant pour atteindre la base de la montagne ; une arête de rochers aigüe, bordée de précipices, telle était la lice à laquelle ils demandaient des périls et des émotions [2]. Catulus les observait près d'un pont de bois jeté sur l'Adige, et qu'un petit fort protégeait. Les Kimris décident le passage de ce fleuve ; mais l'impétuosité des eaux les en empêche. Alors

1, Tertia Tigurinorum manus, quasi subsidio, Noricos Alpium insedit tumulos. Fl., l. III, c. 3.

2. Per hiemem quæ altius Alpes levat.... jurgis provolutis ruinâ descenderunt... Flor. ut suprà.

se courrouçant contre l'Adige, ils se répandent dans une forêt, l'arrachent toute entière avec ses arbres énormes et échevelés, ses tortueuses et fortes racines, et la précipitent dans le fleuve; puis démolissant des rochers, les détachant de leurs puissantes bases, ils les roulent à l'Adige, et battent des mains devant le pont immense, gigantesque qui fesait rebrousser les eaux domptées [1]. Les légions romaines disparurent devant tant d'audace.

Un beau pays, un ciel doux, un sol fertile enchantèrent ces hommes du nord. Séduits par ces faveurs d'une nature inconnue, ils s'arrêtèrent dans les champs de la Vénétie pendant plusieurs mois. Ces délais sauvèrent l'Italie. Marius reçut ordre de venir attaquer les Kimris, dont les rangs étaient chaque jour dégarnis par la molle douceur du ciel de la Lombardie, par la débauche et l'usage du pain et de la viande cuite [2].

Les Kimris méprisaient les bruits qui leur arrivaient de la défaite des Teutons près d'Eaux-Sextiennes; et quand Marius, réuni à Catulus, parut devant eux avec son armée, au mois de juillet, ils lui envoyèrent des députés pour en obtenir des champs et des villes pour eux et leurs frères. — « Vos frères, » interrompit Marius,

1. Ingestâ silvâ transiluere. Flor., l. III, c. 3.
2. Panis usu carnisque coctæ et dulcedine vini mitigati. Flor.

« qui sont-ils ? » — « Les Teutons, » répondirent ceux-ci. Un rire universel éclata alors sous la tente du consul. « Ne songez pas à vos frères, » s'écria le Romain, « ils ont des terres, et ils les « garderont pour toujours. »

Blessés par cette raillerie, les députés menacent l'armée romaine de la double vengeance des Kimris et des Teutons. « Ils vous demanderont « compte de vos mépris, dès qu'ils seront arri- « vés, » ajoutèrent fièrement les députés. — « Ne « les attendez pas plus long-tems, » répliqua le consul, « vous allez les embrasser. »

Le consul fait un signe, le fond de la tente s'ouvre : entourés de licteurs, chargés de chaînes, Teutobokhe et les autres chefs parurent aux yeux des députés Kimris.

Par un accord mutuel, Marius et Boïo-rix décidèrent que le combat aurait lieu le trente du mois de juillet, dans le champ de Raudius, situé près de Vercellæ. C'était une plaine immense, où la cavalerie romaine et les Kimris pouvaient aisément déployer, l'une ses manœuvres, les autres leurs formidables masses [1].

Au jour choisi, à peine le ciel blanchissait-il, que les Romains sortirent de leur camp. Un vent violent soufflait à l'orient; la poussière soulevée

1. Plut. in Mario., p. 419. — In patentissimo quem Raudium vocant campo. Flor., l. III, c. 3. — Velleius Pater., l. III, c. 12.

était si abondante, que le ciel s'en trouvait obscurci. Marius se poste à l'est, afin que le soleil et la poussière, sans incommoder son armée, pussent, auxiliaires inattendus, éblouir et aveugler l'ennemi.

L'œil eût vainement cherché à pénétrer dans les rangs de l'infanterie kimrique, tant elle présentait une masse compacte, sur la surface de laquelle la vue éblouie glissait comme sur un immense mur d'airain poli. Les Barbares du premier rang eurent une étrange idée ; ils marchèrent au combat enchaînés les uns aux autres par des liens attachés aux baudriers. Peut-être croyaient-ils, par ce moyen, consolider davantage leur ligne mieux assurée, ou voulaient-ils seulement s'interdire toute ressource de fuite. L'équipement de la cavalerie était dans toute sa sauvage munificence. Ce n'étaient point des casques, mais des mufles, des gueules d'animaux effrayans ou bizarres, qui, déroulant des dents pointues, des défenses sanglantes, s'ouvraient avec des contractions affreuses sur la tête des cavaliers. Mais il fallait aussi grandir démesurément la taille déjà si élevée des Barbares à cheval ; aussi partant de ces mufles et de ces gueules, des ailes d'oiseaux éployées, ou des panaches, en formes d'aile, raides et hauts, ajoutaient à l'aspect gigantesque de ces guerriers [1].

1. Plut. in Mario.

A peine furent-ils rangés, que poussés par le vent d'est, des tourbillons de poussière dispersés dans l'air, amoncelés par la furie de la tempête, vinrent frapper leurs fronts de leurs grains brûlans, et corroder leurs yeux. Puis le soleil sembla changer ses rayons en un océan de flammes; car, reflétés par tant de cuirasses d'un fer poli, par tant de boucliers blancs et luisans, ces rayons nageant dans ces armures embrâsées, répandirent devant les yeux des Kimris des nappes de feu voltigeantes [1].

La dernière heure de cette horde, en tant de lieux victorieuse, avait sonné; la cavalerie kimrique inclinant vers sa droite, essaie de tourner l'aile gauche des Romains. Cette manœuvre trompe l'ennemi; les légions crurent à une fuite soudaine, et s'élançant vers les Kimris avec une impétueuse ardeur, elles virent aussitôt un demi-cercle se déployer. Plutarque, vieux narrateur de ces faits, compare l'infanterie de ces peuples à une mer dont la surface massive se serait soulevée d'un bloc [2]. Marius vit l'imminence du danger; les légions trop aventureuses, ne pouvaient tarder de se trouver renfermées de toutes parts, et alors il fallait

1. Nactus diem.... ventosum ut pulvis in oculos et ora ferretur; tùm acie conversâ in orientem; ut quod ex captivis mox cognitum, et splendire galearum ac repercussu quasi ardere cælum videretur. Flor., l. III, c. 3.

2. Plut., loc. cit.

périr écrasés par le cercle de fer que de milliers de lances et de sabres hérissaient de pointes aigües.

Le consul suspend l'élan de quelques légions non encore compromises, et saisissant les entrailles pantelantes d'une brebis que le prêtre venait de sacrifier, il les parcourt d'un œil avide, et s'écrie : « La victoire est à moi. [1]. »

L'augure ne le trompa pas. On ignore comment la bataille fut conduite et la faute des légions réparée. On sait que la lutte, sur ce sol mouvant, enveloppé de poussière qui éclatait en nuages massifs, s'agita, sanglante, morcelée, ruisselante de sueur, frappée d'éblouissemens, toute splendide de casques, de boucliers, de fers de piques, avec ses mille bras, ses mille ruses, ses mille coups, pendant une mortelle journée; puis elle recueillit le râle de Boïo-rix [2], puis elle vit dans des chaînes Clodic et Ceso-rig; elle applaudit avec d'affreuses risées au suicide de Luk; elle suspendit sa rage pour mieux contempler les fortes poitrines de deux chefs kimris, traversées largement par des sabres [3].

L'holocauste offert à l'orgueil romain fut digne de la ville éternelle : cent quarante mille Kim-

1. Flor., l. III, c. 3. — Plin., l. XVII, c. 22.

2. Flor., l. c. — Oros., l. II, c. 16.

3. Oros., l. V, c. 16.

ris restèrent couchés sur l'ardente poussière [1]. Le matin ces cent quarante mille Barbares avaient frotté leurs armes comme pour un jour de fête; ils marquèrent le champ de Raudius pour celui de la victoire; ils bondirent, ils vociférèrent et se turent tout-à-coup sur ce vaste tombeau. Et leurs femmes, que devinrent-elles? Ces héroïnes du nord, dont les marches, les soleils de tant de journées, n'avaient su altérer la vigoureuse beauté; car nées, blondes, grandes et élancées sous un ciel âpre et rigoureux, elles pouvaient défier, sans crainte pour tant de merveilleux attraits, des courses de mille lieues. Le bain dans un large fleuve, rendait à leur peau sa blancheur éclatante; et s'essuyant de leurs cheveux humides, elles se montraient à leurs époux ivres de voluptés, enivrantes comme les Valkiries d'Odin.

Ce jour-là fut bien triste pour elles; à peine virent-elles la bataille désesperée, qu'elles se couvrirent de vêtemens lugubres, et députèrent vers le consul. Leur situation leur fit horreur; elles virent dans ces légions échauffées par vingt

1. Les mêmes exagérations que j'ai signalées lors de la journée d'Eaux-Sextiennes, se retrouvent ici dans l'évaluation des morts et des prisonniers. Tite-Live, suivi par Eutrope et Orose, compte 140,000 morts et 60,000 prisonniers; Velleïus Paterculus, plus de 100,000 morts ou captifs; Florus, environ 160,000; Plutarque, 120,000 morts et 60,000 prisonniers.

heures de combat, une ardente lasciveté, qui allait bientôt, profanant leurs tentes, étaler sur un sol sanglant, une scène de démons hurlant d'obscènes paroles aux rougeâtres clartés des feux du soir. Alors elles supplièrent Marius de les donner pour esclaves aux *Vestales*, afin que leurs mains pussent entretenir le feu sacré; car pendant leur séjour en Italie elles avaient entendu parler de ces vierges aux longs voiles blancs, aux fronts sereins cachés sous des couronnes de fleurs [1].

Cette demande fut rejetée. Tout-à-coup une énergique résolution éclate au milieu de ces dignes épouses des héros du nord; elles s'élancent sur les chariots et continuent la bataille. Chacun de ces chars semblait une tour, d'où pleuvaient sur les Romains des dards et des pierres. Leur courage s'abattit devant une scène horrible; à leurs yeux effarés d'épouvantables trophées sont étalés au milieu de la convulsive mêlée : ce sont des têtes de femmes kimriques faites prisonnières, plantées au bout des piques. Le vent en agitait les chevelures dont les boucles collées par le sang, semblaient se soulever sur les fronts pâles comme le linceuil de la mort. Elles veulent se soustraire à ce supplice, qui leur parut

1. Consuluerunt consulem ut si inviolatâ castitate virginibus sacris ac diis serviendum esset..... Oros., l. v, c. 16. — Cùm, missâ legatione...; sacerdotium non impetrâssent. Flor., l. III, c. 3.

le comble de la honte. Alors résolvant un prompt trépas, elles tournent contre leurs poitrines nues le fer de leurs armes, se précipitent avec des haches sur leurs compagnes, donnant et recevant la mort. D'autres passant autour de leurs cous les courroies des chars, se serrent et expirent, les yeux lancés hors de leurs orbites, les muscles du visage hideusement contractés : pâles fantômes se déroulant de chars en chars comme les dignes ornemens de ces fourches patibulaires. D'autres encore veulent aussi mourir, mais mourir fracassées au front par les pieds des chevaux, percées au ventre par les cornes des taureaux dont elles allument la furie avec la pointe de leurs armes.

Et les mères, les mères furent horribles et sublimes; jonchant la terre de leurs enfans, elles les broyèrent sous les roues fétides et dégoûtantes de lambeaux et de cheveux pétris avec le sang. L'une d'elles fut trouvée pendue à un poteau élevé, ayant ses deux petits pendus à ses pieds [1]. Tant d'horreurs glacèrent d'effroi les Romains, quand ils pénétrèrent au milieu de cette scène lugubre à laquelle l'enfer avait voulu fournir ses acteurs et ses décorations sinistres. Assaillis par un nouvel ennemi, les chiens de la horde, ils achevèrent d'épuiser leurs flèches sur ces animaux [2].

1. Plutarch., l. c. — Flor., l. c. — Oros., l. v, c. 16.
2. Plin. h. n., l. xxii, c. 6.

Le dernier soupir fort et retentissant de la horde, venait d'être rendu. Ainsi périrent ces guerriers devant qui l'occident avait tremblé; sept fois ils battirent les armées romaines, ils dotèrent d'un jour de plus les anniversaires funestes de Rome, et après tant de succès, ils se brisèrent comme un jouet d'enfant contre les boucliers d'un seul homme, d'abord aux champs de la province, puis aux plaines de l'Italie. Les Tigurins cantonnés sur les hauteurs des Alpes, après avoir commis des déprédations, regagnèrent l'Helvétie [1]; les six mille Kimris de la garnison d'Aduat furent incorporés dans la confédération belge [2]. Tant de bruit, tant de cris poussés depuis les bords de la Baltique, à travers la Germanie, en Provence et en Italie, s'éteignirent, et la herse du laboureur passa insouciante sur les crânes desséchés.

Rome fut ivre devant Marius; chaque citoyen lui offrit sa libation [3]; le peuple le surnomma le troisième Romulus [4]; Furius Camillus, vainqueur des Gaulois, avait été le second.

Apprêtez-vous à voir son triomphe; il fut sau-

1. Tertia Tigurinorum manus.... in diversa lapsi, fugâ ignobili et latrociniis evanuit. Fl., l. c.

2. Cæs., Bell. Gall., l. II, c. 29.

3. Valer. Maxim., l. VIII, c. 15.

4. Tit. Liv., epit. LXVIII.

vage comme le peuple dont il retraçait la défaite. Ici point de ces vases de parfums, de ces lits d'ivoire ou d'or[1], où tant de belles Persannes endormirent sous leurs baisers les soucis des rois des rois, en pressant de leurs mains les tiares éclatantes; point de ces tapis de soie, de ces œuvres ciselées par des artistes divins, de ces statues aux nudités voluptueuses, trophées brillans qui paraissaient aux ovations orientales des Sylla et des Lucullus, mais du fer, des chaînes et de hauts captifs. Attachés par des colliers d'airain, les prisonniers teutons et kimris montèrent au Capitole devant les chevaux blancs du char du triomphateur. Teutobokhe fut pour les Romains un sujet de surprise; il était si grand, que sa taille dominait les trophées étalés autour de Marius, et son front semblait planer sur cette scène de honte qui marchait devant lui, aux acclamations du peuple, aux sons des trompettes[2].

La ruine d'une armée barbare n'avait pas éteint dans les cœurs des peuples conquis tout désir d'indépendance; cette tourmente qui ébranla les bases de la puissance romaine, avait bien cessé; mais à sa surface bouillonnaient encore des flots

1. Un de ces lits qui avait appartenu à Darius, fils d'Hystaspe, parut dans le butin de Mithridate étalé à un triomphe.

2. Colla catenati cimbri... Claudian. de Bel. get., v. 290. — Teutobochus..... Vir proceritatis eximiæ super tropæa ipsa eminebat.

séditieux ; des mesures d'attaque et des projets de révolte étaient sourdement concertés. Rome inquiétée par ces bruits d'une sédition populaire en deçà des Alpes, chargea deux consuls de l'appaiser; mais sa conduite n'était pas faite pour rassurer les esprits et rendre son joug supportable. Une loi prononçait la confiscation des terres transpadanes, comme si leur possession momentanée par les Kimris avait dépouillé les anciens propriétaires de leurs droits [1]. Les Transalpins s'indignent; la défiance et la haine se propagent et gagnent les Ligures, les Arécomikes et les Tectosages. Ils craignent que leur sol morcelé ne devienne la proie des soldats romains. Des soulèvemens éclatent; de tous ces peuples galls, les Salyens furent ceux qui avaient le mieux disposé et préparé leur résistance. Mais ces races galliques étaient observées avec une inquiète vigilance par les Massaliotes, dont un soulèvement général qui aurait frémi autour de leurs murs, eût pu détruire l'opulence et anéantir la colonie. Averti par ces alliés de la politique romaine, C. Cæcilius Métellus accourt, et par des négociations pacifie la province et rasseoit le sol mouvant d'une conquête sans cesse menacée [2].

Marius et Sylla se trouvent enfin en présence;

1. Appian., Bell. civil., l. I, p. 367.
2. Tit. Liv., epit. LXXIII.

Marius, sillonné par les rides de la victoire, met au service de la liberté ses exploits et sa belle renommée. Sylla, patricien arrogant, veut soutenir de sa main puissante l'édifice de l'aristocratie romaine, battu si souvent par les flots d'une inquiète populace.

Alors Rome se débattit dans le sang; aux marbres du Forum, aux colonnes du temple de la Concorde, Sylla attachait des listes de proscription qui semblaient flamboyantes de mort et de ruine. Des terreurs étranges pénétrèrent sous ces vastes portiques où erraient les ombres des Fabius et des Métellus. On eût dit que les doigts de l'heureux dictateur serrés autour du cou du colosse romain, pouvaient à la fois y suspendre ou y maintenir la vie. Tous ceux qui alors recueillaient dans leurs cœurs les étincelles de l'amour de la patrie, s'exilèrent de Rome, et cherchèrent au loin un asile contre les fureurs de Sylla. La plupart vinrent dans la province romaine, afin de pouvoir aisément profiter du moment favorable pour retourner dans leurs foyers domestiques. Narbonne et Marseille, fidèles au dictateur, leur ferment leurs portes; désespérés, ils prennent les armes, et cherchent à recruter dans la population provinciale. Le prêteur C. Valérius Flaccus les surprit, et les força, après les avoir battus [1],

1. Cicero. pro Quintil. — Pigh., t. III, p. 229.

de se retirer, soit dans l'intérieur de la Gaule libre, soit en Espagne, où ils se réunirent à Sertorius.

Sertorius s'était distingué sous les ordres des généraux romains, dans les premiers combats livrés aux Barbares; se déclarant contre Sylla, il soulève l'Espagne, bat les légions, et cherche à propager de l'autre côté des Pyrénées le feu d'une révolte générale. Excités par ses émissaires, les Aquitains s'arment et menacent d'une invasion prochaine Marseille et Narbonne. Le proconsul Manilius Népos parut en armes dans le pays; il est battu, perd son lieutenant Valérius Præcorinus, et fuit honteusement devant ces heureux insurgés, laissant aux ennemis, pour gages de sa honte et de sa défaite, les équipages de l'armée [1].

Sylla, après avoir descendu les marches de son gigantesque pouvoir et s'être confondu dans la foule du Forum, était mort; un des consuls, M. Æmilius Lépidus, propose le rappel des proscrits et l'abolition des lois despotiques de la dictature. L'aristocratie s'émeut, et le consul est banni de Rome. Alors contractant une alliance ouverte avec Sertorius, il invite les Gaulois à le suivre en Italie. Peu répondirent à son appel. A la tête d'une petite troupe d'hommes courageux, Lépidus osa se présenter aux comices de Rome.

1. Impedimentis amissis ex Aquitaniâ profugit. Cæs.

Chassé de nouveau, déclaré ennemi public, il retourne dans la Gaule, et cette fois les populations s'éveillent à sa voix. Le consul dépouillé de ses titres, auquel le feu et les eaux salutaires étaient interdites, veut pousser vers l'Italie ces Gaulois non encore façonnés au joug de leurs maîtres. Aquitains, Volkes, Ligures, Allobroges, tous se lèvent et acceptent pour chef Lépidus, pour proie l'Italie. Les Alpes sont bientôt franchies par cette armée improvisée, et Rome est nommée, avec des paroles de vengeance, dans les hurlemens de cette invasion nouvelle. Mais devant ce torrent se dresse bientôt une digue victorieuse; Catulus et Pompée rencontrent les Gaulois en Étrurie, et les battent complètement; Lépidus et une partie de son armée se réfugièrent dans la Sardaigne, les autres repassèrent les montagnes.

Sertorius ne se découragea pas; il voulut, dans l'ardeur de ses projets, que Rome renaquit sous le ciel gaulois. Narbonne se crut appelée, grâce à ce chef intrépide, à des destinées singulières. La Rome italienne déchirée par tant de factions, semblait avoir commencé cette longue agonie dont le râle puissant intimida encore long-tems le monde. Sa robuste énergie se concentra dans son sein, quand les nations lui eurent, en pleurant, cédé leurs dieux et leurs trésors. Alors, tournant ses mains vers elle-même, elle voulut le plus

hideux et le plus énergique des spectacles, celui d'une cité qui, entonnant l'hymne des adieux suprêmes, allume le flambeau de ses funérailles, et plonge lentement dans ses entrailles un poignard aux cris du Cirque, aux oraisons funèbres du Forum, aux chants des courtisanes. Qui sait si Sertorius, dont le dessein est bien connu, ne prévit pas la décadence de cette ville rassasiée de gloire, et ne voulut pas, sur un sol nouveau, fonder ces institutions républicaines dont le ressort s'était relâché au sein de trop longues prospérités? N'établit-il pas un sénat, avec le titre de seul et véritable sénat romain? Ne chercha-t-il pas à ressusciter à Narbonne l'image de l'ancienne république? Partout ne nomma-t-il pas des gouverneurs et des magistrats, afin de protéger la durée de ses établissemens politiques. Il songea à défendre le passage des Alpes; un de ses lieutenans fut chargé d'en occuper la route ordinaire. Mais ces travaux s'écroulèrent bientôt devant Cn Pompée, qui vint détruire rapidement ce simulacre de grandeur romaine, ces essais auxquels manqua le souffle de vie. Pompée installa à Narbonne, pour gouverneur, un homme élevé à l'école de Sylla, Man. Fontéius.

Pompée entra dans les Alpes, Sertorius avait chargé des légions de veiller sur les routes occidentales. Le général romain revient sur ses pas, et pénètre dans la province par le passage des Alpes-Graïes

ou celui des Alpes-Pennines [1]. Les postes de Sertorius ainsi évités, se replient vers l'Espagne et franchissent les Pyrénées. Pompée, maître de la province, veut l'épouvanter par des actes d'une vengeance qui appelle à son aide le pillage et la mort; les légions qu'il guidait attachèrent l'incendie aux villes, amoncelèrent des ruines, et ce fut par une route pavée de cadavres que leur général arriva à Narbonne [2].

Les villes furent frappées de proscription [3]; un décret adjugea à Massalie la meilleure portion du territoire des Volkes Arécomikes et des Helves, en récompense des secours que cette ville avait fournis à Pompée [4]. Les rigueurs exercées sur les peuples, furent graduées suivant la part plus ou moins active qu'ils avaient prise à la révolte. Ces mesures si arbitraires et si cruelles furent confiées à un homme dont Pompée connaissait l'inflexible sévérité; Fontéius, nommé proconsul de la province, y justifia le choix du sénat. Pompée quitta ce pays et se rendit en Espagne.

Fontéius donna l'essor à la violence de son tempérament; la Gaule méridionale conserva long-

1. Appian., Bell. civil., l. I, p. 419.

2. Iter internecione gallorum patefactum est. Cicero., pro. leg. Manil.

3. Pompeii decreto decedere sunt coacti. Cicer., pro Man. Font.

4. Agros Volcarum, Arecomicorum et Helviorum publicè eis (Massiliensibus) concessit. Cæs. Bell. civil., l. II.

tems le souvenir de son odieuse administration, et l'histoire s'est chargée de flétrir la cruauté de ce ministre des vengeances de Rome. Un appareil terrible l'environnait; c'étaient des chevalets, des fouets, des haches sanglantes qui formant son cortège, l'annonçaient aux peuples consternés. Le supplice des Gaulois commence, et jamais Fontéius ne sentit une larme à ses paupières, un remords à son cœur, quand déployant son inouïe sévérité, il entendait la plainte sortant péniblement des bouches des malheureux qu'on torturait. Mais une sombre indignation couvait sourdement dans tous les cœurs; elle éclata enfin. La nouvelle d'un échec essuyé par Pompée, fait tressaillir cette terre des opprimés; tous les Gaulois méditèrent un noble affranchissement. Ils n'avaient besoin, pour s'exciter à la vengeance, que de se montrer les cicatrices des coups, les empreintes du fer dont on les avait flétris, les marques brûlantes de l'ignominie attachée à leurs fronts.

Le soulèvement fut général : Voconces, Helves, Tectosages, Arécomikes, tous se donnèrent rendez-vous sous les murs de Massalie. Les remparts de cette cité pesaient au sol gaulois; on n'ignorait pas qu'elle avait la première appelé les Romains dans un pays vainement protégé par la barrière des Alpes; que, constante alliée de la nation oppressive, elle avait à la fois exécuté les

cruautés des légions et partagé les dépouilles des vaincus. La ruine de cette colonie abhorrée fut solennellement résolue, et la vengeance réunit sous ses murs des tribus ardentes qui souriaient à sa ruine prochaine. Massalie était forte et bien peuplée; elle vit, sans s'émouvoir, accourir ces peuples dont les tentes se dessinèrent autour de ses fortifications; mais la résistance, quelque habile, quelque courageuse qu'elle fût, ne pouvait plus long-tems prolonger une défense lassée par des combats terribles et des haines envenimées. M. Fontéius accourt et délivre Marseille. Les Gaulois se replient sur Narbonne; Fontéius sauve encore cette dernière ville [1]. Mais la guerre n'éteignit pas sa torche; elle éclatait partout, surtout chez les Voconces; Pompée y mit un terme en hivernant dans la Provence, au retour de ses expéditions.

Le système de terreur et d'oppression organisé par Pompée, exécuté par Fontéius, recommença plus rigoureux encore; des privilèges mis sous la sauvegarde des traités, furent enlevés aux peuples, et les terres, arrachées à leurs possesseurs, reçurent pour maîtres les soldats romains. Des colonies militaires s'établirent à Tolose, à Ruscinum, à Bitenæ; et Narbonne devenue le séjour des vétérans de la légion *Martia*, ajouta au nom de

1. Cicer., pro Man. Fonteio.

Narbo celui de *Martius*[1]. Le sabre et les supplices se chargèrent d'exécuter ces décrets; la misère arriva sur les traces des iniques spoliateurs, et quand l'hiver et la famine frappèrent aux portes des huttes gauloises[2], on vit des populations hâves et affamées remplir les forêts où elles périrent de besoin. Ceux que la mort épargna, se réunirent à des Aquitains et à des Espagnols retranchés sur le sommet des Pyrénées. Là, sous des antres, dans des gorges étroites, en face de roches pyramidales, ils se racontèrent leurs misères et attendirent le jour de la vengeance.

Leur nombre inspira des craintes sérieuses à Pompée, auquel il fallut deux ans pour les soumettre. Les ayant resserrés dans leurs rocs et traqués comme des bêtes féroces, il les força d'abandonner leurs retraites. Après avoir obtenu la paix, ces malheureux consentirent à coloniser une vallée dont les habitans furent appelés *Convenæ*, mot qui signifiait hommes ramassés de tous pays[3].

La province livrée aux caprices d'un proconsul odieux, expiait ses malheureuses tentatives d'in-

1. Consultez, au sujet de ce surnom de Narbonne, l'Histoire générale du Languedoc, t. 1, p. 48.

2. Cicer., pro Man. Fonteio. — Sallust., l. III, et Epistol Pomp., ib.

3. Multos latrones et convenas de Pyrænæi jugis deposuit, et in unum opidum congregavit, undè et convenarum nomen urbs accepit. Hieron., adv. Vigilant, p. 281.

dépendance sous les coups d'une autorité ombrageuse et cruelle. Ses jeunes hommes lui furent ravis, sa cavalerie envoyée en d'autres lieux et les rangs de ces armées romaines éparses sur le monde, en Italie, en Espagne, en Afrique, en Thrace, en Asie, s'ouvrirent à des infortunés proscrits arrachés de vive force aux foyers domestiques. Les impôts étaient lourds et accablans, on les exigeait avec une rigueur inouïe; la nature vint ajouter ses fléaux à ceux de l'insatiable cupidité romaine. Pendant deux ans la terre resta frappée de stérilité, et pourtant le publicain ne rabattit aucune de ses exigeances : le fisc fut inexorable et demanda de l'or aux habitans des villes déjà rançonnées, des vivres aux paysans dont les greniers étaient vides. Mais l'abondance régnait dans le camp romain; l'image de la famine empreinte sur toute la province, reculait devant les retranchemens des insolens vainqueurs.

Fontéius ne songeait pas seulement à entretenir l'abondance dans les camps romains, il voulut aussi que sa fortune, accrue par les dépouilles des malheureux, pût un jour lui permettre d'étaler à Rome un faste asiatique; car, à cette époque d'immoralité politique, les provinces n'étaient que de riches proies jetées à des consulaires avides. Il fallait tant de statues aux jardins dont le Tibre dessinait les suaves contours, tant de marbre, tant de colonnes, tant

de porphyre à ces galeries, à ces *Triclinium*, à ces portiques où la vie était si grande et si douce, à ces maisons des champs où le citoyen romain logeait si à l'aise, que pour payer ces merveilles de l'art on n'avait d'autres moyens que le vol et de honteuses confiscations. Est-il étonnant que le monde après avoir fourni aux Romains cet or à l'aide duquel on usurpait des terres sur la mer, on construisait des salles sous les eaux, afin que le mugissement de la tempête se mêlât aux rires de l'étincelante orgie, on amusait le peuple-roi par des naumachies, joûtes sur l'eau avec des flottes entières, par des jeux de cirques où l'Afrique mugissait dans les poitrines de mille lions; est-il étonnant, dis-je, que ce monde ainsi spolié, ainsi pressuré, n'ait couvé une vengeance terrible, et qu'au jour de cette vengeance les nations ne se soient donné un rendez-vous général à l'ombre du Colysée.

Fontéius traita la Provence comme Verrès la Sicile; mille exécutions personnelles gravèrent son nom dans les cœurs des Gaulois; il excita contre lui un ressentiment profond. Aussi, six ans plus tard, quand les troubles intérieurs furent entièrement dissipés, une voix formée par les plaintes de tant de malheureux dépouillés, vint retentir à Rome contre lui. Les Volkes et les Allobroges se chargèrent de soutenir l'accusation; ils envoyèrent en Italie une députation conduite

par Indutiomar, le plus considérable des chefs allobroges. Comme une action publique ne pouvait être intentée contre un citoyen romain que par le ministère d'un autre citoyen romain, Indutiomar s'adressa à M. Fabius Sanga, patron de sa nation en qualité de descendant de Q. Fabius l'allobrogique. Sanga accepta volontiers cette noble et périlleuse mission ; mais comme son caractère doux le tenait éloigné des débats animés du Forum, il décida M. Pletorius, alors questeur et édile, d'une bonne renommée, mais soupçonné de quelque inimitié contre Fontéius, à se porter accusateur en son propre nom.

Le procès fut solennel, il se plaida devant un peuple immense; Cicéron parla en faveur de Fontéius. L'accusation, soutenue vigoureusement, glissa sur les faits que la mission légale du proconsul pouvait excuser; mais elle n'oublia aucune de ces exactions que Fontéius s'était permises en dehors de son mandat. Ainsi l'usure romaine parut dans toute sa hideur; il fut prouvé que plusieurs peuples s'étaient vus forcés d'emprunter à un taux énorme des sommes que Fontéius confisqua ensuite à son profit; les terres hypothéquées étaient sur le point de passer dans ses mains, et bientôt, tant les exigeances de l'intérêt étaient criantes! allait s'accomplir l'expropriation des villages entiers. Aucun discernement n'avait présidé à la manière dont il frappa d'impôts toute den-

rée et toute localité. Au lieu de l'asseoir avec équité, il arriva de Rome muni d'états de contributions dressés d'avance. La réparation des routes mise à la charge des propriétaires riverains, avait aussi ouvert une large voie à mille rapines, à mille odieux traitemens. Et la province pleurant ainsi ses ressources épuisées, ses biens ravis, ses enfans expatriés, sa prospérité agricole anéantie, demandait pour l'exemple des proconsuls futurs l'annulation de sa dette et le châtiment de Fontéius.

Mais le peuple romain, au lieu d'écouter gravement de pareilles accusations, accueillit avec d'ironiques risées le costume et l'air étranger des députés allobroges. Des quolibets plurent sur eux; on railla leurs saïes, leurs chevelures en désordre, leur accent guttural. Cicéron s'égaya à leurs dépens, et prononça un plaidoyer, satyre spirituelle si l'on veut, mais bien peu grave, bien insultante pour le peuple gaulois. L'orgueil romain fut caressé par l'adroit avocat. « Le dernier citoyen « de Rome, s'écria-t-il, est au-dessus du premier « chef de cette nation barbare, et le témoignage « qu'il apportera ne pourra être infirmé par les ac- « cusations du plus recommandable des Allobro- « ges ! » Puis en présence de ces députés désarmés et si peu nombreux, il montra une jactance puérile. « C'est un tumulte gaulois, dit-il; ils viennent, « enseignes au vent, assaillir les prêteurs désarmés;

« mais nous serons assez puissans pour combattre « leur atroce barbarie. »

L'orateur reproche ensuite à Indutiomar son origine gauloise, sa naissance au sein d'une région où le couteau d'un sacrifice barbare brillait dans d'atroces cérémonies [1], dont les fils, que poussait jadis une fureur sacrilège, profanèrent par l'incendie le temple d'Apollon pythien, insultèrent le Jupiter capitolin jusque sur les marches de sa forteresse sacrée. Après avoir ainsi, dans des exploits qui blessaient et la religion et l'orgueil national de Rome, trouvé de justes motifs de haine contre ces malheureux vaincus, Cicéron s'étonne de l'audace des accusateurs, de leur insolente attitude au milieu des places publiques; il les peint épouvantant le Forum des sons horribles de leur barbare langage, et étalant un indomptable orgueil sous leurs saïes et sous leurs braïes [2]. « Veulent-ils nous défier, » s'écrie-t-il, « eh bien! nous évoquerons du tom-« beau C. Marius pour tenir tête à cet Indutio-« mar si fier et si menaçant; nous rappellerons « à la vie Cn Domitius et Fabius Maximus pour

1. Quali fide, quali pietate existimatis esse eos qui etiam deos immortales arbitrentur hominum scelere et sanguine facilè posse placari. Cic. pro Font.

2. Vagantur læti atque erecti passim toto foro, cum quibusdam minis, et Barbaro utque immani terrore verborum. Cicer., loc. cit.

« réduire de nouveau les Allobroges et leurs auxi-
« liaires. »

Ce plaidoyer ne fut donc qu'une insolente satyre de la nation gauloise. Cicéron, enivré du luxe de la vie romaine, enchanté de cette civilisation antique embellie par les lettres, ne pouvait éprouver qu'un vif mépris pour ces hommes barbares qui n'avaient jamais lu ses ouvrages ni admiré son éloquence. Pour lui, comme pour le Romain, l'Italie et la Grèce inondées des lumières des arts, étaient les seules contrées dignes d'être admirées; ailleurs il fallait tout flétrir, langage, mœurs, vêtemens; ce fut un orgueil national qui, concentrant une admiration sentie entre les limites de deux belles régions, inspira ce plaidoyer où des pointes aiguisées par la finesse de l'esprit, effleurèrent bien faiblement le génie âpre des accusateurs.

Fontéius fut absous, et la province continua à gémir sous l'administration romaine.

L'un des successeurs de Fontéius, C. Calpurnius Pison, fut accusé des mêmes crimes, et acquitté sur un nouveau plaidoyer de Cicéron [1]. Une seule fois la voix de cet orateur s'éleva en faveur des Gaulois, mais il faut ajouter que c'était pour faire punir un de ses ennemis personnels, P. Clodius, dont il attaquait la questure au-delà des Alpes [2].

1. Cicer. pro. l. Val. Flacco., n° 98.
2, Cicer., Harusp., resp. n° 42.

Une révolte des Allobroges attira encore les armes romaines dans la province ; menacées par ce peuple, Narbonne et Massalie implorèrent le secours du sénat. Le préteur Pomptinus fut chargé de faire face à cette guerre.

Les Allobroges avaient pour chef Catugnat. Le préteur se retrancha en deçà de l'Isère, à quelque distance de ce fleuve avec une partie de son armée, et envoya l'autre, sous la conduite de Manlius Lentinus, assiéger le château de *Ventia*. Une attaque inopinée déconcerta les habitans de ce fort ; mais les populations se soulevèrent et repoussèrent les Romains ; ceux-ci se fortifient dans un bois voisin du fleuve [1]. Catugnat ayant attiré Lentinus jusqu'à son camp par une fuite simulée de paysans allobroges, investit soudainement les ennemis, et les aurait tous exterminés, sans une tempête qui sépara les combattans [2]. Lentinus se hâta de ramener à Pomptinus les débris de ses légions.

Catugnat croyant marcher à la destruction entière des Romains, s'avance dans le midi ; mais ceux-ci, pénétrant dans le territoire allobroge par trois points différens, s'emparent de *Ventia* et battent les ennemis sous les murs de *Solonium*. Puis l'incendie et le sac désolèrent les ter-

1. Dio. Cass., l. XXXVII, p. 60.
2. Dion. Cass., loc. cit.

res des vaincus, et le prêteur écrivit à Rome que le pays des Allobroges était pacifié.[1]

SECOND RÉCIT.

CÉSAR.

La Gaule va devenir un vaste théâtre de gloire pour un des hommes les plus étonnans que l'antiquité ait produits. La province pacifiée voyait des villes latines s'élever sur son sol; sa Méditerranée traversée par les flottes italiennes, touchait à des rives où des cités grecques et romaines dessinaient la ligne de leurs fortifications; la voie domitienne déroulait ses bornes milliaires en circulant à travers les champs fécondés par les sueurs des vaincus. L'Italie enfin élargissant ses limites, ne pouvait plus regarder les Alpes comme des barrières élevées entr'elle et la Barbarie. Mais quand on avait franchi le Rhône

1. Dion. Cass., loc. cit. — Tit. Liv., c. III. — Cicer. de provinc. consular. Ces derniers événemens s'accomplirent l'an 61 avant l'ère vulgaire.

et l'Isère, quand on s'avançait vers le nord, cette barbarie repoussée de la province, se dressait en agitant sa longue chevelure blonde, en brandissant sa lance, en roulant ses yeux fauves, appuyée sur une hutte, ou debout en présence d'une gigantesque tour. Mais ne croyez pas que ces contrées de la Gaule septentrionale fussent exemptes de ces déchiremens qui travaillaient le midi. A ces époques d'invasions soudaines, de guerres éclatant comme des tempêtes inattendues, les peuples galls voisins du Rhin, entendaient à chaque instant les forêts de la Germanie retentir de bruits de guerre ; puis le fleuve franchi par des tribus barbares, vomissait dans les plaines des hommes qui criaient : Nous sommes *Ghermanna*, c'est-à-dire combattans. Et ce nom de *Ghermanna*, devenu plus tard *Germains*, désigna dans la suite ces races teutoniques si inquiètes, se déplaçant à chaque instant et se ruant, frappées d'un vertige inexplicable, sur les nations. Ainsi des flots accourus de l'Océan se heurtent contre d'autres flots et se confondent en mêlant leurs flocons d'écume élargie, leurs bruits rauques et leurs festons de neige étincelante.

Et quand le nord de cette Gaule était ainsi désolé par les combats sans fin que lui livraient les hordes teutoniques, maîtresses des régions transrhénanes, le centre offrait l'image d'une révolution depuis long-tems préparée par les classes

opprimées. Puis toutes ces guerres partielles, ces batailles de cités à cités, ces déchiremens intérieurs s'étendant de proche en proche, finirent par causer un ébranlement général. De même une tempête née aux bords glacés du septentrion, s'étend de nuage en nuage, poursuit ses brumeuses et retentissantes conquêtes, et finit par ceindre de ses bruits, de ses amas de vapeurs déchirées par les foudres toute la vaste coupole du ciel.

Mais j'oublie que mon rôle d'historien de Provence me force de me renfermer dans d'étroites limites, et que je ne dois m'occuper du grand capitaine dont le nom se lit en tête de ce récit, que lorsque ses légions, au service de sa gloire, viendront ceindre de tours les murs de Marseille.

Ce n'est pas ici que doivent trouver place les conquêtes de César dans les Gaules. Quand ce fameux capitaine étendait sur la surface entière de ce pays le brillant réseau de ses victoires, et élevait à sa renommée un monument dont les quatre bases chargées des noms de tant de peuples vaincus regardaient l'orient, le nord, le sud, l'occident de la terre des Galls; la province narbonnaise, façonnée depuis long-tems au joug, restait placée sous l'administration romaine, et ne prenait qu'un faible intérêt à ces débats dont l'Helvétie, la Germanie, la Belgique prolongeaient le

retentissement. César voulait l'empire du monde, et la gloire de Pompée, rivale de la sienne, importunait ses yeux. L'histoire nous retrace les solennels différens qui éclatèrent entre ces deux hommes.

Le nom de Pompée était cher à Marseille et à la Narbonnaise ; ses soldats avaient peuplé les colonies militaires de cette province, ses créatures s'y étaient enrichies par des confiscations qu'il autorisa. Marseille lui devait un grand accroissement de territoire ; aussi les liens de la reconnaissance l'attachaient-ils au rival de César. Celui-ci imita envers elle la générosité de Pompée ; ne se dissimulant pas les avantages attachés à l'amitié d'une cité si importante, il lui avait accordé dans la Gaule chevelue de grands avantages, qui consistaient sans doute en péages et en immunités de commerce [1]. Ces faveurs n'ébranlèrent pas la fidélité de Marseille : tout en acceptant les dons de César, elle conserva son attachement à Pompée.

De plus l'ancienne province ne voyait pas sans jalousie la prédilection de César pour sa nouvelle conquête ; car ce grand homme avait voulu que la domination de Rome fût douce aux vaincus ; aussi les habitans de la Narbonnaise s'indignaient

1. Bello victas Gallias attribuit, vectigaliaque auxit. Cæs., Bell. civil., l. I, c. 35.

contre des partialités révoltantes. Les charges qui pesaient sur eux étaient plus fortes que celles qui étaient supportées par les vaincus. Ainsi César, négligeant l'affection d'un pays déjà vieilli dans la soumission, avait laissé éclore et se fortifier dans la Narbonnaise des germes de haine qu'il lui eût été facile d'étouffer. Tout entier à ses hautes destinées, il abaisse les Alpes sous ses pas, et marche vers ce Rubicon, mince ruisseau devenu fameux par quelques paroles et une grande pensée.

Rome entière déposant ses menaces, sembla tressaillir d'un élan d'admiration et de joie sur ses fondemens antiques, quand César atteignit ses murs. Alors voilant sa face, le sénat se retira devant lui.

Les ennemis de César avaient réuni leurs forces en Espagne. Voyant qu'il fallait, pour anéantir leur espoir, aller les attaquer dans leur retraite, il prend la route de la Narbonnaise par les Alpes Maritimes, et ne trouve aucune opposition jusqu'à Marseille. Arrivé devant cette ville, il apperçoit des préparatifs de défense sur les murs; les portes fermées annonçaient assez que la cité fidèle à Pompée n'avait pas oublié ses promesses et ses sermens.

César démande une conférence; aussitôt le conseil des Quinze se rendit près de lui dans son camp. Le proconsul traita avec amitié les dépu-

tés massaliotes, et dans son discours son ressentiment se voila sous des formes captieuses et bienveillantes. César s'étonnait de voir s'engager dans les chances d'une guerre hasardeuse les Marseillais. « Comment se fait-il, » leur dit-il, « que vous préfériez servir les passions d'un seul « homme banni de Rome, et contre qui l'Italie « entière s'est soulevée. Votre devoir, votre in« térêt ne vous imposent-ils pas l'impérieuse obli« gation de ne pas détacher votre cause de celle « de César; l'Italie, Rome sont pour moi et avec « moi. Réfléchissez.[1] »

Le conseil des six-cents s'assemble; les députés entrent et la délibération commence. Elle fut grave et solennelle. Aux portes de la ville s'agitait une armée que la gloire du chef tenait sous un prodigieux enchantement d'admiration et de surprise; aux banderoles s'agitant au haut des lances romaines, aux aigles resplendissantes étreignant la foudre d'une serre puissante sur les étendards, se mêlaient des casques polis par les Barbares, des framées altérées de sang, des pieux énormes devenus lances tout en conservant la taille colossale d'un géant des forêts; car Séquaniens, Aquitains, Romains, Italiens, tous marchaient sous les ordres du capitaine qui enrôlait

1. Debere eos Italiæ totius auctoritatem sequi potius quàm unius hominis voluntati obtemperare. Cæs. Bell. civil., l. 1, c. 35.

dans les rangs de son armée les vaincus et les vainqueurs. De plus, jamais remparts, quelque solides qu'ils fussent, avaient-ils pu se maintenir immobiles et entiers sur leurs bases, quand les béliers de César en avaient secoué les pierres et pulvérisé le ciment. Aussi l'avis du sénat fut-il de n'étaler que des vues pacifiques, et de chercher à garder une exacte neutralité entre les deux rivaux.

Les députés retournèrent au camp de César, et lui portèrent la réponse du sénat conçue en ces termes : « Nous savons que deux partis divi« sent les Romains; mais il ne nous appartient « pas de décider de quel côté est la justice. « Marseille a reçu des bienfaits de César et de « Pompée, chefs de ces deux partis ; tous les « deux sont les patrons et les protecteurs de no« tre ville : l'un agrandit nos domaines par ses « concessions chez les Helves et les Arécomikes, « l'autre nous a accordé dans la nouvelle pro« vince des avantages non moins précieux. Les « bienfaits sont égaux, la reconnaissance doit être « égale. Qu'on ne nous empêche pas de garder « au milieu de vos débats une parfaite neutralité, « et de ne recevoir dans la cité ni César, ni Pom« pée.[1] »

1. Quarè paribus eorum beneficiis parem se quoque voluntatem tribuere debere, et neutrum eorum contrà alterum juvare, aut urbe et portibus recipere. Cæs., Bell. civil., l. 1, c. 35.

Ce langage était peu sincère ; sous le voile de ces paroles pacifiques se cachaient des vœux non avoués en faveur de Pompée, et César ne se laissa pas prendre au piège adroit du cauteleux discours de la députation marseillaise, car il savait que Pompée, en quittant Rome, avait fait partir de jeunes nobles massaliotes chargés de rechauffer le zèle de leurs compatriotes en sa faveur, et de leur retracer ses bienfaits, afin que leur amitié ne se démentît pas dans ces graves circonstances. César savait aussi que l'assemblée des six-cents avait recruté des soldats parmi les montagnards Albikes, ramassé du blé des pays voisins, fait fabriquer des armes et réparer les murs, les portes et les navires.[1]

Pendant que ces conférences entre le proconsul et les Timouques se tenaient, un des lieutenans de Pompée, Domitius, investi, quelques mois avant par le sénat, du gouvernement de la Gaule à la place de César, était entré dans le port de Marseille avec sa flotte. La conduite de la guerre lui fut déférée ; les vaisseaux de la république phocéenne mis à sa disposition se hâtent d'aller rassembler et ramener des batimens de transport. Telles étaient les dispositions pacifiques des Marseillais. Ainsi quand la tente du proconsul retentissait de protestations d'amitié et

1. Cæs., Bell. civil., l. 1, c. 34.

de neutralité, partout, au sein de la ville, de son port, sur ses murs, dans sa rade, dans ses arsenaux resplendissaient les armes, les proues, les machines de guerre, et la défense s'apprêtait, et la résistance nouait la chaussure des combats.

César fut irrité, et rompant des pourparlers inutiles, il fait approcher trois légions, construire des tours et des mantelets, et équiper douze galères à Arélate. A peine les galères eurent-elles mouillé dans le voisinage de Marseille, qu'il en donne le commandement à D. Brutus, laisse à C. Trébonius la conduite du siége et part pour l'Espagne.[1]

Le siége était donc résolu. Marseille avait dessiné franchement son attitude hostile, et sa politique incertaine jusqu'alors déploya son étendard en faveur de Pompée. Il y eut quelque chose de magnanime dans cette résolution. L'ancienne république semblait s'être réveillée pour le rival de César; celui-ci, conquérant ambitieux, marchait ouvertement à une domination suprême; Pompée voulant maintenir sur sa base l'édifice de la vieille Rome, s'était rallié le sénat et les plus dignes citoyens.

1. Cæs., Bell. civil., l. I, c. 36. — Tit. Liv., epit. CX. — Vell. Paterc., l. II, c. 50. — Sueton., C. J. Cæs., n. 34. — Lucan. Phars., l. III, v. 300., 370. — Dio. Cass., l. XLI, p. 162. — Flor., l. IV, c. 2. — Paul. Oros., l. VI, c. 15.

Ici l'écrivain rencontre un poète, un poète cherchant une pensée épique dans ces grands débats qui mettaient aux prises deux rivaux célèbres, et dont les chants exacts comme les chapitres d'une histoire, ont presque toujours revêtu seulement du coloris de l'expression des faits racontés par les auteurs anciens. Ce poète, Lucain, s'enflamma à la vue de ces tours phocéennes, de ces portiques ioniens que menaçait le bélier de Rome; le druidisme et la mythologie lui apparurent échangeant leurs couronnes de verveine et de myrthe sous le dôme d'une forêt dont il décrit complaisamment les sinueuses routes. S'il faut ajouter foi à ces merveilleux vers, nous couvrirons les collines et les plaines voisines de l'ancienne Massalie d'un bois épais où d'étranges mystères s'accomplissaient. Là les pas heurtaient des simulacres affreux; aux regards s'ouvraient des fosses où un sang chaud et récemment versé attestait un sacrifice humain; une terreur religieuse planait sous ces sombres voûtes, et quand le légionnaire osa lever la hache sur ces chênes sacrés, un effroi subit glaça son cœur et arrêta sa main.

Mais, poursuit le poète, César renversa à ses pieds un de ces arbres qu'une crainte superstitieuse semblait protéger, et aussitôt son exemple entraîne les soldats, et le bois nécessaire aux constructions du siège fut bientôt coupé [1].

1. Lucan., l. 3.

Cependant la flotte de César se balançait dans un détroit resserré entre deux îles voisines de Marseille, nommées aujourd'hui Pomègue et Ratonneau. Ce bras de mer appelé *Frioul* de nos jours, nous a porté le souvenir de César dans son nom (*Fretum Julii*). Cette flotte saisissait les convois, et la famine menaçait la ville.

Mais Marseille poussait vigoureusement ses moyens de résistance; elle introduit par mer de nouvelles bandes Albikes, ses émissaires vont semant l'or pour exciter les peuples voisins à prendre parti pour elle. Dix-sept galères, dont onze pontées, formaient son escadre; autour d'elles mouillaient un grand nombre de batimens légers, montés par des archers ou par les montagnards stipendiaires. Domitius se réserva quelques vaisseaux qu'il chargea de pâtres et des esclaves qu'il avait amenés avec lui, et quand tout fut prêt, par un tems calme, inondées des feux d'un beau soleil, les forces navales des Marseillais sortirent du port et s'avancèrent vers celles de César. Brutus rangea aussitôt ses galères le long de l'île qui s'élève en face du rivage, et déployant les voiles il attendit l'action.

La flotte romaine comptait beaucoup moins de vaisseaux que celle de Marseille; mais le courage de ceux qui la montaient était bien plus éprouvé; sur ses ponts s'étaient rangés l'élite des légionnaires et les centurions qui avaient brigué l'hon-

neur d'un engagement naval; les navires de César recélaient des armes, des instrumens de guerre accoutumés à décider promptement la victoire, des grapins qui s'ouvraient comme les serres puissantes d'un aigle, des harpons de fer, mains de géant étreignant le vaisseau et le fixant sur l'Océan comme sur une base immobile, des javelots, des traits auxquels des ailes éployées ouvraient dans l'air une route sifflante. De part et d'autre le courage était égal. Les Albikes enivrés par les éblouissantes promesses d'une cité opulente, les esclaves de Domitius excités par l'espoir de la liberté, déployèrent une valeur inattendue, et quand ces montagnards aguerris, ces hommes que l'attente de l'affranchissement exaltait, en vinrent aux mains avec les soldats de Brutus, on vit le combat prolonger l'incertitude de la victoire sur les eaux du golfe. Les Massaliotes, habitués à la mer, familiers avec les agrès d'un navire, esquivaient par la rapidité de leurs manœuvres l'abordage de l'ennemi, et lorsque le grapin balancé dans l'air croyait saisir sa proie, le batiment habilement dirigé échappait à sa menace trompée.

La valeur des Albiciens aidait à l'habileté des pilotes marseillais; ceux-ci cherchaient par de savantes évolutions à envelopper l'ennemi; ou bien, s'attachant à une seule galère, ils essayaient en la rasant bord à bord de briser les rangs de ses rames.

Mais quand l'abordage ne pouvait être évité, les Albiciens se battant alors avec un acharnement extrême, disputaient la victoire sur le mobile théâtre du combat. Si l'adresse seule eût dû triompher, Marseille anéantissait la flotte ennemie; car construits avec des bois verts, gênés par leur poids, les navires de Brutus se mouvaient lentement, tandis que ceux de Massalie semblaient imiter par leur prestesse, par leur gracieuse légèreté, les battemens redoublés de l'aile d'un alcyon. La trirème phocéenne au milieu de l'action, tandis que les dards se croisaient, que les javelots lancés s'attachaient aux mâts, aux flancs des carènes, comme des branches dépouillées, traçait de rapides sinuosités, resserrait, étendait tour à tour sa voile, et paraissait se livrer à mille jeux, à mille caprices sur la surface des eaux. Mais lorsque dressant brusquement son grappin, le bâtiment de César arrêtait un navire marseillais, et le rapprochait de ses flancs évasés à l'aide de son crochet de fer, alors le combat prenait un aspect terrible, la science nautique était vaincue, les évolutions, les fuites simulées, les manœuvres habiles devenaient inutiles, et il fallait sur ce terrain mouvant s'attaquer corps à corps et lutter avec cette tactique romaine si éprouvée. Un des vaisseaux de Brutus voulut une double proie; harponnant deux trirèmes marseillaises, ses hommes fesant volte face, provoquèrent et soutinrent

un double choc. On voyait les légionnaires lancer le fatal grappin, se précipiter sur le pont, terrasser les Albikes, et se courrouçant contre l'audacieux navire, en décider le naufrage. Aussitôt la mer, nouvelle ennemie, étendant ses vagues sur la galère, grondait victorieuse sur les planches englouties et sanglantes. Puis, hommes, théâtre du combat, cris, tout avait disparu. Les Massaliotes perdirent neuf galères. [1]

Et maintenant quand le ciel est calme, quand la mer déroule ses vagues étincelantes depuis le tiède rivage de Mont-Redon jusqu'aux lignes pures, déliées d'un horizon vaporeux, dans ces flots dont chaque goutte semble un diamant de Golconde, dans ces feux qui voltigent sur la cime des vagues, dans ces courbures gracieuses du ciel et des ondes, évoquons la mémoire de la bataille. Attachons un souvenir durable à ces eaux qui bercèrent deux flottes, à cet horizon que rougit le soleil du combat, à ces îles qui ceignirent de leurs promontoires décharnés les vaisseaux de Brutus. Entendez-vous ces cris qui planent sur les trirèmes massaliotes? La fille de Phocée a tressé pour elles des couronnes; bientôt le sang les tachera, et la mer les roulera dans ses vagues. La voilà; elle s'avance dans cette rade que de

1. Cæs., Bell. civil., l. I, c. 57, 58. — Dio. cassi., l. XLI, p. 153.

riantes gondoles sillonnent, cette flotte où battent tant de cœurs généreux; les eaux frémissent sous les coups redoublés de la rame agile, et autour du lion massaliote se divise en scintillant d'écume la vague assouplie. Mais silencieuses, protégées par les îles, les galères de Brutus élèvent plus loin leurs voiles latines et dressent leurs poupes ornées de dieux et de fleurs. Tout s'ébranle, et la bataille commence et s'achève sur ces eaux où le pêcheur jette maintenant ses filets en chantant des airs napolitains.

Heureuse terre de Provence, belle Méditerranée, vous rivalisez avec la Grèce et l'Italie en souvenirs antiques. Sous le ciel du nord, quand l'imagination se plonge dans la nuit des âges, elle arrive à des limites indéterminées, devant elle s'étend un horizon brumeux et des ombres presque fantastiques agitent à ses regards indécis des lances et promènent des boucliers; elle aperçoit des hordes à peine nommées dans de vieux et vagues récits; autour de ces hordes se montre un sol frappé de stérilité et de ruines; leurs batailles sans retentissement, sont si monotones, que la dernière page d'Ossian entonne les mêmes chants, les chants vaporeux de la première. Ainsi est notre septentrion à son début dans l'histoire; des jours de pluie et d'orage, des monts attristés par des voiles blancs de neige, des boucliers qui se heurtent, des lances semblables à une massue d'ai-

rain portée par des hommes, et sur ces scènes toujours les mêmes, toujours uniformes, plane un froid olympe où l'hydromel remplace l'ambroisie, et d'éternels combats les nuages ardens dont le maître des dieux couvrait ses ineffables voluptés. Pourtant l'imagination des tems modernes a attaché sa rêverie à ces créations d'un ciel sauvage, et fermant les portes éclatantes du palais de soleil qu'Ovide a revêtus de tableaux ravissans, elle a voulu pénétrer dans les longues galeries du Walhala. Pour nous, Provençaux, placés par une destinée heureuse aux confins de deux empires, Rome et la Gaule, nous pouvons sous notre ciel évoquer les souvenirs d'une double antiquité, et quand nous sommes arrivés, dans nos récits, au jour lointain de la fondation de Marseille, il nous est permis, après avoir teint nos paroles de couleurs ossianiques, de nous inonder des feux du soleil de la mythologie, puis de faire éclore sur notre mer, sur notre terre des flottes romaines, des galères corinthiennes, des camps latins, des portiques athéniens.

Deux jeunes Phocéens s'illustrèrent dans ce combat maritime, Telon et Cyareus. Telon, comme Pythéas, s'était adonné à la science des astres, et ses compatriotes assuraient qu'il pouvait, à l'aspect du soleil et de la lune, prédire la sérénité ou la tempête, annoncer si le jour suivant le ciel brillerait pur ou s'obscurcirait sous des

voiles de vapeur; sa main habile maniait vigoureusement le timon. Aussi quand un dard vint à le percer, son navire, comme un coursier que son cavalier abandonne, tourna sur les eaux et se renversa; Cyareus, son ami, vole à son secours; mais une grêle de traits l'atteignirent, et il expira sur la haute poupe.

Trébonius animé par ce succès, résolut d'attaquer par le continent Marseille sur deux points. Ce siége mémorable est décrit avec un grand luxe de détails dans les anciens livres. La mer, comme nous l'avons dit, ceignait la ville de trois côtés, une langue de terre rétrécie était alors le faible lien qui retenait la cité attachée au rivage; ce promontoire, à l'endroit où il finissait, supportait un large mur que des tours flanquaient, que protégeait une citadelle. A cette partie voisine de la citadelle, la nature et le génie humain triomphaient dans des prévisions de résistance admirables. Une sombre vallée qui creusait profondément la terre, fournissait déjà un escarpement dominé par les murs de la forteresse; de plus, des travaux supérieurement exécutés ajoutaient à la difficulté d'un assaut. Il fallait dominer les remparts, atteindre avec des tours le sommet des tours assiégées, et élever dans l'air un champ de bataille qui permît de plonger dans la ville et de s'élancer sur ses murs. C'est ce que fit Trébonius; les ouvriers accourent à ses ordres de tous les points de la

province; l'œuvre bouillonne dans son camp [1]; le bois et l'osier se taillent, se plient, et forment une terrasse de 80 pieds de hauteur [2]; puis les tours s'agitent sur leurs roues d'airain, les mantelets protègent les travaux, et tandis que les dards, les pierres pleuvent, des soldats commencent ces routes souterraines qui devaient, au milieu de la cité assiégée, s'ouvrir comme les soupiraux d'un volcan d'hommes et de lances. Car l'essai de la terrasse avait été malheureux. Tandis que ce gigantesque ouvrage rivalisait de hauteur avec les fortifications marseillaises, on vit éclater une ardeur, une audace singulière sur les murs de la ville, des balistes sont roulées par les Phocéens, elles lancent des solives de douze pieds de longueur, des pointes de fer en arment les têtes menaçantes. Ces poutres tombent avec fracas sur les claies de la terrasse, en traversent quatre rangs, et si grande a été la force qui les a lancées, qu'elles s'enfoncent encore en terre, en frémissant longtems sur la base qu'elles se sont creusée. Ce fut alors que Trébonius décida une galerie; trente voies souterraines s'avançaient unanimes; les assiégés de leur côté excavent plus profondément leurs fossés, afin que les galeries ennemies aboutissent

1. Fervet opus (Virgil.).

2. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 3.

déconcertées à des canaux imprévus; de plus ils ouvrent des tranchées, y conduisent les eaux des puits et du port, et ces eaux pénétrant dans les ouvrages romains, en abattent les étais et noyent les travailleurs.

Un jour, un autre rempart parallèle au mur surgit, élevé par les assiégeans; des arbres coupés et entassés les uns sur les autres, en formaient les gigantesques étages. Les soufflets grondent, la flamme s'étend, d'énormes barres de fer se rougissent, et les balistes marseillaises les lancent brûlantes sur cette machine qui craque, pétille, se tord et se fond en étincelles dans un vaste brasier. Alors la tortue, l'immense tortue, écailleuse, s'étend et oppose aux pieux, aux rochers, aux traits une surface sur laquelle les projectiles bondissent et retombent sans pouvoir l'entamer. À la faveur de ce mur d'airain, le bélier avance sa tête menaçante, et déjà le rempart est secoué sur sa base; les Marseillais descendent une corde avec un nœud coulant, et tandis que le bélier, comme un guerrier en colère, frappe de son front de bronze les pierres ébranlées, tout-à-coup le lien aérien le saisit; une roue s'agite sur son essieu brûlant, et par son aide, la tête de la machine romaine élevée dans les airs, montre aux assiégeans ébahis sa masse de fer inoffensive et suspendue. Puis roulant des pierres, entassant des traits sur les murs, les Marseillais précipitent ces pierres, ces traits,

des barres de fer enflammées sur cette machine et la pulvérisent.[1]

Interrompons la description du siége, pour en dessiner autour de Marseille les opérations. Mille souvenirs vont éclore du sein de ces campagnes qui circulent autour de notre ville. D'abord, adoptons avec des savans modernes l'opinion qui place les Albiciens dans les montagnes dont la vallée de l'Huveaune est dominée. Ainsi les défenseurs de la cité menacée accoururent non des rochers voisins de Riez dont la province romaine séparait le territoire de celui de Marseille, mais de ces collines qui, se déroulant depuis notre mer, opposent aux flots une barrière insurmontable. La ligne des limites du territoire marseillais, à cette époque de notre histoire, grace aux concessions de Sextius et de Marius, était tracée par la crête des montagnes de Régagna et de l'Étoile; elle passait ensuite un peu au nord de Septème, des Pennes, de St-Victoret, et venait aboutir à Marignane. Tout le contour de l'étang de Berre et toute la côte jusqu'aux embouchures du Rhône, ainsi que les fosses Mariannes, appartenaient aux Marseillais.

Puisque des montagnards fidèles aux habitans de Massalie étaient prêts à défendre le passage de leurs gorges étroites, il est permis d'admettre que

1. Vitruve, l. x, c. 22, in fine.

César ne put parvenir à Marseille que par le défilé de Septème. La tradition place à deux milles à l'ouest de ce village, dans un vallon nommé l'*Escaillon-de-la-Bataille*, un engagement entre les Marseillais et les troupes de César. En effet, rien de plus probable que le soin pris par nos ancêtres de défendre ces Thermopyles ceintes de rochers, dominées par des pics, où des promontoires resserrent à chaque instant la route, lieux où la valeur marseillaise devait essuyer plus d'un échec, malgré tant de moyens de défense naturelle.

L'attaque de Trébonius fut dirigée sur deux points, savoir : dans la partie voisine du port et des chantiers, et dans le seul endroit du trapèze que ne baignaient pas les eaux de la mer. A cette époque, il faut placer le port et les chantiers dans la presqu'île comprise entre l'anse des Catalans et celle de la Fontaine-du-Roi. Ainsi la première attaque de Trébonius s'étendit du terrain où la tour de St-Victor montre encore de nos jours, au milieu des ruines ses gothiques crénaux, ses pierres féodales, jusqu'au chemin qui, circulant aux pieds des murs du fort St-Nicolas, arrive à ces vieilles infirmeries où s'abrite la colonie catalane. Le camp romain fut placé sur les assises de Notre-Dame-de-la-Garde ; les lignes de contravallation qui s'y appuyaient, se prolongeaient en contournant la colline Bonaparte jusqu'aux marais remplacés depuis par les quais de Rive-Neuve.

La seconde attaque, qui fut la principale, commençait au haut du Cours, et se terminait au fond de l'anse de la Joliette. Sur les hauteurs du Lazaret et de S[t]-Lazare se déployaient les tentes romaines, brillaient en faisceaux les piques et les aigles, et de cette position élevée la vue des ennemis plongeait dans la ville.

Trébonius sut se prémunir contre les peuplades liguriennes attachées à Marseille; celles-ci pouvaient fondre sur ses troupes en accourant du côté de l'Huveaune et de Jarret. Ces deux ruisseaux sont dominés par des collines qui reçurent un camp romain, le camp Julien, *Castra Julii*, dont le christianisme changea la dénomination en celle de S[t]-Julien. On pourrait croire qu'au quartier voisin de S[t]-Just, appelé *Male-Pouigne* (Mala Pugna), les Albiciens se mesurèrent avec les cohortes latines.

Les galères de Brutus protégeaient l'arrivée des subsistances; un magasin de vivres et de fourrages fut établi pour le besoin du camp Julien au quartier de S[t]-Charles, dans un endroit dont le nom *Garbarium*, mot d'une basse latinité, en français *gerbier*, en provençal *garbeiron*, subsistait encore dans le moyen-âge.

La *Plaine des morts*, voisine du hameau de S[t]-Louis, recevait les cadavres de ceux qui périssaient devant les murs de la ville; aussi, sous la verte couche qui les recouvre, reposent des amas d'os-

semens gardés encore par des tronçons de différentes armes. Des cohortes romaines avec leurs centurions, leurs tribuns, y dorment, et pourraient, si la vie leur était rendue, ressaisir leurs puissantes armures. Mais le camp enseveli ne s'éveillera plus aux clairs accens de la Diane.

Pompée attachait la plus grande importance à la possession de Marseille; aussi s'empressa-t-il d'envoyer à son secours dix-sept grands vaisseaux de sa flotte, sous la conduite de L. Nasidius, un de ses lieutenans. Ils mouillèrent dans le port de Tauroentum, colonie marseillaise. Les Phocéens furent instruits de l'arrivée de ces auxiliaires, et tandis que Brutus s'avançant dans les eaux des Stæchades, observait les mouvemens de Nasidius, ils se mirent en état de pouvoir opérer une jonction avec les navires alliés. L'arsenal de Marseille qui, à cette époque, devait être renfermé dans la péninsule de la tête de More, entre l'anse de la Fontaine-du-Roi et celle des Catalans, alluma ses mille fourneaux, dressa ses machines, équipa ses galères, et activa des préparatifs d'attaque. Si vous voulez évoquer devant vous ces souvenirs d'une sainte et noble résistance, parcourez la plaine dont le nom grec *Pharo* retrace seul la mémoire d'une vaste enceinte où d'après Strabon on admirait un grand nombre de vaisseaux, d'armes de toute espèce, et de machines propres à la navigation et aux siéges.

Un phare construit sur l'éminence qui protège cette plaine à l'ouest, projetait, le soir, ses feux sur les flots, et annonçait l'Alexandrie des Gaules. Les deux anses [1] réunies par un mur, balançaient leurs eaux entre ces lieux qu'elles entourent encore aujourd'hui. Ainsi là où l'œil ne voit que des rochers et des sables, Marseille antique, aux jours de sa lointaine histoire, jetait les bases de sa grandeur commerciale, en donnant aux chênes de ses forêts et de ses monts les formes gracieuses, le corsage d'airain d'une élégante trirème. Voyez, à l'époque du siége, l'ardeur qui y règne. Aux galères de nouveau réparées et mises en état, équipées et armées avec un grand soin, les Marseillais ajoutent des barques de pêcheurs doublées et garnies de claies, à l'épreuve des traits, et les remplissent d'archers et de machines de guerre. Le jour du départ arrive, les femmes, les enfans, les vieillards se pressent sur les quais; tous, les mains levées vers le ciel, les yeux pleins de larmes, conjurent les jeunes Phocéens de se montrer dignes de Massalie; mille cris retentissent : ce sont des vœux aux dieux, des exhortations d'une énergie patriotique aux soldats. Mais il semblait que le ciel si pur de la Provence avait voulu, en redoublant de sérénité et de flammes, étaler dans son limpide azur des signes prophétiques de vic-

1. L'anse de la Fontaine-du-Roi et celle des Catalans.

toire. La mer docile aux coups des avirons, se divisait légèrement frémissante sous les rames, et semblait murmurer d'orgueil et s'enfler de joie sous les agiles trirèmes. Les soldats regardent aux monticules sur lesquels Marseille brille au soleil ; des tuniques flottantes y revêtaient ces épouses, ces mères, ces amantes, théorie touchante d'amour et de dévouement suivant sur les vagues la flotte guerrière, dernière espérance de la patrie.

Le port de Tauroentum éclatant au midi, bordé par une rive parfumée, reçoit dans ces eaux les navires marseillais; Brutus fait ses dispositions pour le combat, et l'arène mugissante sur laquelle la destinée d'une ville va se débattre, semble avoir préparé à l'horizon des gradins d'ècume pour d'invisibles spectateurs. Les Marseillais s'avancent dans cette resplendissante Méditerranée, et se forment en ligne ; ils occupaient l'aile droite, et Nasidius l'aile gauche.[1]

Teignons notre récit de couleurs d'un poète ; Lucain, si exact avec son imagination d'artiste, a raconté le combat :

L'horizon était en feu; le jour, qui voyait en naissant fuir devant lui, comme une vaste mer de vapeurs, les nuages aux franges teintes d'une écume de pourpre, avait déroulé ses ineffables splendeurs aux rives orientales; aussi la mer inon-

1. Cæs., Bell. civil., l. 1., c. 4.

dée de feux, fesait jaillir de ses flots des gerbes ruisselantes de pierreries ; aucun nuage ne montait aux hauteurs enflammées du ciel, et les vents enchaînant leurs haleines, laissaient descendre sur la mer ce calme matinal qui semble en endormir les vagues ; l'Océan avait voulu que le combat eût un théâtre immobile. Les flottes, comme deux troupes de cignes, voguent l'une vers l'autre, et la rame qui les ébranle les soulève et les fait mouvoir à coups redoublés.

Une image céleste fut répétée sur les eaux par la flotte romaine ; elle simula le croissant de Diane ; ce demi-cercle avait voulu que les puissantes trirèmes, que les galères surmontées de quatre ou de cinq bancs de rameurs, protégeassent ses pointes. Au milieu de la flotte s'élève, comme une tour portée sur les flots, la poupe du vaisseau prétorien ; il creuse avec orgueil son large sillon; car six rangs de rameurs impriment à sa carène un mouvement de force et de puissance, et ses longues rames se dessinent quelquefois immobiles sur la mer. Mais les flottes sont en présence ; l'espace qui leur reste à franchir, un seul coup d'aviron suffit pour le faire parcourir. Aussitôt les airs se remplissent de voix, et au milieu de ces clameurs confuses l'oreille distingue à peine le bruit des rames ou le son des trompettes. Le spectacle est dans toute sa beauté ; l'écume blanchit les flots, les rameurs les balayent, et ren-

versés sur leurs bancs, ils se frappent le sein des leviers qu'ils ramènent. L'airain des proues retentit dans des chocs terribles, les vaisseaux se heurtent et se pressent, l'air siffle déchiré par les traits; cette moisson de fers retombe, et la mer en est semée. Alors les deux flottes se déploient avec grâce, et les vaisseaux divisés ouvrent à leur ardeur un espace plus libre. Voyez l'Océan, quand le vent combat le flux, la mer monte ses étages et le flot recule; de même les vaisseaux sillonnent l'onde en sens contraire. Un navire chasse devant lui une large vague, cette vague est à l'instant repoussée par la galère opposée, et balancée entre deux rames elle y demeure comme en suspens.

Mais il y avait dans les voiles, dans les rames, dans les proues marseillaises l'agilité de l'oiseau, la rapidité de l'éclair. Promptes à l'attaque, légères à la fuite, obéissantes à la main du pilote, les trirèmes phocéennes manœuvraient avec une telle supériorité, que celles de Brutus décontenancées et pesantes, essayaient vainement de rivaliser avec leurs agiles rivales; elles ne pouvaient lutter avec avantage que si l'attaque prenait l'image d'un combat sur terre.

Brutus le comprit, et s'adressant au pilote : « Pourquoi, lui dit-il, laisses-tu les deux flottes « errer ainsi sur les eaux et étendre sans mesure « le cercle de leurs évolutions; ceci n'est point

« une joûte, une vaine parade, il ne s'agit pas « d'un prix offert à la célérité. Ramasse nos for- « ces, et que la proue ennemie soit contrainte « de venir harceler nos flancs immobiles. » Le pilote obéit; le combat change de face. La trirème marseillaise trop confiante, heurte de sa proue une carène immobile; celle-ci s'ébranle à peine aux coups de sa rivale restant attachée par le fer qui la retient captive. Puis des griffes d'airain se déploient dans l'air, et saisissant ces proies flottantes, les fixent sur le sol mouvant qui s'enfle et se débat sous elle; de longues chaînes suspendent l'aérienne course des autres navires, et les lient, malgré eux, au milieu des vagues; les rames se tiennent entrelacées, et les deux flottes captivant ainsi leur essor trop long-tems prolongé, ont enfin formé un champ de bataille immobile. Alors la flèche, les javelots deviennent inutiles, l'épée, le sabre chargent les mains. On se joint, on croise les armes, on se bat corps à corps.[1]

Dans ce conflit, le vaisseau que montait Brutus courut un grand danger. A sa haute poupe, au large pavillon déployé au bout de son mât, on reconnaissait le navire prétorien; deux trirèmes marseillaises lancées de toute la force de

1. Lucan. Pharsal., l. III, 521, 581. — Cf. Cæs., Bell. civil., c. V, VI.

leurs triples rangs de rames, se précipitent, pour le fracasser, sur ses flancs de deux côtés menacés; mais le pilote de Brutus prévoit le péril, et par une manœuvre habile se retire promptement de l'endroit où se balançait sa nef; les deux vaisseaux assaillans ne pouvant réprimer l'impétuosité de leur mouvement, se rencontrent et se heurtent avec une violence si grande, que l'éperon de l'un d'eux se brisa en éclats; les galères ennemies les entraînent, et bientôt succombant à de vives et soudaines attaques, ils se creusent un tombeau dans le gouffre qui les engloutit. Nasidius, désespérant de la victoire, disparaît bientôt. Des galères massaliotes, cinq furent coulées à fond, quatre furent prises, une se retira avec la flotte de Nasidius, qui fit voile vers l'Espagne Citérieure.

Un messager de deuil fut sur le champ dépêché à Marseille; la fatale nouvelle y fut portée par une galère dont les planches ébranlées étalaient les tristes signes de la défaite. [1]

Du camp de Trébonius, placé sur une des hauteurs qui avoisinaient Marseille, l'œil plongeait au loin dans l'enceinte de cette ville immense, s'attachait à ses portiques, à ses temples, errait sur ses rues, sur ses places publiques. L'armée romaine, tandis que le combat naval fracassait les carènes et mutilait les images saintes des proues,

1. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 5, 6.

observait les mouvemens divers de cette population inquiète.[1] On voyait courir aux temples les jeunes filles, les femmes entourant de leurs bras les statues des dieux, baignant de leurs pleurs les marbres vénérés ; les vieillards montrant dans l'abattement de leurs traits ou dans leurs poses héroïques et fières le désespoir ou la confiance, les soldats dispersés sur les murs et laissant les armes tomber de leurs mains pour tendre des bras supplians vers le ciel.[2] Mais cette anxiété douloureuse touche à sa fin ; doublant le cap si brusque dont l'entrée du port est protégée, la trirème messagère du malheur a pénétré dans les eaux du *Lacydon* ; le rivage est envahi par une foule empressée accourue de tous les points de la cité ; et quand de sinistres paroles eurent retenti, du sein de cette multitude s'échappèrent des sanglots, s'élevèrent des plaintes, qui, grossies par une douleur insensée, vinrent porter au camp romain la nouvelle de la victoire.

« C'était, dit l'historien de cette guerre, un « deuil aussi profond, c'était une désolation aussi « violente que si la ville eût été prise d'assaut « et mise au pillage. »[3]

1. Facile erat ex castris C. Trebonii atque omnibus superioribus locis, prospicere in urbem.... Cæs., Bell. civil., l. II, c. 5.

2. Ex muro ad cœlum manus tendere. Id., loc. cit.

3. Omnis multitudo sese ad cognoscendum effudit, ac, re cognitâ, tantus luctus excipit, ut urbs ab hostibus capta eodem vestigio videretur. Cæs. Bell. civil., lib. II, c. 7.

Pourtant le siége continua, et le courage des Marseillais non ébranlé, s'efforça toujours de tenir tête aux assiégeans. Il fallut pour triompher d'eux que le génie des attaques, en usage chez les Romains, déployât toutes ses ressources. Trébonius fit construire une tour dont les six étages rivalisaient de hauteur avec les murs de la cité grecque. Une galerie de soixante pieds de long et de quatre pieds de large, couverte d'un toit de briques et de mortier très épais, s'alongeant comme la longue et forte écaille d'un serpent en embuscade, partait de cette tour et finissait aux remparts; sous ces toits d'un ciment si dur, le Romain bravant les rochers lancés, les tonneaux de poix accourant sur les ouvrages en secouant une chevelure d'une flamme livide, sapait les fondemens des fortifications marseillaises. D'ailleurs la tour garnie de combattans, vomissait par ses ouvertures multipliées une grêle de traits qui tombant sur les remparts, en écartaient les soldats massaliotes; et tandis que cette gigantesque machine protégeait, en dardant ses flèches et ses javelots, les travailleurs, on entendait les coups sourds de la sape attachée aux pierres d'une tour, comme la dent d'un tigre aux os d'une proie; car une tour, la principale défense de la cité assiégée, dont la base minée chancelait déjà, étala tout-à-coup une longue crevasse pareille à la trace fumante d'un éclair; puis un bruit

horrible éclate, la tour s'ouvre avec fracas, et une partie de ce colosse de pierre s'abîme dans une pluie de plâtre, de ciment, de rochers. A cette vue, Marseille pâlit; l'autre moitié de la tour déchirée montrant ses restes béants, allait bientôt s'engouffrer dans une semblable ruine. Alors les assiégés ne voient plus de salut pour eux que dans la commisération des vainqueurs.

Suivez des yeux ce cortége touchant qui s'avance vers les tentes ennemies. Tant de maux ont vaincu leur orgueil; les Marseillais vêtus en supplians, les fronts ceints de bandelettes [1], sortent par une porte voisine; et le deuil de leurs ames se lit sur les couleurs lugubres de leurs habits, sur la pâleur de leurs traits. L'attaque cesse, les soldats accourent autour de cette longue file d'infortunés marchant vers le vainqueur et se déroulant du pied des murs jusqu'aux hauteurs occupées par les Romains. Trébonius les accueille; les chefs de la députation se prosternent, et de leurs bouches sortent d'éloquentes paroles : « Attendez, s'écrient-ils, pour décider du sort de « Massalie, que César soit arrivé. Non, un vain « espoir ne flatte plus nos cœurs, Massalie est « prise; inutilement la flèche frémirait encore « dans nos mains, vos ouvrages sont achevés, et « nos pierres, et nos feux ont retenti, ont coulé

1. Inermes cum infulis (Historia reipublicæ Massiliensis. Henricus Ternaux, p. 32.)

« sans pouvoir les détruire sur vos travaux à l'é-
« preuve. Pour nous, quelle résistance pouvons-
« nous méditer à la face de cette tour qui s'est en-
« tr'ouverte, au milieu de nos soldats exténués
« par les veilles, les combats et le jeûne, pâles
« fantômes qui semblent déjà errer sur le tombeau
« de la patrie. Dès que César aura paru devant nos
« murs, nous lui ouvrirons nos portes, et sa vo-
« lonté dictera les conditions auxquelles nous
« nous soumettrons. Mais si le choc de vos ma-
« chines vient à briser nos remparts, si votre bé-
« lier élargit davantage la brêche, Marseille va pé-
« rir souillée par le meurtre et le pillage ; la pru-
« dence du chef sera impuissante pour contenir
« l'ivresse des soldats; alors cette ville florissante,
« fleur transplantée de la Grèce, et éclose sous le
« ciel de la Gaule, sera effacée du monde. »

Trébonius fut touché; car tout était disposé pour seconder l'effet de ces éloquentes plaintes. La voix des orateurs vibrait au milieu des sanglots de l'assistance émue; et quand ils montrèrent, dans un latin digne de César lui-même, cette ville qui élevait derrière eux les édifices sacrés dont les flammes menaçaient le faîte, périssant dans les orgies d'un nocturne pillage, les larmes coulèrent de tous les yeux et la pitié pénétra dans tous les cœurs.[1]

1. Hæc atque ejusdem generis complura, ut *ab hominibus doctis*, magnâ misericordiâ, fletu que pronunciantur. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 12.

Une trêve fut donc consentie. César, d'ailleurs, avait recommandé à Trébonius de ne pas souffrir que Marseille, vieille alliée de Rome, fût prise d'assaut, de peur que le soldat irrité se précipitant dans la cité conquise, n'attachât l'incendie aux temples, aux édifices, et n'achevât la ruine d'une cité malheureuse dans des flots de sang; car les légionnaires exaspérés par une trop longue résistance, par des efforts d'un courage extraordinaire, avaient, en présence de ces murs qui défièrent si long-tems le choc de leur bélier et la sape de leurs mineurs, fait l'horrible serment de massacrer tous les Marseillais en état de porter les armes, et d'inonder de feux et de sang les rues, les places de la ville. Des murmures éclatèrent, quand on eut appris, dans le camp, que Trébonius, par la suspension des travaux du siége, frustrait les soldats d'un pillage, récompense de leurs fatigues. [1] Mais ils cessèrent bientôt, et une parfaite sécurité s'établit entre le camp et la ville.

Un événement, qui a toujours été mal interprété, vint l'interrompre. En adoptant le récit de César, nous rejetterons tout l'odieux de la rupture de la trêve sur les Marseillais, quoique d'autres écrivains [2] prétendent qu'une attaque de

1. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 12.

2. Dio. Cass., l. XLI, p. 165.

nuit, tentée par les Romains, remplit les habitans de la ville d'une soudaine exaspération, et les poussa dans les retranchemens ennemis, où ils signalèrent leur présence par l'incendie et le meurtre. L'historien de ce siége [1] assure que les assiégeans, sur la foi du traité, avaient négligé de surveiller leur camp et leurs machines comme à l'ordinaire. L'heure du midi dardait ses rayons; les Romains, dispersés dans la campagne ou retirés dans leurs tentes, cherchaient à se garantir de la chaleur; les Marseillais s'élancent par une porte, pénètrent dans le camp, et secouent des tisons sur les ouvrages des assiégeans. L'incendie, enflé par un vent violent, gagne de proche en proche, tournoie autour de la terrasse, des mantelets, de la tour et des batteries, éclate en larges flammes, et agitant sa crinière flamboyante, monte, lèche et domine enfin les travaux réduits en cendres. Le soldat romain ne contient plus sa fureur; la trêve est rompue, de part et d'autre on se prépare à de nouvelles attaques, à de nouvelles sorties. En peu de jours, sur les débris fumans encore des anciens ouvrages, d'autres s'élèvent; la brique les défend contre le feu, et Marseille voit autour d'elle dressées ces machines dont elle avait cru conjurer pour toujours la colère [2]. Dans l'intérieur de la cité un nou-

1. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 14.
2. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 14, 15, 16.

veau fléau descend, une maladie épidémique y étend ses ravages. Elle fut causée par la mauvaise nourriture ; car depuis long-tems le seul aliment des Marseillais était de vieux millet et d'orge gâtée, déposés autrefois dans les magasins pour les circonstances urgentes. [1] L'aspect de la cité serre le cœur ; la peste en moissonne les habitans, et la maladie épuisant les forces de ceux qui ne succombent pas aux souffrances, abat le courage et éteint l'ardeur.

On apprend que César est arrivé dans le camp ; Marseille décide qu'elle se livrera à la discrétion du vainqueur des Gaules. Domitius, principal instigateur de cette guerre, fait équiper trois vaisseaux, et bravant le vent horrible qui soulevait les eaux, gagne l'Italie et échappe à la poursuite de Brutus. Démantelée, étalant les larges blessures de ses murailles, dépeuplée par la famine et la peste, cette ville que Rome traita avec tant de bienveillance, d'où partit le premier cri d'alarme contre Annibal, dont l'éloge avait retenti au sénat, au Forum, se montra à César protégée par les souvenirs de son histoire et ayant expié son attachement à Pompée par les horreurs du siége. César fut aussi touché ; il épargna à Marseille le pillage, et respecta ses biens et sa liberté ; bien plus, il voulut que ses murs ne fus-

1. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 22.

sent pas abattus, et que ses citadelles continuassent à la défendre; se contentant de la désarmer, il se fit livrer tous ses vaisseaux et tout l'argent de son trésor, et la contraignit à recevoir dans son fort une garnison de deux légions. [1]

Le parti pompéien fut vivement affligé de cette catastrophe; Pompée et le sénat voulurent que des marques d'intérêt et de reconnaissance arrivassent aux Marseillais à travers les mers; car le rival de César traînant après lui une image auguste de l'ancienne république, avait attaché un simulacre de sénat à sa destinée malheureuse. Cette assemblée et Pompée décernent à l'antique Phocée, métropole de Massalie, le titre et les droits de cité libre, en considération des services de sa colonie.

Ainsi s'effaça devant un seul homme cette puissance marseillaise, à qui de plus grandes destinées paraissaient réservées. Mais quelque chose a dû la consoler dans sa chûte; cette ruine n'était que le présage d'une plus grande, de celle de l'empire romain.

Marseille éprouva un échec terrible; son vainqueur renferma ses possessions, dont la ligne avait

1. Massilienses arma tormentaque ex oppido, ut imperatum proferunt; naves ex portu navalibusque educunt, pecuniam ex publico transdunt. Cæsar ibi II legiones præsidio relinquit. Cæs., Bell. civil., l. II, c. 22. — Dio. Cass., l. XLI, p. 165. — Strab., l. IV, p. 181. — Flor., l. IV, c. 2. — Oros., l. VI, c. 15.

été si reculée, dans l'étendue de son territoire, et voulut qu'un de ses ports fût exclusivement consacré aux besoins de la garnison romaine. Le nom de ce port, la Joliette (*Julii statio*), atteste ce dernier fait. Quelques auteurs ont cru que Jules César prolongea la citadelle jusqu'à la place St-Laurent, où il construisit un château, *Castellum Julii*.[1]

César pour contenir les habitans des pays situés à l'est de Massalie, dont la fidélité envers les Marseillais s'était signalée pendant le siége, fit construire des forts à *Ceyreste* (*Cesarista*), à *Julliens*, St-André, entre Ceireste et Cuges, à *Roquevaire* (*Rupes vari*), ainsi appelé de Varus, chevalier romain, envoyé de Marseille pour bâtir une citadelle sur les rochers qui dominent et retrécissent à cet endroit la vallée de l'Huveaune, à *Pujol* (*Podium Julii*), colline voisine de St-Zacharie, montrant encore à son sommet les restes d'une vaste tour romaine.

1. Ce quartier est appelé dans de vieux titres *Mons Babonis*, d'un évêque de Marseille nommé *Babon*. L'église a été aussi désignée sous le nom de St-Laurent du Château-Babon. On a cru qu'on pouvait inférer de là que César n'a pas bâti de château dans ce lieu, et que le nom de *Casteou Joli* ne signifie pas autre chose que *joli château*. On a aussi voulu placer l'arsenal et les chantiers de Marseille dans ce quartier; mais il semble que cette partie n'a pas été attaquée durant le siége, et César dit pourtant qu'une des deux attaques de Trébonius était dirigée contre l'arsenal et les chantiers. Statistique des Bouches-du-Rhône, tom. II, p. 271.

Marseille ne fut pas seule punie par César ; il étendit ses châtimens sur toutes les villes et les peuples de la Narbonnaise. L'or et les sollicitations des Marseillais avaient excité chez les Allobroges et les Arécomikes des mouvemens dont l'unique résultat fut d'inquiéter légèrement les légions. Pourtant César se montra extrêmement rigoureux envers ces deux nations, et pour les humilier davantage, il fit ériger dans les murs de Némausus [1] une colonne sur laquelle était gravée une inscription, afin de perpétuer le souvenir de la révolte et du châtiment qu'elle s'attira. [2] Cl. Tibérius Néro [3] installa, d'après ses ordres, trois colonies militaires l'année suivante ; savoir : des vétérans de la dixième légion à Narbonne, qui ajouta à ses anciens noms le surnom de *Colonie Julienne des Décumans* [4] ; des vétérans de la sixième à Arélate [5] ; de la septième à Biterræ, qui reçut le nom de *Julia Biterra.* [6]

1. Nîmes.

2. C. Jul. César de Gallis et Allobrogibus et Arecomicis triumphavit. Inscript. 15, p. 6 ; Preuves de l'hist. du Languedoc.

3. Nero Claudius ad deducendas in Galliam colonias, in queis Narbo et Arelate erant, missus est. Suet., in Tiber., n° 4.

4. *Julia, Julia paterna, Colonia Decumanorum.* Inscrip. pr. de l'hist. du Languedoc. — Le mot *Paterna* fut ajouté après l'adoption d'Octave par César.

5. *Sextani Arelatenses* colonia Julia Paterna Arelate. Inscrip. et num. ap. script. rerum Gallia ; D. Bouquet., p. 135.

6. Dom Bouquet., loc. cit. — Hist. du Languedoc, p. 91.

Mais de tous les établissemens de César, le plus splendide fut celui qu'il fonda à l'embouchure de la rivière d'Argens, sur les bords de la Méditerranée. Au milieu de quelques huttes galliques s'élevèrent par ses ordres des monumens resplendissans, des aqueducs, des thermes; et de puissans anneaux, scellés au rivage, attachèrent dans le port de *Forum Julii* des navires venus de tous les points de la Méditerranée. La principale vengeance de César envers les Marseillais, a été la fondation de la colonie maritime de Fréjus. Narbonne avait déjà porté un tort considérable au commerce de ce peuple, l'existence de cette dernière ville, au milieu des établissemens phocéens situés à l'ouest, arrêta l'essor de l'industrie massaliote vers les contrées occidentales. Fréjus ne nuisit pas moins aux autres établissemens que Marseille avait fondés à l'est. Mais plus tard les calculs de la politique et de la haine furent trompés, la nature elle-même sembla accepter la tâche de restituer à Marseille sa suprématie méditerranéenne; car, tandis que le flot accouru de la haute mer vient battre encore les pierres polies de nos quais, Fréjus s'est retirée devant les vagues, là le voyageur dont le pied a heurté un anneau usé jadis par le frottement des cables, foule pendant une heure un sol conquis sur les eaux, avant de voir se dérouler à ses yeux la Méditerranée.

Puis tout fut terminé par un triomphe. On voudrait, pour l'honneur de Rome, que l'histoire en eût omis la description. César réservait une humiliation dernière à Marseille. Pendant quatre jours une pompe inusitée défila aux regards des Romains ; le monde entier, au reste, figura dans des images enchaînées à cette fête solennelle, et l'on eût dit que le char du triomphateur menait le deuil de toutes les nations. Mais tandis que la foule battait des mains et poussait des cris d'ivresse devant cette longue suite de captifs, ces dépouilles pompeusement étalées, ces légions orgueilleuses formant le cadre animé d'un tableau où tant de richesses éclataient avec des figures de rois, de prisonniers tenus en réserve pour la grande cérémonie, on vit s'avancer une image que des liens de fer enlaçaient ; c'était Marseille sculptée avec ses tours, ses crénaux, et baissant devant Rome son front humilié. [1]

1. Portari in triumpho Massiliam vidimus. Cicer., offic. l. II. — Triumphus per quem lata est urbs ea sinè quâ nunquàm ex transalpinis gentibus majores nostri triumphârunt. Cicer., philipp. VIII.

espagnoles construites par les soldats de Pizare ou de Cortez aux rives américaines ; tout était nouveau autour de Massalie, il y avait des conquêtes à tenter sur les hommes et sur le sol ; et quand les marais eurent été desséchés, les forêts abattues, des colonies fondées, des flottes commerçantes dispersées sur les eaux, des voyages entrepris pour étendre des relations mercantiles, Marseille apprit avec tressaillement la chûte soudaine de Carthage, sa rivale dans la Méditerranée. Ses haines, ses guerres, ses alliances étaient toujours inspirées par le désir d'augmenter une grandeur commerciale qui ne fut ni sans éclat, ni sans importance. Elle préféra l'amitié de Rome à celle de Carthage, parce que Rome indépendamment de l'ascendant d'une gloire militaire déjà sans rivale, dédaignait le négoce et ne voulait trafiquer que de la liberté des nations. A cette lointaine époque, le commerce était restreint dans des limites étroites ; peu de villes cherchaient à lui devoir leur splendeur ; car l'industrie dans sa longue enfance, les capitaux resserrés dans quelques mains, la science nautique peu perfectionnée, les besoins moins nombreux que de nos jours concouraient à retrécir le cercle des échanges et des transactions. Aussi l'antiquité compte-t-elle à peine trois marchés célèbres : Tyr, Carthage et Marseille ; car il ne suffit pas, pour acquérir une renommée commerciale, d'envoyer

à une cité ou à une île voisine quelques barques dirigées le long des côtes par des mains timides, il faut ouvrir à ses flottes la vaste mer, ne pas raser en tremblant des rives et des caps et s'élancer à des lieux inconnus pour chercher d'autres cieux et d'autres terres. Tyr et Carthage comprirent l'industrie et sentirent qu'elle n'avait d'autres bornes que celles qu'il n'est pas donné à l'homme de franchir ; aussi le lecteur étonné peut saluer leurs voiles dans ces mers où long-tems encore après eux aucune proue partie de la Méditerranée n'osa imprimer sa trace frémissante. Si le caractère d'une cité essentiellement commerçante se reconnaît à ces essais d'une surprenante audace, quelle ville plus que Marseille mérite d'être nommée après ces deux dominatrices des mers ? Aussi la voyons-nous émue aux bruits de ces ruisseaux d'un argent pur ruisselant sur les rochers ibériens, quand un incendie imprévu [1] vint faire bouillonner les métaux enfouis, exploiter les mines de l'Espagne, et rapporter de cette contrée fameuse de l'or, de l'argent, du plomb, du cuivre, du miel, des poissons salés, d'excellentes saumures, des laines, des étoffes de lin, des toiles et des joncs si déliés que l'ouvrier les tissait en cordages.

Quand ses flottes eurent visité des contrées

1. Diod. de Sicile.

déjà explorées par le génie de Tyr et de Carthage, elles osèrent pénétrer dans des mers dont des canots de bouleaux, des troncs d'arbres creusés sillonnaient seuls les eaux inconnues. Là, sur les bords de la mer Baltique, une substance, le succin ou ambre jaune, frappa l'attention des navigateurs massaliotes, et cette marchandise obtint une vogue qui s'est long-tems soutenue. Les jeunes femmes, les vierges de la fille de Phocée en parèrent leurs cous et leurs bras, en ornèrent leurs têtes, et l'ouvrier tailla le succin suivant les caprices de la mode. Les fruits et les vins de l'Espagne et de l'Italie, les chiens du nord recherchés par les riches gaulois, la cire, le borax, le vermillon, l'écarlate, les parfums de l'Arabie, les richesses de l'Inde abordaient dans notre port. Ainsi que de nos jours, un navire phocéen parti de nos bords arrivait dans cette Alexandrie rongée par la mer et le sable, et balançait long-tems ses mâts dans une rade autour de laquelle des édifices de marbre déroulaient leurs colonnades. Alexandrie livrait à nos pères les trésors des Indes qui venaient resplendir dans nos marchés.

Les objets d'exportation consistaient en corail pêché sur les côtes de la Méditerranée, en plusieurs espèces de salaisons, en laines, en draps, en huiles et en vin très recherché d'abord, mais décrié dans la suite, quand il fut altéré. Le

savon, dont le nom est d'origine grecque, fut inventé par les Marseillais qui l'employaient utilement dans quelques maladies.

Marseille, dont les mœurs avaient dégénéré, car jadis le luxe y fut sévèrement proscrit, et la dot des femmes réglée par la loi était extrêmement modique, poussa très loin l'éclat des vêtemens; les Gaulois lui durent l'usage de porter des bracelets, des colliers d'or et d'argent et bien d'autres parures précieuses.

Ici s'offre un fait qui n'a peut-être jamais été médité. Tandis que d'autres villes brillant d'un éclat égal ou supérieur à celui de Marseille aux jours de l'antiquité, ont vu leur grandeur décliner et se sont couchées sous le sable ou l'herbe, notre patrie toujours resplendissante a agrandi de plus en plus son enceinte, augmenté sa prospérité et occupé sur la scène du monde un rang digne de son origine. Cette prospérité a bien pu suivre les phases tantôt larges, tantôt rétrécies du commerce, mais dès que des circonstances heureuses en ont hâté l'essor, aussitôt sa voile tendue au vent a retrouvé des routes tracées depuis plus de deux mille ans. Elle est contemporaine d'une foule de cités mortes aujourd'hui, jadis si grandes, si opulentes; après elle, Antioche, Palmire retentirent du bruit de mille roues, rendirent fiers les rois qui les possédaient, par leur opulence ravissante, leur grace architecturale; et maintenant

que le silence habite les ruines de ces villes, Marseille est encore la reine de notre mer. Ah! sans doute il est facile d'expliquer la cause de cette grandeur toujours la même, de cette splendeur non dépouillée de ses rayons; elle a été protégée contre l'invasion de la barbarie et la destruction par cette belle contrée, la France dont la civilisation a défendu celle qui devint sa fille adoptive. Bâtie à une époque pendant laquelle la Gaule sauvage dormait encore sous les joncs de ses marais, elle a été assez heureuse pour s'élever sur une terre où cette civilisation expirant en Asie, devait se réveiller plus belle, plus lumineuse. Si la France ne fût pas née en frappant de son pied guerrier le pavois d'un barbare, en agitant sa framée, Marseille aurait voilé son antique puissance d'un deuil égal à celui qui domine et s'élève au milieu des frontons tombés, des colonnes sans chapiteaux de Palmire.

Aucun événement important n'arrête plus notre attention sur la province long-tems après le siége de Marseille. La guerre civile continua à déployer toutes ses fureurs, et César, frappé par vingt coups de poignard, n'éteignit pas de son sang les haines et l'ambition de ses ennemis et de ses vengeurs. Sa robe étalée au Forum, secouée devant la multitude, devint le drapeau sous lequel Antoine, Lépide et Octave réunirent leurs partisans. Lépide et Antoine rassemblèrent leurs

forces à Fréjus, et l'orage alla fondre au-delà des Alpes.

Ce Lépide était gouverneur de la province; les colonies établies par César conservaient un pieux souvenir de leur fondateur; aussi Lépide, vengeur de ce grand homme, dut à ce dernier titre l'affection de Cabellio [1], qui inscrivit son nom sur ses médailles; Antipolis [2] imita cet exemple. C'est à peu près à cette époque qu'il faut placer les efforts tentés par les Marseillais pour obtenir les priviléges ravis par César. Cicéron appuya leur demande; mais Fulvius empêcha le sénat de prononcer un décret favorable; ses sorties virulentes contre Marseille ne purent être affaiblies par Cicéron, qui s'écria vainement qu'un ennemi de cette dernière ville l'était aussi de Rome. Cet orateur reproche aussi à Antoine sa haine pour Marseille. Une cité qui cultivait les lettres au milieu de la barbarie dont elle était entourée, enflamma la verve de Cicéron; il voulut venger de fausses imputations une colonie fidèle au culte des dieux et des arts de la Grèce transplantés par elle sur le sol gaulois.

On sait qu'Octave réunissant dans lui seul le triple pouvoir usurpé par le triumvirat, devint le chef de l'empire grâce à l'autorité tribunitienne

1. Cavaillon.

2. Antibes.

qu'il s'arrogea. Son premier soin fut l'organisation de la Gaule.

S'étant attribué le gouvernement des provinces qui exigeaient l'emploi des armées soit pour comprimer les agitations intérieures, soit pour repousser les attaques du dehors[1], il réduisit la Transalpine, placée dans cette double circonstance, à un régime purement militaire, en qualité de *province impériale.*[2] Là, un lieutenant *césarien* commandant les troupes, fesant des lois, imposant des tributs, rendant la justice sous le seul contrôle de l'autorité impériale; un procurateur, officier fiscal dans la dépendance du lieutenant, composèrent l'administration supérieure des provinces réservées par Auguste.[3] Afin de fortifier cette autorité par sa présence, il se rendit à Narbonne, où il présida l'assemblée générale des cités transalpines.

Auguste s'occupa d'abord de la Narbonnaise et chercha par un mélange de faveurs et de mesures de sûreté habilement combinées, à calmer les ressentimens de cette province dont le rôle avait été long-tems hostile à la famille de César; at-

1. Provincia Validiores....... ipse suscepit. Sueton. August., n° 47.

2. Provinciæ imperatoriæ vel Cæsaris.

3. Dio. Cass., l. LIII, p. 505, 506. — Tacit., agric. 15. — Annal., l. XII, c. 23; l. V, 44. — Sueton. Claud., n° 12, Vespas., n° 4.

tachée à Pompée, ne dissimulant pas son éloignement pour le vainqueur, elle inspirait des soupçons fomentés par son attitude et les antécédens de sa conduite. Auguste commença par élever un temple *à la clémence et à la justice de J. César* [1], afin que le fronton de cet édifice rappelât à Marseille les égards de son vainqueur pour elle, à la province une rigueur tempérée par l'indulgence. Des colonies tirées de ses armées, furent établies au nom de son père et au sien; les vétérans de la seconde légion se retirèrent à *Arausio* [2], chez les Cavares; ceux de la huitième à *Forum Julii*; des colons tant militaires que civils, furent distribués à *Carpentoracte* [3], surnommée *Julia*; à Cabellio; à *Julia Valentia* [4], cité nouvelle; à *Nemausus*, qui accola à son nom celui d'Auguste. [5] Pourtant les droits de cité romaine ne furent point conférés à ces colonies; elles ne furent admises qu'au *droit latin*, et portèrent le titre de *villes latines*.

Eaux-Sextiennes, appelée encore *Julia Augusta Aquæ* [6], obtint de semblables priviléges. *Au-*

1. Justitiæ et clementiæ Cæsaris. Inscript. For. Voconii.

2. Secundanorum Arausio. Mela., l. II, c. 5. Plin., l. III, c. 4. — Aujourd'hui Orange.

3. Aujourd'hui Carpentras.— Oppidum latinum. Plin., l. III, c. 4.

4. Aujourd'hui Valence. Oppid. lat. Plin., loc. cit.

5. Inscrip. 5 D. Bouq., p. 139.. Col. 1. — Plin., l. III, c. 4.

6. Inscrip. D. Bouq., loc. cit. — Plin.. ut sup.

gusta [1], chez les Tricastins ; *Apta Julia* [2], chez la petite tribu des Ligures Vulgences ; *Alba Augusta* [3], chez les Helves, eurent probablement part aux mêmes avantages.

Ici des réflexions s'offrent en foule à l'esprit. Cette tactique habile des Romains est digne de fixer notre attention. Nous avons vu César créer des *villes juliennes* ; Auguste à son tour fonde des *cités augustales* ou *césariennes*. Pourquoi cette marche si bien suivie par le père et le fils adoptif? La société gauloise, pendant sa longue existence, avait entouré de souvenirs glorieux une foule de villes dont le nom rappelait les titres d'une haute renommée ; elle leur attacha des idées invétérées de prééminence. Sur leurs noms galliques, une victoire, une ligue formidable contre la servitude ou l'invasion, avaient empreint leur ineffaçable souvenir. Ces dénominations devinrent séditieuses ; il fallait, combattant la formidable puissance du passé, dépayser les traditions et noyer des faits éclatans dans les rayons de la gloire romaine. César n'eut peut-être d'autres motifs, en multipliant les cités juliennes, que de se créer des clientelles nombreuses et des soldats dévoués ; mais Au-

1. St-Paul-Trois-Châteaux. — Pl., l. III, c. 4.

2. Apt, en Provence. — Pl., ibid.

3. Alps, en Vivarais.

guste, imitant son exemple, donna à ses vues plus de portée politique. Ainsi, dépouillant de leurs vieux noms les cités que la Gaule entourait le plus de respect, il voulut, en les punissant de la double illustration d'une grande existence avant la conquête et d'un noble rôle pendant la lutte, anéantir la mémoire d'un fait énergiquement rappelé par l'intitulation anéantie.

Il fit plus, quand une ville avait montré dans sa lutte contre Rome un trop grand acharnement, il en décidait la chûte entière. Dépouillée de prérogatives, ruinée dans son commerce, elle ne tardait pas à disparaître; tandis qu'à quelques lieues d'elle une bourgade obscure recueillant sa splendeur s'élevait au rang de capitale. Ainsi, Gergovie, cette héroïque capitale des Arvernes, fut frappée de mort par l'arrêt du sévère empereur, et *Nemetum* ou *Augusto-Nemetum*[1], mince village, hérita de sa grandeur et de sa noblesse.

Dans ces châtimens distribués par l'étonnante fortune d'un homme, Massalie ne fut point oubliée; Auguste suivit le plan de son prédécesseur, et chercha à l'anéantir par des menées secrètes. Ses colonies furent invitées sourdement à se détacher d'elle. Antipolis, la première obéis-

1. Aujourd'hui Clermont. — Nemetum, Nemet, (Naomh-ait) temple, lieu consacré.

sant à cet appel déloyal, déclara appartenir au peuple romain, comme fesant partie de l'Italie; prétexte vain et ridicule, puisque cette cité s'élevait sur la rive droite du Var, limite des deux pays. Le sénat délibéra sur la demande d'Antipolis, et y fit droit.[1] Agathé[2] obtint aussi le titre de ville romaine. Ces cités que Marseille avait distribuées sur les rives de la Méditerranée, abjurant tant de nobles souvenirs, abandonnaient aux jours de l'infortune leur métropole, pour servir les passions du maître du monde. *Forum Julii* avait été destinée, comme je l'ai dit plus haut, à hâter la décadence de la puissance marseillaise; Auguste, par le développement immense qu'il donna à cette colonie, ne la mit que mieux à même d'écraser sa rivale; il en fit un des grands arsenaux de l'empire, ce qui exemptait les habitans de tout subside et de tout service autre que celui de la mer.[3]

Auguste divisa la Gaule en trois parties; l'*Aquitaine*[4], qui comprit tout le pays situé entre les Pyrénées, le cours entier de la Loire et la frontière sud-est de la Narbonnaise; la *Belgique*[5],

1. Strab., l. IV, p. 184.
2. Agatha quandam Massiliensium. Plin., l. III, c. 4.
3. Strab., l. IV, p. 184. — Plin., l. III, c. 4.
4. Strab., l. IV, p. 189. — Plin., l. IV, c. 19. — Ptolem., l. II, c. 9.
5. Plin., l. IV, c. 17. — Ptolem, l. II, c. 7.

qui embrassa tout le pays belge, les peuples situés entre la Marne et la Seine, et entre la Saône et le Rhône supérieur, et la *Lyonnaise*[1], dont le moyen Rhône à l'est et l'Océan Armoricain à l'Ouest formaient les limites.

Poursuivant avec persévérance son dessein de détruire la société gauloise, il anéantit la *clientelle*, source de la puissance des grandes cités, accorda à des familles et à des individus le droit de cité romaine, morcela le territoire des villes, éparpilla les tribus et commença à saper l'édifice si vieux du Druidisme.

La destruction du Druidisme offrait de graves difficultés; sa racine fortement enfoncée dans le sol gaulois, conservait encore toute sa vigoureuse puissance; les révolutions intérieures avaient bien pu le dépouiller de son autocratie politique, mais continuant à régner par les sciences et les mœurs, il ceignait encore sur son front vénéré le double diadême d'une magistrature divine et humaine. Il répudiait trop fortement toute alliance avec la civilisation étrangère, pour que sa nature de religion sacerdotale et de doctrine scientifique pût s'altérer et s'effacer tout-à-coup devant la volonté d'un seul homme. Auguste le sentit; aussi n'osa-t-il pas se mesurer ouvertement avec ce colosse religieux; il se contenta d'inter-

1. Strab., l. IV. — Plin., l. IV, c. 18. — Ptol., l. II, c. 8.

dire aux Gaulois citoyens romains l'observance de ce culte [1]; et à ce sujet, on ne pourrait le blâmer de cet ordre; car dispensateur du droit de cité, il pouvait attacher à cette faveur toute condition qui lui semblait juste. En agissant ainsi il n'exerça aucune violence, aucune persécution contre la foi transalpine.

L'humanité doit lui savoir gré de l'abolition des sacrifices humains; il voulut que les cérémonies du culte gaulois ne fussent plus souillées par aucune barbare immolation; seulement, par une condescendance politique, il permit aux prêtres de faire, aux fanatiques qui se dévoueraient, une légère blessure, afin que le sang ne manquât pas tout-à-fait à l'autel ou au bûcher. [2]

Auguste méditait pourtant l'anéantissement de ce culte; pour l'opérer, il se servit de voies cachées. Dans la Gaule, une religion coexistait avec celle des Druides; elles se partageaient ensemble les sacrifices. C'est du polythéisme gallique que je veux parler. Un immense intervalle séparait le druidisme de la mythologie romaine; mais celle-ci avait des rapports frappans d'analogie avec le polythéisme gaulois, qui n'était aussi que le

1. Religionem Druidarum apud Gallos tantùm civibus interdixit. Sueton. Tib. Cl. Cæs., c. 25.

2. Ut ab ultimis cædibus temperant, ità niholominus ubi devotos altaribus admovêre, delibant. Mel., l. III, c. 2. — Strab., l. IV.

développement d'une nature extérieure. Un traité d'alliance était facile à conclure, et ces deux cultes, mis en présence, ne devaient pas tarder à reconnaître et à proclamer leur origine identique.

Pour peu que les religions étrangères eussent quelque affinité avec le culte romain, elles étaient pompeusement admises au Capitole, où elles recevaient droit de bourgeoisie. Rome était très tolérante, et le but de sa politique fut d'introduire dans le dogme cette unité universelle, lien et sauve-garde de son immense empire. L'Olympe gaulois, moins brillant que l'Olympe grec ou latin, ne déplut pas à Auguste, et son soin fut de fondre ensemble deux cultes qui ne différaient que par de légères modifications.

Un vent violent déchaîné sur la Provence, a toujours désolé nos côtes; les Gaulois, ainsi que je l'ai déjà dit, l'appellèrent *Kirk* ou *Circius*. Auguste voulut qu'une ville de notre contrée, Arles, renfermât le temple consacré à ce vent; bien plus, il en régla le cérémonial, en qualité de souverain pontife de la religion romaine. [1] Ensuite, ne dédaignant pas de prendre rang parmi les génies gaulois, il consentit à devenir une divinité du pays conquis, et son nom fut introduit dans les

1. Divus certè Augustus templum illi (Circio), quùm in Galliâ moraretur, et vovit et fecit. Senec. Quest, natur., l. v, c. 17.

liturgies galliques, à la suite des esprits protecteurs.[1]

Le druidisme commença à être déserté de toutes parts; les nobles l'abandonnèrent. Tous ceux parmi les Gaulois que les ravissans ouvrages des Grecs enchantaient déjà, furent convertis par les poètes. Homère fit de ses lecteurs d'ardens prosélytes, et on rougit d'avoir si long-tems ignoré cette théogonie dont la poésie révéla la séduisante magie. Les dieux latins tendirent la main aux dieux gaulois, et échangèrent avec eux leurs noms et leurs attributs. Mars se reconnut dans *Gamul*[2]; Diane, dans *Arduinna*[3]; Apollon, dans *Bellen.*[4] Minerve se vit invoquée sous le nom de *Bélisane*, et Mercure sous celui de *Teutatès*. Chaque divinité trouva sa divinité correspondante; alors la fougueuse imagination des Gaulois se donna une libre carrière dans les bizarres associations des représentations diverses de la même divinité,

1. AUGUSTO. SACRUM. ET. GENIO. CIVITATIS. BIT. VIV. Grut. inscr., p. 227, n. 4. — Et al. Passim.

2. *Marti Gamulo*. Grut., p. 56, n. 12. Al. inscript., p. 40, n° 9. *Camhal et Calma* (Gaël.), fort, vaillant. — Dans une autre inscription, on lit : *Marti Bela tu Cadro*. *Cader* (Kimr.) signifie *puissant*, *guerrier*.

3. *Deana*, *Arduine.*, v. ci-dessus, t. 1, p. 57.

4. Herodian. Maximin., c. 171. — Jul. Capit, al. in. Maxim. Gruter. inscript., p. 37, n° 5, 6, 7. — Auson. profess. Burdig. c. 4 et 10.

et dans l'accouplement étrange de ses attributs symboliques.[1]

Mais le druidisme ne fut pas sans vengeurs; il avait exercé un trop long empire sur les consciences, pour que des décrets latins, des alliances entre des cultes amis, en accomplissent la ruine entière. Menacé ainsi dans ses sanglantes prérogatives, se voyant arracher par le centurion le couteau de ses sacrifices, abandonné des grands et des hommes éclairés, il se replia sur les rangs inférieurs, et sut s'y susciter des défenseurs opiniâtres, des soutiens ardens et dévoués. Son ressort affaibli se ranima, et il puisa au sein des populations malheureuses et souffrantes une énergie dont les effets ne tardèrent pas à se manifester. Ce culte devint le culte national; son étendard, celui de la liberté; ce fut le foyer où s'épurait la flamme de l'indépendance, où s'entretenait le feu de l'amour de la patrie. Dépôt sacré des souvenirs et des institutions proscrites, il médita de nobles résistances, et excita des haines ardentes. Son énergie se retrempa dans l'énergie populaire, et bravant la persécution, il déploya plus de fanatisme et de vie. La hache du sacrifice pendue à la ceinture des Druides, ne resta pas oisive, les sacrifices humains se multiplièrent dans une progression effrayante, et l'arrêt

1. Inscript. et monum., ap. p. Maufaucon, et D. Martin. passim.

qui les interdisait, fut le signal d'un plus grand nombre de barbares et religieuses exécutions. Les Druides se sentant atteints dans leur terrible pouvoir, crurent être appelés à réveiller la Gaule de son engourdissement, et, ressuscitant leur attirail religieux, la terreur de leurs anathêmes, ils osèrent méditer l'affranchissement du pays, à l'aide de l'arme la plus dangereuse, celle du fanatisme.

Ils finirent par inspirer des craintes sérieuses aux Romains; une agitation intérieure trahissait l'effet de leurs secrètes prédications, et semblaient présager un soulèvement général. Alors toute la sévérité des lois fut déployée contr'eux; un édit de Claude ordonne leur extermination et abolit leur culte, sous les peines les plus graves. Cette terreur, ces supplices devant qui la religion druidique devait enfin disparaître, s'étendirent dans la Gaule, et poursuivirent les prêtres d'Hésus jusqu'au sein de la Bretagne, dernier asile où recueillant leurs forces dispersées, ils firent de nouveaux, mais infructueux efforts d'indépendance. Jamais persécution n'avait étalé plus de cruautés; leurs temples envahis par la soldatesque romaine, s'écroulèrent; les colléges de leurs femmes consacrées, furent livrés aux outrages, et la hache abattit les forêts où s'accomplirent tant de rites mystérieux.

Vis-à-vis la côte des Ordovikes, peuple breton,

était située la petite île de Mona. Mona, dernier rempart de la liberté des Druides, sanctuaire voilé d'arbres et de frimas, où un culte si puissant, resserré enfin dans d'étroites limites, devait allumer sur sa tombe le dernier flambeau de ses lugubres fêtes. Protégée par les retentissantes tempêtes, ceinte de vagues soulevées, noyée dans des vapeurs allongeant leurs rideaux aëriens comme des tentures funèbres, cette île avait été choisie par le druidisme persécuté pour recéler ses mystères et ses prêtresses. Le haut collége du sacerdoce y résidait, et chaque jour, partis des divers points de la Gaule, des prêtres et des prêtresses échappés aux massacres, venaient se grouper autour des pontifes suprêmes.[1] Mona, aride, rocheuse, hideuse d'aspect[2], devint le foyer où, rallumée par le fanatisme, la flamme d'une liberté expirante jeta encore un dernier et vif éclat. Là, des projets de résistance étaient arrêtés; des complots qui appelaient tous les Gaulois aux armes, discutés dans de graves assemblées; et quand le vent éclatant sur l'île et amassant ses nuages, chassait devant lui des vapeurs amoncelées, on eût dit que du sein de ces vagues aëriennes, lorsque le souffle qui les poussait

1. Receptaculum perfugarum. Tacit., anna.

2. Arida, saxosa, aspectu deformis. Girald., Cambr., ap. Camd. Britan., p. 723.

les balançait enfin sur les terres des Gaules, sortaient des voix lamentables, des cris de guerre, des paroles d'extermination. Quel aspect offrait ce sanctuaire reculé d'un culte à son déclin! Des prisonniers romains gardés pour d'horribles fêtes, y périssaient dans d'étranges tortures.[1] Un sang chaud rougissait la base des arbres, le couteau du devin, la flamme du bûcher dardait dans le sein des victimes une lente agonie. Au milieu de ces forêts, l'arbre de la mort levait sa tête chargée d'affreux trophées; à ses branches des cadavres immolés demeuraient suspendus, et quand le vent agitait les rameaux, ces squelettes en s'entrechoquant remplissaient le désert d'une infernale harmonie. Suétonius Paullinus, lieutenant de Néron, résolut de détruire cet horrible foyer du fanatisme religieux et de la guerre. Arrivé sur le rivage en face de Mona, il embarqua son infanterie sur des bateaux plats, et ordonna à la cavalerie de se jeter à la nage, pour franchir l'étroit bras de mer qui séparait l'île de la terre des Ordovikes.

Le druidisme tenta alors un effort désespéré. Ce jour-là, son culte dans toute sa hideuse magnificence, voulut périr avec ses chants, ses prières, ses dernières solennités. L'armée bre-

1. Cruore captivo adolere aras, et hominum fibris consulere deos. Tacit. ann., l. XIV, c. 30.

tonne hérissait le rivage, et on eût dit, à la vue de la forêt de piques dont il était couvert, que la nature, pour imprimer à ces lieux un caractère plus sauvage, avait donné aux arbres des chevelures d'airain, des pointes de fer; rien ne manquait au tableau. Autour de ces soldats immobiles, de ces piques dressées couraient des femmes le sein nu et se soulevant comme une vague, du deuil dans les vêtemens, une joie infernale dans les yeux et dans les gestes, des flambeaux à la main; et ces flambeaux allumés comme ceux des furies, semblaient, dans la course rapide, dans les convulsions des prophétesses, tracer autour de ces corps blancs et voilés des cercles magiques aux sinistres lueurs. Les danses, les prières éclatent en rires, en chants désordonnés; c'est une fureur insensée qui rejetant sur les épaules les manches éployées, dresse en l'air mille bras nus de femmes, pareils aux blancs candélabres des torches funéraires, mille mains de Druides teintes d'un sacrifice récent, et appelant la mort sur les sacriléges ennemis [1]. Les soldats romains restèrent glacés devant cette scène terrible. [2] Suéto

1. Incursantibus fæminis, in modum furiarum, quæ, veste ferali, crinibus dejectis, faces præferebant.... Druidæ que circùm preces diras, sublatis ad cœlum manibus, fundentes. Tacit. ann., l. XIV, c. 30.

2. Ut quasi hærentibus membris, immobile corpus vulneribus præberent. Tacit., loc. cit.

nius réveille leur courage, et les précipitant sur ces bataillons de guerriers, de prêtres, de femmes, donne le signal du carnage. Ce fut le dernier jour du druidisme; mais ses funérailles ont été dignes de lui; ce culte de mort périt, et jamais aucune de ses fêtes n'avait compté tant de victimes, n'avait vu couler tant de sang. Ces vieilles forêts enveloppées de flammes [1], mutilées par le feu, tombèrent, et l'on put dire : autels, sacrificateurs, devins, prêtresses, tout a eu sa fin.

Rome trouva d'autres auxiliaires à ces vues dominatrices dans l'amour des lettres, qu'elle sut répandre au sein des hautes classes gauloises; dans celui de l'agriculture inspiré aux peuples comme ouvrant à l'inquiète activité des esprits une carrière utile pour qu'elle s'y exerçât. Marseille seconda, par son influence forte et salutaire, ce mouvement vers l'instruction; les riches Gaulois prirent dans son sein des professeurs de philosophie et d'éloquence, et la régénération de la Gaule fut presque son ouvrage. [1]

Auguste s'occupa ensuite de créer des communications plus faciles entre l'Italie et la province. Les Alpes, non aplanies, renfermaient dans leurs nombreux recoins, au sein d'aspérités multipliées, des montagnards accoutumés à fondre

1. Excisi luci sævis superstitionibus sacri. Idem., loc. cit.

2. Strab., l. IV, p. 180.

sur les voyageurs, à inquiéter la marche des légions ; et dès qu'on cherchait à les forcer dans leurs retraites, mille routes, d'eux seuls connues, les dérobaient aux ennemis. Auguste jura l'extermination de ces bandes indomptées ; quarante-quatre mille Salasses saisis par surprise, furent étalés dans une vente publique, sous la condition de les emmener dans de lointaines contrées et de ne leur rendre la liberté qu'au bout de vingt ans.[1]

De plus, pour contenir les tribus épargnées, l'empereur transplanta trois mille hommes des cohortes prétoriennes dans une colonie située au milieu des Alpes, qui prit le nom d'*Augusta Pretoria*.[2] Une autre colonie, *Augusta*, fut établie chez les Vagiens.[3]

Un roi de ces défilés, nommé Cotte ou Cottius, qui gouvernait ces vallées dont les bases sont de gigantesques monts, sollicita l'amitié des Romains après avoir déjoué leurs actives recherches. Afin de prouver sa bonne foi, il fit construire par ses sujets une large route suspendue aux flancs des montagnes.[4] Cette route, aujourd'hui celle

1. Strab., l. IV, p. 205. — Dio. Cass., l. LIV, p. 536. — Plin., l. III, c. 21.

2. Aoste, dans la vallée de ce nom.

3. Les Vagiens, peuple d'Embrun.

4. Rex Cottius, perdomitis Gallis, solus in angustiis latens, inviàque locorum asperitate confisus, lenito tandem tumore, in amicitiam Octaviani receptus principis molibus magnis ad vicem memorabilis muneris (Vias) extruxit. Am. Marcel., l. XV, c. 10.

du Mont-Cenis, devint bientôt la plus fréquentée des voies Alpines, et la chaîne à laquelle elle appartenait, garda le nom d'*Alpes Cottiennes.*[1]

L'administration romaine attacha la plus grande importance aux routes; aussi les bâtissait-elle pour l'éternité; c'étaient des réseaux immenses et allongés qu'elle étendait sur le monde, afin que ses bras puissans atteignissent aux confins de ses conquêtes. Elle créa ce chemin qui partait de Rome, arrivait à Nice, cotoyait la Provence et posait sa dernière borne à Empurias en Espagne. Ce chemin appelé Voie Aurélienne, a laissé dans notre province un dernier et magnifique vestige de sa grandeur, c'est le pont Surian qui élève ses arches romaines sur la Touloubre, près de St-Chamas.[2]

Un autre chemin connu sous le nom de Voie Domitia, traversait le Dauphiné; Agrippa le prolongea jusqu'à Lyon.

Au reste, aucun fait remarquable n'a signalé dans la Narbonnaise la domination d'Auguste.[3]

1. Strab,, l. IV, p. 204.

2. Polyb., l. 3, c. 9.—Cic., pro. Fonteio.

3. Auguste a fait trois voyages dans la Gaule. Le premier, après la bataille de Philippes, l'an 720 de Rome; le but de ce voyage fut une expédition militaire dirigée contre des peuples voisins des Alpes. Le second eut lieu l'an 727 de Rome; l'empereur traversa rapidement la Gaule et se rendit en Espagne. Il se trouvait à Tarragone quand son lieutenant Terentius Varro subjugua les Salasses.

Marseille recueillit les derniers soupirs d'un Romain illustre. Lucius César, petit-fils d'Auguste et fils d'Agrippa et de Julie, y mourut sous le consulat de P. Alphenus Varus et de P. Vinucius Nepos, l'an 756 de Rome.

Un système uniforme d'administration ne régissait pas la Narbonnaise ; Marseille, quoique bien déchue de sa grandeur et de son importance, retenait cependant le nom de république et conservait sa magistrature et ses biens ; son indépendance était singulièrement affaiblie. Les Helves et les Allobroges continuaient à être gouvernés par des princes de leur nation ; la ville de Nîmes honorée de droit latin, présidait à vingt-quatre bourgs. Une semblable prérogative était attachée aux Voconces qui avaient pour

Le sénat fit honneur de cette expédition à l'empereur, quoiqu'il fut absent, et lui érigea sur le rocher des environs de Nice un monument où 45 peuples étaient inscrits. Enfin, l'an 738 de Rome, Auguste vint une troisième fois dans la Narbonnaise, et c'est à cette époque qu'il faut placer les ouvrages de Fréjus et l'érection du temple de cette ville. Il traça à Aix les voies romaines.

Par suite des divisions qu'Auguste fit, les habitans de nos montagnes formèrent avec une portion de la Ligurie-italienne la province ou district des Alpes maritimes ; cette province fut censée de l'Italie, plutôt que de la Gaule. Sa métropole était Cimiez, ville des Védiantes; elle dut comprendre en outre les bourgs de Vence, de Senez, des Salines (Castellanne), de Digne, d'Embrun; plus tard Galba mit dans la Narbonnaise le bourg de Digne et ses deux peuples Avanticien et Ébrodionticien.

villes principales le Luc et Vaison. Ainsi, à côté d'une nation privilégiée, se trouvait une colonie romaine ou latine. Mais plus tard, sous Claude, où l'on disait que nos habitans étaient nés à l'ombre du Capitole; sous Néron, où la faveur du droit latin fut étendue à tous ses peuples et à tous ses bourgs, la Narbonnaise ne fut qu'une continuation de l'Italie.

C'est aussi à cette époque que l'imagination doit se représenter la province avec tous les caractères d'un pays italien. La physionomie gallique a disparu, et les champs et les villes offrent cet aspect dont le luxe romain revêtait les contrées baignées par la mer de Tyrrhène ou le golphe Adriatique. Des routes construites avec un dur ciment sont tracées, les marais desséchés et rendus au laboureur, les forêts abattues font place à des plaines, à des côteaux où une culture intelligente et une industrie éclairée ont triomphé de la nature. Le costume gall, avec ses saïes, ses ornemens bizarres, a disparu, et la toge romaine s'embarrasse dans les halliers de nos champs, ou se déroule sur le pavé de nos portiques. Le char latin traîné par des bœufs, la litière dorée de la femme du sénateur, le cheval du jeune patricien animent nos routes, nos places publiques. Au fond d'une large avenue d'arbres, on aperçoit la villa romaine avec ses bains de marbre, sa galerie au soleil, ses immenses

celliers, ses salles pavées de mosaïques et se déroulant autour d'une cour intérieure, ses murs où le pinceau de l'artiste se jouait dans des tableaux érotiques, dans des images obscènes, ou bien folâtrait gracieusement en plaçant un amour sur le dos d'un papillon, en imprimant des battemens amoureux à la gorge voluptueuse, à l'aile du cigne aux bras blancs de Léda. Puis, dans cette chambre où le lit de marbre ou d'ivoire trahissait les plaisirs d'une nuit romaine dans le désordre d'un lin éblouissant, d'une peau de tigre aux ongles dorés, entrait le sénateur qui déroulait le volume de Virgile ou de Lucrèce; ses tablettes, son *scrinium* étaient à ses côtés: une Vénus nue posait sur un piédestal à l'angle de l'appartement, et le vent de la Provence entrant par la large fenêtre, agitait les cheveux parfumés sur le front du patricien.

Dans les villes, on disait: Demain, le flamine entonnera le *Carmen Seculare* au Temple de la Fortune; ou bien: Allons chez *Julia*, elle a reçu une amphore qui contient les parfums de *Poppée*; ou bien encore: Un exemplaire des Odes d'Horace, poli par Sosie, est parvenu au sénateur Vibius; et alors cette société romaine, élégante et instruite, s'enivrait à Eaux-Sextiennes, à Massalie, à Forum-Julii des créations du luxe, des arts et des lettres.

Ensuite les cirques d'Arélate, de Némausus

mugissaient des hurlemens des lions; sur leurs gradins, comme au Colysée, des portes de bronze vomissaient les flots d'une populace ardente, et devant elle se posaient pour mourir, ou un tigre de Barca, ou un gladiateur de Thrace.

Quand le ciel resplendissait de feux, la fête sacrée arrivait, et des théories parcouraient les champs, ou déroulaient les franges des robes des jeunes filles, les graces de ces vierges qui, soutenant avec leurs bras des corbeilles sur leurs têtes, ressemblaient à des vases antiques aux anses gracieuses.

La civilisation grecque et latine porta ses fruits; la province ainsi éclairée par Rome et Phocée, après avoir effacé tous les vestiges de la barbarie, s'adonna à la culture des lettres, et son tribut n'a pas médiocrement grossi le trésor des anciennes muses. Avant les empereurs, et sous les maîtres du monde, dans ces villes ravies à la Gaule et peuplées de colons italiens, naquîrent des hommes que l'histoire a inscrits sur ces listes regardées comme les plus nobles archives de l'esprit humain. Car, du sein de tant de générations éteintes, surgissent, comme des éclairs permanens suspendus sur une nuit immense, des noms resplendissans de lumières, et attestant seuls l'existence des peuples et des races taries. Souvent autour du médaillon où ils sont gravés, se tresse le laurier de la guerre; mais alors cette illustra-

tion militaire conservée par les écrivains, ne réveillant que des idées de meurtre, excite une bien moindre sympathie que la gloire acquise par de longues veilles et les éclatans travaux du génie. Les œuvres du conquérant ne laissent aucune trace, et sans les arts adulateurs qui lui taillent des arcs de triomphe, des statues, sans les historiens trop empressés de perpétuer la mémoire de ses hauts faits, la postérité se tairait bien vite devant ses trophées éphémères. Mais à côté de ces réputations retentissantes nées sur des champs de mort et conservées par les historiens, s'élèvent d'autres renommées plus belles et plus durables, seules dignes d'honorer notre infirme nature. La mémoire du guerrier ne se réveille avec quelque éclat que sur la plaine où son bras sauva la patrie; tandis que celle de l'écrivain, quand même trois mille ans viendraient à s'interposer entre lui et son lecteur, éclate bien plus vive encore dans les lignes où revivent les flammes de son génie. Qui n'a pas, en lisant quelques vers de Virgile, pensé au jour, à l'heure où il les écrivit, et d'idées en idées, songé à la teinte qu'avait son ciel de Parthenope, à l'ameublement de sa chambre, à la robe dont il était revêtu, à l'expression mélancolique de ses traits de vierge, quand assis, il appuyait sur son genou ses tablettes, et gravait avec son stylet de mélodieuses syllabes. Ce jour-là, le jour où Di-

don se démena comme une Bacchante dans le quatrième chant de son Énéïde, il avait peut-être causé avec Horace et Mécène, rêvé sur les bords d'une mer éclatante, et recueilli dans le lointain des eaux ces bruits de gloire dont tant de peuples devaient saluer sa tombe. Ainsi, que d'intimes pensées sont réveillées par la lecture des grands écrivains ; combien facilement passant de l'admiration de l'ouvrage à celle de l'auteur, l'on se plaît à rapprocher sans efforts la chaîne des ans, pour devenir le contemporain de l'homme qui vous a identifié avec son siècle.

Une race d'hommes polis par les lettres, va donc paraître dans mes récits. Après avoir raconté les convulsions, les tâtonnemens d'une société barbare ou demi civilisée, qu'il me soit permis de montrer les progrès d'une société intelligente, d'attacher à des lieux où des combats ont retenti, les durables souvenirs de la gloire des lettres. Des professeurs, des poètes, des historiens, des orateurs vont se succéder à nos yeux, et cette famille antique, paisible et studieuse, déroulera devant nous ses titres de renommée.

Lucius Plotius, né dans notre Provence, loué par Quintilien, dont Cicéron regrettait de n'avoir pu recueillir les préceptes, ouvrit à Rome une école d'éloquence 90 ans avant J. C.

Marcus Antonius Gnipho accueilli dans la maison de Jules-César, expliqua aux Romains les

règles de cet art dont la gloire est intimement liée avec la liberté. Professeur d'éloquence comme son compatriote Plotius, il compta Cicéron au nombre de ses auditeurs. Né pauvre, exposé à la pitié publique par ses parens, secouru par un homme riche qui l'éleva avec soin, Gnipho embrassa cette profession de rhéteur, à laquelle les anciens attachaient une grande illustration, et qui ensuite dégénéra en un métier de syllabes et d'argumens. Au reste, la société moderne semble prendre à tâche de reconstruire plusieurs parties de l'édifice de la société grecque ou latine. Avec la liberté, des institutions oubliées ou anéanties se sont réveillées. A Paris, dans nos provinces, la parole publique, qui jadis ne retentissait devant les hommes rassemblés qu'au théâtre ou aux églises, descend de nos tribunes politiques, de nos chaires scientifiques. Les anciens qui sentirent son importance, voulurent qu'elle éclatât au Forum, ou sous ces portiques ouverts aux philosophes et aux rhéteurs.

L'an 105 avant J. C., un poète nommé *Valerius Cato*, partit de la province et alla à Rome faire admirer son double talent d'écrivain et de grammairien. L'enthousiasme de ce contemporain revit dans ces deux vers :

Cato grammaticus, latina siren
Qui solus legit, ac facit poetas.

Mais ces antiques illustrations s'effacent devant l'acteur sublime dont le nom a eu la glorieuse destination réservée à quelques hommes supérieurs des tems anciens ; celle de résumer dans quelques syllabes tout un talent, toute une renommée. Quintus Roscius, dont Rome récompensa le jeu admirable par soixante mille livres de rente, est né en Provence. Cet art de la pantomime qui traduisait chez les anciens les pensées les plus déliées, les sentimens les plus exquis, Roscius le possédait à un tel degré, qu'il porta à Cicéron le défi à qui rendrait le mieux une idée, l'un par le geste, l'autre par l'expression.

Au sein de cette société romaine qui passait, des scènes énergiques du Forum et des Comices, aux bains parfumés, aux danses des théâtres, aux longs soupés du Triclinium, il y avait à la fois de quoi tendre ou énerver les esprits. Quand l'Asie vaincue effectua dans Rome l'irruption de ses molles créations d'artistes et de parfums, les corps aguerris par les exercices violens du champ de Mars, les bains froids du Tibre, s'inondèrent d'eaux embaumées, se roulèrent avec énergie sur des tapis de Perse émaillés de roses effeuillées. Les nerfs étaient forts, les ames déjà amollies; aussi la volupté compta-t-elle ses héros, comme jadis la guerre et la tribune. Que sont les petites débauches des marquis de Louis XV devant les solennelles et gigantesques spinthries d'un Tibère

et d'un Néron? Aussi, à cette époque où des robes tissues d'air, pour me servir de l'expression d'un poète [1], revêtaient les dames romaines, les courtisanes effrontées, il se trouva des écrivains qui dédaignant les formes sévères de l'histoire, les accens héroïques d'un poème épique, trouvèrent sur leurs lyres des chants pour cette société élégante et profondément corrompue. Le plaisir eut ses poètes, *Cornelius Gallus*, né à Fréjus 96 ans avant J. C., en fut un.

Gallus passa une partie de sa vie dans les camps et dans des emplois administratifs. L'Égypte, dont Auguste le créa préfet, eut à se plaindre des excès de son autorité; il peupla cette contrée de ses statues, et voulut que les larges pierres des pyramides reçussent de menteuses inscriptions à sa louange. Auguste le condamna à mort, parce qu'il avait conspiré contre la vie de cet empereur. Gallus prévint l'exécution de l'arrêt par un suicide. Le tems n'a pas épargné ses quatre livres d'élégies sur ses amours avec Cythéris, cachée dans ses écrits sous le nom de Lycoris. Virgile et Ovide ont exalté son talent gracieux.

Un homme qui conçut et exécuta une vaste entreprise, celle d'écrire dans quarante-quatre livres une histoire universelle, *Trogue-Pompée*, naquit dans le pays des Voconces, dont Vasio,

1. Juvenal.

aujourd'hui Vaison, était la ville principale. Ses ayeux avaient honoré par des fonctions civiles et militaires la toge romaine. Les anciens ont loué l'œuvre de cet Hérodote gaulois. Cette immense revue de faits et d'hommes a péri; l'antiquité assure que le style de l'écrivain était au niveau de la grandeur du sujet, et qu'il avait déroulé d'une main ferme la chaîne des événemens attachée au berceau des premières familles, et conduite à travers tant de régions jusqu'au siècle de l'historien. Justin, dans l'abrégé qu'il nous a laissé de ce vaste ouvrage, n'a pu qu'affaiblir l'effet du tableau et en altérer la majestueuse ordonnance.

Marseille éleva dans son sein un jeune patricien né à Fréjus de parens consulaires; il se nommait *Julius Græcinus*. Les lettres et la philosophie partagèrent les loisirs de sa studieuse jeunesse. Élu sénateur, il étonna Rome par l'austérité de ses mœurs, et conquit ses éloges par des ouvrages sur l'agriculture, dont Columelle loue le savoir et le style. Pline lui emprunta des observations. Un trait fait connaître son ame. Fabius Persicus, sénateur décrié, envoya à Græcinus une somme d'argent pour fournir à la dépense des jeux que celui-ci devait donner au peuple; il refusa, et blâmé par ses amis, il leur dit: «Voudriez-vous que je reçusse un service d'un « homme avec qui je rougirais de m'asseoir à table.

Sénèque le nomme dans ses écrits : *Vir egregius.*

Marseille, qui cultivait avec tant de soin dans ses savantes écoles ces germes précieux de jeunes talens, vit aussi sortir de ses murs, naître sous son ciel des hommes dont la gloire littéraire a rejailli sur elle. *Oscus* ou *Oscius*, qui brilla au déclin de la vie d'Auguste, par son éloquence parmi les orateurs romains, avait reçu le jour dans cette ville. A l'époque où il parut au barreau, des pointes et des expressions plus brillantes que solides commençaient déjà à altérer la majestueuse simplicité de la langue latine. Oscus, d'un génie ardent et inégal, ne sut pas se garantir de ces défauts séduisans. Son compatriote *Agrotas* ne plaida qu'en grec. Fidèle au culte de la langue maternelle, il put, à Rome, où l'idiôme de Démosthènes était si répandu, en faire admirer la beauté.

Pacatus, né à Marseille, y professa l'éloquence; ses succès l'appelèrent à Rome, où son talent le plaça au premier rang des rhéteurs.

Dans cette rapide biographie d'orateurs et d'écrivains que j'esquisse, on trouvera sans doute des noms qu'une ou deux phrases d'un ancien livre recommandent seuls à notre attention; mais devais-je les omettre, quand les rappeler c'est donner une idée de ce travail des intelligences si honorable pour notre humanité. Un professeur dont les leçons sont perdues, un orateur

dont les plaidoyers improvisés n'ont été jugés que par ses contemporains, un écrivain qui n'a pu garantir ses œuvres des injures des siècles, obtinrent seulement, il est vrai, pour prix de leurs veilles et de leurs travaux, une rapide mention dans un vaste recueil de faits. Mais en consacrant ici quelques lignes à leur mémoire, ne met-on pas le lecteur à même de juger cette société hier barbare, aujourd'hui attentive aux leçons de l'éloquence? N'est-on pas disposé à estimer vivement une ville qui, comme Marseille, forme des orateurs, des poètes, des rhéteurs habiles, à une époque si reculée? Aux environs de cette ville naquit *Pétrone*, que des écrivains ont eu tort, assure-t-on, de confondre avec Pétronius favori et puis victime de Néron. Ce dernier, intendant des *menus-plaisirs* de l'empereur, maître des élégances romaines [1] de la cour, avait une charge que Néron rendait difficile. Dans ces pompeux jardins où tant de luxe éclatait, dans ces salles ornées avec une magnifique profusion de statues et de vases, Pétronius esquissait d'avance le plan des fêtes impériales, et quand le soir éclairant ses mille flambeaux, déroulait un fleuve de lumières dans les bosquets de la maison dorée, alors se réalisaient pleines de grandiose, de folles voluptés, d'attitudes enivrantes, de bruit

1. Magister elegantiarum.

et de fumée ardente les idées du directeur suprême des orgies de l'empire. Le Pétrone marseillais n'aurait, dit-on, écrit que cet ouvrage, débauche d'un esprit railleur et obscène, le Satyricon, où la vie des anciens se dessine si large, si différente de la nôtre.

Long-tems avant la plupart des hommes célèbres dont je viens de transcrire les noms, brilla *Eratosthène*, qui naquit en Provence, et même, suivant l'opinion la plus vraisemblable, à Marseille.

La navigation, source de prospérités pour Marseille, l'architecture navale s'aidaient déjà, à cette époque, de l'astronomie et des mathématiques. Sur cette voûte où les étoiles tracent leur lumineuse route, le pilote, au milieu des grandes eaux, trouvait des guides fidèles et en attendait des ordres célestes pour s'ouvrir une route sûre. Ératosthène, qui a écrit en grec, étudia avec un grand succès les mathématiques et l'astronomie. Ensuite il conçut une entreprise nationale. Marseille lui apparut comme une brillante exilée de l'Asie, la Gaule avait bercé son enfance des récits poétiques de ses aventureuses expéditions; il voulut être l'historien de cette contrée où la Grèce, l'Asie, Tyr, Rhodes, Phocée avaient abordé, d'où des essaims de guerriers s'étaient précipités sur le monde. Ératosthène composa, environ 130 ans avant J. C., une histoire des Gaules en trente-

trois livres, citée par Étienne de Bysance. La perte de cet ouvrage est extrêmement regrettable.

Plus tard, environ l'an 3 de l'ère vulgaire, Arles donna le jour à *Claudius Quirinalis*, professeur d'éloquence, ensuite officier des galères impériales de Ravenne. Marseille le compta d'abord au nombre des rhéteurs célèbres de son école ; la réputation de Claudius l'avait dévancé à Rome, où il enseigna la rhétorique avec éclat. La charge qu'il obtint à Ravenne fut souillée par ses exactions ; le suicide le déroba aux châtimens qui lui étaient réservés.

Trois illustres médecins naquirent à Marseille à peu près à la même époque, *Démosthène*, *Crinas* et *Charmis*.

Démosthène effaça tous ses rivaux. Élève de l'école d'Alexandre Philalète, il vint exercer dans sa patrie sa belle profession. Démosthène étudia principalement les maladies des yeux, sur lesquelles il publia trois livres écrits en grec, dont il ne reste que quelques fragmens. Gallien le cite avec de grands éloges.

Crinas, moins habile peut-être, obtint à Rome une vogue prodigieuse. Sa fortune fut immense; mais il en fit un généreux usage. Les murs de Marseille tombaient en ruines, Crinas donna à sa patrie dix millions de sesterces [1] pour les réparer.

1. Environ douze-cent mille francs.

Charmis se crut appelé à opérer une révolution dans l'art de guérir. Diverses sectes partageaient les médecins; les remèdes inscrits sur les bannières des uns, étaient sévèrement proscrits par les autres. Les malades romains ou grecs flottaient indécis au milieu de ces disputes dont les écoles retentissaient. Charmis, qui possédait des connaissances profondes, avait une vivacité d'imagination qui colorait ses écrits et ses paroles. Alors les malades et les hommes sains se plongeaient dans des bains chauds, et y cherchaient, les uns la guérison, les autres le maintien de la santé. Les eaux tièdes ruisselant partout à travers des canaux de plomb, tombaient dans des bassins de marbre, au milieu d'une atmosphère parfumée. Chaque ville décorait ses places de thermes élégans; Charmis tonna contre ces chaudes et périodiques immersions ; dans ses conversations animées, dans ses écrits véhémens, il fesait sortir les maladies des ondes paisibles du bain, et asseyait sur les rebords du marbre le squelette de la mort; mais prônant avec une égale véhémence les bains froids, il plongea, au sein même de l'hiver, toutes les populations dans des ondes glacées. Sénèque, affaibli par l'âge, dominé par l'autorité de l'exemple et le crédit de Charmis, suivit ce conseil.

Valerius Paulinus, né à Fréjus, allia le goût des lettres à celui des armes.

Il a été dans l'heureuse destinée de Marseille d'être citée avec éloges par deux écrivains illustres de Rome, Cicéron et Tacite. Celui-ci, dans une de ses phrases concises où la force de la pensée s'allie à l'énergie de l'expression, a consigné sa vive admiration pour cette Athènes des Gaules. Un immortel ouvrage écrit par le peintre de la cour de Tibère, a fait passer à la postérité le nom et les exploits d'*Agricola*. Ce Romain naquit à Fréjus de parens consulaires, l'an 35 de J. C. C'est à Marseille que des professeurs habiles cultivèrent son esprit et son ame.

L'historien latin loue cette école marseillaise où les sciences et les bonnes mœurs étaient enseignées avec un soin égal, où l'on voyait un heureux mélange de politesse grecque et de simplicité provinciale ; de sorte que notre patrie offrait la rare alliance des vertus sans ostentation et des arts dignes rivaux de ceux de la Grèce éclairée mais corrompue. Rien à Marseille n'altérait les sages leçons des graves enseignemens ; sous le portique revivait le siècle de Platon, dans les demeures des citoyens resplendissait une sagesse exilée des fastueuses écoles de l'Asie et de la Grèce. Tacite nous montre Agricola sous le ciel de la Grande-Bretagne, lorsque placé à la tête des cohortes, il marchait à la conquête des parties les plus reculées de l'île. Cette expédition procura au général romain l'admiration du monde

et la haine jalouse de Domitien. Dégoûté des grandeurs, Agricola se retira dans les champs, et y termina sa vie au sein d'une paisible retraite, embellie par la philosophie.

Favorinus naquit à Arles, l'an 80 de J. C. Il enseigna les lettres à Marseille, et ensuite à Rome; la facilité aimable de son caractère lui procura des amis qu'il retenait auprès de lui sous le charme de ses entraînantes conversations. Versé dans la littérature grecque et latine, instruit dans la philosophie, il obtint une haute renommée; ses leçons firent apprécier son talent, ses qualités, sa personne. Adrien aimait ses entretiens. L'empereur, qui se piquait de purisme, releva mal-à-propos une expression dont Favorinus s'était servi; il eût été facile au professeur d'excuser cette prétendue violation des règles, en s'appuyant sur l'autorité des exemples; il aima mieux se rendre à l'opinion d'Adrien. Ses amis lui reprochèrent sa condescendance; « Voulez-vous, « leur dit-il, que je me brouille avec un homme « qui commande à trente légions. » Adrien fut envieux de la réputation littéraire de Favorinus, malgré les timides précautions que celui-ci prenait pour ne pas alarmer sa susceptibilité jalouse. Les Athéniens, en apprenant la disgrace de l'homme de lettres, abattirent la statue qu'ils lui avaient érigée. Le philosophe se consola de cette nouvelle disgrace par une plaisanterie : « Ils ont

« fait bien pis à Socrate, s'écria-t-il, moi je ne « perds que ma statue. » S'exprimant avec une vivacité méridionale, il causait avec abondance et facilité. Ses envieux le voyant se livrer à de longues improvisations débitées d'une voix sifflante et aigüe, se disaient, en montrant son menton dégarni de barbe : *Il caquette, c'est une vieille femme*. Cette *vieille femme* écrivit en grec sur toutes sortes de sujets, et obtint des statues.

Parmi les brillans génies que la Narbonnaise a fournis, je citerai *P. Terentius Varron*, né à Narbonne [1], auteur d'un poème sur la querelle des Séquanes et des Edues et la guerre d'Arioviste [2]; *Votienus*, son compatriote, de mœurs austères, d'une science vaste et grave stoïcien; son indignation contre les vices de Tibère lui valut un exil aux îles Baléares, et une mort précipitée par les chagrins [3]; *Domitius Afer*, natif de Némausus, éloquent et sans principes, vendant sa voix aux tyrans et pourvoyant de victimes les

1. Aussi fut-il surnommé *Atacinus*; les habitans de Narbonne prenaient le nom d'*Atacini*, à cause du fleuve Atar (l'Aude), qui coulait dans leur ville.

2. De Bello Sequanico. — Hier. Chron. — Senec. contr. 16. — Serv., l. x Œneid.

3. Sen., contr. 5, l. VII. — Tacit., ann. l. IV, c. 42. — Mart., l. VIII, ep. 72. — Eus. Chron.

bourreaux. L'éclat de son talent n'a pu l'absoudre de ses crimes.[1]

C'était une brillante époque pour les lettres dans la Provence; une ardeur extrême agitait les esprits, le désir du savoir s'emparait de tous les jeunes gens des familles patriciennes établies dans la Gaule. Les anciens descendans des maîtres de la terre des Galls adoptèrent avec empressement les mœurs, le langage des conquérans, et se dépouillèrent de leur barbarie. Partout des écoles s'ouvrirent; Marseille, Nîmes, Narbonne virent fleurir leurs gymnases. Là se trouvaient des dépôts de l'ancienne littérature latine, plus complets que ceux de Rome même. Dès qu'un livre paraissait en Italie, la curiosité provinciale savait se le procurer avec une grande promptitude, et les lumières parties de Rome traversaient les Alpes et éclairaient des contrées s'éveillant aux clartés des sciences.[2]

L'impétuosité gauloise jadis alimentée par la guerre et les expéditions aventureuses, déborda dans les arts; c'était une ivresse, une folie. Jamais les récits des vieux exploits des Brenn et des

1. Tacit. ann. l. IV, c. 52, 66.

2. Bibliopolas Lugduni esse non putabam, ac tanto libentiùs ex litteris tuis cognovi venditare libellos meos... Plin. Jun. epis. Gemin. — Legerat in provinciâ quosdam veteres libellos; durante adhùc ibi antiquorum memoriâ, necdum abolitâ, sicut Romæ. Sueton. illust. gramm., de M. Valer. Prob. — Martial, l. VI, p. 87.

Bellovèse n'excitèrent un tel entraînement d'enthousiasme que le succès d'un plaidoyer, ou d'un discours composé par un auteur de la province.[1] Les couronnes, les récompenses pécuniaires, les applaudissemens étaient prodigués à l'art oratoire; l'éloquence payée, courtisée, préconisée, devenue le but de tous les efforts de l'adolescence, se parait aux yeux d'une race vive, spirituelle, ouverte à toutes les impressions, de l'éclat de la renommée, de l'éclat de la richesse. On sait que jadis elle applaudissait avec des transports frénétiques ses orateurs barbares. Eh bien! la vivacité de ces transports loin de diminuer, éclatait avec plus de force encore devant les correctes oraisons des auteurs élevés dans les écoles grecques ou latines. C'était alors un singulier métier que celui d'orateur, il se vouait à toutes les tribulations de l'amour-propre, à tous les enivremens de la gloire. L'autel d'Auguste, érigé à Lyon, voyait arriver en foule ces hommes voués au culte des lettres, et devant la statue du prince ces gens de savoir, ces habiles discoureurs se résignant aux lois bizarres imposées par Caligula, accomplissaient les plus étranges punitions, quand les juges flétrissaient d'un vote rigoureux leurs oraisons faibles et décolorées. Et

1. Gallia, vel potius nutricula accipiat te causidicorum Africa. Juv. Satyr. VII.

tandis que les livres étaient partout dévorés, les productions de l'esprit exaltées, les beaux-arts créaient des chefs-d'œuvre et couvraient la province de forums, de temples, de capitoles, de cirques, d'amphithéâtres, de basiliques, d'aqueducs qui le disputaient en magnificence avec les plus célèbres constructions de Rome.

Le titre de citoyen de Marseille fut recherché avec empressement à cette époque de notre histoire. Tacite nomme un *Vulcatius Moschus*, qui, exilé dans notre ville, y reçut le droit de bourgeoisie, et la nomma héritière de ses biens. Tibère fut irrité; il apprit avec colère que Marseille avait reçu au nombre de ses citoyens une victime de sa haine, et Marseille pour le désarmer envoya une députation à Rome. Celle-ci cita au sénat l'exemple de Smyrne, qui avait admis parmi ses citoyens un Ritilius, exilé de Rome comme Moschus.

On ne pourrait induire de ce fait que Marseille eût perdu le droit de se gouverner elle-même; les villes indépendantes, sous les Romains, pouvaient seules recueillir des successions. En acceptant celle de Moschus, nos pères prouvèrent la liberté dont ils jouissaient; mais trop faibles pour braver le ressentiment de Tibère, ils plaidèrent et ne se battirent pas.

Des personnages remarquables visitaient cette ville; elle avait reçu, sous Auguste, Appollodore

de Pergame. L'exil y amena des Romains illustres. Car nous sommes arrivés à ces tems déplorables où Rome asservie par un despote cachait la plus affreuse tyrannie sous les formes méprisées de l'ancienne république. On pérorait au sénat, on élisait des consuls, on créait des édiles; les noms augustes de sénat et de peuple romain brillaient au haut des édifices, sur les bannières déployées, et l'aigle de l'indépendance étreignait encore la foudre de ses puissantes serres. Mais ces trompeuses images d'une liberté ravie, déguisaient mal la ruine des vieilles institutions; une soldatesque insolente mettait l'empire à l'encan; le sénat jouait une ignoble parodie de l'assemblée auguste qui dicta autrefois des lois au monde. Les noms étaient conservés, leur force, leur puissance anéantie. Les empereurs, sauf quelques rares exceptions, peints par l'histoire sous d'odieuses couleurs, représentaient dans leurs personnes le Forum et le camp devenus un seul homme. C'étaient les fureurs d'une populace ardente et passionnée, les excès d'une soldatesque effrénée qui éclataient dans un Néron, dans un Caracalla.

Le chef de l'empire ne représentait pas le patriciat, le sénat, les classes élevées; c'était l'élu du peuple et de l'armée, et tandis qu'il distribuait à l'un et à l'autre du blé, de l'argent, des spectacles, sûr de leur appui, il frappait de ses

mains puissantes les dos assouplis des sénateurs, décimait les patriciens, extorquait les fortunes; car pour jeter tant de gladiateurs, tant de lions de Numidie, tant de courtisannes grecques, tant d'argent aux passions, à la voracité, aux plaisirs d'une populace et d'une soldatesque se vautrant dans une fange pétrie d'or et de sang, il fallait inventer des crimes, créer des calomnies afin de puiser dans les trésors des grandes familles proscrites.

L'exil, la mort, atteignaient chaque jour les consulaires, les descendans des plus augustes romains. Sous Néron, Cornélius Sylla fut relégué à Marseille. Ce bannissement ne le sauva pas des fureurs du prince, il y reçut la mort. Les excès des empereurs fesaient refluer dans la Narbonnaise un grand nombre de citoyens illustres cherchant dans un exil lointain un asile contre de nouvelles proscriptions, contre des spoliations iniques. Quand Caligula, Néron, Domitien épouvantaient les patriciens restés à Rome par leurs sanglantes folies, notre province, peu inquiétée, voyait arriver des bannis volontaires qui y trouvaient le repos. C'est l'époque où commença sa splendeur; les exilés romains étaient riches et accoutumés à l'éclat et au luxe. Aussi, soit dans les villes, soit dans les champs, ils se construisaient de belles demeures; aucun morceau de terrain ne restait en friche, la hache ou la bêche ne s'ar-

n'était pas devant le marais [1]; la population augmentait, partout des villes, des bourgs, des *villæ* étaient édifiés. Ces *villæ* ont laissé en divers lieux de la Provence des ruines nombreuses. Le territoire d'Auriol en a conservé quelques-unes : la *Mauricaude*, où se trouve une inscription dédiée aux nymphes de l'Huveaune, par Sextus Licinius Successus; les *Tourraques*, Turris-Aquæ, d'où sort l'eau des fontaines d'Auriol; *Tournon*, terre où l'on a trouvé des objets importans, entr'autres un bloc sur lequel un cadran est tracé; un cippe le supportait, on y lisait l'inscription suivante : *L. Veratius fecit firmus.*

Dans cette belle plaine qui s'étend d'Aubagne à Gémenos, les débris des anciennes *villæ* se rencontrent en grande quantité.

Cette plaine traversée par l'Huveaune, protégée au nord et au midi par des chaînes pierreuses, où une végétation puissante rappelle les fertiles jardins du Delta, coupée par des ruisseaux, sillonnée de haies vives, couverte de riantes maisons de campagnes, Éden de notre Provence, dont les flots de verdure descendant des croupes de Gémenos, expirent aux murs d'Aubagne, reçut des fondations romaines. Cette ville d'Aubagne s'élevait à son occident; cité ligurienne, elle était le chef-lieu des Albiciens. Non loin de là, dans le

1. Strab., t. II, p. 5.

silence de la campagne, sur la lisière de la blanche route, au milieu des blés et des vignes, avec un mont au levant et cette plaine au midi, nage dans une mer de flammes un modeste clocher supporté par l'église de St-Pierre. A ces murs ignorés s'attache encore un souvenir de la société romaine. Là se trouvait *Pagus Lucretus*. Un bourg latin, dont le nom *Lucretus* était peut-être empreint à son sol pierreux voyait de belles *villæ* s'élever près de son enceinte.

Une pierre y étala cette inscription : *Pagani Pagi Lucreti*, et deux tombeaux y montrèrent sur leurs faces le nom de *Servilius*. Ensuite continuez vos recherches et avancez vers cette montagne où un point blanc indique l'ermitage de St-Clair ; à l'endroit où le vallon s'élargit, où des pans de rochers semblent les fortifications naturelles du lieu, vous foulez le sol d'une cité romaine. Creusez la terre, et des aqueducs inséparables monumens des ruines des villes latines, vous attesteront l'existence de ces thermes, de ces vastes réservoirs où les monts versaient le tribut des eaux voisines. Des fouilles dirigées autour de ces aqueducs ont fait découvrir des tombeaux, une petite statue en or de Diane, un piédestal avec l'inscription : *Libero patri*, des médailles massaliotes. Maintenant, en adoptant le travail d'un savant du pays, vous pouvez, redressant les thermes, replaçant sur sa base la

statue de Bacchus, redonnant une nouvelle existence à un temple de Diane qui devint peut-être la cathédrale de l'évêque de *Gargarius* ; vous pouvez, dis-je, dessiner une jolie ville antique adossée à ces monts, et étalant sous notre beau soleil les insignes du culte payen et plus tard celles du christianisme.

Continuons à chercher les vestiges des maisons romaines au milieu des champs. A la fin d'une gorge silencieuse, où toute végétation expire, se déploie étincelante la plaine de Cuges ; des collines aux douces inclinaisons y ont porté les bases de nombreuses *villæ*. Là surgissent des restes de constructions antiques ; on y a trouvé des tombeaux de briques, de grandes jarres, un buste en marbre, et beaucoup de médailles romaines, dont une d'or à l'effigie d'Auguste ; un fragment de marbre qu'étala le vallon du Vaisseau, offrit les lettres : BONIF. On doit remarquer que le nom de *Bonifai* est porté par un grand nombre de personnes à Cuges. A Ceyreste, à La Ciotat, des ruines prouvent aussi l'existence de ces anciennes maisons de campagne romaines. J'ai indiqué la position de celles qui avoisinent Marseille. Dans la vallée de l'Arc, leurs vestiges sont nombreux ; on en rencontre aussi dans celle de la Touloubre, depuis Pélissanne jusqu'à l'étang de Berre. La vallée de la Durance, de Meyrargue à Rognes, étale aussi de semblables ruines.

Les principales *villæ* étaient à *Vallis Clara*, Vauclaire, à Castillon, à Tournefort, à Corril, à Beaulieu. Des aqueducs traversent cette contrée; ils portaient aux somptueuses demeures romaines les eaux voisines. Des restes de grands bassins près de Sénas, nous rappellent ces magnifiques viviers que l'épicuréisme des anciens inventa pour les exquises recherches d'une table splendide. Dans ces viviers, la gastronomie romaine fesait parquer de savoureuses huitres. Des dépôts de leurs écailles y gissent encore entassés; on retrouve de semblables amas à Pertuis et près d'Orgon.

Il y avait des *villæ* à Orgon, à Mollèges, à Rognonas, à Graveson, à Maillanne, à St-Gabriel jadis *Ernaginum*, à Glanum, à Eygalières. Toutes leurs ruines offrent des restes de bâtimens, de mosaïques, d'aqueducs, de viviers, de tombeaux, d'autels votifs, et quelquefois des temples du genre de ceux que les Romains nommaient *Sacellum*; et puis à ces débris se mêlent des jarres, des briques, des poteries, des fragmens de marbre et des médailles.

Je franchirai les bornes de cet ouvrage déjà trop étendues, si de l'indication resserrée de quelques *villæ* je passais à une longue énumération de tous les monumens romains dont la date se rapporte à l'époque de la conquête; quelque attrait qu'il y ait dans ces descriptions qui

semblent reconstruire le passé et répandre un nouveau charme sur notre belle Provence, je ne dois pas les multiplier davantage; les omettre tout-à-fait, c'était ravir à mes récits une couleur antique qui ressort principalement de la peinture des monumens; les rassembler toutes, c'était manquer le but de cet ouvrage; l'histoire disserte peu, elle est sobre de discussions archœologiques, elle doit seulement décrire quelques ruines, indiquer quelques restes antiques, pour lier le récit des faits à celui des œuvres et préparer ainsi la scène avec tous ses décors.

Je rentre dans les événemens. Claude, dans son expédition de la Grande-Bretagne, vint par mer de Rome à Marseille; Néron, qui accorda le droit de cité aux habitans des Alpes Maritimes, vit la Gaule et ces mêmes peuples qu'il avait admis aux priviléges de la bourgeoisie, se soulever contre lui. Une nouvelle et formidable insurrection éclata dans ces contrées remuantes. *Vindex* la fomenta et sut habilement la diriger. Malgré ses prénoms romains de *Caius*, *Julius*; malgré son titre de propréteur de la Lugdunaise, il resta fidèle à son origine, et se rappela qu'il descendait des anciens rois aquitains.[1] Pendant son séjour en Italie il s'indigna contre cet histrion qui promenait la sanglante orgie au sein de

1. Dio. Cass., l. LXIII, p. 724. — Sueton. in Neron., n° 40.

de la cité stupéfaite ; ce vil empereur outrageant la nature au milieu de mille flambeaux, dans ces nuits ardentes où le ciel de Rome rougi par l'éclat des torches devenait la tenture nuptiale d'un affreux hyménée.

Mais. Vindex ne voulut point refaire l'ouvrage de Vercingétorix ; la sainte indépendance gauloise avec les rites de sa religion druidique, n'enflammait pár l'ame du propréteur. Trop asservi par Rome, il désirait, non changer les lois, mais le maître de l'empire. C'était une rebellion contre un homme, ce n'était point une guerre à des institutions jadis abhorrées, maintenant gravées bien avant dans l'ame des Gaulois, grace à l'habitude et à l'enivrement du nom romain. Vindex tint un langage énergique contre Néron, meurtrier de sa mère, spoliateur du monde, assassin du sénat, violateur des lois de l'empire et joueur de flûte. Car l'histoire a conservé le discours que ce Gaulois adressa à la foule rassemblée autour de son tribunal : « J'ai vu, s'é-« cria le vengeur de la Gaule, j'ai vu cet homme, « si toutefois ce monstre est un homme, luttant « d'adresse avec d'infames comédiens, sur le « théâtre, dans l'orchestre, la cithare à la main, « le cothurne ou le brodequin aux pieds, et le « masque sur le visage. Écoutez-moi, Gaulois ; « voyez quel degré d'abjection dans le chef de « l'empire. La foule était grande au théâtre, un

« homme apparaissait sur la scène, il lisait d'une « voix suppliante le programme de la pièce ; puis, « acteur ou actrice, il riait dans la comédie ou « pleurait dans la tragédie. Cet homme était Né- « ron, qui, dans la verve du jeu, se laissait « garotter, traîner, battre par ses histrions. Un « jour un ventre énorme se cachait sous sa robe, « tout-à-coup les douleurs de l'enfantement le « saisissent, et le maître du monde feignant les « souffrances d'une mère, accouche en plein théâ- « tre. Et vous appelleriez ce farceur indigne em- « pereur, César, Auguste ? Reservez ces noms pour « le divin Auguste lui-même. Néron est Thyeste « ou Hécube, puisqu'il en joue les rôles. Rendez « la liberté au monde, et prêtez aide au peu- « ple romain. » [1] Il finit en nommant empereur Sergius Sulpicius Galba. Cette proclamation ne rétentit pas seulement dans la place publique où Vindex la prononça ; la Gaule entière en avait recueilli les accens, et une armée se leva aux poignantes paroles du vengeur des nations. Galba, qui commandait des légions en Espagne, fut invité par Vindex à venir se mettre à la tête de cette imposante sédition. Il hésita long-tems ; décidé par ses amis, il franchit les Pyrénées, et la Gaule tressaillant à l'approche de ses soldats, s'arma toute entière contre le tyran de Rome.

1. Dio., l. LXIII, p. 724.

Néron met la tête de Vindex à prix ; Vindex fait afficher par des affidés des placards même sous les portiques du palais impérial ; on y lisait : *Ma tête pour celle de Néron.* La nuit, la couche du maître du monde était troublée par des cris sinistres ; du milieu des épées qui s'entrechoquaient dans de feintes querelles, des gens appelaient vivement *un vengeur.* [1]

C'est à l'historien de l'empire romain à raconter comment Vindex, trahi par la fortune sous les murs de Vésontio, malgré une conférence avec Virginius Rufus, lieutenant de Néron, mit fin à sa noble vie, en se perçant de son épée pour ne pas survivre au massacre de ses soldats.

Le repos dont la province jouissait au milieu de ces dissentions dont l'Italie et Rome étaient travaillées, fut interrompu l'an 69 de notre ère, à l'époque où deux prétendans à l'empire se disputaient le pouvoir les armes à la main. Vitellius et Othon avaient été proclamés Césars par leurs légions ; les cohortes romaines qui gardaient les côtes des Alpes Maritimes se prononcèrent pour Vitellius. Othon décida de les réduire à son obéissance. Une flotte parut devant *Forum-Julii* ; déjà la Narbonnaise, qui avait prêté serment de

1. Jam noctibus jurgia cum servis plerique simulantes, crebrè *Vindicem* vocabant. Sueton. in Neron., c. 55. — *Vindex* signifie en latin vengeur.

fidélité à Othon, s'était cependant empressée d'arborer les images de son rival à l'approche de Valens, lieutenant de Vitellius. La flotte d'Othon parcourut le littoral narbonnais, et y promena la mort. La province accoutumée aux loisirs d'une longue paix, s'éveilla soudainement au bruit des armes. Les soldats d'Othon débarqués sur les côtes, commirent d'horribles excès; les fureurs de guerres civiles laissèrent leurs empreintes fumantes sur les villes saccagées, les maisons de campagne incendiées, les bourgs et les forts détruits. Au devant de cette armée romaine exaspérée, accoururent d'abord des populations pacifiques couvertes de signes d'amitié, et saluant leurs frères dans les rangs othoniens; sécurité funeste et indignement trompée! La foule désarmée vit se dresser devant elle l'image d'un combat inattendu, d'une attaque non provoquée. Les outrages qu'une résistance trop longue amène au jour des honteuses capitulations, se répandirent sur ces hommes, sur ces femmes sans défense, et le spectacle du carnage, du viol, fut étalé sur un champ de bataille sans combat, puis dans une ville amie paisiblement envahie et non prise d'assaut. [1]

L'intendant des Alpes Maritimes, Marius Maturus, qui tenait pour Vitellius et résidait à Cimiez, forma une armée composée de montagnards,

1. Tacit. Hist., l. II, c. 12, 13. — Agric., c. 7.

et la mena contre les Othoniens. Il fut battu, et ce seul acte de résistance, au sein d'une vaste province ravagée, porta à son comble l'exaspération romaine. Vintimille en garda la mémoire; dans les murs envahis de cette cité pénètrent les légions irritées par un combat, exaltées par une victoire pourtant aisée, et le pillage en consomme la ruine. Une femme, car dans ces siéges antiques le sexe faible montre toujours une héroïque constance, une femme étala l'énergie du sentiment maternel. Des soldats lui demandent, leurs épées nues appuyées sur son sein, l'endroit où elle avait caché son fils; ils espéraient que la même retraite recélerait et un trésor et un dépôt plus précieux encore au cœur d'une mère. Celle-ci garde le silence, et quand les tourmens et les coups lui eurent arraché des cris de douleur, elle montra son sein, en disant : *Mon fils est là*. Sa constance triompha de la cupidité.

Cependant des secours envoyés par Valens qui était encore au pied des Alpes, arrivèrent dans la province. La cavalerie trévire toute entière, quatre compagnies de cavalerie et deux cohortes d'infanterie tungrienne, sous la conduite du trévire Julius Classicus, composaient ces secours. Fréjus garda une partie de ces auxiliaires, car la flotte othonienne menaçait ses murs. L'autre partie, renforcée par une cohorte de Ligures, corps

attaché à la défense du pays, et par cinq cents Pannoniens, se mit à longer la côte.

Une bataille retentit encore sur les champs de la Provence.

Le théâtre de cette bataille fut une petite plaine qui, protégée par des coteaux, finissait à la mer. Les Othoniens, après avoir placé sur les monticules des soldats mêlés avec des frondeurs du pays, parurent dans la campagne. La mer couverte de vaisseaux continuait encore l'aspect guerrier qu'offrait la terre. Les partisans de Vitellius sentirent leur faiblesse à la vue de l'armée ennemie; pour soutenir leur attaque, ils échelonnèrent sur les flancs et les sommets des hauteurs voisines les Liguriens auxiliaires et disposèrent leur infanterie derrière une masse de cavaliers destinés à commencer le choc. Les chevaux lancés sur les ennemis, expirent, culbutés et percés de traits, devant l'immobile phalange othonienne. Les frondeurs harcèlent les flancs de la cavalerie, et les pierres bondissent sur les cuirasses; des ponts des vaisseaux attachés au rivage partent une nuée de traits, et des trois points de la défense, des collines, de la plaine, de la mer, la mort, la déroute arrivent sur les ailes des flèches, des cordes sifflantes des arcs et des frondes. Les Othoniens se développent autour de l'ennemi, et rétrécissant leur cercle de bataille, leur carré d'airain, l'écrasent, et l'auraient anéanti, si la nuit ne fût venue rendre la victoire incomplète; car

les Vitelliens épargnés par le combat, parvinrent à regagner leur camp.

Cependant les partisans de Vitellius voulurent encore disputer la victoire; ils s'aperçurent que les Othoniens les surveillaient avec négligence. Aussitôt tombant sur les sentinelles, ils pénètrent dans le camp, égorgent, incendient, et une scène terrible s'agita dans le sang, dans le fer le long des vaisseaux d'Othon. La frayeur se calme, les ennemis reprennent leur assurance, et se retranchant sur une colline, se défendent et passent bientôt de la résistance à l'attaque. Le combat fut vif et meurtrier. La victoire se déclara encore pour les Othoniens; mais elle fut achetée par la perte des plus vaillans hommes. Alors, par une espèce de trève tacite [1], les deux partis s'éloignèrent, se retirant, les vaincus à Antipolis, les vainqueurs à Albingaunum, dans la Ligurie italique.

L'empire romain continuait à être disputé par d'ardens rivaux. Vespasien parut dans cet encan solennel, soutenu par sa renommée et ses légions. Othon était mort, et Vitellius apprit que les cohortes de l'orient avaient salué Vespasien empereur. Celui-ci avait dans Valérius Paulinus, intendant de la Narbonnaise, un ami dévoué. Né à Fréjus, Valérius Paulinus recevait de son

1. Velut pactis induciis. Tacit. Hist., l. II, c. 15.

titre de compatriote, de la douceur de son administration, de sa dignité, des moyens d'influence dont il se servit pour défendre les intérêts du nouveau César. Aussi toutes les cités de la province se déclarèrent-elles en faveur de Vespasien.

Un dernier effort fut tenté pour conserver la Narbonnaise à Vitellius ; Fabius Valens, forcé de quitter Pise, où les images de l'empereur étaient outragées, se rendit à Cimiez, et apprit de Marius Maturus la défection de la province. Il était venu dans la Gaule, espérant que cette contrée se soulèverait en faveur de son maître ; mais découragé par la prompte soumission de la Narbonaise, il livra aux flots son adverse fortune. Une tempête le jeta sur les Stœchades, et il tomba au pouvoir des navires de Paulinus.

Les Alpes Maritimes, la Narbonnaise, l'empire romain saluèrent l'avènement de Vespasien au pouvoir. Vespasien devait sceller l'anneau puissant qui rattacha pour toujours la Gaule à l'empire. L'intérieur de cette contrée tenta des derniers efforts d'indépendance. Son dernier éclat fut brillant, mais rapide. Il y eut un empire gaulois éphémère qui s'appuya sur ses Druides et sur ses vieux noms. De glorieux rebelles parurent armés pour défendre la vieille liberté des Brenn et des Bellovèse. Des légions romaines battues tendirent leurs mains sur les autels des

divinités celtiques, et jurèrent obéissance aux nouveaux chefs du pays. Un Sabinus proclamé empereur par les Gaulois, un Cerialis adressant d'énergiques paroles aux Trévires, aux Lingons, crurent relever la majesté de cet antique nom jadis si vénérable. Mais le coq de leurs bannières lutta en vain contre l'aigle de Rome; Velléda, belle d'inspirations, entourée d'hommages, jeta en vain ses paroles prophétiques au milieu des lances levées pour l'indépendance nationale, Rome écrasa tout, et la Gaule perdant son nom, oubliant ses nobles traditions se résigna au joug. Pourtant son énergique constitution, son empreinte forte et antique parut dans la part qu'elle prit comme sujette aux violens débats dont le colosse romain était tourmenté; elle proclama des empereurs, elle en cassa d'autres, et devenue romaine, elle sut encore inscrire son nom sur ces pages où tant de peuples éteignirent les leurs.

Quoique un assez long intervalle nous sépare encore de la formidable invasion des Barbares; pourtant la province joua, sous l'administration romaine, un rôle si retréci, que quelques événemens peu importans nous restent encore à décrire avant de peindre les nouvelles migrations du nord. Rome, dont le pouvoir s'écroula devant les Barbares, avait cependant répandu dans les veines de son empire cette vie puissante qui semblait devoir les faire battre si long-tems. Par-

tout le régime municipal s'était fortement organisé, la société romaine avait pénétré en tous lieux, et une administration savante et régulière tenait enchaînés les uns aux autres les membres du colosse latin. Eh bien! un fait singulier a été remarqué; cette société si fortement organisée en apparence, si éclairée, s'évanouit de la scène du monde, balayée par le souffle des guerriers du nord, et aucune plainte, aucune résistance honorable n'attestent son existence, ne signalent ses efforts au milieu des convulsions et des déchiremens de l'empire. Des légions campent *sur* le Rhin, sur la Meuse; elles se battent, résistent ou fuyent, et quand elles ont disparu, la tribu victorieuse plante ses pavillons sur le sol conquis, et les habitans reçoivent docilement leur joug. Cette société portait donc dans son sein des germes d'apathie et de mort. Qui pourtant l'avait façonnée? Rome, Rome tant louée par la sagesse de ses entreprises et l'habileté de sa politique. Et croyez-vous que lorsque déchaînée à travers les nations, la tribu barbare brisant les aigles, déchirant les drapeaux romains, marchait poussée vers ses mystérieuses destinées? croyez-vous que sur la route où brillaient ses lances, aucun monument d'une belle civilisation ne se montrât debout? Détrompez-vous, la Gaule était couverte de villes riches et peuplées; la horde passait sous d'élégans arcs-de-triomphe, près de

magnifiques cirques, et voyait devant ses yeux toutes les merveilles des arts. La civilisation était complète, la vie douce et brillante, et les barbares abattaient ces monumens, détruisaient ces plaisirs. Aucun effort social ne se levait contre eux; ils n'avaient qu'à vaincre les légions; la cité leur était dévolue. C'était là l'œuvre du despotisme; car celui-ci s'était, sans le savoir, créé une cause d'oppression qui finit par compléter sa chûte. Sans doute son fardeau si lourd, l'avilissement des peuples, une apathie profonde ont pu amener cette grande ruine; mais du moins ailleurs, avec ces causès et dans des circonstances semblables, on a vu des ligues, les sociétés se sont émues, des plaintes ont rétenti, des essais ont été faits. Ici, rien : silence et apathie. Il faut donc, pour saisir le véritable motif de tant de calamités, de tant d'insouciance, pénétrer plus avant dans l'état de la société romaine, telle que le despotisme l'avait faite. Ce fut lui qui en brisa les ressorts, en éteignit la vie. Le grand fait qu'avait entraîné le systême impérial et qui explique le phénomène que j'indique, c'est la dissolution, la destruction, la disparition de la classe moyenne dans le monde romain. Quand les Barbares parurent, elle n'existait plus, il n'y avait plus de nation.

Cette destruction fut amenée par le régime municipal, qui la rendit l'instrument et la victime

du despotisme impérial. Celui-ci ôta son énergie à la classe moyenne, en l'emprisonnant dans ce régime, afin de la briser à son gré. Il parvint à son but; mais il hâta sa propre ruine.

Les soldats romains rentraient dans leurs foyers après la conquête, bien différens en cela de ces nations qui cherchaient, en combattant, une patrie et s'établissaient sur le sol conquis. D'abord les Romains transportèrent les vaincus dans leur cité; plus tard, la condition des villes prises se présente sous trois aspects. Les unes ne reçurent pour leurs habitans que le titre de citoyens romains, et conservèrent leur sénat et leurs lois; d'autres furent admises dans la cité romaine, mais sans obtenir le droit de suffrage aux Comices de Rome. Pour d'autres, l'incorporation politique fut entière; leurs habitans eurent droit de suffrage à Rome comme les Romains. Celles-ci seules avaient à Rome une tribu.

Les villes ainsi admises à tous les droits de la cité romaine, s'appelaient *municipia*. Celles de notre province reçurent les droits de cité romaine dans toute leur plénitude.

Les droits, intérêts et offices municipaux étaient parfaitement distincts des droits, intérêts et offices politiques. Les premiers restaient attribués à la ville, et s'exerçaient sur les lieux et par les habitans; les seconds étaient transportés à Rome et ne pouvaient être accomplis que dans son enceinte.

Parmi les principales attributions locales, on doit ranger le culte, les cérémonies religieuses, les fêtes, l'administration des biens et des revenus particuliers du municipe, la police de la ville et une juridiction assez semblable à ce que nous appelons police municipale.

Le soin de régler toutes ces affaires locales était confié à des magistrats individuels nommés par les habitans, ou par la curie de la ville ou collége des Décurions, c'est-à-dire, de tous les habitans possédant un revenu territorial déterminé.

On a disputé sur l'origine du mot *decurio* ; les uns y ont reconnu un chef de dix familles comme le *Tunginus* des peuples germains, les autres y ont judicieusement vu un membre de la *curie* ; les Décurions finirent par être appelés *Curiales*.

Jusqu'au premier siècle de l'empire romain, l'existence politique et l'existence locale étaient parfaitement séparées; la première ne s'exerçait qu'à Rome, la seconde était concentrée dans les municipes. Mais quand le pouvoir impérial distribua seul les places, créa les lois, l'activité politique des citoyens diminua, et finit par cesser tout-à-coup. Alors ces hommes riches qui venaient aux Comices disputer les emplois, restèrent dans les municipes et reportèrent sur les affaires locales cette ardeur qui les poussait autrefois au milieu des scènes animées du champ

de Mars. La dignité des *Décurions* s'accrut ; le régime municipal fut dans toute sa splendeur et conserva long-tems une assez grande indépendance. Sa constitution fut plus régulière, ses droits plus étendus. C'était dans ce régime que la liberté, avec ses formes, ses élections, ses suffrages indépendans s'était réfugiée. Le décurionnat fut recherché avec ardeur ; celui qui le possédait ne pouvait être condamné à mort par une loi d'Adrien. Les garanties politiques étaient éteintes, tous les droits des citoyens, toutes leurs garanties ne se trouvaient que dans le régime municipal. Ainsi, graces à un concours heureux de circonstances, la liberté existait encore sous un despotisme écrasant.

Mais ce régime municipal qui avait recueilli les dernières étincelles de la liberté romaine touchait au moment de devenir un instrument de ruine et de cruelles déceptions dans les mains du despotisme. Le pouvoir central depuis Septime Sévère tombait en ruine ; les dangers qui le menaçaient croissaient de toutes parts, et son ressort et ses forces diminuaient. Les charges immenses qui pesaient sur lui, il ne pouvait plus les supporter, il fallait qu'il les rejetât sur d'autres. Trois dangers se dressaient devant lui avec leurs terreurs et leurs exigeances. Les Barbares renaissant sous la lance qui croyait les avoir exterminés, la populace ardente au Cirque et aux distribu-

tions de nourriture, la soldatesque, seul moyen de contenir ces dangers, et dont les prétentions croissaient en raison des services exigés d'elle. De plus, une société jeune, fervente, dont l'union était cimentée par d'admirables croyances, s'élevait au milieu de cet empire battu de tant d'orages; elle se constituait intérieurement, et chaque jour de nombreux adeptes cédant à la grande force d'expansion dont elle était douée, en embrassaient avec ardeur les symboles mystérieux. Je veux parler de la société des chrétiens. Ces deux causes, la ruine du pouvoir central et l'établissement du christianisme, ont miné et fait crouler le système municipal. Alors fut créée une vaste machine administrative qui étendit sur l'empire un réseau de fonctionnaires sans cesse occupés à en extraire les richesses pour les déposer entre les mains de l'empereur. Le pouvoir atteignait les revenus des villes et ceux des particuliers. A mesure que celui-ci, pour ne pas ployer sous le faix énorme de ses dépenses, rançonnait les villes, les charges locales augmentaient. La sédition enflammait à chaque instant une populace nombreuse qu'il fallait amuser, nourrir et contenir avec des frais immenses. Si les revenus d'un municipe ne suffisaient pas à tant de dépenses, la curie, c'est-à-dire le corps de tous les citoyens aisés, les décurions, étaient contraints d'y pourvoir sur leurs propriétés personnelles. L'em-

pereur les fit percepteurs d'impôts; l'insolvabilité des contribuables, l'insuffisance des revenus communaux étaient suppléés par leurs biens propres.

La condition de décurion devint onéreuse et insupportable; c'était pourtant celle de tous les habitans aisés. Aussi cherchait-on à en sortir, et à mesure que par un privilége impérial le nombre des décurions diminuait, le fardeau augmentait pour ceux qui restaient dans la curie.

Une foule de lois furent créées pour tenir le décurion renfermé, malgré lui, dans la curie, pour l'atteindre partout, à l'armée, à la campagne, afin de le rendre à cette curie qu'il voulait fuir, pour affecter ses biens et sa personne au service public. Mais, tandis que le despotisme forçait les citoyens à remplir, comme charges, des fonctions qui jadis avaient été des droits, la seconde cause que j'ai indiquée, le christianisme, cherchait à élever sur les ruines de la société municipale sa propre société.

Sous l'enveloppe de l'empire romain, le christianisme croissait sourdement, et fortifiait son existence. Il avait ses chefs, ses lois, son organisation; c'était une société véritable. En présence d'un paganisme qui ne suffisait plus à l'ardeur intérieure des esprits, cette religion procurait, seule, les joies de l'ame si ineffables, et trouvait dans ses sentimens et ses idées de quoi alimenter les cœurs et exercer l'activité de l'ima-

gination. Elle satisfaisait complètement ces besoins intellectuels que l'homme ressent toujours, même sous le faix de l'oppression et au sein du malheur.

La société municipale était, chaque jour, désertée, et le décurion entrait dans cette autre société dont l'évêque était le chef. Il y transportait toute son affection, tous ses sentimens, toute son activité, enfin son existence morale. Cette révolution opérée en droit ne tarda pas de passer dans le fait, et la conversion de Constantin ne fit que déclarer le triomphe de la société chrétienne et en accélérer les progrès.

Voilà, en peu de mots l'histoire du régime municipal. On l'a vu naître de la conquête, s'affermir par la liberté et périr par le despotisme. Il nous a montré la séparation des intérêts politiques et des intérêts municipaux; depuis, les habitans n'eurent plus de part à l'exercice des premiers, ils virent les seconds, dépouillés de toute garantie, disparaître peu à peu, et se dénaturer tellement, qu'ils devinrent des causes d'oppression. Tant sont nécessaires à la liberté l'alliance et l'exercice simultané de ces doubles droits, de ces doubles intérêts! La ruine du régime municipal a amené la destruction de cette classe moyenne, la seule qui offre à un état des gages de durée et de prospérité; elle fut anéantie par la dispense des fonctions curiales, et l'abolition de

toute influence de la population aisée dans les affaires de l'état.

Voici quel était le régime municipal sous les empereurs :

Les sujets de l'empire, au cinquième siècle, étaient divisés en trois classes : 1° les privilégiés, 2° les curiales ; 3° le menu-peuple. Je ne parle que des ingénus. Les sénateurs, le clergé, la milice cohortale, les militaires, soit légionnaires, soit prétoriens, composaient les classes privilégiées. Les habitans des villes possédant une certaine fortune territoriale étaient curiales, quand ils n'étaient pas privilégiés. Le menu peuple formait la masse de ceux qui, par le défaut presque total de propriétés, ne pouvaient être rangés parmi les curiales.

Le privilége le plus recherché était l'exemption des fonctions et des charges municipales. Les curiales avaient, pour fonctions, d'administrer les affaires du municipe, et de percevoir les impôts publics, sous la responsabilité de leurs biens propres en cas de non recouvrement. S'ils parvenaient au terme de la carrière municipale, après avoir échappé à toutes les chances de ruine dont elle était semée, ils recevaient assez souvent le titre de comtes, et étaient dispensés de rentrer dans les fonctions municipales.

Pénétrons maintenant dans la curie, et voyons quelle était la condition de ceux qui la compo-

saient, non pas à l'égard de l'état et à l'égard des autres classes de citoyens, mais dans le sénat municipal et entr'eux. Nous retrouverons ici des formes et des principes de liberté.

Tous les curiales appartenaient à la curie et y siégeaient; un registre, *album curiæ*, recevait leurs noms dans un ordre indiqué par la dignité ou l'âge. Le magistrat supérieur du municipe, *duumvir*, *ædilis*, *prætor* ou autre les convoquaient pour délibérer sur une affaire, et ils donnaient leurs avis et leurs suffrages; la majorité des voix décidait. Il fallait au moins les deux tiers des curiales pour valider une décision.

Le terrain qu'embrassaient les délibérations était un peu vague; la nomination des magistrats et des officiers municipaux se trouvait entièrement dévolue à la curie.

Dans certaines occasions, il fallait la réunion de tous les habitans des municipes, curiales ou non, pour décider une affaire : telle, par exemple, que la vente d'une propriété communale. Mais le pouvoir despotique, qui tend toujours à tout centraliser, cherchait à restreindre l'indépendance des curies, et allait s'immisçant sans cesse dans leurs délibérations. Ainsi l'autorisation du gouverneur de la province était nécessaire pour ériger des constructions nouvelles; la curie se voyait contrainte de réclamer cette autorisation dans une foule d'autres circonstances;

et une fois que le pouvoir judiciaire et le pouvoir fiscal se trouvèrent concentrés entre les mains des fonctionnaires impériaux, alors toute indépendance fut ravie aux curiales, devenus les derniers agens de l'autorité souveraine. La voie de réclamation ou d'appel soumit aux décisions suprêmes du despotisme les décisions combattues de la curie.

Si la nomination aux emplois municipaux resta toujours entière au pouvoir de la curie, cette faculté devint illusoire lorsque les élus à des charges si onéreuses purent faire annuler leur élection, pour peu qu'ils eussent quelque crédit auprès du gouverneur. Ainsi sous cette enveloppe de liberté apparente, se cacha le despotisme et s'éteignit l'indépendance. Deux sortes d'officiers municipaux existaient : les premiers, nommés *magistratus*, avaient des honneurs et une certaine juridiction; les seconds, *munera*, étaient des employés sans juridiction et sans dignité particulière. La curie nommait aux uns comme aux autres; les magistrats proposaient les citoyens jugés propres aux *munera*.

Les magistrats étaient :

1° *Duumvir*, aussi appelé *quatorvir*, *dictator*, *ædilis*, *prætor*. Sa charge, dont la durée n'excédait pas une année, est assez bien rappelée par celle de nos maires.

2° *Ædilis*: l'inspection des édifices publics,

des rues, des approvisionnemens de grains, des poids et mesures le concernait.

3° *Curator reipublicæ*; sa principale attribution était l'administration financière.

Les employés (*munera*) étaient :

1° *Susceptor*, percepteur des impôts ;

2° *Irenarchæ*, commissaire de police ;

3° *Curatores*, employés qui se partageaient les services municipaux ; *curator frumenti*, *curator calendarii* ;

4° *Scribæ*, employés subalternes, au nombre desquels il faut ranger les *tabelliones*, notaires.

Enfin une magistrature municipale imposante fut créée par le despotisme, quand il s'aperçut que les villes rançonnées par ses agens se débattaient vainement sous les coups d'une fiscalité dévorante et que les magistrats étaient impuissans pour protéger la population des cités. Celui qui était revêtu de cette magistrature se nommait *defensor*. Il eut pour mission de défendre, contre l'oppression et l'ingratitude des agens impériaux, le peuple et surtout les pauvres. Le *defensor* devint le premier fonctionnaire du municipe ; deux appointeurs accompagnaient ses pas ; il condamnait à une amende dont la valeur ne s'élevait pas au-dessus de 300 *aurei*. De plus, pour accorder plus d'importance à ses fonctions, il lui fut permis de porter ses plaintes directement au préfet du prétoire, en franchissant les degrés subalternes

de l'administration, et la loi voulut que tout le municipe concourût à sa nomination. Les évêques furent dans la suite investis le plus souvent de cette magistrature qui ne contribua pas peu à augmenter leur influence et leur crédit.

D'après ce court aperçu sur le régime municipal, on s'est aisément convaincu que les principes du despotisme s'y montrent à côté de ceux de la liberté. La fortune, et non la naissance, sans aucune limite de nombre, introduisait dans la curie; les magistrats librement élus, administraient, car une assemblée ne peut le faire. Dans certaine circonstance, la ville entière était appelée à délibérer ou à élire. Voilà pour la liberté. Mais la dignité de curiale devint un fardeau. Elle répondit de l'insolvabilité des habitans qui ne payaient pas l'impôt, elle suppléa à l'insuffisance des deniers publics, elle fut exploitée et ruinée par l'autorité. Ainsi ses magistrats nommés par la curie, ne sont que les agens secrets du despotisme, qui par une combinaison habile en apparence les force de dépouiller à son profit les citoyens; leur élection peut être annulée par le gouverneur, et toute sanction est refusée à leurs décisions. Voilà pour le despotisme.

De tout ceci résulte une grave leçon; la liberté peut bien n'être pas où son apparence brille encore. Le despotisme lui laisse quelquefois ses formes, mais lui ravit toujours toute son action,

Pour qu'elle subsiste réellement, il faut que ceux qui la possèdent n'aient point en main une vaine ombre d'autorité, mais que l'exercice du pouvoir réel dont ils sont investis se lie à celui de tous les pouvoirs. Pour être libre, il faut participer à l'autorité suprême. Dépouillez les libertés de leurs droits, et les droits de leurs pouvoirs, vous anéantissez et les droits et les libertés.

Un grand fait s'est déjà accompli, l'établissement du christianisme. Cette religion ne cache pas son origine au sein des traditions fabuleuses, à côté du berceau ignoré des premières sociétés; elle brille d'un grand éclat historique, et comme la liberté, elle a été scellée par le sang, témoignée par le martyre, propagée par l'association, défendue et prêchée par les livres et la parole. Une sublime entreprise, celle de marcher à la conquête des intelligences, fut arrêtée dans la salle où la foi nous révèle des langues flamboyantes balançant leurs triangles de feu sur des têtes inclinées. La porte du cénacle s'ouvre, et le christianisme en sort. Le voilà s'avançant sur ces routes qui conduisent à la savante Athènes, à la voluptueuse Corinthe, à la pompeuse Rome. Un bâton soutient sa marche, une croix la protège. Et tandis que, portant sa flamme dans leur sein, des pêcheurs arrachés aux filets du lac salé de Tibériade, se partagent, comme les capitaines d'Alexandre, le monde devenu leur conquête; un

homme terrassé sur le chemin de Damas, se relève sous la foudroyante apparition, et répand dans l'Asie, dans l'Europe, au sein des villes, ces lettres où tant de génie éclate sous l'âpreté d'un style véhément et sombre. Voyez quelle activité! c'est ainsi que les intelligences se conquièrent. Des associations se forment partout; le supplice se dresse devant elles, elles grandissent sous le fer. On les poursuit à l'éclat du jour, les catacombes les reçoivent. Et puis, une lettre écrite de Césarée, sur un parchemin poli par l'Égypte, repose plusieurs mois sur le sein d'un marinier converti; le vaisseau aborde à Smyrne, à Corinthe, à Ostie. Les chrétiens se rassemblent dans un lieu secret, et le prêtre de la nouvelle communion, recevant cette lettre sainte, en baise les caractères sacrés. A travers un nuage de larmes, ses yeux lisent les noms de Paul ou de Pierre. Ainsi, un lien intellectuel commence déjà à étreindre le monde. De plus, des hommes partent de l'Orient et abordent à toutes les terres connues pour y prêcher l'Évangile. La guerre est déclarée au paganisme; ce vieux culte chancèle sur sa base, vainement protégé par les miracles des arts et les pompes de ses fêtes. En Gaule, les lumières du christianisme ne tardent pas à pénétrer; mais des récits que la savante antiquité repousse, égarent, ici, nos recherches. A l'ombre des cloîtres, naquirent des légendes fabuleuses,

écrites par des moines crédules ; l'histoire ne doit pas y chercher la preuve de ces faits qu'une judicieuse érudition écarte.

Marseille, dans l'exaltation de sa foi pieuse, a voulu que le sceau du christianisme fût empreint sur son front antique par les mains d'un disciple du Christ. Son imagination du moyen-âge accrédita un poétique récit. Un jour, disait-elle, battue par les flots, sans voiles et sans rames, une barque, qu'un vent, obéissant à de célestes décrets, poussait vers la Gaule, aborda à son rivage. Lazare, Marthe et Magdeleine, ses sœurs, Maximin, Célidoine, Joseph d'Arimathie en descendirent. Les Juifs les avaient livrés aux flots, certains qu'un prompt naufrage ferait bientôt disparaître la nacelle dépouillée de ses voiles et de ses rames. Lazare prêcha la religion, qu'il scella de son sang, à Marseille ; Maximin et Célidoine l'annoncèrent à Aix, et Marthe à Tarascon, où elle signala sa mission par la victoire remportée sur un monstre dont la figure épouvante encore, placée sur nos autels, les habitans de nos campagnes. Dans nos livres saints, la tête de Magdeleine reluit de l'éclat des diamans, s'inonde de parfums, se pare de tresses ondoyantes ; le voile de la pénitence la couvrit enfin. Cette pécheresse fameuse vint, toujours d'après nos naïves traditions, illustrer par ses larmes, trois grottes encore vénérées dans la contrée. D'abord elle vi-

sita celle qui s'étend sous l'abbaye de St-Victor; puis, après s'être renfermée quelque tems dans la caverne que l'église des Aigalades recèle dans son humide enceinte, elle s'avança à travers la forêt chantée par Lucain, et s'étendant depuis Marseille jusqu'au mont Cassien.

Toutes ces traditions accueillies par des historiens provençaux, sont vivement combattues; et la critique s'appuyant sur des textes authentiques, a placé au troisième siècle de notre ère l'établissement du christianisme dans la Gaule. Des reliques venues d'Orient, après le règne de Constantin, et déposées dans tous les lieux où St-Lazare est encore honoré, ont donné lieu à ces croyances attaquées; il paraît même que ce fut après le neuvième siècle qu'elles commencèrent à s'accréditer. [1]

1. Dans le martyrologe d'Usvard, moine de Saint-Germain-des-Prés, fait par ordre de Charles-le-Chauve, en 875, et dont il existe un manuscrit du onzième siècle, in-4°, en parchemin, dans le cabinet de M. de Cambis à Avignon, la fête du Lazare ressuscité et de sa sœur Marthe, est mentionnée en ces termes au 17 décembre: *Eodem die, beati Lazari quem Dominus Jesus in Evangelio legitur ressuscitare à mortuis. Item beatæ Marthæ sororis ejus, quorum venerabilem memoriam extructa ecclesia non longè à Bethaniâ, ubi è vicino domus eorum fuit conservata.* On voit par là que la tradition de l'arrivée de Lazare et de ses sœurs en Provence n'existait pas au neuvième siècle, sans quoi Usvard en aurait fait mention, d'autant plus que les princes carlovingiens, bienfaiteurs de l'église de Provence, n'auraient pas manqué cette occasion de montrer leur piété. *Statistique des Bouches-du-Rhône*, *t. 1*, *p.* 69. Voyez l'*Histoire de Marseille*, par Augustin Fabre.

Malgré une foule d'imposans témoignages, je ne veux point me ranger à la suite de ces historiens intrépides qui, bravant de pieux anathêmes, ont ravi à notre métropole son premier évêque, à la Ste-Baume sa célèbre pénitente. Je respecte les vieilles traditions, et veux laisser s'accomplir, dans la ferveur d'une foi antique, les pélerinages annuels à la forêt de Magdeleine. Qu'on continue à chanter sous ses dômes mousseux un pieux cantique dont la poésie n'est pas sans élan et sans originalité ; qu'on s'abreuve à la source mystérieuse si pure et si sombre au fond de la grotte ; qu'on entonne de religieux versets dans le chemin raboteux du St-Pilon, où des oratoires s'élèvent de distance en distance ; je ne viendrai pas désenchanter ces lieux saints, briser l'auréole de la pénitente, et railler une dévote pratique d'une époque de ferveur chrétienne.

Le premier évêque chrétien qui vint prêcher la religion nouvelle à Arles, fut St Trophime. Une érudition peu éclairée le proclama compagnon de St Paul. Mais comment le disciple se serait-il trouvé à Arles l'an 63 de J. C., époque où l'on suppose faussement que St Paul a passé par les Gaules, puisque Trophime était malade à Milet, en Asie, l'an 64. Les Grecs assurent que ce compagnon de Paul eût la tête tranchée sous le règne de Néron. Il faut donc renoncer à voir dans le premier évêque d'Arles le disciple de l'apôtre des Gentils.

Grégoire de Tours a écrit que sept évêques vinrent prêcher la foi dans les Gaules sous le consulat de Dèce et Gratien ; il nomme Trophime parmi ces sept missionnaires. Le consulat de Dèce et de Gratien correspond à l'an de J. C. 250. Quelques savans, avançant l'époque des prédications de Trophime, les ont placées à l'an 250, quand Fabien occupait la chaire de Pierre, et que Philippe, parvenu à l'empire, permit le libre exercice du christianisme. Papon, qui a trouvé sur le catalogue des évêques d'Arles deux prélats, Marcien et Régulus, occupant le siége avant 250, fait remonter la mission de S[t] Trophime, à l'an 150 de l'ère vulgaire. Il s'appuye sur le témoignage de dix-neuf évêques, qui assurèrent en 450 que Trophime avait été le premier évêque des Gaules. Or, puisque S[t] Pothin, évêque de Lyon, a subi le martyre l'an 170, il s'ensuit, ajoute-t-il, que S[t] Trophime siégea l'an 150 de J. C. Ce prélat donna son sang pour la nouvelle croyance. [1]

1. Voici le passage de Grégoire de Tours, qui est relatif à S[t] Trophime :

Sub Decio et Grato consulibus, sicut fideli recordatione retinetur, primum ac summum Tolosanæ civitatis S. Saturninum habere cœperat sacerdotem. Hic ergò missi sunt, Turonicis Gatianus episcopus, Arelatensibus Trophimus episcopus, Narbonæ Paulus ep., Tolosæ Saturninus ep., Parisiacis Dyonisius ep. Arvenis Stremonius ep., Lemovicinis Martialis destinatus est ep., Gatianus verò, Trophimus, Stremoniusque et Paulus atque Martialis, in

Deux ennemis conspirèrent la ruine du christianisme, la persécution et l'hérésie. A peine cette religion commençait-elle à briller dans la Gaule, que l'empereur Dèce fulmina contr'elle des édits d'une sévère proscription. La foi des néophites fut mise à l'épreuve du supplice, et les arrêts des juges romains suspendirent en Provence les progrès du nouveau culte. Aussi, les annales ecclésiastiques ne citent plus aucun évêque, aucun fait qui se rattache aux prédications du christianisme. D'un autre côté, une hérésie, celle des novateurs, infecta le siége d'Arles. Marcien, qui l'occupait en 253, fut signalé au pape Etienne, par Cyprien, évêque africain, comme un fauteur d'opinions erronées; sa déposition fut, à ce qu'il paraît, ordonnée par l'évêque de Rome.

Des auteurs ecclésiastiques placent à l'an 266 une invasion de Barbares allemands, que conduisait un roi nommé Crocus. Cette horde s'empara d'Avignon, d'Arles, disent-ils, et y persécuta les chrétiens; mais cette opinion ne peut guère se soutenir en présence des écrivains qui reculent la guerre de Crocus au commencemeut du cinquième siècle.

Dans ce tems où de si grandes calamités pesaient sur les peuples, nous voyons la religion

summâ sanctitate viventes post acquisitos ecclesiæ populos, ac fidem Christi per omnia dilatantem, felici confessione migrârunt. *Greg. Turo.*

reur qui l'anime contre les sectateurs du nouveau culte ne tarda pas à se déployer dans toute son énergie. A cette époque, 292, se trouvait à Marseille un légionnaire, Victor, qui occupait un emploi élevé dans la milice impériale. Converti au christianisme, sa ferveur naissante lui fesait braver la colère du maître du monde. Quand la nuit enveloppait la cité, il visitait ses frères, raffermissait leur foi et excitait leur ardeur. Des soldats le surprirent et le conduisirent devant Astore et Eutyque, préfets romains. Le langage qu'il tint devant ses juges fut énergique; il dit qu'un homme mort sur la croix lui paraissait un plus digne maître que l'empereur. Les préfets le firent mener devant Maximien Hercule.

La rage éclata dans les yeux de ce prince, quand il vit ses faveurs rejetées et ses menaces méprisées par le courageux néophite. Debout devant son tribunal, Victor fut inébranlable Le César ordonna qu'on garrottât ses pieds et qu'on le traînât dans les rues de Marseille. La cité phocéenne était encore sous l'empire de la religion de ses pères. Aussi, ses habitans accourent-ils en foule pour contempler le spectacle d'un homme déchiré sur le sol, et marquant le passage de son supplice par une longue trace de sang. Autour de ce corps meurtri, des cris d'imprécations retentirent; et tandis que les soldats emportaient en courant la proie chrétienne, des injures, des

coups tombaient sur des plaies saignantes, sur une tête où l'enthousiasme de la foi respirait dans toute sa sérénité. Pour Marseille payenne, c'était une route d'ignominie marquée par les lambeaux d'une chair suppliciée; pour Marseille chrétienne, ce fut ensuite une marche triomphante, à laquelle rien ne manqua, ni les concerts des anges, ni les imprécations de ces *insulteurs* qui, à Rome, escortaient le char du héros.

Victor fut ramené vivant encore devant les préfets. Ceux-ci descendirent à la prière ; ils exhortèrent le martyr à ne pas s'exposer à la perte de la vie, à subir un trépas dans des tourmens insupportables pour rester fidèle à un homme mort sur la croix. « Tu veux, insensé, lui dirent-« ils, des biens imaginaires que tu places dans un « monde inconnu, une gloire dont les palmes ca-« chées paraissent resplendir à tes yeux fascinés « dans les vapeurs de l'air ; songes que ta mort « sera la honte de ta famille, et que le supplice, « apprêtant ses pointes de fer, ses chevalets, ses « lanières, va s'abattre sur ta chair déjà déchirée. »

Les légendes ont recueilli la réponse de Victor ; elle dut paraître étrange au paganisme ; car elle annonçait un ordre d'idées inconnues à la sagesse du portique. Le martyr, les yeux radieux et levés vers le ciel, s'écria : « O juges ! que me « parlez-vous de la faveur des César, de la gloire « périssable de ce monde, des dignités attachées

« à vos noms de tribuns, de préfets, de consuls?
« L'aigle de vos drapeaux, quelqu'élevé que soit
« son vol, ne peut, comme l'ame, franchir ces
« limites au delà desquelles un monde éblouis-
« sant se révèle. C'est là que ce Dieu, que vous
« avez attaché à une croix, réserve des délices
« ineffables à ses enfans ; et vous voulez que ces
« biens du ciel, je les sacrifie à un culte, l'opprobre
« de la terre. Oh! ils sont étranges vos dieux!
« Ici, s'asseoit le préteur qui fouille dans ses lois
« pour punir le viol, l'inceste, l'adultère, le par-
« ricide; et là haut, les nuages dorés de votre
« olympe forment les fantastiques demeures du
« viol, de l'inceste, de l'adultère revêtant les
« formes corporelles d'un Jupiter, d'une Vénus,
« d'un Mars, d'un Priape. Dans vos fêtes, d'im-
« pures images sont étalées; dans vos hymnes,
« on loue des crimes qu'au prétoire on punit. Et
« vous voulez que ma main brûle un encens sa-
« crilége à tant d'infamies! Le Dieu que j'adore,
« est un Dieu de perfection et de miséricorde;
« devenu homme pour nous, il a laissé aux chré-
« tiens l'exemple de sa vie vertueuse, cachée et
« méprisée. Je veux mourir pour lui. »

Son vœu fut exaucé. Appliqué à la torture pendant trois jours, placé sous une meule de moulin dont l'essieu se brisa, quand la roue s'apprêtait à tourner sur les os broyés du martyr, il eut enfin la tête tranchée.

Sa constance dans les fers avait converti au christianisme les trois soldats Alexandre, Longin et Félicien, préposés à sa garde; aussi les mit-on à mort. Leurs corps et celui de Victor jetés dans les flots, furent ramenés au rivage, et placés par les chrétiens dans une caverne taillée dans le roc. Cette grotte devint illustre ; un monastère appuya sur elle les murs de son église, les tours de sa vaste enceinte.

D'autres martyrs fécondèrent de leur sang la terre de Provence. Pons, à Cimiez, issu d'une famille sénatoriale, avait, en 258, subi la mort pour la confession du Christ. Genez, à Arles, secrétaire du magistrat de cette ville, ayant courageusement refusé de signer l'arrêt de mort lancé contre les chrétiens, avant même d'avoir reçu le baptême, esssaya, en traversant le Rhône à la nage, d'échapper à ses bourreaux; mais il reçut la mort quand il eut atteint la rive du fleuve.

La persécution s'éteignit tout-à-fait quand Constance-Clore accorda aux chrétiens une éclatante protection. Son fils Constantin, après les avoir admis à sa cour, dans son armée, finit par embrasser leurs croyances ; et le christianisme s'assit sur le trône impérial.

Ici, s'ouvre l'ère des conciles. Constantin se plut à convoquer ces assemblées où des évêques réunis, décidaient, sans appel, des questions d'or-

dre et de dogme. A peine une hérésie surgissait-elle, que, par la volonté du prince, des prêtres éminens en dignité, arrivaient, des diverses églises, dans la ville désignée pour le concile. Là des discours ébranlaient les esprits ; les textes se croisaient, se combattaient ensemble, et les voix réunies formulaient l'article souverain qui foudroyait une erreur ou contenait une loi de discipline ecclésiastique. L'activité de l'homme se réfugia dans ces graves et dignes assemblées ; sa liberté y retrouvait ses formes, ailleurs oubliées, et jamais arrêts ne furent plus rigoureusement suivis que ceux dont un concile promulguait la souveraine puissance ; car la sanction divine ne leur manquait pas aux yeux des chrétiens.

Les donatistes, sectaires nombreux en Afrique, rejetaient la communion de Cécilien, évêque de Carthage ; ils l'accusaient d'avoir été sacré par un prélat qui avait remis aux payens les saintes écritures pour être livrées aux flammes. Persécutés avec violence, ils adressèrent une requête l'an 313, à Constantin, et demandèrent d'être jugés par les évêques gaulois. Leur vœu fut exaucé. Trois des évêques de la Gaule les plus renommés par leur science et leur piété, Materne de Cologne, Rhetice d'Autun et Marin d'Arles furent invités par Constantin à se rendre au concile que St Melchiade tint à Rome. On condamna les donatistes. Ils ne se crurent pas définitive-

ment jugés, et l'empereur, auprès de qui ils s'appelèrent, convoqua un nouveau concile à Arles, pour le premier du mois d'août. On y fulmina encore contre les donatistes. Cette assemblée ne se sépara qu'après avoir fait vingt-deux réglemens regardés comme les premiers canons de l'église gallicane. Quarante-cinq évêques y assistèrent. Marin d'Arles est inscrit le premier sur les actes qui nous sont restés ; le treizième nom est celui d'Oresius, premier évêque de Marseille.

On peut citer, parmi les dispositions les plus remarquables de cette assemblée, le canon qui décida que la fête de Pâques serait célébrée, dans toute la chrétienté, le même jour ; des églises l'avaient alors fixée au quatorzième jour de la lune de Mars. Un autre par lequel l'excommuniation était lancée contre les mimes et les conducteurs de chars, dans le cirque. Un autre encore qui écartait, pendant quelque tems, de la communion, les filles mariées à des payens. D'après ces réglemens, on voit la tendance de l'église à s'emparer de tous les pouvoirs. Quand l'autorité civile tombait en lambeaux, elle, sans légions, armée de sa puissance spirituelle et de sa foudre éclatant dans un seul mot : anathême, enlaçait la vie de mille liens ; disait à l'esprit : tu croiras ou tu rejetteras ce dogme ; au cœur : tu feras ou tu t'abstiendras de cet acte ; et l'esprit et le cœur obéissans déposaient leurs plaintes

devant cette nouvelle autorité qui n'avait à ses ordres que des milices invisibles.

Tels sont les faits qui marquent l'introduction de la religion chrétienne dans les Gaules. Prêchée d'abord par des missionnaires venus de l'Orient, elle se cache dans l'ombre et recrute ses adeptes en silence. La persécution qui l'épie, se déchaîne contre son enfance; des supplices infligés à des idées ensanglantent nos villes; la tête de S[t] Victor tombe sous le fer à l'endroit même, s'il faut ajouter foi à la tradition, qu'on appelle aujourd'hui place de Linche. Enfin la politique impériale associe à ses projets ce culte naguère proscrit et méprisé; le *labarum* flotte dans les armées, et le signe d'une croix brille aux fronts des bannières.

Maximien-Hercule ayant déposé la pourpre pour la seconde fois, se retira auprès de Constantin son gendre; mais il nourrissait dans son cœur l'espérance de voir de nouveau les aigles et les faisceaux annoncer sa marche impériale. Aussi, tandis que Constantin livrait des combats sur le Rhin, il rassembla des légions sur la place publique de Trêves; et les héraults le proclamèrent César pour la troisième fois. Constantin accourt pour briser cette autorité usurpée; Maximien s'empare des trésors et vient essayer à Arles de rechauffer en sa faveur le zèle attiédi de quelques cohortes. Constantin paraît sur le Rhône, quand

ce vieil empereur avait à peine eu le tems de mettre Arles en état de défense.

Marseille reçut alors dans ses murs le beau-père de Constantin. De hautes murailles flanquées de tours, l'investissaient. Derrière ces remparts relevés par la générosité de Crinias, Maximien crut qu'il pourrait braver la colère de Constantin. Marseille fut assiégée ; les échelles trop courtes ne purent atteindre la hauteur des murs. Tandis que l'assaut impuissant frémissait, armé de ses machines, autour de la ville, Maximien parut sur les remparts. Constantin lui reproche avec douceur sa trahison. Aux paroles calmes de l'empereur, le vieux César s'emporte ; ses gestes expriment l'insulte; sa voix, l'invective. Tandis que les deux rivaux s'apostrophaient ainsi ; les portes de la ville s'ouvrent, les soldats de Constantin pénètrent dans Marseille, s'emparent de Maximien et le livrent, chargé de liens, à son gendre.

On le conduisit à Arles. Maximien ne fut point désarmé par la générosité du vainqueur qui respecta ses jours. Dans ce palais impérial où des honneurs consolèrent encore sa puissance déchue, il médita de nouveaux complots, et ce fut sur sa fille *Fausta*, épouse de Constantin, qu'il compta pour l'exécution de ses horribles projets. Adroit, insinuant, il essaya d'enlaçer sa fille de ses prières, de ses flatteries ; et quand il crut que son langage perfide avait ému le cœur de l'impéra-

trice, il dévoila sa trame. La couche impériale devait être souillée d'un nocturne assassinat; et le poignard y surgira; ainsi le veut le vieux César. Fausta laissera la porte de la chambre ouverte et dispersera les gardes à l'aide d'un prétexte, afin que la vigilance n'épie point les pas du crime qu'assoupiront les tapis de l'Asie.

Fausta a l'air de se prêter à tant de criminelles manœuvres; la nuit est choisie, elle se hâte de révéler ce complot à Constantin. Des mesures sont prises pour surprendre Maximien, quand, reprimant son haleine et interrogeant le bruit, il viendra, son épée à la main, plonger un coup sourd dans une poitrine nue.

Maximien se lève dans la nuit, et parcourt en silence les galeries du palais, où arrivait la voix du fleuve. Il se nomme aux gardes, et leur dit qu'il avait hâte d'aller raconter à son gendre un songe dont son sommeil avait été troublé. Il pénètre dans l'appartement impérial, et marchant droit au lit, il y enfonce une épée qui traverse le sein d'un homme endormi. Radieux et satisfait, il n'essuie pas l'épée, mais emplissant le palais des éclats de sa voix tonnante, il annonce la mort de Constantin, et appelle les soldats autour de sa personne impériale. Tandis que les flambeaux éclairent en tumulte la vaste salle, et que le César assassin dessine une majestueuse attitude autour des légionnaires accourus, une

porte s'ouvre, et Constantin, suivi de soldats, tombe aux yeux de son meurtrier comme une apparition infernale. Maximien reste stupéfait. Un nouveau remords, un nouveau tourment lui sont reservés. On jette à ses pieds le cadavre de l'homme qu'il avait tué; c'était celui d'un eunuque choisi par le caprice impérial pour servir d'épreuve dans cette nuit de crime.

Maximien fut invité à se choisir tel genre de mort qu'il voudrait. Prenant alors une corde et l'attachant à une poutre, il s'étrangla de ses propres mains.

Cet empereur romain dont la fin fut si misérable, n'a pas été oublié par nos vieilles chroniques. Un ancien auteur assure que le tombeau où son corps était renfermé fut trouvé au onzième siècle; son nom gravé sur la pierre attestait assez l'hôte illustre qui y était renfermé. On ouvrit ce tombeau; l'empereur romain, graces à une liqueur odorante dont des coupes étaient encore remplies, étala ses cheveux noirs, ses chairs blanches, sa barbe épaisse. Rayambaud, archevêque d'Arles, ordonna que ce cadavre fût jeté dans les flots. Mais, ici, un singulier spectacle étonna nos pères [1]. Les flots qui reçurent le corps de Maximien se mirent incontinent à bouillonner; une fumée y assit les bases noires

1. Chronicon novaliceace, lib. 5.

et mouvantes de ses colonnes empestées, et ce rideau lugubre fut tout-à-coup déchiré par de larges flammes. Le chroniqueur ajoute que cela causa de l'étonnement à tous ceux qui le virent.

J'ai déjà dit que la ville d'Arles fut chère à Constantin. Fausta, sa femme, y demeura long-tems, et y donna le jour, le 13 août 316, à son fils aîné, qui porta le même nom que son père. L'empereur, qui se trouvait alors à Arles, ordonna des jeux et célébra des fêtes, pour montrer la joie que cet événement lui fesait éprouver. L'enceinte d'Arles prit à cette époque l'aspect de la capitale du monde; rien ne lui manqua : ni la présence du maître du monde, ni l'éclat d'une cour orientale, ni les divertissemens du cirque. Constantin réforma toute l'administration, il divisa la Gaule en dix-sept provinces et en cent-quinze cités; il conserva les titres de ducs et de comtes aux gouverneurs de province, publia un grand nombre de lois, qui changèrent les formes de la justice, et employa tout son pouvoir pour hâter les progrès du culte qu'il avait embrassé.

Un des successeurs de Constantin, Constance, embrassa l'arianisme, et voulant que les foudres d'une assemblée d'évêques tombassent sur Athanase, patriarche d'Alexandrie, il convoqua à Arles, en 353, un concile. *Saturnin*, évêque de cette ville, le présida. Presque tous les prêtres qui s'y rendirent adhérèrent à la condamnation

d'Athanase, antagoniste redoutable de la secte d'Arius. Cette même année 353, Constance fit célébrer à Arles l'anniversaire de sa naissance, avec une magnificence inouïe; des fêtes impériales resplendirent encore dans cette ville. L'année suivante, il la quitta pour une expédition contre les Allemands.

Aucun fait remarquable ne se lie à l'histoire de Provence depuis cet empereur jusqu'à Honorius. Sous Valentinien, une révolte émut la Viennoise. Valentinien avait nommé, gouverneur des Gaules, un franc appelé Arbogaste. Celui-ci voulut faire un empereur; il choisit un professeur de rhétorique du nom d'Eugénius, et lui promit le pouvoir, pourvu qu'il tuât Valentinien alors à Vienne. Eugénius commet le meurtre, et les soldats d'Arbogaste le saluent empereur.

Théodose accourt pour punir son rival et venger Valentinien. Il bat et prend Eugénius, qu'il fait mettre à mort. Arbogaste, vivement poursuivi, s'enfonce une épée dans le sein et expire.

Honorius monte sur le trône impérial, et s'y asseoit à côté d'Arcadius, son frère. Ici commence cette longue chaîne de calamités qui pesèrent sur le monde romain, jusqu'à sa ruine complète. La Provence sera désolée comme le reste de la Gaule. Des peuples du nord préparent leurs arcs et emplissent leurs carquois; des invasions s'apprêtent, des nuées menaçantes chargent l'horizon.

Tandis que les barbares sillonnent la terre des Gaules, que les légions n'opposent qu'une résistance facilement surmontée à leur marche envahissante, les exigeances du fisc impérial redoublent. Aujourd'hui, c'est l'ouragan des barbares qui s'abat sur un canton; demain, quand la tempête est allée porter ailleurs ses éclats, arrivent les exécuteurs des taxes qui rançonnent impitoyablement un peuple sillonné par le fer des Goths. Au milieu de ces désordres, la pourpre impériale, les aigles, le nom de César parés d'un vain éclat encore, éblouissent et excitent des prétentions rivales. Lorsque Honorius languissait sous les baldaquins soyeux de son palais d'Asie, les légions cantonnées en Bretagne proclamèrent successivement trois empereurs, et le troisième, dont le nom *Constantin* leur avait paru d'un heureux augure, fut reconnu en 407 par la Gaule, et en 408 par l'Espagne. Cet usurpateur fixa sa résidence à Arles, en s'entourant pendant quelque tems des prestiges de la puissance impériale. Honorius lui conféra le titre d'Auguste. Tandis qu'il recevait ces marques inattendues de déférence arrachées à la faiblesse, un de ses généraux nommé Géronce, se révolte et vient l'assiéger dans Arles. Honorius fait marcher une armée, commandée par Constance, au secours de Constantin; mais elle finit par agir contre ce dernier, car Géronce se vit abandonné

de ses soldats, et Constantin fut assiégé par le lieutenant d'Honorius. Les Francs accourent au secours de Constantin; ils furent battus près de Tarascon, et leur empereur se livra à l'ennemi après un siége de quatre mois.[1]

Lorsque la Gaule servait ainsi de théâtre aux guerres d'invasion, aux combats que se livraient les prétendans à un empire sur lequel tant d'orages fondaient de toutes parts; la religion chrétienne, qui devait, seule, rester debout au milieu de ces ruines, se fortifiait de plus en plus. Le vainqueur, le vaincu s'enrôlaient sous ses bannières; et, si l'épée marquée de son sceau tombait des mains affaiblies des maîtres du monde, elle se hâtait d'orner de sa croix celle qui brillait au poing du barbare. Ses conciles se multipliaient au bruit des combats, dans des villes menacées par les siéges, ou conservant sur leurs murs à demi-écroulés les traces d'une malheureuse résistance. Au concile qui fut tenu à Valence, sous Valentin, en 374, assista Concordius, évêque d'Arles, successeur de Constantin.

Arles avait déjà obtenu sur toutes les églises des Gaules une suprématie dont le souvenir console encore sa grandeur religieuse déchue. Il paraît cependant que l'hérésie de Saturninus lui

1. Oros., l. 7, c. 40. — Sozom, l. 5, 6, etc. — Greg. Tur., l. 2, c. 9.

fit perdre, pendant quelque tems, son influence ecclésiastique; car les églises des provinces méridionales de la Gaule invitées à envoyer des députés au concile d'Aquilée en 381, choisirent Just, de Lyon; Procule, de Marseille; Constance, d'Orange; Théodore, d'Octodure; Domnin, de Grenoble, et Amantius de Nice. Marseille disputa cette suprématie à Arles; elle citait l'omission du nom d'un évêque de cette ville dans les actes du concile d'Aquilée, et les paroles du premier canon du concile de Turin qui semblent la lui attribuer. Mais il paraît que cette primauté fut déférée plutôt aux vertus de Procule qu'à son siége. La question entre Arles et Vienne, au sujet de cette prétention rivale à une prééminence ecclésiastique, fut laissée, à peu près, indécise.

Erox fut promu à l'évêché d'Arles, et Lazare à celui d'Aix par l'usurpateur Constantin. Patrocle, successeur d'Érox, fit revivre la dispute de la primauté, et réclama ses droits de métropolitain auprès du pape Zozime.

Cette lettre a pu, dans la suite, être victorieusement invoquée pour soutenir les droits du siége d'Arles. Les trois articles qu'elle contenait les établissent d'une manière claire et explicite. Le premier exige que tous les ecclésiastiques qui se rendront des Gaules à Rome se munissent de lettres de recommandation de l'évêque d'Arles,

sous peine de n'être pas reçus ; le second veut que l'évêque de cette ville ait la principale autorité dans les ordinations, et qu'il conserve les prérogatives de métropolitain dans la Viennoise et les deux Narbonnaises ; enfin, le troisième limite le pouvoir de chaque évêque dans son diocèse, à l'exception de celui d'Arles, dont il exige qu'on maintienne les droits sur les paroisses situées hors de son diocèse. Zozime finit par proclamer Arles la source d'où ont coulé dans toutes les Gaules les ruisseaux de la foi. [1]

Procule, évêque de Marseille, ne baissa pas un front soumis sous la lettre de Zozime, il invoqua le premier canon du concile de Turin en sa faveur, et continua à se regarder comme un métropolitain. Le pape fut courroucé et provoqua la déposition du prélat rebelle. Il écrivit au clergé de Marseille que les églises étaient placées sous la juridiction de Patrocle, chargé par lui d'élire un plus digne évêque que Procule. La mort de Zozime, qui arriva la même année 418, le 26 décembre, empêcha l'exécution de ces menaces. Le pape Boniface abandonna les prétentions de Patrocle, et ordonna qu'on exécutât la décision du concile de Nicée. Ce concile avait ordonné que chaque province aurait son métropolitain.

1. Zoz., ep. 5.

Pourtant, en épousant une opinion dans ces conflits de pouvoirs religieux si peu importans de nos jours, on regardera Arles comme le premier siége épiscopal des Gaules; aucune église de France ne saurait lui disputer sa suprématie. Tout en rejetant l'opinion qui a vu dans Trophime, son premier évêque, un disciple de S[t] Paul, on admettra que ce même Trophime, envoyé par le saint-siége dans les Gaules avec six autres évêques, au tems de Dèce, pour y porter le flambeau de l'évangile, est incontestablement le premier pasteur de l'église gallicane. Les hérésies et les violences de Saturnin ont pu, dans la suite, donner lieu à des attaques contre une suprématie si invinciblement établie par les faits. Le rang de métropole civile qu'occupait Vienne, était la seule cause des prétentions rivales de cette dernière ville à une prééminence ecclésiastique égale à celle d'Arles. On ne peut, non plus, contester la priorité de notre siége sur celui d'Aix, le premier évêque de cette ville connu est Lazare, postérieur de près d'un siècle à Orésius, premier évêque de Marseille.

Tandis que la société civile languissant de plus en plus, touchait au moment de recevoir les élémens divers et opposés que la barbarie y introduisit, la société chrétienne, peu émue de ces changemens, de ces mouvemens désordonnés, en présence des hordes qu'elle con-

vertissait, sur un sol ravagé, acquérait une force nouvelle, s'organisait et montrait toute la vigueur de la jeunesse, une énergie extraordinaire à côté d'une décadence rapide, d'un état social décrépit et frappé de mort. Sortez de l'église à cette époque, et vous ne rencontrez que ruines, que relâchement dans les liens sociaux, qu'atonie; partout les symptômes d'une décomposition inévitable, l'apathie dans les esprits, des arguties au palais impérial, de l'avidité fiscale au prétoire, une société qui se meurt sous les coups des Barbares, parée de quelques misérables lambeaux arrachés aux manteaux des platoniciens et des stoïciens. Entrez dans l'église; là *tout* change de face : des chaires s'élèvent, des évêques y montent, et leurs paroles remuent les ames, fécondent les pensées. La tâche devient de plus en plus rude. Ici une armée de barbares qui se rue sur une ville; il faut en désarmer le chef; l'évêque va à sa rencontre avec sa croix et ses acolytes, et tandis que le préfet impérial fuit épouvanté, un simple prêtre affronte les enfans du nord et les marque de son signe. Les hérésies se multiplient, les croyances sont débattues, les lettres, les discours se croisent, parcourent le monde. Des lignes écrites en Syrie viennent ranimer la foi des Gaules; des correspondances religieuses sont partout établies; Augustin tonne en Afrique, Ambroise en Italie

et Jérôme, du fond de sa retraite, écartant les images voluptueuses dont le souvenir de la Rome enivrante emplissait sa cellule, écrit à des matrones, à Paule, illustre patricienne, à des prélats, aborde les questions les plus ardues, s'épanche en conseils, en sentimens affectueux, ou se lève, armé de sa vive éloquence, contre la menaçante hérésie. La société chrétienne marchait à ses retentissantes conquêtes avec le glaive de la parole. La parole, telle fut l'arme qu'elle employa, et cette parole tonnant dans le discours d'un évêque, écrite dans une lettre, confiée à d'ardens missionnaires, s'élançait vive, animée, énergique dans les deux plus belles langues du monde, de l'Asie en Afrique, de l'Afrique en Europe. Elle rayonnait sur l'univers comme un météore de flammes et de miraculeuses clartés.

L'instinct divin du christianisme a été admirable; dans l'énumération des moyens inspirés qu'il employa pour asseoir sa domination universelle, j'oublie les associations. Les associations ont été aussi appelées à son aide. Elles prirent naissance en Orient, dans ce pays de flammes où la pensée se replie si volontiers sur elle-même quand l'horizon est en feu. La religion naissait à peine, et un singulier spectacle fut donné au monde. L'ame émue par ces promesses d'une félicité inaltérable coulant comme un vaste fleuve au sein des éternelles demeures,

fut tout-à-coup saisie d'un invincible dégoût pour les choses humaines. L'œil n'admira plus les colonnades des édifices, les merveilles de la nature, les sens se turent devant les parfums de la femme, ou les sons de l'harmonie, on voulut se plonger dans une extase ravissante, et dénouer le lien terrestre, pour que rien ne pût s'interposer entre l'ame et Dieu, éternel objet d'une éternelle contemplation. Les Pharaons, qui remuèrent si puissamment la terre d'Égypte, creusèrent dans les rocs de granit voisins de Syenne et de Thêbes, des rues souterraines, des cités silencieuses où un peuple endormi dessine de froides attitudes sous les bandelettes sacrées, sous le papyrus peint de vives couleurs. Eh bien! le christianisme troubla les échos muets de ces sombres demeures. Des hommes venus d'Alexandrie, de Smyrne, d'Antioche, de Corinthe, de Rome, interrogèrent avec le bâton, le sol des grottes thébaines, et posèrent un front brûlant sur le sarcophage mutilé par les années. Des chants retentirent sous les longues voûtes, et des pleurs mouillèrent la terre que le prêtre d'Isis avait fait tressaillir sous ses pas. Ainsi naquirent les monastères. Quelle origine! En est-il une plus philosophique? La mort d'un côté, et l'éternité de l'autre. Ah! sans doute on ne peut refuser au christianisme les inspirations du génie; lui seul a pu nous révéler l'éloquence de

la tombe et faire sortir une voix de tant de débris éteints.

Parmi ces hommes de prières et de longues extases, il y en eut qui se levèrent, saisis d'une soudaine inspiration. Ils sentirent que tant de solitaires avaient besoin d'un lien qui les unît, d'une règle qui les dirigeât. Peut-être pressentant vaguement la ruine de l'état social, ces hommes de fortes et graves méditations pensèrent-ils qu'il fallait, au milieu d'un océan de soldats déchaînés sur le monde, élever quelques lieux inaccessibles où la foi et la pensée humaine pourraient s'abriter, où le manuscrit de Tacite reposerait à côté d'un psautier hébreu, d'où éclateraient un jour ensemble les lumières de l'évangile et celles des sciences. De plus, ils comprirent que l'énergie, les croyances s'affaiblissent, quand des règles austères ne les surveillent pas ; qu'il était instant de régulariser les prédications, et que la conquête ne se conservait que par la vigilance. Les monastères devinrent les citadelles du christianisme.

Les monastères commencent à s'élever dans les Gaules. St Honorat arrive des contrées orientales et choisit l'île de Lerins pour y bâtir une maison monastique. Ce couvent a obtenu, dans l'église des Gaules, une grande renommée. D'abord, le saint fondateur s'était retiré dans cette île pour s'y livrer à la vie contemplative ; mais

la réputation de ses vertus groupa autour de lui un grand nombre de cénobites; il les réunit dans une vaste enceinte que la vieille foi de nos pères revêtait d'une brillante auréole. L'île de Lerins devint célèbre; les sciences religieuses et les hautes vertus chrétiennes y resplendirent; elle fut un phare lumineux éclairant de ses vives clartés l'Océan, où la barque de Pierre s'avançait poussée par de mystérieuses destinées. Des contrées lointaines reçurent des évêques dont les voix avaient long-tems retenti sous les voûtes du monastère de Lerins. De ce célèbre couvent sortirent Patrice, apôtre de l'Irlande; Hilaire, évêque de Lyon; Théodore, évêque de Fréjus.

Honorat, tiré de la solitude de Lerins, pour occuper le siége d'Arles à la place de Patrocle, tué en 426 par les menées de Félix, général de la cavalerie, honora l'épiscopat de ses éminentes qualités. Hilaire, son disciple chéri, lui succéda. L'influence que St Hilaire acquit dans les affaires ecclésiastiques, alarma la cour de Rome. Le pape Léon restreignit les prérogatives de son siége métropolitain; le prélat gaulois se soumit aux sévères décisions du chef de son église, et renonçant à la suprématie religieuse des Gaules, ne s'occupa plus que de pieuses fondations. Mais son zèle ne fut pas éclairé, car il dépouilla le théâtre d'Arles pour embellir ses basiliques, et fit briser ces statues dont les empereurs avaient

orné les édifices de la métropole des Gaules. Il pensait que le triomphe du christianisme rencontrait, dans ces chefs-d'œuvre des arts, des obstacles qui pouvaient le retarder. Ravennius lui succéda en 449, et renouvella l'antique querelle de la préséance. Des évêques signèrent la requête qu'il envoya au pape Léon; celui-ci partagea la suprématie entre Vienne et Arles. Ravennius déploya une grande activité et convoqua deux conciles dans sa ville épiscopale.

Une grande question, celle de la grace, occupait et divisait alors les esprits. De nos jours, on regarde ces discussions autrefois si vives, si animées, comme puériles et indignes de la raison; mais à cette époque elles avaient une gravité extrême. Rien de ce qui a paru digne à l'homme d'exercer son intelligence, ne doit paraître méprisable; les questions les plus futiles empêchent une funeste rouille de couvrir l'entendement. Le spectacle qu'offrait alors la société chrétienne n'est pas sans intérêt; car à côté de la principale, celle de la grace, surgissaient une foule d'autres questions, toujours dignes d'examen et de controverse. On pénétrait dans le mystère de l'intelligence. L'ame et ses facultés, la raison et ses opérations secrètes, Dieu et ses attributs devenaient, au sujet de cette grace, les objets auxquels l'homme appliquait toutes les forces de sa méditation. Le moine Pélage

agite l'église par ses hardies assertions; avant de lancer sur lui les foudres de l'anathême, on discute, on attaque, on soulève un immense débat auquel toutes les églises prennent une part extraordinaire. L'intelligence semblable à un vaisseau balloté par des vents opposés, flotte, incertaine, entre l'opinion nouvelle et la rétractation qui s'attache à elle. L'église de Marseille parut dans cette ardente lutte; S[t] Augustin avait avancé une doctrine dont plusieurs évêques se déclarèrent les antagonistes; les prêtres de notre ville s'élevèrent contre lui. Prosper, prêtre gaulois, osa seul le défendre. Mais ses écrits furent impuissans pour ramener à la doctrine d'Augustin les esprits opposés à l'évêque d'Hypone.

Au reste, à cette époque les belles-lettres n'étaient point négligées par les prêtres; leur style, leurs citations prouvent évidemment que la littérature grecque ou romaine avait nourri de bonne heure leurs esprits. Mais leurs études prenaient une direction forte et neuve. Car, tandis que les poètes et les rhéteurs de cette époque restés fidèles à l'ancien culte des muses décrépites, nous offrent dans leurs ouvrages la triste décadence des arts, les prélats, les prêtres écrivains étalent au contraire une vigueur d'expression, une énergie de pensées puisées dans les graves débats qui alors agitaient la naissante église. Les écoles civiles

se trouvaient dans un état complet de ruine et de décrépitude; Sidoine Apollinaire et Mamert Claudien déplorent ce fait, en disant que la science profane, languit abandonnée. On voulait se dérober aux longues études à l'aide de mille expédiens. Aussi voit-on foisonner les abrégés. L'histoire, la philosophie, la grammaire, la rhéthorique sont réduites aux mesquines proportions d'une courte abréviation.

La littérature civile ne présente que quatre sortes d'hommes et d'ouvrages : des grammairiens, des rhéteurs, des chroniqueurs et des poètes, poètes à courte haleine, faiseurs d'épithalames, d'inscriptions, de descriptions, d'idylles, d'églogues. Cette littérature est mesquine, sans élan, péniblement occupée de synonimes, de discussions grammaticales puériles, elle tance une dame trop bien parée [1], elle boursoufle l'éloge et minaude dans le madrigal. Autre est la littérature chrétienne; en me renfermant dans le cercle de mes recherches historiques, je rencontre un Fauste, évêque de Riez, qui veut éteindre l'ame après la mort; un Mamert Claudien qui la défend contre le néant; un Gennade, prêtre de Marseille, qui nous a laissé sous le titre de *Traité des hom-*

1. Un oncle du poète Ausone, nommé Arborius, de Toulouse, composa un petit poème adressé à une jeune fille trop bien parée, *ad virginem nimis cultam*.

mes illustres, ou *Actes ecclésiastiques*, depuis le milieu du quatrième siècle jusqu'à la fin du cinquième, un ouvrage dans lequel abondent une foule de renseignemens sur l'histoire littéraire du tems; un Cassien, publiant à Marseille, sur la demande de S[t] Castor, évêque d'Apt, ses institutions et ses conférences, ouvrage destiné à faire connaître aux occidentaux l'origine, le régime, les pratiques et les idées des moines de l'Orient.

Mais tous ces noms s'effacent devant celui de Salvien, prêtre, ou, selon quelques auteurs, évêque de Marseille. Il parut dans cette société mêlée, dont la force s'était réfugiée au sein du christianisme. Car, alors, la littérature civile, toute de convention et de luxe, de coterie et d'école, vouée par la nature même des sujets dont elle s'occupait aux menus-plaisirs des gens d'esprit et des grands seigneurs, se montrait étrangère à tous les intérêts réels de la vie, en évitant les carrières où la liberté d'esprit est indispensable. Cette liberté lui manquait; les professeurs étaient amovibles; leurs écoles, d'intention et d'origine payenne, déplaisaient souverainement au peuple chrétien; les étudians placés sous l'espionnage de la police impériale, vexatoire et inquisitoriale, se dégoûtaient des sciences, tandis que la liberté éclatait dans la littérature chrétienne. La plupart des points de doctrine maintenant arrêtés, étaient encore à cette époque livrés aux discussions et

à l'examen. Quand une question surgissait, soulevée soit par un événement, soit par un écrit, les chefs de la société religieuse la débattaient, et son opinion officielle, le dogme, était proclamé.

Salvien, ainsi que ses ouvrages l'attestent, avait un esprit d'une forte et vigoureuse trempe. Observateur morose d'un état social tourmenté par sa prochaine ruine, il en sonda les plaies, et les étala aux yeux sans bandeau, sans appareil, toutes nues et saignantes. La corruption règnait dans cette société hier payenne, aujourd'hui chrétienne; une atmosphère chargée de luxure idolâtre couvrait encore les villes. Au sein de tant d'agitations diverses, en présence d'un culte naissant, d'un culte à peine détruit, échauffés par des controverses qui remettaient en question l'ame et Dieu lui-même, menacés par le fléau de la guerre qui semblait inviter à dévorer rapidement, dans de frénétiques jouissances, une vie attaquée, les hommes étalèrent un tableau de débauche que Salvien a dessiné d'une si vigoureuse manière. Son livre *de gubernatione Dei*, est un monument remarquable, soit comme peinture de l'état social et des mœurs de l'époque, soit comme tentative de justifier la providence des malheurs du monde et d'en renvoyer le blâme aux hommes mêmes qui l'en accusent.[1]

1. Salvien était né à Trêves; il reçut la prêtrise à Marseille, il

Une des plus célèbres fondations monastiques en Provence, fut celle de l'Abbaye de S[t] Victor par Cassien, moine de l'Orient. Il choisit pour sa retraite une grotte qui s'étendait sous un vallon rafraîchi par les brises de la mer et couvert de grands arbres. Ce lieu, où les vents et les flots mêlaient leurs murmures, frappa le pieux anachorète, homme déjà connu dans le monde chrétien par son livre *de Incarnatione verbi*. Sa sainteté ne put pas rester long-tems ignorée, et il devint le chef spirituel d'une foule de religieux. Il construisit pour eux sur sa grotte un monastère dont les murs ont tombé à plusieurs reprises devant les siéges.

Je vais maintenant rentrer dans la société civile, et tracer rapidement ces formidables invasions sous lesquelles l'empire, affaibli par le despotisme, se débattit vainement.

fut le maître de quelques évêques de son tems, et entr'autres de S[t] Salonius et de Véran, fils d'Eucher, évêque de Lyon. Il avait étudié les sciences ecclésiastiques au monastère de Lerins. Dans une lèttre que Salvien adresse à Hipale, son beau-père, il dit qu'il observait la plus grande continence à l'égard de sa femme Placidie. Ses ouvrages, dont il ne reste que le livre *de Gubernatione Dei*, et un traité sur l'*Avarice*, pur essai de morale religieuse, étaient, outre ces deux que je viens de mentionner, trois livres sur la virginité, cinq livres du jugement particulier, un livre sur l'Ecclésiaste, un autre sur la Génèse et plusieurs discours.

CHAPITRE VI.

LES GOTHS

DE 476 A 536, ESPACE DE 60 ANS.

Au cinquième siècle, commença l'invasion des Barbares. Les peuples de tout le nord de l'Europe et de l'Asie, depuis le Rhin et le Danube, jusqu'à la Scandinavie, et depuis l'Océan germanique jusqu'à la muraille de la Chine, se levèrent et se ruèrent à la fois sur l'empire romain. Culbutés les uns sur les autres, chassés aujourd'hui par une horde qu'ils repoussaient demain, quand ils ne parvenaient pas à fonder une domination durable, ils laissaient des colonies militaires qui ne s'incorporèrent que lentement avec les habitans. Ainsi, la physionnomie multiple de la Gaule fut encore plus diverse. Des Phocéens dans Marseille ; des Grecs venus de Bysance et d'autres cités ; des descendans des Li-

guriens, des Aquitains, des Kimris, des Galls, des Romains; des affranchis de tous pays; des esclaves transportés des contrées les plus lointaines; sans aucun lien qui les unit, trouvant dans leurs souvenirs historiques des origines si dissemblables; sans institutions conservatrices, se trouvaient rassemblés sur le même sol par le hasard. C'est au milieu d'une race déjà si mêlée, que les Barbares vont introduire des élémens nouveaux. La nation française, qui a gardé l'empreinte de tant de nations opposées, devait sortir de ce mélange de tant d'origines disparates.

Le cercle de nos récits nous dispense d'entretenir nos lecteurs d'une foule de tribus germaniques dont l'empire romain s'est vu assaillir. Les Goths, qui ont joué un rôle si actif dans notre Provence, doivent, seuls, être rappellés à notre souvenirs, avec quelques traits qui puissent les caractériser.

Les Goths formaient la nation germanique la plus éloignée de l'empire romain, et ce fut la première qui vint fonder un royaume au milieu des ruines de ce même empire. Ils ont eux-mêmes raconté leurs migrations. Venus, disent leurs historiens, de la Scandinavie, Germains par leur origine, ils sortirent de la presqu'île cimbrique, en trois divisions, celle des Visigoths, des Ostrogoths et des Gépides, dont les noms signifiaient les Goths occidentaux, les orientaux et les traîneurs.

Gardant, dans leurs courses lointaines, les uns par rapport aux autres, cette position géographique, qui avait déterminé leurs noms, ils parurent aux extrémités méridionales de l'Europe : les Visigoths au couchant et les Ostrogoths au levant. Comme les Franks, ils choisissaient leur roi dans une famille d'une distinction égale, parmi eux, à celle des Mérovingiens. Les Balthes seuls régnaient sur les Ostrogoths, les Amales sur les Visigoths.[1]

Voici la route qu'ils suivirent : ils arrivèrent de la Scandinavie dans les plaines désertes que la Vistule arrosait, et y formèrent un grand peuple. L'an 270, ils plièrent leurs tentes, et franchissant les monts Carpathes, ils s'emparèrent de la Décie. Alors, leurs pavillons flottèrent aux rives du Danube, aux bords du Pont-Euxin, et leur redoutable voisinage commença à inquiéter l'empire. Armés contre Constantinople, ou se mettant à la solde de ses empereurs, ils attaquaient et défendaient tour-à-tour l'Orient. Mais voilà qu'en 376, des Barbares, les Huns, arrivent dans les contrées où ils s'étaient fixés. Une invincible terreur s'empare des Goths. Fuyant devant cette invasion, image de leurs premières guerres, et se pressant sur la rive du Danube, ils demandent, en supplians, à Valens, qu'il leur

1. Jornandes de rebus geticis, cap. 3, 4, 5, p. 1089.

permeite d'arriver à l'autre bord du fleuve, seule barrière qui puisse les protéger contre les redoutables Huns. Valens leur permet avec joie de se fixer dans la Thrace, dont ils pourront peupler les vastes solitudes. Son inquiète prévoyance voit, de plus, en eux, des recrues abondantes pour ses armées dégarnies. La perfidie des Grecs, la turbulence et l'inconstance des Goths empêchaient ceux-ci de se montrer sujets soumis au pouvoir impérial. Leurs révoltes ravagèrent la Thrace et la Grèce; pendant les courts momens de réconciliation, ils prenaient du service dans les cohortes de l'empire. En 398, Alaric, le plus brave de leurs capitaines, fut proclamé roi des Visigoths, à peu-près vers le tems où Arcadius, effrayé de ses succès, et voulant se l'attacher, l'avait déclaré maître des soldats de la préfecture illyrique.

La domination d'Alaric s'étendait donc sur cet immense territoire que pressent le Danube, l'Adriatique, la Mer Noire. C'était plutôt une armée entière qu'une nation qui recevait ses ordres. Menaçant à la fois l'occident et l'orient, vendant son alliance aux deux empires et la retirant après, Alaric fondit ensuite sur l'Italie, pour ouvrir à ses compatriotes le chemin de la Gaule.[1]

Un autre peuple, les Vandales, qui préten-

1. Jornandes de rebus geticis., cap. 29 et 30, p. 1102. — Historiæ Miscellæ, lib. XII, cap. 26, p. 909.

daient avoir une origine commune avec les Goths, étaient placés entre ces derniers et les Germains. Sortis de la Scandinavie, ils se dispersèrent sur les bords de l'Oder et sur les côtes du Mecklembourg et de la Poméranie, quand la Vistule retentissait des pas des hordes gothiques.[1] Ces Vandales marchèrent vers l'orient et atteignirent le Dniéper et le Tanaïs, dans les champs de la Sarmatie. Chassés des forêts de l'Ukraine par une famine, ils traversèrent l'Allemagne et arrivèrent dans les Gaules après avoir franchi la frontière rhénane, où campaient les Franks.[2]

Trois autres peuples, les Bourguignons, les Hérules et le Lombards, se fesaient remarquer au milieu de cette race vandale, avec laquelle ils prétendaient avoir une même origine. La terre marécageuse des bords des Palus-Méotides reçurent les Hérules, dont l'infanterie légère eut une grande réputation. Au sixième siècle seulement, les Lombards parurent et se fixèrent en Italie. La nation française a été en grande partie formée par les Bourguignons, qui, avant de fondre leur monarchie dans celle des Mérovingiens, furent puissans dans les Gaules.

1. Plinii, Historiæ naturalis, lib. IV, cap. 14, p. 380. — Procopius in Bello Vandalico, lib. I, cap 2, p. 345. — Gibbon., cap. 10, p. 392.

2. Procopius in Bello Vandalico, lib. 1, cap. 3, p. 347.

Au reste, le nom de Bourguignon était un affront destiné à rappeler la facilité avec laquelle ces Barbares se plièrent aux commodités de la vie sociale.

Ce nom (*Burgundii*) montrait qu'ayant dégénéré de la valeur de leur race, ils avaient préféré se renfermer dans des bourgades pour y exercer de pacifiques métiers.

Tels sont les peuples qui vont figurer dans cette partie de l'Histoire de Provence; ils asseoiront les bases vite effacées d'une domination fondée par le glaive et détruite par le glaive, sur un sol où des peuples si divers sont venus tour-à-tour accomplir leurs destinées. La ruine de l'empire avait été hâtée par l'incapacité des deux chefs de l'empire, Arcadius à Constantinople, et Honorius à Milan. Ces deux indignes successeurs de Théodose, gouvernés l'un par Rufin, puis par l'eunuque Eutrope, et l'autre par Stilichon, énervèrent l'autorité impériale et la discréditèrent devant les nations.

Le règne d'Honorius fut signalé par de désastreux événemens. La monarchie française commença à s'établir; celle des Visigoths fut fondée dans la Gaule méridionale, et celle des Bourguignons dans la Gaule orientale.

Voici comment s'opéra l'invasion de cette Gaule. Alaric avait été vaincu à Pollenza, près d'Asti, le jour de Pâques 402, par Stilichon, ministre

et beau-père d'Honorius. Ce général, pour attaquer vigoureusement les Barbares, s'était vu forcé de dégarnir les frontières de la Rhétie et de la Gaule. Un chef barbare, Rhadagaise, dont le nom était redouté sur les bords de la Baltique, poussa alors ses hordes vers le centre de l'empire romain. Les Vandales, les Suèves, les Bourguignons hâtaient leur marche autour de son cheval de bataille; deux cent mille guerriers recevaient le souffle de sa colère, et le déversaient sur les nations. Les Alpes sont franchies, et Rhadagaise bondit de joie sur la terre d'Italie au printemps de 406. Stilichon l'atteint et le suit, sans accepter le combat. Le chef du nord s'engage témérairement dans les cols étroits de l'Appenin, où il se vit assiégé sur les hauteurs de Firésole, et contraint de se rendre. Mais tous ses guerriers ne l'avaient point suivi dans sa folle marche à travers les chaînes des Appenins; la plupart s'approchèrent du Rhin, et y trouvèrent les Franks ripuaires, auxiliaires de Rome. Godegisile conduisait les Vandales; il périt de la main des Franks. Les Alains coururent au secours de leur alliés, et dans un second combat, les Franks succombèrent. Le 31 décembre 406, le Rhin fut franchi par l'armée barbare, et les nations qui débordèrent dans la Gaule, n'évacuèrent plus les provinces de l'empire romain.

Alors les calamités furent grandes. Un saint

les a dépeintes éloquemment dans une lettre : « Des nations féroces et innombrables, dit-il, ont « occupé toutes les Gaules ; tout ce qui se trouve « entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan « et le Rhin, est dévasté par le Quade, le Van- « dale, le Sarmate, l'Alain, le Gépide, l'Hé- « rule, le Saxon, le Bourguignon, l'Allemand et « le Pannonien lui-même, qui, pour les malheurs « de la république, est aussi devenu ennemi. Ma- « yence, autrefois ville illustre, a été prise et dé- « truite ; plusieurs milliers d'hommes y ont été « massacrés dans l'église. Worms a été ruinée par « un long siége ; la puissante ville de Rheims, « Amiens, Uane, Térouannes, située à l'extrémité « des Gaules, Tournay, Spire, Strasbourg ont « vu tous leurs habitans transportés dans la Ger- « manie. Tout est ravagé dans l'Aquitaine, la « Novempopulanie, la Lyonnaise et la Narbon- » naise, à la reserve d'un petit nombre de villes « que le glaive menace au dehors et que la faim « tourmente au dedans. Je ne puis, sans verser « des larmes, parler de Toulouse ; si cette ville « n'est pas encore prise, c'est aux vertus du saint « évêque Campérius qu'elle le doit. L'Espagne, « elle-même, est dans la destruction, et se sent « à la veille de sa perte.[1]

C'est à cette époque que parut, au sein des

1. Sancti Hieron. epistola Achemticæ matronæ, ep. 9, p. 758.

provinces ravagées, Constantin, empereur improvisé dont j'ai raconté les succès et les revers. Tous les fléaux accablèrent la malheureuse province; les guerres étrangères, les guerres intérieures unirent leur souffle dévorant pour entasser les ruines et amonceler les désastres. Le fisc impérial osa, au milieu de ces désolations, redoubler ses exigeances et rançonner le paysan et l'artisan sur sa hutte incendiée, sur sa ville saccagée. Le désespoir exaspéra les esprits; les paysans se révoltèrent, et, cachés dans des marais, dans des forêts, dans des lieux forts, ils arrêtèrent des projets de brigandage. Leur succès honora leur résistance, et sous le nom de Bagaudes qu'ils reçurent, ils finirent par faire respecter leur farouche indépendance.

Comment se fesait la guerre? Le voici. Les Barbares se partageant en petites troupes, apparaissaient au même instant sur les points les plus opposés de la Gaule; partout brillait leur glaive et luisait leur framée. Les cendres éteintes d'une ville recevaient, le lendemain, les empreintes d'une nouvelle horde, qui courait à d'autres incendies. Ici, l'ennemi s'élançait à de faciles assauts, et laissait ses noirs vestiges sur des murs écroulés; là, l'exacteur impérial arrivait, et soufflait sur des débris consumés, pour y saisir encore quelques parcelles d'or oubliées. Plus loin, des soldats abandonnés de leurs chefs, formaient

un grand cercle, et essayant, avec leurs drapeaux mutilés, avec leurs aigles déshonorées de ressusciter l'antique majesté du nom romain, proclamaient un empereur, dans la pensée, que ce titre imposant réveillerait le courage et écarterait les périls. Tous les Barbares qui parurent dans nos campagnes ne s'y fixèrent pas; poussés par une dévorante ardeur de pillage et de mort, les uns, tels que les Suèves, les Vandales et les Alains, arrivés devant les pyramides pyrénéennes, en gravirent les rocheuses assises le 13 octobre 409, et frappant la péninsule de leurs mille mains, comme le fléau, l'aire retentissante, ils firent une halte en présence des colonnes d'Hercule.

Honorius sortit de sa stupeur; il en sortit pour donner au monde le lâche exemple d'un honteux accomodement. Les oreilles pleines de ce bourdonnement immense dont tant de Barbares les emplissaient, la tête fatiguée de ces bruits de combats, de villes brûlées, de peuples détruits, d'armées anéanties que les courriers impériaux lui apportaient, il proposa une alliance aux Visigoths et aux Bourguignons, qui l'acceptèrent, et formèrent ainsi un établissement régulier dans les Gaules.

Un meurtre avait déjà ensanglanté la main tremblante du maître du monde. Tandis que les Visigoths recevaient du sénat de Rome la rançon de l'Italie, Honorius fit assassiner Stilichon, le

seul homme qui pût laver tant d'outrages et sauver son maître. On exaspéra, de plus, Alaric, qui, brisant le traité commencé, vint faire frémir sa colère devant Rome elle-même.

Le 24 août 410, les Barbares contemplèrent la ville éternelle, purent errer au Colysée, s'asseoir devant le Panthéon, et dire : Nos pères et Arminius sont vengés. Alaric, après cet exploit, alla mourir à Cosenza, dans la Calabre.

Les guerriers barbares placèrent sur le pavois Ataulphe, beau-frère d'Alaric. Un rapprochement inattendu entre les Visigoths et l'empereur signala l'avènement d'Ataulphe au pouvoir. Celui-ci avait trouvé à Rome une sœur d'Honorius, nommée Placidie ; il en devint épris, et se l'attacha par le mariage. Placidie exalta à son époux la grandeur du nom romain, et lui persuada que tenir un royaume des mains d'Honorius, était un insigne honneur. Cette majesté romaine, malgré tant de revers, subsistait encore devant les nations victorieuses. Aussi les Visigoths et leur roi acceptèrent-ils le traité que la sœur d'Honorius proposait. L'empereur s'applaudit de voir s'incliner, devant ses aigles, des chefs et des soldats si redoutables, et il abandonna avec joie à Ataulphe les provinces du midi de la Gaule, pour sauver celles de l'Italie. De la Calabre, l'armée visigothe s'ébranlant aux appels de son roi, s'avance vers les Alpes et arrive dans la Narbon-

naise, sans avoir livré aucun combat. A Valence, elle défit Jovinus et Sébastianus, usurpateurs de la pourpre impériale, et envoya leurs têtes à Honorius. Narbonne, Toulouse, Bordeaux ouvrirent leurs portes à Ataulphe, et la province le reçut comme allié de l'empereur. Il n'y eut qu'un général des Romains, Constantin, ennemi personnel d'Ataulphe, qui lui livra quelques batailles infructueuses. Son autorité s'étendit, sans autre résistance, de la Méditerranée à l'Océan. Marseille, seule, ne reconnut pas le roi barbare, qui l'assiégea vainement.

Le mariage d'Ataulphe et de Placidie se célébra de nouveau à Narbonne; le chef visigoth céda la première place à la fille des Césars, et lui-même, vêtu de la robe romaine, s'assit auprès d'elle.

On a prétendu qu'Ataulphe avait conçu l'idée d'un empire gothique sur le modèle de l'empire romain. Au reste, ce prince agit comme lieutenant d'Honorius; ses soldats se disaient soldats des Romains; si leur roi devait son titre à l'élection, il se revêtait aussi de l'autorité de général de l'empire. Les provinces que la faiblesse d'Honorius lui avait abandonnées, étaient des cantonnemens, plutôt que des terres conquises; les édits de l'empereur, toujours reconnus dans ces contrées, attestaient le respect que les Barbares eux-mêmes portaient à une autorité dont ils avaient, pourtant, dévoilé, au monde, la faiblesse. Rien ne

fut changé aux lois, aux tribunaux, aux monnaies, aux administrations municipales, aux droits des personnes et des propriétés; le Goth, logé chez le Romain ou le Gaulois, qu'il nommait son hôte, y exerçait les droits que s'arrogent les soldats en quartier chez les citoyens.

A peine le roi des Visigoths se fut-il établi dans la Narbonnaise et dans l'Aquitaine, qu'il promit de chasser les Vandales de l'Espagne. [1]

L'exemple des Visigoths fut presque immédiatement imité par les Bourguignons. Resserrés entre les tribus allemandes, sans cesse en guerre avec elles, ils voulurent se créer une nouvelle patrie. Jovinus, l'usurpateur, les prit à sa solde en 411, sous la conduite d'un chef nommé Gonthiaire, ou Gundicaire, et d'un capitaine alain appelé Goar. Ils s'établirent dans la province des Gaules située sur la gauche du Rhin. Jovinus fut faiblement défendu par eux, et Honorius consentit à les recevoir parmi ses alliés. Il leur permit d'étendre leurs quartiers des bords du lac de Genève jusqu'au confluent de la Moselle avec le Rhin. Telle fut l'origine de la monarchie des Bourguignons. [2]

1. Jornandes de rebus geticis, cap 31, 32, p. 1104. — Olympiodori, p. 148. — Hist. génér. du Languedoc, l. IV, chap. 7 à 18, p. 162. — Hadriani Valesii rer. Francis., lib. III, p. 110.

2. Olympiodorus. Byz. Venet., t. I, p. 147. — Prosperi aquit. Chron., p. 627. — Cassiod. Chron. adann., 413, p. 1362. Hist. de Bourgogne, par un P. bénédictin, liv. I, p. 32.

Les Bourguignons, que nous avons vu s'établir dans la grande Séquanaise (Suisse et Franche-Comté), avaient, même depuis 443, reçu d'Aétius, préfet du prétoire des Gaules, les cités adossées aux Alpes, au-dessous du Léman, et une partie de la Viennoise, de Genève à Grenoble. Leurs lois attestent, tout aussi bien que celles des Visigoths, un partage primitif de terres entre le Romain et son hôte barbare. Le premier ne garda que le tiers de son ancien héritage, et céda aux étrangers, avec les deux tiers de ses champs et de ses prairies, le tiers de ses esclaves pour les cultiver.[1]

Le silence de l'histoire se prolonge sur les Bourguignons depuis 411 jusqu'à 435. Les Visigoths, au contraire, reparaissent avec quelque éclat dans les récits de cette époque. Ataulphe leur fit passer les Pyrénées, soit pour complaire à Honorius, soit pour se soustraire aux attaques de Constantin. Placidie lui donna, à Barcelonne, un fils, qui mourut peu de tems après. Là, un domestique assassina le fondateur de la domination barbare dans la Gaule méridionale, et Sigeric, son successeur, mit à mort les six enfans d'Ataulphe. Le meurtre punit bientôt le meurtre : Sigeric, massacré, fut remplacé par Wallia, qui renouvela, au commencement de l'année 510, avec

1. Lex Burgundiorum, § 54, t. IV, p. 271.

Honorius, le traité des subsides par lequel Ataulphe avait mis ses soldats à la solde de l'empire. Wallia se signala par des victoires ; il pénétra dans l'Espagne, extermina les Silinges et força les restes des Vandales, des Suèves et des Alains à se retirer dans les montagnes de Galice.

Après ces victoires, Wallia revint dans la Gaule, et dans un traité qu'il fit avec Constantin, il détermina les limites de ses provinces. Toulouse devint sa capitale, Agens, Bordeaux, Périgueux, Saintes, Angoulême, Poitiers reconnurent sa domination. Ainsi commençait le démembrement de la puissance romaine. Il est vrai que cette spoliation se déguisait sous les formes d'un respect extérieur. Une ombre d'autorité était conservée à l'empereur dans les provinces ainsi cédées ; mais elle devait bientôt disparaître ; et, le chef barbare qui semblait d'abord n'être qu'un lieutenant de l'empire, cachait un pouvoir réel sous ces ornemens impériaux, sous ces robes de patrice ou de consul dont l'orgueil des Césars l'avait revêtu.

Wallia ne put pas achever le grand ouvrage qu'il avait commencé, celui de donner à la monarchie visigothe des institutions durables. Sa mort, qui arriva l'an 418, l'en empêcha. La gloire de conduire à son terme cette entreprise honorable et difficile, fut réservée à son successeur, Théodoric, fils du grand Alaric. Les guerriers le proclamèrent roi, et son règne, qui

dura trente ans, raffermit un empire que les Barbares avaient fondé sur les ruines de celui des Romains.

La conquête est donc effectuée. Ces tribus si long-tems errantes, poussant leurs aventureuses expéditions du nord au midi, de l'orient à l'occident; déplaçant les peuples et s'indignant contre les commodités de la vie des cités, ont enfin suspendu leurs courses et formé un établissement qui eut de la durée et de l'éclat. Que fesait le maître de tant de nations, tandis que des hordes sauvages sillonnaient, de toutes parts, son vaste empire, et le dépéçaient comme une large proie? Honteusement retranché dans la ville de Ravenne, protégé par des marais, Honorius, indigne fils de Théodose, restait plongé dans une lâche torpeur. Après avoir été assailli par les Barbares et par des rivaux, après avoir remporté quelques victoires à l'aide de ses capitaines, et acheté au prix des plus belles provinces de son empire, une honteuse paix, il mourut dans la ville de Ravenne, le 15 août 423. Son règne fut vingt-huit ans de désastres.

Après sa mort, l'empire d'occident continua sa douloureuse et longue agonie. Les Barbares mettaient à profit la lâcheté des empereurs; ils s'emparaient des terres, créaient des royaumes; et dans cette étendue de pays qui arrivait de l'Illyrie à la Bretagne, plus de vingt chefs étrangers s'arrogeaient un pouvoir souverain en présence

des magistrats nommés par la cour de Ravenne.

Un usurpateur nommé Jean occupa le trône d'Honorius. Théodose II, qui régnait à Constantinople, soutint les droits de son cousin Valentinien III, petit-fils de Théodose-le-Grand, par sa mère Placidie, et le délivra de son compétiteur. Placidie gouverna l'occident ; son fils était encore incapable, par son extrême jeunesse, de soutenir le fardeau impérial. Cette femme, veuve d'Ataulphe et de Constantin, général des Gaules, et décoré, en 421, de la pourpre, était digne du sang des Césars. Ce fut elle qui décida la séparation des deux empires d'Orient et d'occident. Son administration vigoureuse fut trop courte pour la gloire de ses états ; elle sut employer des grands hommes : Aétius et le comte Boniface. Le premier appelé au commandement de l'Italie et de la Gaule, le second à celui de l'Afrique, ont, par leurs talens militaires, fait revivre cette valeur familière aux anciens Romains. Les Barbares mettant au service de l'empire leur inquiète audace, cédèrent à l'ascendant de ces deux illustres capitaines, et leur formèrent des armées disciplinées. Aétius, fils d'un Scythe, élevé comme otage auprès d'Alaric, profita de son origine pour se rendre cher à ces étrangers. Aussi le crédit dont il jouissait à la cour de Ravenne, égalait celui qu'il sut conserver dans les camps des hommes du nord. Mais la rivalité arma Boniface contre Aétius. Boniface

cherchant son salut dans la révolte, commit le plus grand des crimes, celui de livrer sa patrie aux ennemis. Les Vandales accourent à sa voix, avec leur roi Genseric, en 429, dans l'Afrique; et le 9 octobre, dix ans après, Carthage, alors toute romaine, foulée par ces peuples, subit le second et dernier outrage d'une grave ruine.

Aétius triomphait sur la terre des Gaules: il battait les Franks, forçait, en 434 et en 436, Gundicaire, roi des Bourguignons, à se renfermer dans la Savoie; fesait lever, en 436, à Théodoric, roi des Visigoths, qui manqua aussi son expédition sur Arles, le siége de Narbonne, et remportait une grande victoire près de Tours.

Ce grand général ne voulait pas contraindre les Barbares à s'éloigner des frontières de l'empire; il cherchait, seulement, à les forcer de reconnaître l'autorité des magistrats romains, sûr que ce n'était que chez eux que l'héritage mutilé et chancelant des Césars pouvait encore trouver quelques soutiens.

Il y avait dans cette Germanie, mère de tant de farouches tribus, une longue route à travers d'immenses forêts, le long de grands fleuves, marquée par le passage des Vandales. Une peuplade scythique s'y jeta à son tour et marcha.

Un roi, fils de Mundzuk et neveu de Rugilas, auquel il succéda en 433, la conduisait. Cette peuplade était celle des Huns; ce roi fils de Mundzuk, et neveu de Rugilas, se nommait Attila.

Ces peuples du nord qui désolèrent ainsi le monde, cédaient, disaient-ils, à une impulsion irrésistible qui les poussait vers les ruines; un ascendant sombre et inconnu les dominait. Leurs chefs se croyaient appelés à une mission d'extermination; et, quand Alaric marchait au saccagement de Rome, il s'écriait : Je suis entraîné par une force qui me presse d'accomplir la désolation de la capitale du monde. Genseric, mélancolique et rêveur, répondait au pilote qui lui demandait la route des navires : Laisse les vents les conduire chez les peuples que le ciel veut punir. Et cet Attila debout sur tant de ruines, ne se proclamait-il pas le fléau de Dieu? Ces étranges paroles ne sont-elles pas sorties de sa bouche : « Une étoile tombe, l'univers tremble, je suis le « marteau du monde. »

Ces Barbares auxquels une biche bondissante ouvrit la route des Palus-Méotides, dont le chef saisissant une épée trouvée sous un roc, s'écria : « C'est le glaive de Mars », accouraient de toutes parts à la grande curée. Les fleuves, les mers, l'Océan, les torrens les vomissaient, balancés sur des nacelles d'osier ou suspendus à des outres de peau. Quand la terre les recevait, alors leurs gigantesques statures se dessinaient sur les selles des chevaux, dans des chars traînés par des rennes. La flamme et le glaive à la main, ils remplissaient leur tâche infernale au sein de ces co-

lonies romaines si splendides sous le ciel gaulois ou germain.

Dieu leur avait livré une société profondément avilie. Des empereurs qui appelaient *appointemens* les honteux tributs payés à ces singuliers vassaux ; des eunuques attachant à leurs flancs sans virilité l'épée des combats, des hommes énervés se serraient vainement autour de ces basiliques, de ces arcs triomphans, de ces palais magnifiques dont le Barbare secouait les pierres de sa puissante main.

Salvien tonna contre tant d'apathie et de débauche ; il fit mugir les Barbares non loin de ces cirques de Trêves, où, quand la horde s'abattait, sombre et menaçante dans les campagnes voisines, on courait, parfumés et voluptueux, pour applaudir aux jeux scéniques, pour s'enivrer de l'orgie du soir. Lorsque Genseric posa son pied sur Carthage, Carthage était la plus vile des cités ; la débauche y épuisait ses raffinemens : des hommes couverts de longs voiles, affectant la démarche d'une femme, vendaient publiquement leurs faveurs. Cette ville fut ainsi saisie par le poing d'un Vandale, couchée sur un lit d'infames voluptés, et étranglée au milieu des parfums.

Chez les Romains, on ne trouve que mollesse, qu'insouciance, que lâcheté; l'énergie, la grandeur, les forces sont toutes aux Barbares. Alaric meurt, l'armée détourne le lit du Bussentum ; le cercueil

est déposé dans le torrent ; puis les eaux sont remises à leur place ; elles grondent sur la tombe du héros. Attila battu par Aétius, que d'autres Barbares suivaient au combat, veut un trépas digne de lui : il rève le suicide, mais le suicide accompli dans les flammes, sur un immense bûcher de harnais et de selles. Quand il mourut sur le sein d'une femme, ses soldats le pleurèrent, non pas avec des larmes de jeunes filles, mais avec des larmes de sang. Ne pouvant exprimer les pleurs de leurs yeux, ils se tailladèrent les joues, et en firent jaillir ce généreux sang.

Cet Attila traînait des rois à sa suite ; il abandonnait les vases d'or et d'argent à ses capitaines, et ne laissait paraître sur sa table que de grossières ustensiles. Ce n'était point un palais qui recevait sa formidable personne, il campait dans une grande bergerie, au milieu des pacages du Danube, et des rois veillaient à sa porte. Ce fléau de Dieu, d'une courte stature, avec ses larges épaules, son front immense, son roulement d'yeux, son geste énergique, sentait dans son cœur la force de détruire un empire. L'instinct de cette destruction se révèle par des faits éclatans ; si l'assaut n'emportait pas une cité battue par les Barbares, ils égorgeaient les prisonniers autour des murs, afin que le vent passant sur ces lambeaux putrides, apportât la mort au sein de la ville. Tel est le tableau lugubre que les écri-

vains du siècle nous retracent de ces invasions ; ils nous montrent Attila se disposant, après avoir ravagé la Grèce et l'Italie, à porter ses armes dans la Gaule.

Il quitta son village royal, situé dans les plaines de Hongrie, en menant cinq cent mille guerriers à sa suite. Ce roi farouche avait exalté une princesse du sang des Césars par sa gigantesque renommée ; Honoria, sœur de Valentinien, lui avait offert sa main et peut-être l'empire. Deux frères se disputaient la royauté chez les Franks. L'un d'eux avait imploré son secours ; l'autre, s'était mis sous la protection d'Aétius. Les Scythes enrôlés sous les bannières romaines, étaient disposés à s'unir à Attila, et Sangilax, chef des Alains, s'était engagé à leur livrer Orléans ; Genseric promettait l'appui de son armée d'Afrique.

Ainsi Attila ne savait pas seulement se battre ; il connaissait l'art des négociations ; et sa valeur bouillante se calmait, quand son esprit vaste se repliant sur lui-même, méditait d'étonnans projets. Ce n'était point un chef se précipitant, les mains sur les yeux, dans le danger ; il disposait ses attaques, se ménageait des alliances et des secours, et, quand le jour de l'agression était arrivé, il couronnait l'œuvre de sa politique par celui de son courage.

Attila continue sa marche dévorante; les Franks qui lui avaient promis leur appui, le joignent sur

les bords du Rhin. Il paraît devant Metz, et la flamme consume cette ville. Au milieu de ses débris calcinés, un seul monument resta debout, la chapelle de St Étienne, image de cette église chrétienne qui seule devait survivre à la grande ruine de l'empire romain. Tongres disparaît devant le fléau de Dieu; déjà les drapeaux des Barbares touchaient aux murs d'Orléans, quand les dernières lignes des plaines voisines se couronnèrent tout-à-coup, aux yeux d'Attila, des soldats d'Aétius et de Théodoric. Ce Théodoric fut grand sur le trône des Visigoths. Fils du redoutable Alaric, il avait succédé à Wallia, l'an 418. Ses lois, dignes d'un peuple plus éclairé que le sien, avaient pour but de dépouiller ses sujets de leur barbarie; aussi la civilisation commençait-elle à adoucir les mœurs des Visigoths. Avitus, député par Aétius à Théodoric, lui fit comprendre que l'orage des Huns le menaçait aussi bien que cet empire romain qu'il avait combattu, et dont il adoptait les lois; il leur montra ces Huns comme les ennemis des Visigoths, s'acharnant sur ces derniers et les poursuivant jusqu'aux lieux les plus reculés. Le vieux roi fut ému, et ses deux fils parurent à ses côtés dans les rangs de l'armée romaine et visigothe. Aétius avait composé cette armée d'élémens les plus opposés : il la dominait par l'ascendant de son génie.

Attila revient sur ses pas, et pose son camp près de Châlons. Thorismond, fils de Théodoric, demeure maître d'un monticule vivement disputé. La bataille fut, pour me servir des expressions d'un vieil historien, « atroce, multiforme, effroyable, opiniâtre et telle que l'antiquité n'avait « rien pu voir de semblable. » Théodoric trouva la mort au commencement du combat. La perte des Huns fut immense; le farouche Attila se retira derrière la formidable enceinte de ses chars scythes. Les ennemis ne purent les franchir. Les forces des deux armées étaient épuisées, et Attila, sans être inquiété par Aétius, quitta les Gaules.

C'est la dernière victoire dont l'empire d'occident ait pu s'énorgueillir. Il dura encore vingt-cinq années, années de honte et d'agonie. Valentinien III, le plus lâche des hommes, exalté par la retraite des Huns, saisit un jour, pour la première fois, son épée; il la plongea dans le sein du grand général à qui il devait le salut de son empire. Aétius périt de sa main, au milieu des eunuques du palais. Pétronius Maximus immola ce Valentinien, pour venger l'outrage que sa femme en avait reçu.

Vingt-un ans, telle fut encore la durée de ce faible empire d'occident. Depuis la mort de Valentinien III, neuf empereurs et deux prétendans au pouvoir suprême, se couvrirent de ce manteau de pourpre traîné dans la honte. Les révo-

lutions se succédaient aux révolutions ; le pouvoir, violemment disputé, était obtenu et arraché par la force. La Gaule fit le triste essai d'une élection impériale ; elle choisit pour chef cet Avitus qui avait négocié l'union des Visigoths avec les Romains contre Attila.

Quand le sceptre fut déféré à Avitus, il se trouvait en ambassade chez Théodoric II, meurtrier de son frère Thorismond. Secondé par les Visigoths, il se fait proclamer empereur à Toulouse, le 10 juillet 455, et Arles, répétant les mêmes fêtes, le salue du nom d'Auguste le 15 août de la même année, en présence des principaux Gaulois.

Le nouvel empereur marche vers Rome, pour obtenir du sénat la confirmation de sa dignité, et Théodoric va se battre en Espagne.

La monarchie des Visigoths était alors forte et imposante. L'Espagne allait passer sous leurs lois, et la Gaule entière les reconnaissait déjà. Mais Théodoric ne put accomplir la conquête de la péninsule ; Avitus, son allié, vit crouler son pouvoir éphémère, et Majorien, son successeur, attaqua le roi des Visigoths. Majorien fit briller des vertus sur le déclin convulsif de l'empire d'occident. Mais ce prince, qui eut voulu restituer au nom romain sa majesté abolie, reçut la mort dans son camp près de Tortonne, de la main du Patrice Ricimer.

Nous touchons à la chûte complète de l'empire. L'empereur Léon I[er] envoie à Rome, pour gouverner l'occident, Anthémius, Olybrius, Nepos, qui trouvent tous un poignard caché dans les plis de leur sanglante pourpre. Enfin, en 466, Odoacre dépose Augustule, et proclamant qu'un seul chef devait gouverner le monde, envoie à Constantinople les ornemens impériaux. L'empire, alors, s'éteignit tout-à-fait.

Il s'éteignit par le nom, mais il subsista encore par la puissance des souvenirs. Aussi, nous voyons les plus riches propriétaires, ou ceux qui avaient été revêtus de quelque magistrature, continuer à exercer sur toutes les provinces une autorité que personne ne songeait à leur disputer. Lidicius, fils d'Avitus, gouverna l'Auvergne; Ægidius et son fils Syagrius, gouvernèrent le Soissonnais au nom de l'empire, même depuis la déposition d'Augustule.

Mais qui recueillait dans la Gaule la succession de cet empire détruit? Alors trois nations germaniques consolidant leur puissance, s'affermissaient dans leurs conquêtes; c'étaient celles des Visigoths au midi, des Bourguignons au levant, et des Franks au nord.

Les Visigoths furent gouvernés, de 453 à 456, par Théodoric II, fils de Théodoric I[er], et petit-fils d'Alaric. Le spectacle d'une civilisation complète ne fut point perdu pour les Goths; leurs

mœurs s'adoucirent, les arts embellirent leurs demeures ; ils connurent les commodités de la vie ; mais cette bravoure, que tant de champs de bataille attestaient, ne s'éteignit pas au sein des villes. Théodoric II les conduisit à de nouvelles conquêtes. Narbonne ouvrit ses portes, en 462, à ce roi vaillant ; Arles et Marseille s'émurent à l'approche de ces Barbares. Euric tua, l'an 466, ce roi conquérant, dont il était le frère. Un fratricide avait placé Théodoric sur le trône, un fratricide l'en fit descendre. Les Goths ne partagèrent jamais la monarchie entre les frères ; en cela ils agirent différemment des Bourguignons et des Franks, qui, dans leur respect pour l'égalité des partages, livrèrent leur royaume aux convulsions domestiques, aux déchiremens intérieurs.

Euric fut un grand roi ; il voulait soumettre la Gaule entière ; enhardi à ce dessein par cette disparution subite de tant d'empereurs, par l'affaiblissement progressif de l'autorité romaine. Euric conquit la Provence ; l'an 480, Arles et Marseille le reconnurent comme souverain. Sa mort trop prompte, a été funeste aux destinées des Visigoths; s'il eût vécu plus long-tems, ceux-ci, et non les Franks, auraient eu l'honneur de reconstruire la Gaule. Il expira à Arles, vers la fin de l'année 484, laissant seulement un fils en bas âge, couronné sous le nom d'Alaric II, à

l'époque même où les Franks reconnaissaient pour chef un habile guerrier.

Esquissons rapidement l'histoire de l'invasion des Bourguignons et de celle des Franks. La partie la plus orientale des Gaules fut occupée par le premier de ces deux peuples. Les Bourguignons s'annonçaient comme soldats des Romains ; car les Barbares, tout en ruinant la puissance de ces derniers, affectaient une espèce de vénération pour l'empire dont ils dépéçaient les membres. Gondicaire, dont le règne se rapporte peut-être à l'an 406, fit franchir le Rhin à cette nation, et Honorius consentit à les laisser paisiblement conserver leurs conquêtes l'an 413. Cette couronne offerte par les Barbares à Gondicaire, ceignit la tête de ce roi pendant plus de cinquante ans. Dans l'ardeur remuante dont ces peuples étaient travaillés, ils avaient cherché à joindre la Belgique aux autres provinces déjà soumises. Aétius accourut alors contre Gondicaire, et lui tua vingt-mille guerriers. Plus tard, ce prince contracta une nouvelle alliance avec les Romains, dont il reçut le titre de maître de la milice. Après sa mort, quatre lots furent faits de sa troupe et de ses états. Ses quatre fils, Gondebaud, Childéric, Godegésile et Gondemar se les partagèrent. Le nom de Patrice décora le premier; son frère Childéric accepta à Genève, sa résidence, celui de maître de la milice. Ainsi, consolant sa grande

ruine, le vieil empire inscrivait, dans des almanachs, les noms de ses vainqueurs, rangés à la suite des eunuques de la cour.

Childéric et Gondemar attaquent Gondebaud; les Allemands marchaient à la suite des chefs agresseurs. Gondebaud est battu près d'Autun; mais les vainqueurs congédièrent les Allemands. Alors leur frère les surprend dans Vienne, tue de sa main Childéric, noie la femme de ce prince, en la précipitant dans le Rhône avec une pierre au cou; coupe la tête à ses deux neveux, fils du roi vaincu, et garde pour prisonnières les deux filles, dont l'une, Clotilde, épousa Clovis. Gondemar s'était réfugié dans une tour que Gondebaud entoure de matières combustibles; la flamme brûle tout ardent le prince bourguignon. Godegésile, son quatrième frère, reçut la mort de la main de ce barbare.

Quant aux Franks, avant de franchir le Rhin, ils se montrèrent d'abord les alliés fidèles du peuple romain. Lorsque les Barbares parurent sur les bords de ce fleuve, conduits par des chefs formidables, les Franks se levèrent, défendirent leurs aigles, et marchèrent sous les ordres des généraux de l'empire. Ils s'établirent dans une contrée qui porta leur nom, et qui s'étendait de la rive droite du Rhin jusqu'à l'Océan. Si quelques bandes détachées de cette confédération franke par la promesse d'un chef aventurier, se

répandaient dans les Gaules, le reste de la tribu, fidèle à l'alliance romaine, continuait à occuper le pays depuis long-tems conquis.

Pourtant l'amour du pillage ne pouvait s'éteindre dans ces hommes d'aventureuses expéditions, malgré leur préférence pour le service des Romains; aussi les voit-on, l'an 440, saccager quatre fois la ville de Trêves.

Les chefs franks dont les noms se trouvent dans les premiers récits de notre histoire, étaient Mellobaudes et Arbogaste. La tribu qu'ils conduisaient à la guerre, partageait l'autorité entre les fils du roi. Une simple chronique, qui contient une courte phrase, regardée comme une interpolation, nous apprend, seule, le nom des princes dont les fabuleux exploits se lisent en tête de nos livres. Pharamond n'est pas cité par Grégoire de Tours, écrivain dont l'érudition et l'exactitude sont étonnantes pour son siècle. Il raconte seulement que Clodion quitta un jour sa tour de Disparges, près de Thuringe et prit Cambrai. Ce n'est que sur le témoignage de quelques-uns qu'il regarde Mérovée comme appartenant à la race des princes chevelus. Se taisant sur ces chefs de quelques guerriers barbares, il nomme Childéric, qu'il nous représente chassé de son pays comme débauché et séducteur de jeunes femmes. Ainsi, devant ces faits, devant une saine critique, tombe le ridicule et pompeux échaffau-

dage construit par des historiens sans critique. Ces écrivains pensionnés ont parlé de ces capitaines obscurs d'une poignée de Barbares, avec autant de révérence que de Louis XIV. Dans la tente grossière où ronflait le chef à la longue chevelure, sous le poids d'une orgie barbare, ils ont vu la majesté de Versailles et la pompe de nos derniers règnes. Des Germains réunis sous le nom de Franks, se choisissent des chefs, pénètrent en France, y assiégent quelques villes, se fixent dans les pays voisins du Rhin et de la Meuse, et malgré leur libre droit d'élection, par reconnaissance, ou par l'ascendant du pouvoir, se rangent, après la mort de leurs princes, sous l'obéissance de leurs fils. Voilà le début de notre monarchie. Enfin quelques-uns de ces Barbares reconnaissent pour chef un descendant de leurs anciens capitaines, Clovis, âgé de 16 ans, qui commandait les Franks de Tournai. Cet homme, regardé comme le fondateur de la monarchie française, joint quatre mille guerriers à quatre mille guerriers de Ragnacaire, roi des Franks de Cambrai, et marche contre Syagrius. Le général romain fuit à Toulouse; les conseillers d'Alaric II chargent de chaînes Syagrius et le renvoient à Clovis, qui le fait mourir en prison. Ce prince valeureux, électrisé par quelques victoires, dut songer à fonder une monarchie. Les Tongriens, soumis la dixième année de son règne; les Allemands

défaits à Tolbiac en 496, ses parens maîtres de fortes villes, dépouillés par la guerre ou par l'assassinat de leur autorité, le rendirent chef de la puissante tribu franke.

Son mariage avec Clotilde, fille de ce Childéric, traîtreusement mis à mort par Gondebaud, décida la conversion de Clovis au christianisme. Alors son pouvoir se fortifia de tout l'ascendant des évêques. Son front courbé sous les doigts de Rémy, se relève paré du diadême chrétien, et semble dès-lors marqué d'un signe resplendissant de force et d'autorité. L'arianisme avait pénétré dans les Gaules; presque tous les princes embrassèrent cette hérésie; elle s'assit sur le trône impérial à côté d'Anastase.

Clovis seul resté fidèle au catholicisme, enchantait par l'orthodoxie de sa foi naissante les prélats si influens dans les Gaules. Aussi, malgré le sang qui tachait son manteau grossier, malgré sa fureur et ses crimes, son attachement à l'église et sa soumission à ses décrets lui ont valu les éloges des pieux écrivains. D'ailleurs, cette main redoutable qui avait abattu la tête de Carvaric, roi de Térouane, de Ragnacaire, son ancien allié, répandait des munificences sur le clergé, et édifiait des églises. Clovis épousa le ressentiment de cette Clotilde qui, placée dans nos liturgies au rang des saintes, sentait un sang barbare bouillonner dans ses veines. Quand elle quitta la terre des

Bourguignons, elle voulut que Gondebaud fût instruit de ses projets de vengeance; des villages furent embrâsés par ses ordres, afin, dit-elle, que les flammes de l'incendie portassent à son oncle des messages de guerre et de mort.

La guerre menaçait Alaric, roi des Visigoths; ce prince, pour s'assurer l'amitié de Gondebaud, lui céda Marseille et les autres villes de la province, en ne conservant dans ce pays qu'Arles et son territoire. A cette époque Gondebaud et Godegésile, d'après Grégoire de Tours, régnaient sur les Bourguignons. Marseille et le pays situé le long du Rhône et de la Saône reconnaissaient aussi leur puissance. Une rupture éclate entre les deux frères. Godegésile, se ménageant le secours redoutable de Clovis, excite son allié à attaquer Gondebaud. De vieux ressentimens aiguillonnaient le prince frank; il fallait que la flamme attachée à des villages par sa femme Clotilde, ne fût pas une vaine menace. Elle se ralluma sous les pas des chevaux de guerre, sous la lance des Franks, et embrâsa la Bourgogne. L'an 500, sous les murs de Dijon, Clovis battit Gondebaud. Godegésile se fait ouvrir les portes de la cathédrale de Vienne, et ceint le bandeau royal sur son front. Son frère, poursuivi, arrive dans Avignon, et respire derrière les hauts remparts de la cité. Clovis pousse son armée vers ces remparts, et le siége commence. Arédius, ministre du roi

bourguignon, négocie un traité; Gondebaud signe sa honte, en consentant à payer un tribut au prince frank. Clovis abandonne alors nos contrées, satisfait d'avoir allumé une guerre d'extermination entre les deux frères. Gondebaud, délivré de son puissant ennemi, s'empare de Vienne, poursuit Godegésile dans l'église, et le fait massacrer sur les marches de l'autel, narguant les saints de pierre et les croix d'or qui brillaient dans le saint lieu.

Ces événemens sont tus par Procope. Alors régnait en Italie Théodoric, roi des Ostrogoths, autre peuplade gothique. Ce Théodoric a été un prince remarquable; Zénon l'appela son fils, et l'honora du consulat romain. Il combattit Odoacre et reçut l'Italie des mains de l'empereur lui-même. Sa barbarie originelle s'amollit sous la douce influence d'une civilisation avancée; il se dépouilla de la saye et revêtit la toge; il dédaigna son dur idiome et s'exprima daus la noble langue des maîtres du monde. Facile et aimable dans ses relations privées, versé dans les lettres, il sut maintenir l'équilibre entre les évêques anciens et les évêques catholiques, et devint l'espoir de toutes les hordes gothiques de l'Italie, de la Gaule et de l'Espagne. Alaric II était son gendre; aussi s'intéressait-il à la prospérité du royaume visigoth. D'ailleurs son cœur était sensible à la gloire commune de toute l'invasion gothique.

Clovis, non moins habile guerrier que Théodoric, convoitait nos provinces méridionales; il voulait que le nom redoutable des Franks, déjà fortement gravé sur les rives rhénanes, s'élançât, sur les aîles de la victoire, aux quatre extrémités de ce beau pays que pressent les Alpes, les Pyrénées, l'Océan, le fleuve du Rhin. Théodoric le devina, et s'allia avec lui contre Gondebaud, sous la condition de partager entr'eux le territoire conquis. Le prince ostrogoth mit du retard dans l'exécution de sa promesse; pourtant Clovis remplit le traité; mais Gondebaud reprit son pouvoir dans la ferveur avec laquelle il s'attacha au catholicisme. Aussi Théodoric se vit-il forcé de se contenter des cités de Marseille, d'Aix et d'Avignon, et Clovis de quelque cession pareille et d'un tribut imposé au chef bourguignon.

Clovis, dans son ardeur chrétienne, voyait avec dépit les contrées méridionales de la Gaule au pouvoir des Ariens. Rassemblant ses Franks au champ de Mars, il leur dit : « Je ne puis souf« frir que ces Ariens possèdent la meilleure par« tie de notre pays. Allons sur eux, et quand, « avec l'aide de Dieu, nous les aurons vaincus, « nous réduirons leurs terres sous notre domi« nation. »[1]

1. Gregorii Turonen, lib. II, cap. 37, p. 181.

Le roi frank seconde le courage de ses troupes, et marche vers Poitiers, où se trouvait Alaric. S[t] Martin, si vénéré dans les Gaules, devient son protecteur ; il respecte les terres de son diocèse, et envoie à Tours des officiers chargés de découvrir des présages de victoire ou de revers dans les versets qui ébranlant les voûtes de la basilique, frapperaient, les premiers, leurs oreilles. Le prêtre entonnait les versets 40 et 41 du dix-huitième psaume, quand les messagers de Clovis parurent dans la grande nef: 40 «Seigneur, tu m'as re-« vêtu de force pour le combat; tu as fait plier « sous mes coups ceux qui s'étaient élevés con-« tre moi. 41 : Par ton secours, j'ai mis mes en-« nemis en fuite et j'ai exterminé ceux qui me haïs-« saient. » Le roi se montra joyeux de cette application heureuse. Au reste, sa marche fut signalée par des prodiges. Grégoire de Tours, vieux narrateur de ces faits, fait bondir devant le roi frank une biche blanche, qui s'élançant dans la Vienne alors gonflée par les orages d'hiver, indiqua le gué; puis, une colonne de feu dressa sa rouge spirale sur le clocher de la cathédrale de Poitiers. Le roi vit l'indication de sa route et la promesse des renforts qu'il attendait dans ces nappes flamboyantes. Vouglé, plaine à dix lieues de Poitiers, résonne enfin sous les pas des Visigoths et des Franks. Le combat se livre; Clovis bat l'ennemi, et Alaric tombe percé de coups au mi-

lieu des siens. Gésalic, frère naturel d'Amalaric fils d'Alaric, plus en état que celui-ci de manier les armes, s'assit sur le trône dont Clovis avait juré la ruine.

L'année suivante le roi frank parut devant Arles déjà assiégée par une armée de Bourguignons qui devait agir de concert avec lui. Un pont de bateaux flotte sur les eaux du Rhône; Clovis veut s'en emparer; mais il est repoussé, et ses soldats abandonnant le rivage, se hâtent de gagner les collines d'Eliscamps, occupées par les auxiliaires. Le siége continue; la valeur franke et le courage des habitans d'Arles le rendirent long et meurtrier. S[t] Césaire, qu'Alaric, persécuteur des évêques catholiques, avait chassé d'Arles, y était retourné peu de tèms avant le siége. Les Visigoths le surveillaient avec anxiété. Un des parens du prélat se fit descendre, pendant la nuit, par les remparts, et gagna le camp des assiégeans, désolé de la longueur du siége et intimidé par la crainte du pillage. Cet événement confirma des soupçons injurieux à l'évêque; les juifs, nombreux à Arles, les accréditent par des calomnies; ils l'accusent de s'entendre avec les Franks, supposition qui ne pouvait qu'être facilement admise par les Ariens, ses ennemis. Aussitôt les Visigoths jettent S[t] Césaire dans une barque, et ordonnent qu'on le conduise à Ugernum, aujourd'hui Beaucaire. Mais les bateliers,

qui devaient affronter le camp ennemi prolongeant ses lignes et ses tentes le long du fleuve, craignent d'être surpris, et retournent à Arles. Un cachot reçoit l'évêque. Son innocence fut enfin reconnue. Les Juifs avaient projeté d'ouvrir les portes de la cité à Clovis; un d'eux jeta aux assiégeans une lettre enveloppant une pierre; on la trouva au pied des remparts. Elle dévoilait le complot. L'ennemi était invité à attaquer la partie de la ville gardée par les juifs; les épées ne s'y croiseraient pas avec les épées, et leurs lances ne frapperaient aucun bouclier opposé. St Césaire fut rendu à la liberté, et ses calomniateurs reçurent les châtimens que méritait leur double crime.

Arles chancelait; Clovis mesurant de l'œil ses murs, ordonne aux trompettes un nouveau et retentissant signal, quand des bruits de guerre résonnèrent à l'horizon. Hilba, général de Théodoric, arrivait au secours des Visigoths. Le roi frank lève le siége; mais sa fuite fut harcelée par les ennemis, qui semèrent de cadavres et de traits brisés la route honteuse que Clovis suivait pour s'enfoncer dans ses états.

Les assiégés avaient montré un grand courage. Au rapport des historiens, le génie d'Archimède renaquit dans leurs machines défensives. Tandis que l'ennemi jetait sur le fleuve des ponts volans et des bateaux, pour atteindre la rive défendue,

on voyait les Arlésiens mouvoir une poutre suspendue, armée d'un grappin qui saisissait le pont ou le navire ennemi. Une masse de plomb d'un poids très lourd assurait la force de son action; ce grappin et ce plomb étaient attachés par une chaîne de fer. A peine la griffe avait-elle mordu, que le contre-poids la ramenait en arrière, et le pont et le bateau s'élevaient ainsi dans les airs; tout-à-coup on les laissait tomber; le fleuve les engloutissait à l'instant même. Les ennemis s'agitèrent vivement autour de cette ville si héroïquement défendue; ils détruisirent un monastère de filles fondé par S[t] Césaire, et en employèrent les matériaux dans la construction des ouvrages qui inquiétèrent beaucoup les assiégés. Pour Clovis, la prise d'Arles était le brillant début de sa guerre d'Italie; il comptait s'élancer des murs conquis de cette ville aux Alpes, afin d'écraser les Ostrogoths de ses forces et de celles des Bourguignons. Mais sa politique fut déçue, et cette ville échappa à son ardeur des conquêtes. Théodoric obtint les cités d'Apt, de Carpentras, d'Orange, de Vaison et de Cavaillon.

Hilba, général de Théodoric, avait paru en Provence à la tête d'une vaillante armée ostrogothe. Il battit les Franks, au rapport de Jornandes; ensuite passant en Espagne, il vainquit Gésaric, forcé de se réfugier chez les Bourguignons.

Amalaric fut reconnu pour roi dans tous les états des Visigoths. Petit-fils de Théodoric par sa mère Thédogothe qu'Alaric II avait épousée, il gouverna la Provence sous la tutelle du roi d'Italie son grand-père.

Théodoric protégea la ville d'Arles; voulant la dédommager des pertes et des maux d'un long siége, il l'exempta d'une partie des impôts et répara ses murs.

Le système administratif des Romains, soutenu par la puissance des souvenirs, fut adopté par Théodoric, qui rétablit à Arles le siége de la préfecture des Gaules. Il nomma pour l'occuper Libère, illustre citoyen, qui dans ce poste élevé fit briller des qualités éminentes. Gemellus, vicaire des Gaules, le seconda dignement.

Voici la lettre que Théodoric écrivit aux habitans de la province en leur envoyant ce préfet:

« Il faut vous soumettre sans répugnance au « gouvernement romain, sous lequel vous rentrez après avoir subi le joug d'une domination « étrangère; puisque la providence l'a brisée, re- « prenez vos anciennes mœurs et abjurez celles « que le contact des Barbares vous a imposées. « Sujets maintenant d'un roi équitable, adoptez « d'autres maximes. Pour nous, profondément « émus de vos maux, et voulant les soulager par « cette bonté qui vous est si connue, nous vous « envoyons pour gouverner votre province, en

« qualité de vicaire de la préfecture des Gaules,
« Gemellus, dont nous connaissons la fidélité et
« la capacité.

« Nous nous flattons que son gouvernement « sera à l'abri de tout reproche ; nous en avons « pour garant sa probité. Il sait que notre dé- « plaisir est acquis à celui qui s'écarte de son « devoir. Tous les ordres qu'il va donner seront « promptement exécutés, parce que la justice en « sera la base. Que les principes méconnus de « l'équité président encore à vos actions ; dé- « pouillez des mœurs barbares ; la raison le « veut. Que les lois seules soient redoutées ; que « seules, elles soient votre appui ; la vie est « sans charmes, quand elles sont violées ; le « faible les a pour bouclier, l'orgueil des grands « pour écueil. Elles assurent votre bonheur et « votre sécurité ; soyez dignes de vos pères : que « vos vertus reprennent un essor comprimé par « les malheurs des tems. Le patriciat, seul di- « gne de vous, c'est la probité qui le procure ; le « vrai mérite, c'est la raison éclairée ; la vérita- « ble grandeur, la justice. »

Le bonheur de ses états occupait toujours la pensée de Théodoric ; les choix qu'il fit pour l'aider dans ses fonctions royales, annoncent un esprit juste appréciateur du mérite. L'intrigue était impuissante pour le corrompre ; le comte Marabadus fut nommé par lui gouverneur de Mar-

seille. Il arriva avec une lettre flatteuse pour les habitans de cette illustre cité. Le prince goth y avait consigné d'honorables hommages à l'antiquité et à la célébrité de Marseille. Mais la sagesse de ce roi éclate bien plus encore dans cette autre lettre qu'il adressa à Avignon. Vondil, choisi pour administrer cette ville, la porta. Il y montre une attention scrupuleuse à veiller sur les intérêts de ses sujets. « Les rois, dit-il, doivent « fonder leur gloire sur le bonheur des peuples, « et les soldats sont armés du glaive pour défen- « dre et non pour opprimer. » Au reste, on le voit toujours plein d'admiration pour l'administration romaine. Tel était l'ascendant de la civilisation, qu'elle honorait le vaincu dans sa faiblesse et ôtait quelque chose à l'éclat de la victoire. Les Romains frappés par la guerre, désarmaient le conquérant par leurs lois et par leurs mœurs.

Théodoric mourut à Rome l'an 526; ses états furent partagés entre ses deux petits-fils : Atalaric qui règna en Italie, et Amalaric dans les Gaules. Amalasonthe, mère d'Atalaric encore en bas âge, gouverna les conquêtes ostrogothes, et gardant la Provence pour ses fils, laissa aux Visigoths les autres provinces depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées. Ainsi la Provence placée vingt-six ans sous la domination des Visigoths, passa sous celle des Ostrogoths ou Goths d'Italie.

La régence d'Amalasonthe ne fut pas sans

gloire. Le trône qu'elle gardait à son fils, était entouré de périls ; il fallait, d'une main ferme, réprimer l'insolence des vainqueurs, qui, opprimant le Romain, se préparaient de sourdes et dangereuses résistances. D'un autre côté Justinien méditait une invasion en Italie. Dans les provinces situées dans la Gaule, l'autorité des Visigoths déjà chancelante, était menacée de succomber aux efforts de Gondemar, roi de Bourgogne, jaloux de voir les cités gouvernées par ses ayeux aux mains des Goths d'Italie. Ce fut sur ce terrain orageux qu'Amalasonthe chercha à consolider un pouvoir que la main puissante de Théodoric avait pu, seule, soutenir. Elle fit face à ce pressant danger. Ne démentant pas son origine, elle vit que l'intérêt de la conquête exigeait qu'elle cherchât un appui hors de cette cour de Byzance, irritée de voir les appuis de son autorité arrachés par le bras des Barbares. Gondemar se laissa désarmer par la cession des conquêtes que Théodoric avait faites sur les Bourguignons ; Amalasonthe s'attacha ce peuple lié déjà avec elle par une même destinée, et se mit ainsi en état d'opposer aux tentatives impériales une immense ligue de Barbares.

Quand se retirant dans ses palais italiens où déjà l'imagination des Goths assouplissait à ses caprices la correcte architecture latine, Amalasonthe respirait du fardeau des affaires publiques,

elle ravissait sa cour par la grace de son entretien ; ses lèvres cadençaient harmonieusement le grec et le latin, et ses sujets charmés environnaient d'hommages une reine éloquente et courageuse qui arrachait leur admiration par les dons brillans de son esprit et la force de son caractère.

Mais sa fin fut malheureuse : un assassin pénétra un jour dans la salle de marbre où l'eau du bain rafraîchissait ses membres, le poignard ensanglanta cette eau ; Amalasonthe périt frappée de mort par son cousin Théodat.

Théodat n'était qu'un lâche ; avant son assassinat, sa vie molle s'était écoulée obscurément sous les ombrages de ses maisons de campagnes toscanes. Là, une débauche raffinée épuisait pour lui ses honteuses ressources, afin de ranimer la langueur de ses désirs. Sur le trône, il ploya sous le faix des charges royales. Déjà Bélisaire, envoyé pour le châtier, était arrivé en Sicile. Théodat appelle les Franks à son secours, en leur offrant deux mille livres pesant d'or ; mais la mort le surprit avant que ceux-ci eussent rempli le traité. Il fut tué par Optaris, vers le commencement du mois d'août 536.

Vitiges, déjà proclamé roi à sa place. conclut une semblable alliance. La domination de ces rois goths était toujours reconnue à Marseille et à Arles ; des chefs barbares venaient s'enivrer

dans cette dernière ville du spectacle des jeux circenses. Les monnaies battues dans ces deux villes reçurent leur image.

Quelques mots encore sur les Bourguignons nous apprendrons comment la partie septentrionale de la Provence cédée au roi de ce peuple, passa aux Franks.

Sigismond remplaça Gondebaud, et épousa Ostrogothe, fille de Théodoric. Un fils nommé Sigeric; naquit de ce mariage. Ostrogothe mourut, Sigismond épousa alors une femme d'une obscure naissance, et dont les sentimens étaient au-dessous du haut rang où le chef bourguignon l'appelait. Sigeric devint pour elle un être odieux; elle inspira sa haine à Sigismond, et lui montra dans son fils un ambitieux, sanguinaire usurpateur du trône, et n'hésitant pas à méditer l'assassinat de son père. Sigismond effrayé, fit serrer le cou de son fils, qui mourut l'an 522. Mais à peine le crime avait-il été commis, que le remords pénétra dans l'ame du prince; l'image sanglante de son fils obséda ses esprits. Mais ses larmes, sa pénitence, son pélerinage au monastère de St-Maurice dans le Valais, ne purent le laver aux yeux de ses sujets et de son beau-père; Sigismond fut toujours le cruel meurtrier d'un prince innocent.

Clotilde connut le degré d'avilissement dans lequel son neveu Sigismond était tombé. Veuve

de Clovis, malgré l'éclat du règne de son époux et le triomphe des armes frankes, elle n'avait jamais endormi sa vengeance. Ce Sigismond accablé sous le poids d'une haine publique, était à ses yeux investi de ce pouvoir sanglant que Gondebaud, assassin de Childéric, père de cette reine, lui avait transmis, comme un héritage de crime. Clotilde anime les rois ses fils. Clodomir, Childebert et Clotaire appellent leurs hommes d'armes pour aller punir cette Bourgogne où leur mère se réveilla dans une nuit de carnage, pour pleurer sur les cadavres de son père, de sa mère et de ses frères traîtreusement mis à mort. Sigismond accepte une bataille, et la perd. Vêtu alors d'un habit de moine, il prend la route du couvent de St-Maurice, où il avait fondé un office pour toutes les heures du jour. Sa fuite fut épiée; trahi par ses sujets, il fut remis entre les mains de Clodomir, qui l'envoya à Orléans. L'année suivante (524), Godemar, frère de Sigismond, élu roi, renouvelle les hostilités. A peine Clodomir a-t-il appris que la guerre va se rallumer, qu'il fait saisir Sigismond, sa femme et ses enfans, et les précipite dans un puits. Bouillant d'audace et fier de ses crimes, il marche contre le Bourguignon, qui l'attire dans un lieu favorable par une fuite simulée. Clodomir s'élance sur ses pas; Godemar le cerne, le fait prisonnier, et demandant à son sang compte du sang de son frère,

il le fait mettre à mort. Il paraît que ce fut à ce Godemar qu'Amalasonthe, redoutant la puissance des enfans de Clovis, rendit la haute Provence. Ce prince bourguignon fit un traité de paix avec les Franks.

A cette époque, la puissance des Ostrogoths atteignait la contrée située entre la Durance et la mer. Libère, préfet des Gaules, qui résidait à Arles, la gouvernait. Godemar, frère de Sigismond, dont le royaume bourguignon avait été réduit par les conquêtes frankes, occupa le trône pendant dix ans environ. Les deux fils de Clovis, Childebert et Clotaire, vinrent le lui disputer; leur frère aîné Thiéry, mari d'une nièce de Godemar, refusa d'attaquer son oncle; mais ses soldats, mutinés, jurèrent qu'ils iraient combattre Godemar sans lui. Autun vit la première des cités bourguignonnes; le prince frank mesure du regard la hauteur de ses murs crénelés; l'assaut l'étreignit tout entière, et sa cathédrale, témoin de tant de fêtes religieuses, entendit la voix des prêtres célébrer le triomphe des fils de Clovis. La Bourgogne entière devint franke; quatorze siéges épiscopaux agrandirent les domaines des conquérans mérovingiens; il fut déclaré que les Bourguignons s'enrôleraient parmi les Franks. Ainsi s'étendait cette puissance barbare, long-tems endormie dans les marais germains, et maintenant frappant de sa framée cha-

que coin de la noble terre des Gaules. Alors, des villes plus populeuses, des citoyens plus civilisés et des soldats non moins braves que les Franks, augmentèrent l'héritage de Clovis. Godemar abondonné des Ostrogoths après la mort d'Athalaric, vainement protégé par Amalasonthe, termina sa languissante vie dans un château où les vainqueurs le tinrent prisonnier.

La Bourgogne fut divisée entre les conquérans : la haute Provence, qui en avait fait partie, échut à Théodebert, fils de Thierri et petit-fils de Clovis ; Vitiges, roi des Ostrogoths, confirmant le traité que son prédécesseur avait fait avec les Franks, leur céda aussi cette portion de notre province qui avait appartenu à sa nation. Ainsi s'éteignit la domination des Goths dans notre contrée ; en Italie elle ne tarda pas d'expirer totalement. Leur dernier roi l'ensevelit dans cette terre qu'il avait dominée pendant soixante ans.

Au reste, l'invasion gothique eut plus de durée que celle des Bourguignons. Ceux-ci resserrés entre l'Océan, les Goths et les Franks, ne purent affronter les mers, ni dompter les armées gothiques, ni faire reculer celles des Franks. Le catholicisme, embrassé par ces Bourguignons, ne servit pas à les maintenir, pressés qu'ils étaient par tant d'ennemis à vaincre, et par tant d'obstacles de localités à surmonter. Pourtant leur puissance s'étendit sur une assez vaste portion du

territoire gaulois. Outre la Suisse, ils possédaient ce qui plus tard fut appelé les comtés et duchés de Bourgogne, le Lyonnais, la Bresse, le Dauphiné, le Vivarais, la Savoie et le Venaissin. Mais les Goths étaient appelés à de plus belles destinées : si rejettant l'arianisme en horreur aux Gaulois, ils se fussent vivement rattachés au catholicisme, appuyés alors sur ce solide instrument de conquête, ils auraient jeté dans le midi les fondemens d'un royaume dont la sanglante aurore disparut au souffle de la tempête franke. L'Espagne reçut ces généreux enfans du nord; là ce nom de Goth, dont tant de *Romanceros* devaient conserver le souvenir, s'attacha à une génération forte de rois et de vaillans capitaines; l'épée de l'Arabe le ternit; enfin il s'éteignit tout-à-fait sous les voûtes de l'Alhambra, après avoir promené sa grandeur barbare depuis les sources du Tanaïs jusqu'aux bondissantes eaux du Guadalquivir. Ainsi notre Gaule ne put être refaite ni par les Bourguignons, ni par les Goths, qui essayèrent de reconstruire l'empire; tant ces Barbares éprouvaient la maladie de l'autorité romaine.

Ces sociétés barbares ainsi transplantées sur notre sol, aspirèrent à quelque durée, et cherchèrent une longue existence dans des lois, travaux honorables qui annoncent un élan vers la civilisation, un désir de justice et d'ordre, au milieu des confusions inséparables de tout établis-

sement naissant. Gondebaud est regardé comme l'auteur de ces lois, appelées Gombètes, code où la barbarie perce dans les dispositions les plus sages ; arsenal de règlemens, les uns bizarres, les autres équitables, qui déposent d'un vif besoin d'organisation. Il paraît que la plupart de ces lois naquirent sous les chênes de la Germanie, et que conservées comme de vieilles traditions dans les esprits, elles furent ensuite rédigées, puisque le législateur, pour y attacher une plus respectable sanction, invoque les constitutions anciennes, d'où elles sont émanées. L'autorité royale seule ne les promulgua pas. Des comtes et des grands du royaume en ont publié un grand nombre de leur plein pouvoir. Les officiers civils et militaires, auxquels ces lois sont adressées [1], ont ordre de s'y conformer dans le jugement de toutes les causes, soit entre Bourguignons, soit entre un Romain et un

1. La loi des Bourguignons porte pour date le 4 des calendes d'avril (20 mars) à Lyon, en la seconde année du règne du roi qui dans un manuscrit est nommé Gondebaud, et dans l'autre Sigismond ; en sorte que la promulgation a pu en être faite en 502 dans le premier cas, et en 518 dans le second (Lex Burgundion., p. 255, Scr. franc., t. IV.) Le roi Euric avait le premier publié les lois des Visigoths en l'an 466. Mais cet ancien code ne s'est pas conservé ; celui que nous avons aujourd'hui est du septième siècle. Les lois des Franks, des Allemands et des Bavarois telles que nous les possédons, ne furent publiées que sous les descendans de Clovis.

Bourguignon.[1] Le droit romain seul est déclaré devoir décider, quand la cause sera agitée entre deux romains. Un comte bourguignon et un comte romain s'asseyaient sur le même tribunal, pour veiller à l'exécution de la loi, et l'un ne pouvait jamais procéder sans l'autre.[2]

La loi bourguignonne s'attache surtout à garantir le Romain de l'oppression de son hôte barbare; elle veille sur la propriété des vaincus avec autant de sollicitude que sur celle des vainqueurs. Un premier partage a bien, il est vrai, réduit cette propriété laissée par grace; mais la possession est garantie inviolablement. Le Romain, en comparaissant devant un tribunal, devait y voir la toge sénatoriale revêtir au moins un de ses compatriotes; pour l'injure qu'il reçoit, la loi s'arme contre elle d'une sévérité égale à celle dont elle poursuit l'offense faite à un Bourguignon. Les Barbares virent dans des amendes des justes compensations aux plus grands crimes. En les fixant, leur loi établit trois classes dans l'une et dans l'autre nation. La première classe, formée par l'optimate bourguignon et le noble romain; la se-

1. Sciant itaque optimates, comites, consiliarii, domestici et majores domûs nostræ cancellarii, et tam Burgundiones quàm romani, civitatum et pagorum comites, vel judices deputati omnes etiam militantes, etc. Præmium legis Burg., t. IV, p. 255.

2. Legis Burgund. præmium, p. 256.

conde, par les hommes libres chez les deux peuples; la troisième, par ceux d'une condition inférieure, ou les tributaires.

Gondebaud fut plus généreux que les Franks Ripuaires. Ceux-ci dans les estimations des amendes réservèrent un rang humiliant au romain offensé. Son sang valait moins que celui d'un étranger barbare; cent sous d'or le payaient; cent soixante celui d'un étranger; deux cents celui d'un Frank.[1] Mais le roi bourguignon n'admit point ces honteuses distinctions : à ses yeux, la vie d'un étranger était aussi sacrée que celle d'un de ses compatriotes. Pourtant d'étranges restrictions furent apportées à l'hospitalité, devoir sacré chez les Barbares. Les lois 38 et 39 du code de Gondebaud portent : « Quiconque refusera son toit ou son foyer à un étranger qui « surviendra, paiera trois sous d'or d'amende; « il en paiera six, si cet étranger est un convive « du roi. Le Bourguignon à qui l'étranger aura « demandé l'hospitalité, et qui au lieu de la lui « donner, lui aura indiqué la maison d'un Ro« main, paiera trois sous à ce Romain, et trois « sous d'amende. Le colon du roi qui n'aura pas « voulu recevoir l'étranger, sera puni par le fouet. « Mais celui qui aura reçu un homme étranger, « de quelque nation qu'il soit, qui sera venu

1. Lex Ripuariorum, § 36, p. 241.

« s'établir chez lui, devra le présenter au juge à « examiner, pour lui faire avouer, à l'aide de « la torture, à qui il appartient. S'il a laissé pas« ser sept jours sans le faire, et si l'étranger re« connu esclave est réclamé par son maître, celui « qui l'avait recueilli sera obligé d'en payer trois « fois la valeur, à moins, cependant, que cet « esclave ne soit un captif qui, échappant à l'en« nemi, retourne vers ses maîtres, ses parens, « ou son sol natal.[1]

Ainsi, la torture, le fouet étaient appelés en garantie des droits de l'hospitalité; c'était là une conséquence nécessaire du système d'esclavage sanctionné par leurs lois. Peut-être les Bourguignons croyaient, en introduisant une peine corporelle dans le code de l'hospitalité, ne protéger que mieux la propriété du Romain; car il y a chez eux luxe de précaution en faveur de ces vaincus objets d'une royale sollicitude? Il fallait bien qu'à un présent si misérable restât, pour ne pas l'aggraver, la protection d'un passé si glorieux. Les Barbares eux-mêmes contemplaient encore avec admiration les descendans des vainqueurs du monde, même dans la poussière où leurs fronts dégénérés traînaient leur honte. D'ailleurs, l'amende ne pouvait atteindre l'esclave, ni l'indigent; alors, pour ceux-là, le fouet

1. Lex Burgundiorum, § 38, 39, p. 266.

dans la main du bourreau venait offrir ses coups en échange des sous d'or.

La loi bourguignonne, incertaine entre les témoignages qui se combattaient des deux parties contendantes, avait cherché dans le serment un moyen de parvenir à la découverte de la vérité. Le Romain dut s'effrayer de cette procédure qui, mêlant les intérêts cachés du ciel à ceux de la terre, fesait intervenir la divinité au milieu des débats d'un procès, en laissant à celle-ci le soin de châtier exemplairement le parjure. Avant leur conversion au christianisme, les Bourguignons redoutaient cette déité sombre qu'ils fesaient asseoir au milieu de leurs festins et de leurs plaids. Quand le baptême eut marqué leurs fronts de son signe mystérieux, ils eurent foi aux saints et aux reliques, et des ossemens sacrés reçurent des sermens qui fixaient l'incertitude pénible des juges. Ils croyaient que le châtiment atteignait vite celui qui se parjurait. Aussi permirent-ils de déférer le serment à l'accusé qui niait un crime, au débiteur qui niait sa dette, et ils virent dans cette interpellation solennelle un jugement de Dieu.

Pourtant leur foi dans cette certitude de la justice divine fut ébranlée par la fréquence des parjures. L'ordre public demandait d'autres garanties; en présence du châtiment temporel, visible, hideux, dont les apprêts confondaient l'imagi-

nation du coupable, le châtiment céleste fut souvent bravé, et le parjure finissait souvent par s'applaudir d'avoir surmonté une vaine crainte. Les lois barbares voulurent alors que l'accusé ou le défendeur qui repoussait l'accusation ou niait la dette, parût devant son juge suivi d'un cortège de douze amis ou parens, ou voisins. Ceux-ci juraient avec lui et attestaient ainsi son innocence ou la vérité de ses paroles.[1] Dans ces douze personnes assistant, ainsi que le voulait la loi barbare, aux débats, avec le droit d'examiner les circonstances du faït sur lequel le juge allait interroger leurs consciences, devant qui se plaidait l'affaire dans tous ces détails, la législation moderne a vu, avec raison, l'origine de notre jury. De cette obligation absurde imposée au prévenu, répétée presque à chaque ligne dans la loi des Ripuaires, est née l'une des plus belles institutions de l'ordre social le plus perfectionné.

C'était dans le temple que l'accusé et ses douze amis ou parens juraient, afin que la sainteté du lieu donnât plus de garantie encore à ces treize sermens. Mais quelquefois la partie adverse arrêtait celui qu'elle poursuivait, sur le seuil de l'église, et lui déférait le jugement de Dieu. Le juge était forcé d'ordonner, pour obtenir la manifestation de la vérité, le combat judiciaire. Des épées

1. Lex Burgundionum, § 8, p. 259.

ou des lances croisées devait jaillir l'obscure vérité, et le coupable, ainsi le croyait-on, ne pouvait manquer d'être signalé par sa dolente agonie, ou par ses cris de merci. Cette procédure expéditive et guerrière plaisait à l'humeur martiale des Barbares. Dans ces duels bénis par l'église et ordonnés par la loi, le juge, à l'issue des coups d'épée et de lances, ne laissait plus aucune incertitude planer sur ses esprits tranquillisés. Le mort ou le vaincu était coupable ; le ciel avait prononcé, car le ciel équitable n'aurait-il pas émoussé la lance de l'adversaire injuste, et couvert l'innocent d'un invisible bouclier? Aussi, quand le combat avait prononcé, le vaincu et ses témoins étaient également punis. Au reste, ce n'est qu'aux Bourguignons que l'on doit l'introduction des combats judiciaires. Ils ne sont autorisés ni par les lois des Saliens, ni par celles des Ripuaires, ni par celles des Visigoths. Mais, comme je l'ai déjà dit, cette coutume était trop propre à séduire les esprits belliqueux des Barbares, pour n'être pas adoptée dans tout le pays de la conquête. Au moyen âge, les Franks, ainsi que les autres peuples s'en emparèrent ; c'était un moyen aisé de se dérober aux subtilités des légistes ; c'était l'épée d'Alexandre qui coupait franchement et rapidement le nœud gordien d'une affaire embrouillée. Ce combat judiciaire épargnait à l'accusé les horreurs de la torture, qui, d'après la loi bour-

guignonne, ne pouvait se donner qu'aux esclaves. Lorsqu'on abolit cette coutume, la torture se dressa à sa place, et elle saisit l'homme libre de ses tenailles de fer. Quand on croyait que la douleur seule pouvait conduire à la vérité par un chemin de sang et d'agonie, il me semble que ces deux moyens, le combat judiciaire et la torture, étaient également absurdes; mais le plus cruel est sans aucun doute celui qu'on employa dans des tems nommés civilisés.

L'élément romain, l'élément chrétien se sont fait reconnaître dans la formation de notre société provençale. L'élément barbare vint ensuite s'y introduire. On a beaucoup disputé sur la part plus ou moins grande que chacun de ces élémens a pu avoir à la civilisation actuelle; les uns croyant que la société barbare contenait plus de germes de liberté que celle des Romains, se sont épris d'une vive admiration pour elle, et en ont curieusement cherché les traces respectées dans nos institutions communales et dans nos lois; les autres, tel que l'abbé Dubos, séduits par la vigoureuse constitution romaine, ont fait l'honneur à celle-ci de notre civilisation moderne. De part et d'autre on s'est trop attaché à grossir l'importance d'un élément aux dépens de l'autre. Notre société actuelle a été façonnée par la multiple influence de la société romaine, de la société chrétienne, de la société barbare. Une étude

attentive et sans passion peut parvenir à déterminer la part qui revient à chacune de ces grandes influences morales.

Les Germains, c'est-à-dire, les Visigoths, les Franks, les Bourguignons ont incontestablement amené de notables changemens dans les mœurs et dans les institutions de notre province, qu'ils ont tour à tour occupée. Pour bien apprécier leur influence, étudions-les rapidement sur le sol qu'ils quittèrent, quand poussés par la soif des conquêtes aventureuses, ils vinrent poser l'empreinte durable de leurs pas sur notre pays alors romain. Le document le plus important, et le seul qui puisse nous éclairer sur l'état de ces peuples avant l'invasion, est le célèbre ouvrage de Tacite. Pourtant il faut quelque précaution pour le lire. L'historien ne consigne que des faits exacts; mais, au milieu de la corruption de la vie romaine qui l'entourait, il se passionna pour une existence sauvage, et exalta le sauvage de la Germanie comme Rousseau et Montaigne ont exalté ceux de l'Amérique. Son livre, satyre de mœurs romaines, boutade éloquente d'un patriote philosophe, semble ne trouver d'autre asile à la vertu que dans l'antre d'un barbare, que bien loin de la savante dépravation d'une société vieillie.

Sans doute à l'époque où l'invasion eut lieu, des changemens s'étaient opérés dans ces mœurs

décrites avec un si grand charme de poésie par Tacite; mais les récits d'Amnius Marcellius, d'une grande exactitude d'historien, sans imagination, gravant les faits avec son épée, qui s'était battue contre les Germains, prouvent que ce changement n'avait pu altérer la physionomie âpre que Tacite a donnée à ces peuples. L'auteur contemporain de l'invasion ajoute plus de poids encore aux tableaux vrais et énergiques dessinés par le peintre des Germains.

On ne peut admettre que la société germaine était à peu près fixe en présence de ces déplacemens continuels de peuples, de ces migrations qui poussaient les hordes germaniques hors de leur territoire? Le paragraphe de Tacite prouve que ces mouvemens agitaient non seulement les tribus voisines des frontières romaines, mais se fesaient encore sentir dans l'intérieur.

« Les Bataves, dit-il, étaient jadis une tribu « de Cattes; les troubles civils les forcèrent à se « retirer dans les îles du Rhin, où ils firent par- « tie de l'empire romain. » [1]

« Près de Teuctères se trouvaient autrefois les « Bruntères; on dit maintenant que les Chama- « nes et les Angrivariens ont passé dans ce pays, « après avoir, de concert avec d'autres peupla-

1. Tacit. de More Germ., c. 42.

« des, chassé ou détruit entièrement les Brun-
« tères. »[1]

« Les Marcomans sont les premiers en gloire « et en puissance ; leur pays même est le prix « de leur bravoure ; ils en ont chassé autrefois « les Boïens. En tems de paix même, les guer-« riers cattes ne prennent point un visage plus « doux ; aucun n'a de maison, ni de champs, « ni de soins d'aucune espèce ; ils vivent où ils « se trouvent, prodigues du bien d'autrui...., « jusqu'à ce que la faiblesse de l'âge les mette « hors d'état de soutenir une vie si rude.[2]

« C'est l'honneur des cités (des tribus) d'avoir « des frontières dévastées, et d'être entourées « d'immenses déserts. Ils regardent comme la « meilleure preuve de leur valeur que leurs voi-« sins abandonnent leurs terres, et que nul n'ose « s'arrêter près d'eux. D'ailleurs ils se croyent plus « en sûreté, car ils n'ont à redouter aucune in-« cursion soudaine. »[4]

On doit conclure de ces divers extraits des écrivains romains, que la plus grande agitation régnait au milieu de ces tribus tourmentées par un désir de guerre et d'aventureuses conquêtes ; que le sol où elles campaient ne les attachait

1. Ibid., c. 42.
2. Ibid., c. 31.
3. Cesar, de Bell. Gall., l. 6, c. 25.

pas; qu'au delà des limites d'une première station, elles voyaient d'autres pays à conquérir, d'autres hordes à chasser, d'autres demeures à choisir. Mais dès le quatrième siècle, un commencement de vie agricole et sédentaire se manifesta sur cette terre orageuse où passaient à chaque instant les flots tumultueux des populations vagabondes chassant d'autres populations ou chassées à leur tour. Trois classes d'hommes se font reconnaître au sein de ces tribus sauvages : 1° les hommes libres, hommes d'honneur ou nobles, propriétaires ; 2° les *lidi*, *liti*, *lasi* ou colons, hommes attachés au sol ; 3° les esclaves proprement dits. Déjà, parmi ces hordes, brillent les premières lueurs du régime féodal ; car au-dessus des esclaves sont placés des hommes forcés de cultiver la terre conquise ; c'étaient sans doute les premiers habitans du sol contraints de cultiver leur propre terre pour le compte des conquérans.

Ces conquérans ne restaient pas toujours liés au pays conquis. Quelques-uns s'y fixaient, d'autres cherchant d'autres terres à ravager ou à soumettre, partaient pour ces expéditions lointaines qui se renouvelaient si fréquemment.

Ces hommes ainsi lancés sur le monde, n'étaient pas sans lois. Écartez les voiles d'arbres qui couvrent leurs assemblées, franchissez les marais dont les plis les pressent de toutes parts, pénétrez sous ces forêts sombres dont le sol de

la vieille Germanie montre encore de nos jours de vénérables restes, et vous verrez éclore sur cette terre sauvage les germes des trois grands systêmes d'institution qui, depuis la chûte de l'empire romain, se sont disputé l'empire.

Secouant son rôle de prêtresse, brandissant sa framée, cette Germanie vous offrira l'urne des assemblées politiques, le pavois électif d'un chef populaire, le bouclier féodal d'un capitaine. Ici, la tribu se rassemble, au déclin mourant d'un jour d'automne, adossée au carrefour d'un bois, et des lèvres animées des Barbares tombent des paroles souveraines, qui décident ou arrêtent le vol d'une invasion, l'élan d'une guerre. Là, les Germains nomment, dans de bruyantes acclamations, le roi que la valeur a déjà couronné, ou consacrent, pour le répudier ensuite, les droits souvent méconnus de l'hérédité; puis le patronnage d'un chef aristocratique, soit du chef de guerre sur ses compagnons, soit du propriétaire sur sa famille et ses colons, étend sur eux l'ombre protectrice de sa puissance respectée.

Ces trois systêmes d'organisation sociale, mêlés ou distincts, sans que l'un pût long-tems prévaloir sur l'autre, se laissent entrevoir chez toutes les tribus germaines, avant l'invasion.

Le Germain, sous son côté moral, est exalté par les uns et rabaissé par les autres. On voit, à l'époque des grandes migrations, l'humanité

forte et active, sans règles, guidée seulement par certains sentimens désintéressés, éclater au milieu des désordres des passions les plus farouches. Le Barbare vivait d'une vie énergique, l'avenir ne lui gardait que des combats et des festins. Violent et rusé, imprévoyant et avisé, patient et emporté, joignant l'égoïsme de l'intérêt à l'empire de certaines idées de devoir, il étale ce mélange de passions opposées qui constitue l'état de société dans lequel il se trouvait. Des penchans désordonnés le dominent; il se plaît au carnage, aux incendies; le sang qui ruissèle sur sa main fait bondir son cœur; et, dans le combat, son œil étincelant s'anime des trophées de la victoire, se délecte du spectacle du meurtre. Son imagination est fantasque et bizarre; sa vie, semée d'accidens divers, ses idées incohérentes. Il franchit un large fleuve, s'avance sur une mer de glace, se roule dans des sables brûlans, marche vers un but qu'il ignore; il veut pour ses oreilles des hennissemens de chevaux, des tempêtes de hordes furieuses à travers les champs, des cliquetis d'armes; pour ses yeux, des populations se ruant dans la mort, des villes s'abîmant dans des feux, des tableaux de ruines et de dévastation. Enfant par l'imagination, géant par sa force de détruire, il lui faut des hochets à briser, et ces hochets sont des empires; des dez pour consulter le destin, et ces dez sont des

têtes d'hommes coupées; un vaste échiquier pour jouer le sort des nations, et cet échiquier c'est l'empire romain, c'est le monde.

Mais ils ont fait un magnifique présent à ce monde, c'est le sentiment de l'individualité, c'est le sentiment de la dignité humaine; aucune puissance réelle ne domptait le farouche Germain, le seul pouvoir réel de société, c'était la volonté de l'homme. Chacun fesait ce qu'il voulait, à ses risques et périls. L'homme avili dans l'Asie se révèle rarement sous des traits nobles et imposans chez ces peuples anciens qui empruntèrent à l'Orient leur civilisation et leurs lois. Dans les forêts du nord il y retrouva sa molle énergie et crut à sa force et à sa liberté. Le Romain administrateur et fiscal, nous a légué son association régulière et savante, ses receveurs, ses publicains, son système d'impôts. Ce sont là des choses à peu près honteuses; la religion chrétienne nous a laissé un esprit de moralité. Les Germains nous ont fait un don bien beau, celui de l'esprit de liberté, mais de la liberté telle que nous la concevons et la connaissons aujourd'hui, comme le droit et le bien de chaque individu, maître de lui-même et de ses actions et de son sort, tant qu'il ne nuit à aucun autre.

J'ai essayé de donner une idée des lois bourguignonnes; je passe à un rapide examen de celles des Franks et des Visigoths; je complèterai ainsi

le triple aspect des institutions barbares qui s'élevèrent, dans notre Provence, en présence des constitutions romaines.

La loi salique est née chez les Franks. Sous Philippe-le-Long et dans la lutte de Philippe de Valois et d'Édouard III pour la couronne de France, elle obtint une importance exagérée. A cette époque, pour repousser des prétentions alarmantes, on la regarda comme devant écarter à jamais la succession des femmes. Les publicistes s'émerveillèrent d'elle. Pierre angulaire, disait-on, de notre société, appui de notre monarchie, elle devait à jamais soutenir sur ses vieilles bases l'édifice d'une royauté interdite aux femmes. Une critique plus habile l'a dépouillée de son auréole brillante. Cette loi a deux origines, l'une antérieure à l'invasion, l'une postérieure à cette même invasion; elle se montre avec le double caractère d'une disposition barbare, et d'une disposition germano-romaine. Deux états de sociétés différens ont passé sur elle.

Cette loi salique offre un cahos véritable; tous les droits y sont mêlés; des dispositions de la loi civile y sont fondues dans des dispositions de la loi criminelle. Prenez tous les articles de notre code, mêlez-les dans une urne, écrivez-les ensuite dans l'ordre que le hasard aura seul mis, et vous aurez une idée de ce mélange de textes opposés qui forment cette loi salique. Mais en

y regardant de plus près, on voit que la pénalité domine cet incohérent assemblage d'articles; le droit politique n'y surgit que dans des allusions à des institutions et à des faits établis. Des dispositions plus précises, vraiment impératives, se rattachent assez bien au droit civil. Au reste, elle ne crée rien, tout existe avant elle, elle arrive au milieu de faits reconnus, remplit seulement quelques lacunes, et ne montre d'autre sollicitude que celle de réprimer des délits et d'infliger des peines. C'est un code pénal, on y compte 343 articles de pénalité, et 65 seulement sur tous les autres sujets. Ainsi elle énumère et définit les délits, elle applique la peine, elle trace des règles de procédure criminelle.

Cela peint bien cet état primitif d'une société naissante, alors que l'esprit peu soucieux d'interroger l'origine des droits, respecte les faits et ne s'attache qu'à réprimer des délits, qu'à maintenir quelque discipline au milieu des hordes barbares. Le droit pénal est le premier pas fait dans la carrière législative des nations; c'est un effort vers un perfectionnement de la vie civile, qui veut se garantir déjà des excès de la liberté individuelle. Des formules reçues, des usages consacrés règlent les relations des hommes; il n'y a plus pour maintenir tout cela qu'à tenir en réserve une amende, une hache ou un fouet.

Les délits prévus dans la loi salique renferment

des chefs principaux : le vol et la violence contre les personnes.

A cette époque des sociétés, on ne généralise pas les articles de la loi pénale, on entre dans des spécifications multipliées ; alors la loi naissante prévoit des vols de cochons, de chevaux, de taureaux, de bœufs, de chèvres, de chiens, d'abeilles ; on dirait que, dans son impuissance de reconnaître des idées plus générales, cette loi, à l'affut des délits journaliers, se hâte, quand elle les voit accomplis, de tracer les dispositions qui doivent en punir la réapparition. La législateur ne combine rien, la nécessité du moment le domine, il prend chaque action sur le fait, et se hâte de lui infliger une peine. Dès qu'un nouveau délit imprévu surgit, vite il rédige un nouvel article.

Si des délits nous passons aux peines, nous resterons frappés d'étonnement en présence de ces châtimens qui semblent révéler des mœurs douces ; les délits prévus nous montrent une société livrée à tous les désordres de la violence et de l'individualité non contenue ; les peines, du moins celles que la loi inflige aux hommes libres, semblent annoncer dans la législation un respect singulier envers la personne et la liberté. Rarement le mot *mort* se lit dans ce code barbare, l'emprisonnement n'y est point écrit. L'unique peine écrite est la composition, *Wehrgel*, *Wi-*

drigeld [1], c'est-à-dire une certaine somme que le coupable est tenu de payer à l'offensé ou à sa famille. Le *Fred* [2], somme qui devait être payée au roi ou au magistrat, en réparation de la violation de la paix publique, se joint, dans un assez grand nombre de cas, au wehrgel.

Dans l'état de pure nature, l'offensé venge lui-même son injure; son bras se lève contre l'homme qui l'a frappé; la compensation annonce une tentative pour remplacer la guerre par le régime légal. C'est le premier pas de la législation criminelle hors du domaine de la vengeance personnelle. Mais n'oublions pas que quand cette compensation fut établie, l'offensé eut encore le droit de choisir entre la guerre et cette compensation, de repousser le *wehrgel* et d'entonner le chant des combats. Ce ne fut, et tel est l'avis d'un de nos plus habiles historiens, qu'au huitième siècle que la compensation devint obligatoire; mais auparavant, ce n'était qu'un essai pour mettre un terme à la lutte ardente des forces individuelles.

Comment les délits étaient-ils poursuivis? Cette question, la loi salique ne la résout pas; elle reste silencieuse devant elle; elle ne s'occupe ni de juges, ni de tribunaux, ni des formes de l'instruction.

1. Argent de défense (*de Wehren*, *Wahren*, *Bewahren*), garantie.

2. De *Frieden*, paix.

L'offenseur, sur l'assignation de l'offensé, paraissait dans le *mâl*, ou assemblée des hommes libres ; ses yeux rencontraient parmi ses juges des comtes, des rachimbourgs, des ahrimans. On ne leur soumettait pas la question du fait à décider, on les requerrait de déterminer le taux de la composition et toutes les circonstances de la peine.

Le recours au jugement de Dieu, l'épreuve de l'eau bouillante, le combat, la déposition des témoins, le plus souvent le serment de conjuration établissaient la réalité du fait.

Telles sont les réflexions que la lecture des textes barbares de la loi salique suggère ; il en résulte que cette loi est essentiellement pénale. L'article fameux que « la terre salique ne sera point « recueillie par la femme, et que l'hérédité en« tière sera dévolue au mâle », a acquis de nos jours son véritable sens.

La destinée de la loi des Visigoths a été plus grande ; elle forme un recueil considérable intitulé *Forum judicum*. Quand Euric arriva au trône l'an 400, elle commença à être rédigée, et elle continua encore à l'être l'an 701, époque de la mort du roi Egica, ou Egira, qui demeurait à Tolède. Dans ce long espace de tems, des changemens furent faits à cette loi.

Euric, qui habita Toulouse, fit écrire les coutumes des Goths ; Alaric, son successeur, réunit les lois des sujets romains sous le nom de *Bre-*

viarium. Ainsi, sur cette terre gauloise conquise par les Visigoths, les institutions romaines se montrent encore en présence des institutions barbares.

La loi des Visigoths, très étendue, est composée d'un titre qui sert de préface, et de douze livres, divisés en 55 titres comprenant 595 articles, ou lois distinctes, d'origine et de dates diverses. Ce n'est point un recueil d'anciennes coutumes, un essai de réformes civiles, c'est un code complet. Le droit politique, le droit civil, le droit criminel y comparaissent tour à tour. Sa prétention est grande, il veut pourvoir à tous les besoins de la société, telle est son intention à chaque instant décélée. Le législateur y étale de la faconde; il y a dans ce code singulier des dissertations sur l'origine des sociétés, sur la nature des pouvoirs, sur l'organisation civile, sur la publicité des lois. Ce code aspire quelquefois à être regardé comme un traité de philosophie. La législation, la religion, la philosophie ont voulu le marquer de leur triple sceau.

Il a une origine du sanctuaire, d'un de ces sanctuaires d'une église bâtie par les Barbares, avec ses arches déliées et ses saints de pierre placés dans des niches multipliées. Cette œuvre législative a passé par des prêtres et par des conciles; on voit qu'elle est née dans cette Espagne destinée de bonne heure à voir son clergé jouer un

puissant rôle dans ses affaires. Nos ayeux les Franks aimèrent mieux d'abord l'appareil militaire des champs de Mars ou de Mai, quand la loi toute guerrière naissait au bruit des lances. Les Anglo-Saxons, dans leurs *Wittengemot*, mêlèrent aussi des souvenirs de combats à leurs essais de législation. L'assemblée générale de Pavie décèle chez les Lombards un égal besoin de fonder l'ordre par l'épée ; mais la religieuse Espagne ouvre son ère politique dans des conciles ; ses lois furent écrites dans ces cathédrales gothiques où dorment de si glorieux souvenirs. Aussi son code, ouvrage de son clergé, plus doux, mais moins libre, enlève à la société ses garanties et la place de bonne heure entre ces deux grands pouvoirs, le sacerdoce et la royauté.

CHAPITRE VII.

ROYAUME FRANK

DE SUD-EST.

DE 536 A 751, ESPACE DE 215 ANS.

Clovis était plutôt roi d'une armée que d'un pays ; cette armée, instrument de ses conquêtes, le laissa volontiers à sa tête, parce qu'il se montra toujours vaillant et habile. Après sa mort, quatre jeunes enfans, nés, l'un d'une concubine, les autres de Clotilde, ne pouvaient que faiblement soutenir l'édifice de leur père ; mais l'armée, cette armée de Barbares, permanente, campant tantôt autour de Paris, tantôt autour d'Orléans, courant des monts Pyrénées aux rives du Rhin, renfermait dans elle la force vitale

de la monarchie mérovingienne. Sur les redoutables faisceaux de ses lances et de ses framées, elle avait déjà assis les bases durables de sa domination; elle consentait bien à regarder comme ses chefs les enfans de Clovis, mais elle ne renonça pas à ses habitudes de souveraineté. Au Champ-de-Mars, cette armée montrait, dans ses délibérations bruyantes, qu'elle gardait religieusement le souvenir de cette antique indépendance des Germains, ne voyant dans le roi que le premier de ses pairs. C'est à cette union, qui attachait si bien les Franks les uns aux autres, qu'il faut attribuer leurs succès et la durée de leur domination, car rien ne put les affaiblir, pas même les impolitiques partages qui morcelaient la conquête à la mort de chaque Mérovingien. Cette armée restait un seul peuple, même sous plusieurs chefs.

Clovis expire au milieu de ses basiliques; ses soldats veulent que l'héritage paternel soit également partagé entre ses quatre fils. Agathias nous apprend que les villes et les peuples furent divisés en quatre lots.

Qu'on ne s'imagine pas que cette division se fit avec beaucoup de régularité; les princes avaient des propriétés, ils voulurent les introduire dans leurs lots, n'importe la distance qui les séparait; il leur plut, surtout, de compter parmi leurs terres des prairies septentrionnales et des coteaux

du midi, couronnés de pins, et dans cette vaste étendue de terres gauloises, ils décidèrent d'avoir chacun à leur sceptre un rameau d'olivier et une touffe de verveine.

Aussi Thierry avait des châteaux au-delà du Rhin, en Aquitaine et dans la Narbonnaise; Childebert chevauchait dans ses terres, quand il traversait Senlis, Meaux et Albi; Clodomir avait son palais à Sens, et recueillait des moissons dans la Novempopulanie, et Clothaire envoyait ses comtes à S[t]-Quentin et dans des cités de l'Aquitaine. Une seule ville appartenait quelquefois à deux ou plusieurs princes; il y avait des tiers et des quarts de souveraineté. Ces Mérovingiens étaient tout épris de Paris; ils décidèrent qu'ils le posséderaient par indivis.

Non, ce n'était pas sur leurs rois que les Franks comptaient pour défendre leurs conquêtes. Dans ces partages pris isolément, vous chercheriez vainement des rapports de province à capitale, des moyens de défense au dehors, ou de protection au dedans; ces vaillans soldats sentaient à leurs flancs une forte épée, et ils la regardaient comme le meilleur soutien d'une immense conquête. Il leur plaisait de voir un jeune prince qui pouvait nommer parmi ses ayeux un célèbre preneur de villes et de châteaux, caracolant devant les lignes avec sa chevelure éparse sur les épaules. Quand Thierry arrivait devant eux, porté par son cheval de ba-

taille, ils battaient des mains au souvenir de Clovis, de Clodion, car ces deux noms reluisaient d'un grand éclat; mille châteaux sur les bords du Rhin, des cités par boisseaux depuis le Jura jusqu'à la Méditerranée s'étaient émus à leur approche; mais l'autorité royale n'était bien reconnue que dans les quatre résidences, à Paris, à Orléans, à Soissons et à Metz.

Le roi frank administrait militairement la justice, ses gardes exécutaient ses arrêts. En tems de paix, les peuples connaissaient à peine son nom; dès que la guerre éclatait, il paraissait à la tête de ses soldats, et achetait quelque renommée en brûlant des châteaux, en battant les ennemis; puis rentré dans son fort, il s'y enivrait de son luxe barbare. Là, un faste grossier émerveillait les yeux de ses hommes; une chère abondante, des vins énergiques y prolongeaient pendant la nuit, à la lueur des torches que de jeunes hommes tenaient dans leurs mains, les rauques et rétentissans discours d'une royale orgie. Sur des tapis que des marchands de Byzance avaient vendus, des maîtresses composant un sérail à ce prince chrétien, se résignaient, à deux pas d'un moustier de jeunes vierges, aux scandaleux ébats du maître narguant le saint évêque par les emportemens de sa luxure. Dans une salle de ce fort, se trouvait un meuble cher à tous ces princes de la première race, c'était un vaste

coffre dont le roi portait la clef à sa riche ceinture ; il se prenait souvent à ouvrir ce coffre, et ses yeux étincelaient devant un amas d'éblouissantes richesses : l'acier trempé à Damas, la perle pêchée dans les eaux indiennes, le cachemire aux soyeuses couleurs, le diamant pareil à une rose de feu, des étoffes qu'une esclave broda aux murs de Carthage ; l'Asie avec ses paillettes d'or chatoyantes, l'Afrique avec ses peaux de lion aux ongles dorés, l'Europe romaine avec ses ouvrages savamment ciselés, rayonnaient dans ce coffre, confondant, mêlant, comme les feux d'un triple incendie, leurs éblouissans trésors. Et le Mérovingien, extasié, regardait, touchait ces belles œuvres, en éprouvant une invincible joie. Un jour, un d'entr'eux, Chloderic, fils de Sigebert, baissa sa tête, et tandis que sa main indécise cherchait l'objet le plus éclatant, un poignard entra dans sa nuque, poussé par un assassin. [1]

Le vent du nord soufflait dans la longue et gracieuse chevelure de ces rois d'origine barbare; tant que la couronne restait attachée à leurs nobles fronts, le fer ne touchait jamais leurs cheveux, mais si une révolution domestique, une émeute de palais leur arrachaient un pouvoir menacé par tant d'orages, alors dépouillés de ces or-

1. Gregor. Turon., lib. II, cap. 40, p. 184.

nemens, marque distinctive de leur rang suprême, ils recevaient sur leurs têtes rasées l'humiliante empreinte de la tonsure monacale. « Jamais, « dit l'historien Agathias, on ne coupe les cheveux « aux fils des rois des Franks ; dès leur première « enfance, leur chevelure tombe d'une manière « gracieuse sur leur front, et se range également « sur la droite et sur la gauche ; elle est pour eux « l'objet d'un soin tout particulier, tandis que « leurs sujets se tondent en rond, et n'ont « point la permision de nourrir de longs che- « veux. »[1]

Il est assez difficile de déterminer les possessions que les rois franks avaient dans notre Provence. Vitiges avait confirmé la cession que Théodat fit de cette Provence aux enfans de Clovis. Les Bourguignons et les Ostrogoths, battus par les armes de Théodebert, fils de Thierry, roi d'Austrasie, de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, s'étaient entièrement soumis à la domination franke. La moyenne partie du territoire bourguignon et ostrogoth, échut au roi de Paris, et celui d'Austrasie obtint quelques enclaves méridionales assez difficiles à indiquer, comme les cités d'Aix, de Marseille, etc. On accorde à Childebert la province d'Arles, et

1. Agathiæ Schol., l. I, p. 11. Bys. Ven., t. III, et Scr. Franc., t. II, p. 49.

d'autres historiens placent Marseille sous l'autorité de Clotaire.

Théodebert succéda à son père Thierry, roi de Metz ou d'Austrasie. A l'aide d'adroites négociations, il obtint de Justinien l'abandon, en faveur des Franks, des droits qu'avaient les empereurs sur la Gaule. Ce prince mourut quand sa capitale retentissait des préparatifs d'une guerre dont la prise de Constantinople était le but. Six ans furent la durée du règne de son fils Théodebalde; en lui s'éteignit la branche de Thierry, et Clotaire, roi de Soissons, succédant aux états de cette maison royale détruite par la mort, rangea toute la Gaule sous son autorité, quand Childebert, son frère, eût rendu le dernier soupir à Paris, en 558.

Quels étaient les ressorts de cette monarchie grossièrement ébauchée? Quel système de finannances fut établi par les rois des Franks? Sous l'influence d'une administration habilement divisée en sept ou huit ministères, pouvons-nous, à cette lointaine époque de notre histoire, nous faire une exacte idée d'un gouvernement si peu connu?

Les Franks, trop fiers pour permettre qu'un publicain écrivît sur ses cahiers leurs noms et leurs terres, se refusèrent à toute capitation, à tout impôt territorial. Les Gaulois appelés dans le conseil du prince, essayèrent de vains efforts

pour rétablir l'ancien système des impositions romaines ; mais le mécontentement populaire punissait bientôt ces maladroites tentatives. Les ducs, les comtes ou les grafions percevaient bien certaines redevances, dont nous connaissons mal la nature ou la qualité ; il paraît qu'ils se les appliquaient. Peu d'argent entrait dans le trésor du roi ; ce trésor était un coffre matériel, un coffre véritable dont le prince avait, ainsi que je l'ai déjà dit, la clef ; il ne défrayait aucune dépense. Le roi ne payait ni soldats, ni fonctionnaires, ni prêtres ; l'église en obtenait seulement des sommes pour soutenir la splendeur de ses cérémonies, et édifier ses basiliques et ses monastères. Le péage se percevait aux ports des villes ; il appartenait à chaque curie, et la municipalité s'en servait pour payer ses propres dépenses. Des fonds de terre soutenaient l'éclat de la majesté royale ; ils étaient immenses, disséminés sur la surface de la Gaule. Des palais crénelés et bastionnés s'élevaient dans toute l'étendue du royaume, à des distances considérables, comme des hôtelleries où arrivait la bruyante cour des Mérovingiens. Là, des provisions y étaient accumulées. Quand le roi et ses hommes avaient consommé celles d'un palais, il se transportaient dans un autre pour épuiser les vastes celliers, les larges armoires, les immenses greniers.

La justice, le premier besoin des sociétés, rap-

pelait vivement sa populaire origine. Les citoyens qui la rendaient formaient un plaid ou mallum; tous avaient le droit de composer cette assemblée, placée sous la présidence d'un duc ou d'un grafion nommé par le roi. Au reste, les fonctions municipales et les fonctions épiscopales étaient décernées par le peuple; aucun lien ne rattachait les vastes parties de l'empire. Le roi, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ne se montrait que pour la guerre; les Franks accouraient autour de lui avec leurs chevaux et leurs armes; le pays qu'ils traversaient les nourrissait, le pillage les soldait. La guerre finie, chacun regagnait ses foyers pour attendre un nouvel appel aux armes. Le peuple dut donc disparaître de la scène du monde; les historiens ne s'en sont pas occupés. Cette société encensée dans de vieilles basiliques, prêchée en mauvais latin par des évêques, pressurée par des hommes d'armes, laissant tomber en ruines les monumens des arts, retrécissant chaque jour les salles et les fenêtres de ses demeures, les vêtemens et la langue léguée par Rome, était obscure, silencieuse; elle se façonnait à la servitude. Au-desssus d'elle, il y avait un homme singulier qui portait une longue chevelure, qui, quelquefois, comme le font de nos jours des rois des îles océaniques, étalait sur sa saye un manteau brodé par des mains exercées à Constantinople ou à Carthage, se fesant faire un fauteuil d'or et de pier-

reries par S[t] Éloi, remplissant de chevaux et de cavales de vastes écuries, enivrant dans de larges coupes de saints évêques, banquetant pendant de longues heures, et se mariant avec des Grandioques, des Ingondes, des Wisigardes; cet homme était le roi. De bonne heure, le moine qui méditait sa chronique sous les étroits corridors de son monastère, l'évêque qui écrivait ses annales dans sa cathédrale, s'éprirent d'une vive admiration pour ce grand batailleur mérovingien, et tinrent note de ses dits et faits. Aussi les vengeances, les débauches, les passions des rois de la première race sont seules enregistrées dans ces livres singuliers si naïfs et si crédules.

Clothaire I[er], de sept enfans, tous parvenus à l'âge d'homme, qu'il avait eus, n'en laissa que quatre à sa mort. L'empire français morcelé après le règne de Clovis, s'était vu tout entier réuni dans ses mains; ses quatre fils, Charibert, Gontran, Chilperic et Sigebert, le plus jeune, excités par leurs soldats, se partagèrent l'héritage paternel. La division fut plus régulière : Charibert, roi de Paris, reçut, avec les contrées d'entre la Loire et les Pyrénées, quelques enclaves du voisinage des Alpes, les cités d'Aix et de Marseille, etc.; Gontran, roi d'Orléans, obtint la portion du sud-est, qui renfermait cette population bourguignonne vaincue, mais non anéantie par les Franks; ce qui la fit appeler royaume de Bour-

gogne. Le royaume de Soissons se réorganisa pour Chilpéric dans la partie du nord-ouest, et Sigebert obtint ce même royaume d'Austrasie, berceau de la nation franque, où ces tribus demi-barbares conservaient, sans mélange avec les Romains, la langue, les mœurs et les coutumes nationales. Charibert, roi de sud-ouest, était mort; son royaume d'Aquitaine morcelé, fut divisé entre ses trois frères survivans, et les cités méridionales qui en dépendaient passèrent au royaume d'Austrasie.

Arles appartenait à Gontran; ce prince éleva à la dignité de Patrice un Romain nommé Celsus, « homme doué d'une grande force de corps, « plein de vanité et d'enflure dans ses paroles, « et assez avide pour avoir envahi les biens de « plusieurs églises, mais très versé dans le droit « et très juste dans ses décisions juridiques. »[1] Ce roi, que Grégoire de Tours appelle *bon*, avait des mœurs assez dissolues. Vénérande, Marcatrude, Austrechilde surnommée Babila, occupèrent tour à tour sa royale couche. Mais la luxure de son frère Chilpéric n'avait point de bornes; l'évêque de Tours qui rompit avec lui le pain de l'hospitalité et but dans sa coupe, nous raconte avec complaisance les adultères amours de ce roi barbare.

1. Greg. Turron., l. IV, cap. 25, p. 214.

Sigebert, qui était un prince excellent, convoitait la splendide cité d'Arles. Il ordonne aux habitans de l'Auvergne de se mettre en marche.[1] Leur comte Firmin chevauchait à leur tête ; Audovaire accourut aussi avec sa vaillante troupe. Ces deux chefs, animés par Sigebert, arrivent devant Arles, y pénètrent sans résistance et font prêter serment à leur roi.

Gontran fut saisi d'un violent accès de colère quand il apprit que les hommes de Sigebert s'agenouillaient dans la basilique d'Arles, et y fesaient graver sur les monnaies l'empreinte de son frère ; il mande son patrice Celse, et lui ordonne d'aller reprendre sa ville. Une foule de vaillans guerriers suivirent ce Patrice ; Avignon vit resplendir le long de son fleuve l'armée du roi bourguignon. Sigebert la comptait au nombre de ses cités ; Celse la lui prit, et fier de ce premier succès, il s'avance vers Arles. Le siége se dessine autour de la ville ; les gens de Sigebert étaient décidés à résister vaillamment. Alors l'évêque Sabaude leur dit : « Sortez des murs, et livrez le « combat ; car, enfermés dans cette enceinte, « vous ne pouriez vous défendre, non plus que « le territoire de cette ville ; si par la grace « de Dieu vous êtes vainqueurs, nous vous gar- « derons la foi que nous vous avons promise :

1. Id. 506.

« si, au contraire, ce sont eux qui l'emportent, « voici que vous trouverez les portes ouvertes; « entrez-y alors pour ne pas périr. »[1]

L'évêque Sabaude les trompait par ce langage artificieux; ces guerriers sortent tumultueusement de la ville, et défient les soldats de Celse. Les deux armées en viennent aux mains; mais celle de Gontran battue, se replie vers les murs d'Arles. Les portes étaient fermées, de toutes parts des traits les atteignent, les remparts hérissés d'habitans, étendent devant eux une menaçante ligne d'archers et de frondeurs, et tandis que les flèches et les pierres accueillent les fuyards, les hommes de Celse les harcèlent et les hachent. Désespérés, culbutés de tous côtés, ils voient le Rhône élargissant à leurs pieds sa vaste ceinture; ces soldats trahis par Sabaude, cherchent dans les eaux du fleuve un salut qui trompa l'espoir d'un grand nombre. Le glaive ou le torrent emportèrent les meilleurs soldats de Sigebert. Audovaire et Firmin, tombés au pouvoir de Celse, obtinrent leur liberté, et le roi Gontran, toujours bon, satisfait d'avoir reconquis Arles, rendit Avignon à son frère. Papon ne peut croire à l'imprévoyance d'Audovaire et de Firmin, qui, se fiant aux trompeuses paroles de l'évêque, ne laissèrent pas même une mince garnison dans

1. Gregor. Turon, lib. IV.

la ville, pour empêcher les habitans de les combattre ; tout en admettant la prise de cette ville par Celse, il ne peut se décider à frapper d'incapacité militaire le comte Firmin et Audovaire.

De nouveaux Barbares vont paraître sur un sol désolé par de continuelles guerres ; une invasion suspendue sur la cime des Alpes, nouvelle et imprévue avalanche, retentira dans nos champs ; et la Provence hérissée de bataillons sera encore un théâtre de combats, une terre détrempée par le sang.

Près de Ville-Franche, dans une grotte profonde, vivait alors un ermite célèbre par l'austérité de sa vie ; un lit de feuilles recevait ses membres exténués par la pénitence ; autour de son corps se repliait, comme un serpent, une lourde chaîne ; un cilice introduisait dans sa peau brûlée par le soleil ses dards de fer, et quelques dattes composaient sa nourriture. Quand le carême arrivait, il ne mongeait que les racines dont les solitaires d'Égypte se nourrissaient ; des pélerins, émerveillés de sa vie, les lui apportaient. Son nom était Hospice ; l'histoire contemporaine lui a accordé le don de prophétie. Du fond de sa cellule, il jeta un regard sur la terre de Provence, et se prit à pleurer en songeant aux calamités dont elle serait désolée. Il entendit, ou crut entendre, l'approche menaçante des Barbares, et son œil s'enflammant, il lança son ana-

thême sur sept villes qui devaient dispararaître au souffle des Lombards. « La malice de ces cités, « s'écria-t-il, est montée jusqu'au ciel; il faut « qu'elles périssent. » Embrun, Gap, Avignon, Arles, Marseille, Nice et Glandevès, ainsi anathématisées, ne furent pas détruites, mais le camp des Barbares s'assit au milieu d'elles. Le pillage s'élança dans leur enceinte, et la victoire y entonna des chants de mort.

Los Lombards étaient originaires de la Scandinavie; comme les Goths, ils gardaient dans leurs chansons et dans leurs souvenirs les noms des héros qui affrontèrent des mers de glaces, et s'illustrèrent par des exploits inconnus, sous des forêts d'yeuses et de noirs sapins. Les nations germaniques les appelaient vaillans parmi les plus vaillans. Pendant quarante-deux ans, la Pannonie resta sous leur domination; en 567, un traité d'alliance les unit aux Avares. Alors, fondant sur la monarchie rivale des Gépides, ils l'anéantirent. En 568, leur roi Albion marcha vers le sud, attiré par ce climat enivrant qui promettait aux enfans du nord ses tièdes soleils et ses mers éclatantes.

La cité de Milan opposa vainement ses hautes tours à cette horde immense. Cette horde se rua sur elle, déborda dans ses places, dans ses rues, et inscrivit sur ses murs la date de sa conquête (4 septembre 569). Peu de tems après, ces

Lombards parurent sur les cimes des Alpes, et s'élançant dans la Provence, la ravagèrent. Le Patrice Amatus, successeur de Celsus, marcha à leur rencontre. Aux sons clairs et pressés des trompettes, les deux armées s'ébranlèrent. Tandis que le combat frémissait, Amatus périt au milieu de l'action, et ses Bourguignons, épouvantés, se hâtèrent de fuir devant eux. Les Lombards, vainqueurs, reprennent la route d'Italie, en chassant devant eux un immense troupeau de captifs.[1]

Gontran éleva à la dignité de Patrice Ennius Mummolus, gaulois ou romain de naissance, fils de Pæonius, de la cité d'Auxerre. Ce Mummolus fut opposé aux Lombards, quand, reparaissant dans nos cantons et s'ouvrant de nouveau une route de sang à travers les Alpes et la Provence, ces Barbares suspendirent leur marche à Mouches-Calmes, forêt voisine d'Embrun. Nous verrons le Patrice les traquer comme des bêtes fauves; les arbres abattus, épars sur le sol, embarrassèrent leur marche; leurs chevaux se cabrant contre les troncs gigantesques, désarçonnaient les cavaliers. Mummolus pénétrant alors par des trouées préparées d'avance, saisissant de tous côtés les ennemis, les broya contre les chênes, les déchira sur le sol; la forêt fermant aux Lombards ses issues, semblait jeter ses arbres sur leurs

1. Paul. Diac. de Gestis Langob., l. II, c. 7 et seque., p. 428.

pas, et tandis qu'hommes, chevaux trébuchaient, culbutés les uns sur les autres, les Bourguignons n'eurent qu'à frapper et qu'à prendre, *tant Mummolus en occit*, dit la chronique de S[t] Denis, *qu'il les mena à souveraine déconfiture.* [1]

Au milieu de ces Bourguignons acharnés sur les Lombards, deux évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Gap, au mépris des canons des saints conciles, firent d'éclatantes prouesses. Armés, non pas de la croix, dit Grégoire de Tours, mais de l'épée, détachant l'étole et la remplaçant par la cuirasse, enveloppant d'un casque la large tonsure, ils occirent un grand nombre d'ennemis. [2]

Des Saxons, en grand nombre, sujets de Sigebert, roi d'Austrasie, poussés par l'humeur aventureuse des nations germaniques, s'étaient réunis aux Lombards pour conquêter l'Italie. La partie de cette belle région envahie par ces Barbares, ne suffisait pas aux deux hordes. D'ailleurs des différends s'élevèrent sur le partage des terres. Alors ces Saxons commettant encore leur fortune aux chances des routes lointaines, repassèrent les Alpes, vinrent en Provence, et prirent leur passage à travers nos cités, comme sur un territoire de la domination de leur roi Sigebert. Ils ne se présentaient pas en conqué-

1. L. 3, c. 5.

2. Greg. Turon., Hist., l. IV, cap. 41, 42, p. 225.

Les pavillons de Rhodan flottèrent, déployés, à Grenoble. Amon, que le mont Genèvre avait jeté sur notre pays, ravageur de la haute Provence, après avoir imprimé ses outrages sur Digne, sur Riez, sur Sistéron, fit frémir Avignon devant lui; puis poussant son armée sur Arles, ce guerroyeur traversa les plaines de la Crau, où, bien des siècles avant, l'armée kimrique défila hautaine et poudreuse, en présence des retranchemens de Marius. Marseille entendit ensuite les hurlemens de ses soldats; Aix se racheta du pillage moyennant vingt-deux livres d'argent pesant.

Rhodan et Zaban tourmentaient d'une semblable manière notre terre de Provence. Toutes ces nouvelles désastreuses arrivèrent, coup sur coup, à Mummolus; aussitôt rassemblant son corps d'armée, il va attaquer Rhodan, dont la main incendiait Grenoble; l'Isère arrête le Patrice. Un animal, dit Grégoire de Tours, lui indiqua le gué; les Lombards accourent sur la rive, les épées dégaînées. La victoire resta à Mummolus. Rhodan, blessé d'un coup de lance, atteint le sommet des montagnes avec cinq cents hommes, honteux débris de son armée, et prenant des chemins détournés, errant à travers de vieux bois, il vint rejoindre Zaban, qui assiégeait Valence. Zaban pleura de rage au récit de l'échec essuyé devant Grenoble; puis, concertant

leurs mesures, les deux chefs, pillant, détruisant, saccageant tout, reprennent leur courage dans la mort et le sang, et retournent à Embrun.

Une forêt antique revêtait Embrun; les Lombards y placent leur camp. Mummolus, qui s'acharnait à leur poursuite, fait couper une quantité considérable d'arbres; les ennemis sont traqués comme des bêtes fauves, tandis que les Bourguignons, s'élançant par des trouées d'eux connues, les harcèlent et les tuent. Eux, surpris, périssent dans une absolue impuissance d'attaquer ou de se défendre. Les chevaux, se cabrant contre les chênes coupés dans la forêt, s'embarrassent, désarçonnent leurs cavaliers. L'armée ennemie chassée contre les troncs, broyée contre les puissantes branches, resserrée dans un espace difficile jonché d'arbres sciés ou déracinés, enveloppée de lances, criblée de traits, devint folle de désespoir comme un seul homme, et se fracassa de rage le front contre les noueuses barrières qui resplendissaient d'ennemis.

Amon apprit avec consternation la ruine de la horde; il se hâta de regagner les Alpes, en poussant devant les rangs de son armée une grande quantité d'esclaves et de bestiaux. Mais arrivé devant les Alpes, il trouva les chemins glacés par l'hiver; d'abondantes neiges avaient blanchi les défilés, et dans ces routes périlleuses, le général lombard, renonçant à son immense butin, ne ha-

sarda que quelques hommes, uniques restes de l'invasion lombarde.

Le roi Sigebert mécontent de Jovin, le dépouilla, à cette époque, de la dignité de gouverneur de la province, et mit à sa place Albin. Ces deux hommes se vouèrent une haine implacable. Un vaisseau chargé de tonneaux remplis d'huile et de suif, arriva dans le port de Marseille; soixante-dix de ces tonneaux disparurent. Ce vol fut, avec raison, reproché aux valets de l'archidiacre Vigile, qui le commirent à l'insu du dévot personnage leur maître. Le marchand, ainsi spolié, commença de soigneuses recherches pour découvrir le larcin. On l'instruisit que les gens de Vigile en étaient les auteurs. Ce récit injurieux circule dans la cité et parvient aux oreilles de l'archidiacre, qui, s'étant assuré de la vérité de l'accusation, crut son honneur compromis s'il la reconnaissait, et fit grand bruit en disant : « Il n'y a personne dans « ma maison qui osât commettre une telle ac- « tion. » Le marchand, exaspéré, a recours au gouverneur Albin, devant qui il accuse l'archidiacre de complicité dans ce crime de fraude. Alors un grand scandale eut lieu. Le jour de Noël l'antique cathédrale resplendissait de lumières, l'évêque officiait; à ses côtés scintillait la riche dalmatique de Vigile, qui assistait le prélat dans la sainte cérémonie. Albin quitte son

siége, et emplissant la basilique d'une grande rumeur, s'élance sur l'archidiacre, l'entraîne, le frappe des pieds et des poings, et le fait conduire dans les prisons. La messe est interrompue, des clameurs énergiques font résonner la voûte ; l'évêque, les premiers citoyens de la ville implorent Albin et le supplient de permettre que Vigile remplisse au moins ses solennelles fonctions pendant ce grand jour. Albin fut inexorable ; mais Jovin, son ennemi, le perdit dans l'esprit de Sigebert, qui, instruit par lui de cet acte de violence, condamna le gouverneur à payer le quadruple de la somme de quatre mille sous d'or, à laquelle il avait condamné l'archidiacre.

Grégoire de Tours, historien des événemens qui se rattachent aux premiers rois de la dynastie mérovingienne, nous fournit quelques renseignemens sur le commerce de Marseille, dans une lettre adressée à Félix, évêque de Nantes. Inquiété par ce prélat avide et ambitieux, Grégoire lui répond : « Oh! si tu étais évêque de « Marseille, les vaisseaux n'y apporteraient ja« mais ni huile, ni aucune autre épice ; mais « seulement du papier, pour te donner plus de « moyens de diffamer les gens de bien par tes « écritures [1] ; mais la disette en papier a mis un « terme à ta loquacité. » [2]

1. C'était à Marseille que les marchands apportaient d'ordinaire le *papyrus* d'Égypte, dont on se servait alors pour écrire.

2. Greg. Turo., lib. v.

Les enfans de Clotaire désolaient la Gaule par les guerres qu'ils se fesaient. Sigebert, le plus modéré des trois, s'avance vers Rouen à la tête de ses soldats germains; l'armée des Franks rassemblée à Vitry, entre Arras et Douai, salua du nom de roi de Neustrie ce redoutable compétiteur de Chilpéric.

Chilpéric, harcelé par ses sujets, crut sentir chanceler sur son front la couronne dont son armée le ceignit aux jours de sa gloire. Frédegonde, sa femme, furie échappée des antres infernaux, regarda ses poignards, et sourit à l'affermissement du pouvoir menacé de son époux. Deux pages de Térouannes furent ensorcelés par des maléfices, comme le raconte le naïf Grégoire de Tours. Les sacriléges de Frédegonde étaient ses présens et ses vins; dans la coupe emplie jusqu'au bord d'une enivrante liqueur, l'historien a vu le charme infernal préparé dans une orgie satanique. Les deux serviteurs, échauffés par une ardente boisson, s'armèrent de leur *scramasax*, fort couteau, instrument de meurtre pour Frédegonde en empoisonnèrent la lame, aiguë et partirent reconfortés par les paroles suivantes de la mégère : « Frappez Sigebert de ce couteau; si « vous revenez vivans, je vous honorerai mer« veilleusement vous et toute votre race; si vous « succombez, je distribuerai pour le repos de

« vos ames, des aumônes abondantes aux tom-
« beaux des saints. »

Les fanfares retentissaient encore; Sigebert, émerveillé, descendait du pavois où l'élection populaire l'avait placé, grand d'avenir et de puissance. La foule était ardente et curieuse autour de lui, et tandis que les acclamations militaires saluaient son nouveau titre de roi de Neustrie, voilà que ses flancs reçoivent jusqu'aux manches des couteaux empoisonnés; il tombe, pousse un cri aigu et expire.[1]

Childebert fut proclamé roi après la mort de son père Sigebert. Le roi Gontran, désireux de voir flotter des voiles latines dans un port de ses états, car la mer ne battait les murs d'aucune de ses villes, demanda à ce jeune Childebert la moitié de Marseille. Le nouveau roi, qui avait à venger la mort de son père et à se prémunir contre les préjugés de Frédegonde, n'osa refuser la demande de Gontran, et pour se procurer son amitié, il lui accorda la moitié de sa ville de Marseille.

Gontran envoya dans cette ville, en qualité de gouverneur, le Patrice *Dynamius*; alors le siége épiscopal de Marseille était occupé par Théodore. De graves débats s'élevèrent entre le Patrice et le prélat. Théodore, fidèle au sang de

1 Gesta reg. franc., cap. 32, p. 562.

ses rois, favorisait les intérêts de Childebert. Dans l'emportement d'un zèle inconsidéré, et dont la prudence ne régla jamais les mouvemens, l'évêque brava Dynamius. Le Patrice, irrité, environna d'embûches et d'espions le bouillant prélat. Théodore ne rencontrait dans la foule des prêtres et des fidèles qui se pressaient autour de lui, aux jours de fêtes solennelles, aucun regard ami où il put lire l'approbation de sa hautaine conduite. Le clergé le haïssait; sans doute sa piété farouche réprimait avec aigreur les scandaleux ébats d'un sacerdoce qui alors se souillait de crimes honteux, et introduisait des trafics illicites, la révoltante simonie sur les marches des autels profanés. Dynamius, dans sa haine contre Théodore, trouvait chez les prêtres eux-mêmes des appuis et des exhortations pour déshonorer par la calomnie et l'outrage une mitre enviée et odieuse. Théodore se décida à prendre le roi pour juge de sa conduite; déjà son pied se soulevait sur l'arçon de son cheval, quand des gens apostés le saisissent, le frappent et l'investissent. Jeté dans une prison, il obtient enfin son élargissement, et se dispose à aller se jeter aux pieds de Childebert. Il quitte sa ville, et son départ fut le signal d'une joie indécente. Mais Gontran le fit arrêter et ramener avec l'ex-préfet Jovin dans les prisons de Marseille.

Alors le scandale fut grand. La haine ne

connut plus de bornes; les clercs joyeux s'animent mutuellement contre le saint évêque, et prenant pour chef un Anastase, abbé de St-Victor, ils se livrent à tous les excès d'une animosité enfin satisfaite. La maison épiscopale est emportée d'assaut; sur l'escalier tortueux qui conduit aux appartemens de Théodore, on voit les diacres, les sous-diacres, les simples clercs, les abbés aux larges tonsures, les servans des églises hurlant des cris d'imprécation, étaler un tableau d'un révoltant cynisme. Les ornemens épiscopaux, les croix d'or, la crosse éclatante, les mitres orientales passent de main en main, se souillent de poussière, et profanés par le vol, disparaissent, emportés avec une frénésie hideuse. Les celliers sont envahis, les greniers sont vidés, les vins des longs repas, les farines précieuses deviennent un butin de guerre conquis après un combat sans résistance. Je le répète : le scandale fut grand à Marseille.

Anastase s'intrônisa; il trancha de l'évêque, et il osa nommer les auteurs de tant d'iniquités à de hauts emplois ecclésiastiques. Quel clergé et quelles mœurs!

Cependant Childebert ayant conclu une paix avec Chilpéric, se crut assez fort pour braver Gontran. Il lui adressa des envoyés, qui demandèrent au roi de Bourgogne, au nom de leur maître, la cession de la moitié de Marseille. D'énergi-

ques paroles retentirent aux oreilles de Gontran : il apprit que Childebert prendrait par la force ce qu'on refuserait de lui remettre; que son épée maintiendrait des conventions sacrées. Le roi, entendant ce langage, fut irrité ; il couvrit d'hommes armés les routes, pour arrêter la marche des soldats de Childebert. Celui-ci envoya à Marseille Gondulphe, homme de naissance sénatoriale, et que de domestique il avait fait duc.[1]

Gondulphe hésitait à pénétrer dans les terres de Gontran. Grégoire de Tours l'accueillit dans sa ville épiscopale, et le traita avec déférence. Enfin il s'enhardit et arrive devant Marseille ; mais Dynamius lui en ferme les portes, et interdit l'entrée de la cathédrale à l'évêque Théodore, qu'il amenait avec lui.

1. Les domestiques des rois franks étaient les hommes attachés à la personne du prince, et qui logeaient dans l'intérieur du palais. Ils étaient sous les ordres d'un chef appelé le comte des domestiques. Leur condition, loin d'être servile, était, au contraire, une des plus élevées. Les lois barbares leur donnent le titre d'*optimates*. Les principaux d'entr'eux siégeaient dans les plaids ou cours judiciaires du prince ; c'étaient, en un mot, des fidèles plus spécialement attachés au service personnel de leur seigneur. Du reste, cette signification du mot *domestique* s'est perpétuée dans le moyen âge, et jusque vers la fin du 17e siècle. Les jeunes gens qui recevaient dans un château leur éducation chevaleresque, étaient souvent appelés domestiques ou gens de la maison. Le cardinal de Richelieu avait un grand nombre de gentilshommes parmi ses domestiques.

Hors de l'enceinte des murs de notre ville, s'élevait la basilique de S[t]-Étienne, dont l'église de Notre-Dame-du-Mont occupe aujourd'hui la place. Dynamius s'y rendit pour conférer avec Gondulphe. Les portes de l'église s'ouvrent devant lui et se referment ensuite. Des hommes le surveillent; les soldats qui l'avaient accompagné se voient forcés de rester dehors. Dynamius ne s'apercevant pas qu'il était séparé de son cortège militaire, s'appuie sur l'autel, et la conférence commence. La scène s'anime; Dynamius entre dans la sacristie, plein d'une confiance bientôt trahie; les hommes du duc se courrouçant tout-à-coup, l'assaillent et le meurtrissent. Aux cris, au tumulte croissant dont la basilique protégeait le formidable écho, les gens de Dynamius font résonner les armes, et les lances retentissent sur la porte d'airain de l'église.

Aussitôt les soldats de Gondulphe les enveloppent et les mettent en fuite. Le duc réunit les principaux citoyens de Marseille, et décide que l'évêque fera une entrée triomphale dans sa ville. Dynamius se soumit et fit beaucoup de présens à Gondulphe et à Théodore. On crut à la sincérité de ses paroles; ses vêtemens lui furent rendus. Alors les portes de Marseille, celles des églises s'ouvrent en signe d'allégresse; des acclamations retentissent autour de l'évêque, dont des drapeaux annoncent la marche. Anastase,

Procule, ennemis de Théodore, auteurs des troubles, se refugient dans la maison de Dynamius, avec les clercs, qui se joignirent à eux contre le saint évêque. La plupart d'entr'eux furent envoyés au roi Childebert. Théodore reprit possession de son siége, et Gondulphe ayant réuni sous le pouvoir du roi la cité de Marseille, retourna à la cour de son maître. De nouveaux orages s'amassèrent sur la tête de Théodore; Dynamius écrivit à Gontran que ce prélat dévoué à Childebert lui ravirait la portion de la ville qui lui appartenait, et que l'exil seul pouvait le mettre à l'abri des machinations de cet évêque.

Gontran frémit de colère, et ordonne que le pontife lui soit amené chargé de liens. « Que « l'ennemi de notre royaume, s'écria-t-il, soit « envoyé en exil, afin qu'il ne puisse nous nuire « plus long-tems. » Mais vainement des gens apostés rôdaient autour de la maison de Théodore, l'évêque se tenait sur ses gardes, et il n'était pas facile de l'enlever au milieu de la ville. Arrive le jour où se fêtait la dédicace d'un oratoire rural près de Marseille. Théodore sortit pour se rendre à cette fête; en route, des hommes armés s'élançant d'une embuscade, l'investissent avec un grand bruit, le jettent à bas de son cheval, forcent de fuir ceux qui l'accompagnaient, lient ses serviteurs, battent ses clercs et le plaçant sur un misérable cheval, l'emmènent pour

le présenter au roi. Pientius, évêque d'Aix, dont il traversa la ville, pleura sur ses malheurs. Les clercs de Marseille ravis de ce sacrilège, s'excitent encore au pillage, et étalent de nouveau une indécente joie; ils ouvrent le palais épiscopal, forcent les coffres, et emportent dans leurs maisons des objets précieux. Théodore justifia pleinement sa conduite devant le prince, qui lui permit de retourner à Marseille.

Les plus notables citoyens de cette ville, qui vinrent au devant de lui, le dédommagèrent amplement, par les acclamations joyeuses dont ils le saluèrent, des sacrilèges écarts de ses clercs. Cet évêque, revêtu plus tard de l'auréole des saints, aima à mêler son nom à de graves débats politiques. Attaché à Childebert, il chercha à faire prédominer le pouvoir de ce dernier sur celui de Gontran, et nous allons le voir, sur une scène bien autrement orageuse, épouser les hautains ressentimens de Gontran-Bozon, duc artificieux, et soutenir les prétentions combattues d'une obscure et contestée légitimité. L'église l'a honoré comme un saint; sans doute une austère piété enflammait son ame, mais il fut trop souvent tenté de sortir des ombres mystérieuses du sanctuaire, pour paraître dans une arène où des passions se combattaient. Ainsi, quand un vaisseau parti de Constantinople, d'après les ordres de Gontran-Bozon, s'avançait vers nos

côtes, portant dans ses flancs les germes d'une guerre sanglante, Théodore s'applaudissait peut-être intérieurement des dissentions funestes prêtes à éclater, au sujet d'un nom royal, auquel sa haine contre Gontran allait s'efforcer de donner un éclat méconnu. Une ligue secrète avait été formée entre lui, le duc Gontran-Bozon et le patrice Mummolus. Car ce Mummolus, le Marius de son époque, vivement persécuté, ne reçut qu'une ingratitude amère pour prix des signalés services rendus par son bras à une cour jalouse. Le sang des Clovis plaisait aux Franks; les conjurés s'imaginèrent que trouvant dans un prince dont la légitimité était contestée, une condescendance à leurs projets ambitieux, ils pourraient, en l'élevant sur le pavois, renverser la puissance exécrée de Chilpéric et de Gontran, et ressaisir leur crédit sous un roi intrônisé par leurs efforts. Or, ce prince, fils adultérin de Clothaire Ier, nommé Gondovald, avait vu son enfance s'écouler au sein des splendeurs royales; la chevelure longue et flottante, marque de son rang élevé, tomba long-tems sur ses épaules. Sa mère le présenta un jour au roi Childebert, et lui dit: « Voilà ton neveu, le fils « du roi Clotaire; comme son père le hait, prends-« le avec toi, car il est ta chair. » Celui-ci, qui n'avait pas de fils, admit ce jeune Gondovald dans son palais, et le garda auprès de sa per-

sonne. Clotaire, l'ayant su, envoya des messagers à son frère, pour lui dire : « Envoie ce jeune « homme, afin qu'il vienne vers moi. » Son frère le lui envoya sans retard; mais le soupçon avait depuis long-tems pénétré dans l'ame de Clotaire ; il regardait cet enfant comme le fruit d'un crime caché, et renonçant à voir en lui son propre fils, il lui donnait pour père un artisan avec qui la femme dont il releva l'obscure naissance, en l'admettant dans la royale couche, avait eu de secrètes liaisons. Clotaire, considéra quelques tems ce Gondoval, et se tournant vers ses hommes, il s'écria : « Cet enfant n'est « pas de moi » ; puis, d'après ses ordres, le fer dépouilla cette jeune tête de la chevelure qui la rendait si imposante aux regards des guerriers [1].

Après la mort de Clotaire, le roi Charibert reçut Gondovald, et lui permit de laisser croître sa chevelure ; mais Sigebert le fit venir, et le rasa de nouveau, en l'envoyant dans la ville d'Agrippine, maintenant appelée Cologne. Gondovald laissa venir ses cheveux, et quand ce signe de royauté put encore resplendir autour de sa tête, il s'échappa, et alla trouver Narsès, qui, alors,

1. Il paraît que Gondovald était bien réellement le fils de Clotaire, qui l'avait eu d'une femme de condition inférieure, et l'avait rénié ensuite à cause de quelques soupçons sur la conduite de sa mère.

gouvernait l'Italie. Là il prit une femme, engendra des fils et se rendit à Constantinople. La cour de César le traita comme un prince frank.

Il paraît que Gontran-Boson eut avec lui une entrevue à Constantinople même, dans laquelle, exaltant sa jeune tête, il lui représenta la facilité d'une entreprise brillante, au sein d'un pays où le nom de ses aïeux, gravé dans le cœur des guerriers, perdait de son éclat sous les sanglantes débauches d'un Chilpéric exécré, sous les emportemens d'un Gontran faible, irrésolu et cruel.

Gondovald se décide, et vient débarquer à Marseille, comptant encore plus, pour la réussite de ses vastes desseins, sur les trésors considérables que l'empereur Tibère, ou Maurice, son successeur, lui confièrent afin de favoriser une entreprise qui était sans doute liée à ses projets sur l'Italie.

Gontran-Bozon éprouva une grande joie en apprenant l'arrivée de Gondovald à Marseille et la fastueuse réception que lui fit Théodore. Ainsi la fortune favorisait des desseins ambitieux, et bientôt ce fantôme de roi évoqué de Bysance devait troubler la joie sombre de Chilpéric, les fêtes de la cour de Gontran.

Les splendides richesses orientales que Gondovald apportait avec lui, enflamment la luxurieuse cupidité de Boson, il veut se les appro-

prier. Théodore, qu'indignent de si basses manœuvres, déploie, dans ces circonstances, son zèle amer et véhément; il exaspère l'ame violente du duc Gontran-Bozon, et amasse de nouvelles tempêtes sur sa tête. Théodore avait reçu Gondovald avec de respectueuses marques de dévouement au sang mérovingien; par ses ordres, des chevaux furent donnés au prince long-tems exilé, qui se rendit à Avignon, chez Mummolus.

Gontran méditait encore plus la perte de ce prélat que l'exaltation de Gondovald. Il avait su, lui, envelopper d'ombres mystérieuses ses trahisons; aussi, dans l'effervescence d'une haine calomnieuse, il accuse arrogamment Théodore auprès du roi Gontran, d'avoir introduit un étranger, dont la main allait secouer la torche des discordes civiles sur le royaume des Franks. Des noires intentions sont adroitement prêtées au prélat de Marseille par l'astucieux Boson. Celui-ci rattache à un plan gigantesque les menées de Théodore; il le peint servant la cour de Constantinople, et cherchant à renouer les liens brisés qui unirent si long-tems au vieux trône des Césars l'antique Gaule. Le roi Gontran, malgré les lettres de Childebert, que Théodore lui remit pour justifier sa conduite, et l'assurance qu'il donna de n'avoir rien fait que d'après les ordres de ses seigneurs et maîtres, fut étroitement gardé

dans une cellule. Épiphane, évêque de Fréjus, accusé du même crime, mourut dans sa prison.

Grégoire de Tours, auquel j'emprunte ces récits, a consigné dans ses livres un nombre prodigieux de faits miraculeux. Quittant le ton d'un historien, il exalte sa tête pour décrire des phénomènes que la raison a rejetés dans le domaine des fictions. Ainsi, voulant rendre plus intéressant l'évêque de Marseille, dont il approuve la conduite, il introduit dans l'étroite prison, où un comte le gardait, des gerbes flamboyantes de lumière. Le comte, à l'aspect de ces feux, eut un grand effroi ; ces étincelantes clartés, formant un globe, se posèrent sur la tête du saint ; le comte, dont l'imagination superstitieuse créa ces prodiges, les raconta le lendemain à ceux qui se trouvaient avec lui. Malgré cette singulière manifestation de l'innocence de Théodore, le roi Gontran continua à le faire surveiller. Gondovald atteignant une île voisine de nos côtes, y attendit le moment favorable pour commencer son entreprise.

Le duc Gontran se rendit chez Childebert, et l'ayant quitté quelques tems après, il tomba, avec sa femme et ses filles, au pouvoir du roi de Bourgogne. Celui-ci lui dit : « C'est sur ton « invitation que Gondovald est venu dans les « Gaules, et tu étais allé jadis à Constantino- « ple dans cette vue. » Le duc répondit : « C'est

« ton duc Mummolus qui l'a reçu, et l'a re-« tenu dans Avignon. Permets que je t'amène « Mummolus, et alors je serai disculpé des cho-« ses dont on m'accuse. » Le roi répartit : « Je « ne te permettrai pas de t'en aller sans que tu « aies subi la peine que tu mérites pour le crime « que tu as commis. » Lui, voyant la mort devant sa face, s'écria : « Voilà mon fils, prends-« le, et qu'il te serve d'ôtage pour ce que je « promets au roi mon seigneur, et si je ne « t'amène pas Mummolus, que je perde mon « enfant. » Alors le roi lui permit de s'en aller, et retint son enfant.

Gontran-Boson part pour son expédition; des gens d'Auvergne et du Velay s'armèrent et le suivirent; mais Mummolus pénétra les desseins perfides de son ami, et prépara ses vigoureux moyens de ruse et de résistance. Des bateaux sont attachés par ses ordres au côté du fleuve où Gontran devait arriver. Rien ne décélait le piège; ses barques, longeant la rive, flottaient, retenues par le faible lien qui les attachait aux bords du Rhône. Mais les planches unies par des chevilles, devaient, au premier choc, se disjoindre; les nacelles, ainsi brisées, auraient flotté avec leurs débris épars sur le fleuve. Gontran-Boson s'élance avec sa troupe dans ces navires trompeurs; aussitôt les planches se détachent, les navires disparais-

sent, et les soldats du duc tombent engloutis dans le fleuve, qui les charrie avec ses puissantes eaux. La barque de Boson, seule, aborda à l'autre rive. Autour de sa frèle nacelle, conservée par miracle, se débattait une armée menacée d'une totale submersion. Des planches fortement saisies par des bras vigoureux, ramenèrent au rivage quelques soldats ainsi sauvés. Le plus grand nombre périt dans les gouffres du fleuve. Mais un autre danger attendait Boson, car le génie de Mummolus avait multiplié autour de sa ville les piéges tendus à son ennemi.

Mummolus, pour protéger la partie d'Avignon que le fleuve ne ceignait pas, avait fait creuser un large fossé, dans lequel s'ouvraient, à des intervalles rapprochés, des trous très profonds, que l'eau un peu trouble empêchait de voir. Gontran-Boson paraît sur les bords, et Mummolus debout sur le mur, lui adresse ces paroles : « Si tu agis de bonne foi, viens d'un côté « du rivage, et j'irai de l'autre, et dis-moi ce « que tu as à me dire. »

Le fossé seul les sépare, et Gontran dit alors : « Si tu le permets, j'irai à toi, parce qu'il y a « des choses dont nous devons conférer plus secrètement. » A quoi Mummolus répondit : « Viens, et ne crains rien. »

Gontran s'avance avec un de ses amis, que

le poids d'une cuirasse surchargeait. Ils s'élancent dans le fossé; le compagnon de Gontran se débat vainemeut dans le gouffre, qui l'entraîne; il périt englouti dans le tourbillon qui tournoie au-dessus de son corps disparu. Gontran glisse et le bras de la mort va le plonger dans l'un de ces trous perfides que la ruse de Mummolus a multipliés sous ces trompeuses eaux; mais un de ses gens lui tend sa lance, et le duc la saisissant fortement, s'élance et revient au rivage.

Alors la scène devient terrible. Menaçant Mummolus de son poing et de son épée, Gontran exhale dans un torrent d'imprécations sa légitime colère. Mummolus couvre des éclats de sa voix tonnante la voix irritée de son ennemi, et pendant plus d'une heure, debouts sur le rivage, près de ces fosses fatales, les deux généraux exaspérés se promettent de terribles vengeances. Ils se retirent.

Gontran-Boson obtient du roi de Bourgogne une armée, et vient assiéger Avignon, où la perfidie avait menacé ses jours d'un prompt trépas; mais Childebert, blâmant avec colère la conduite de Mummolus, chargea Gondulphe d'aller faire lever le siége, et de conduire ce même Mummolus en Auvergne. Celui-ci revint peu de tems après à Avignon.

Le roi que Grégoire de Tours appelle l'Hérode de son tems, Chilpéric, venait d'être as-

sassiné dans sa maison de Chelles; le coup qui le frappa fut attribué à sa femme Frédegonde. Cette mort releva les espérances des complices de Gondovald. Une princesse, Rigonthe, fille de Chilpéric, demandée en mariage par Recarède, fils du roi goth Leuwigide, avait quitté Paris dans l'appareil le plus imposant. L'or, l'argent, les vêtemens entassés dans cinquante charriots, attestaient la sauvage munificence d'une cour enrichie par des vols et des exactions; et ces trésors formant la dot de la princesse, allaient porter en Espagne l'authentique témoignage d'une splendeur inouïe. Mais la fatalité s'attachait à ce resplendissant cortège: l'essieu de la voiture qui renfermait Rigonthe, se brisa, et les esclaves, les femmes, les hommes d'armes qui formaient une escorte brillante, s'écrièrent: *à la malheure!* mot d'un sinistre augure.

Ce voyage fut singulier et marqué par des événemens qui peignent bien cette époque. Les voitures s'arrêtaient fréquemment, et les tentes dressées au milieu des campagnes, imprimaient, de concert avec les lances resplendissantes, une physionomie guerrière à cette marche pacifique vers les Pyrénées. Mais l'éclat des vêtemens la splendeur des chars, l'élégance des chaussures brodées s'effacèrent; la poussière des routes, les fatigues du voyage répandirent un air de désolation qui excita des murmures. Toulouse reçut

Rigonthe, et au lieu de ces applaudissemens que Paris avait fait éclater en présence de tant de luxe, Rigonthe recueillit des huées et des gestes de mépris. Les hommes et les femmes de son cortège s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas étaler la honte de leurs vêtemens dans les villes espagnoles, qu'il fallait s'arrêter à Toulouse, parce que les habits étaient sales, les chaussures usées, les harnais des chevaux et des voitures en mauvais état; car, ajoutaient-ils avec véhémence, les Goths moqueurs nous accableraient de leurs railleries si le futur époux de Rigonthe voyait arriver devant le palais de ses pères le cortège de la princesse des Franks dans un désarroi pareil. Rigonthe suspend sa marche; A Arles retentit la nouvelle de la mort de Chilpéric; alors renaquit, plus ardente, la flamme ambitieuse qui dévorait Didier, duc de Toulouse, et Mummolus le patrice. Ce duc de Toulouse prend des guerriers hardis, pénètre dans le manoir où Rigonthe travaillait à réparer les dommages d'une longue et pénible route, et saisit, en tressaillant de joie, le trésor devant lequel Frédegonde avait prononcé ces superbes paroles: « Ne croyez pas, « ô Franks! qu'il y ait rien là des trésors des « rois précédens; tout ce que vous voyez est tiré « de mes propriétés; car le roi très glorieux « a été très libéral envers moi, et j'ai amassé « beaucoup de choses par mon labeur et beau-

« coup d'autres viennent de ce que j'ai recueilli « tant sur les fruits que sur les tributs des mai- « sons qui m'ont été concédées. Vous m'avez fait « aussi beaucoup de présens, desquels j'ai com- « posé ce que vous voyez devant vous, car il n'y « a rien là des trésors publics. » Ces paroles étaient trompeuses.

Didier, après avoir mis ses trésors sous une sûre garde, se rendit à Avignon, où le patrice Mummolus l'attendait. Gondovald se trouvait auprès de ce dernier. Mummolus retrouvait dans son cœur ce courage qui avait déjà sauvé la France. Ayant à venger de vieux ressentimens, il réunit ses troupes à celles de Didier. A Brives-la-Gaillarde ils consommèrent leur acte d'insigne trahison. Dominant les lances, au milieu des fanfares, debout sur un bouclier, Gondovald, l'instrument passible de l'ambition de ces deux hommes, fut proclamé roi, d'après les rites germaniques si puissans sur l'imagination des Barbares. Ainsi placé sur le pavois, Gondovald parcourut trois fois le cercle des guerriers; au troisième tour, il chancèle sur son trône militaire, et la chûte aurait été complètement honteuse, si les bras des assistans ne l'eussent retenu. La révolte souffla alors toutes ses fureurs, attisa tous ses feux; une guerre civile souleva le midi; Limoges et Poitiers jurèrent fidélité à Childebert II; Bourges se déclara pour Gontran. Tours suivit

son exemple, et le signal du combat retentissait dans toutes nos provinces.

Les plaids du royaume s'assemblèrent alors à Paris; l'Austrasie y députa Égidius, évêque de Reims, Gontran-Boson et Sigevald, chefs de l'administration du jeune Childebert. A peine ceux-ci eurent-ils paru dans le lieu de la réunion, que l'évêque dit : « Nous rendons graces à Dieu « tout-puissant, ô roi très pieux [1], de ce qu'a- « près bien des fatigues il t'a remis en posses- « sion de tes pays et de ton royaume. » Le roi répondit : « On doit rendre de dignes actions de « graces au roi des rois, au seigneur des sei- « gneurs, dont la miséricorde a daigné accom- « plir ces choses; on ne t'en doit aucune à toi, « qui par tes perfides conseils et par tes fourberies, « as fait incendier, l'année passée, tous mes « états ; toi qui n'as jamais tenu ta foi à aucun « homme; toi dont l'astuce est partout funeste, « et qui te conduis, non en évêque, mais « en ennemi de notre royaume. » A ces foudroyantes paroles, l'évêque, pâle de colère et tremblant de rage, se tut. Un des députés dit : « Ton « neveu Childebert te prie de lui faire remettre la « criminelle Frédegonde, qui a fait périr un grand « nombre de rois, pour qu'il venge sur elle la « mort de son père, de son oncle et de son

1. Ces paroles s'adressaient à Gontran.

« cousin. » Le roi répartit : « Elle ne pourra « être remise en son pouvoir, parce qu'elle a un « fils qui est roi. Je ne crois pas à la vérité de « tous les crimes que vous lui imputez. » Alors Gontran-Boson s'approcha du roi, comme pour lui rappeler quelque chose ; la vue de ce duc enflamma le visage du roi. Se remettant en mémoire tant d'odieuses manœuvres, il lança des regards sinistres sur Boson. Tout à coup la nouvelle de l'intrônisation de Gondovald vient frapper ses esprits, et la tempête grondant dans son cœur, arrive ainsi, gonflée par tant de haines, sur les lèvres convulsives du Mérovingien : « Ennemi de ce pays et de mon royaume, s'écrie « Gontran, qui es allé en Orient exprès pour « placer sur notre trône ce Ballomer (le roi appelait ainsi, par mépris, Gondovald) ; hom- « me toujours perfide et qui te joues des pro- « messes les plus sacrées. » Boson, d'un air cal- « me, répondit : « Toi, seigneur et roi, tu es « assis sur le trône royal, et personne n'ose « répondre à ce que tu dis ; je proteste de mon « innocence. S'il y a quelqu'un du rang égal au « mien, qui m'accuse en secret de ce crime, « qu'il vienne publiquement et qu'il parle. Pour « toi, très pieux roi, remets-le tout au jugement « de Dieu; qu'il décide lorsqu'il nous aura vu com- « battre en champ clos. » Le silence le plus profond était gardé par les spectateurs de cette scène

animée. Le roi reprit : « Cette affaire doit exciter « tous les guerriers à repousser de nos frontières « un étranger dont le père a tourné la meule. Car, « pour dire vrai, son père a tenu le peigne à « la main, et il a cardé les laines. »

Or, quoiqu'il pût se faire que le même homme eût fait les deux métiers, quelqu'un des députés répondit au reproche du roi : « Tu pré« tends donc que cet homme a eu deux pères, « l'un meunier, l'autre artisan en laines. Cesse, « ô roi, de parler si mal, car on n'a point ouï « dire qu'un seul homme, si ce n'est en matière spi« rituelle, puisse avoir deux pères. » Cette mauvaise plaisanterie fit fortune dans la grave assemblée; une hilarité extrême éclata sur tous les bancs, et le silence, long-tems vainement réclamé par le roi, fut bruyamment interrompu par l'explosion de gaîté qu'avait occasionnée la spirituelle remarque du facétieux orateur. Un autre député dit alors : « Nous te disons adieu, ô roi! puisque « tu ne veux pas rendre les cités de ton neveu. « Nous savons que la hache est encore entière « qui a frappé tes deux frères à la tête; elle fera « bientôt jaillir ta fumante cervelle. » Des paroles si audacieuses courroucèrent Gontran; il brava avec un imposant mépris la volonté nationale grossièrement exprimée par des orateurs discourtois. L'assemblée fut close au sein d'un effrayant tumulte; les visages s'enflammèrent, la menace

ardente au bout des poings, semblait s'élancer avec colère contre le chef gravement insulté. Dans leur langage latino-teutonique, les députés exprimèrent une telle insolence, que Gontran assourdi de leurs cris, exaspéré de leurs gestes, blessé de leurs libres et vertes paroles, se vit forcé de ramasser sa vengeance dans la fange putride de la cité. Les portes s'ouvrirent, grandes et larges, devant la foule des orateurs. A peine furent-ils arrivés dans les rues, que les valets du roi, servant l'ire de leur prince, souillèrent tant de robes épiscopales, tant de manteaux de patrices avec la dernière vergogne.

Le fumier des chevaux, les herbes pourries, la paille et le foin purulens dans une vase infecte, les boues puantes des rues plurent de tous côtés sur ces hardis députés. Ils se retirèrent les habits maculés. Grégoire de Tours s'écrie que l'affront et l'injure furent immenses. Gondovald avait couru aux armes; l'Aquitaine passait sous ses lois. Il recevait, au nom de Childebert II, le serment des villes qui avaient appartenu à Sigebert, et en son nom propre celui des cités de Gontran. Angoulême le reçut dans ses murs; Périgueux pleura long-tems l'outrage que cet aventurier commit sur son évêque.

Gondovald, arrivé devant Toulouse, essaie vainement d'en séduire l'évêque Magnulf; les habitans de cette ville n'osèrent lui fermer les por-

tes, parce qu'une armée appuyait ses prétentions hautaines. Un repas réunit, peu de jours après, l'impétueux Magnulf, l'aventurier Gondovald, le patrice Mummolus et Didier. Magnulf, emporté par son zèle, et mesurant peu ses expressions, dit au prétendu fils de Clotaire : « Tu ne peux prouver l'illustre origine que tu « t'attribues, et il nous paraît impossible que le « succès couronne tes efforts. » Gondovald répartit : « Je suis fils du roi Clotaire, et j'établi- « rai à Paris le siége de mon royaume. » L'évêque s'écria : « Il est donc vrai qu'il n'est resté « personne de la noble race des Franks, si tu « accomplis ce que tu dis. » A ces insolentes paroles, le tumulte fut extrême ; Mummolus insulte grossièrement l'évêque, et ces mots accompagnèrent le soufflet dont rétentit la joue épiscopale : « N'as-tu pas honte de répondre ainsi « follement à un grand roi. » Didier s'élance, à son tour, de son siége, et sa lance, et ses pieds, et ses poings blessent, meurtrissent le corps du prélat.

Le dénouement de ce drame approchait. Gontran s'était moqué des envoyés de Gondovald ; les baguettes sacrées qu'ils portaient ne purent les protéger contre les fureurs du roi. Ces députés, balançant dans leurs mains ces bâtons vénérés chez les Franks, tinrent un langage hardi. Gontran, le bon Gontran, donna le signal d'un

affreux supplice ; des poulies élevèrent et tendirent les membres de Zotane et de Zabulf (ainsi s'appelaient ces envoyés.) Des verges les ensanglantèrent, et au milieu des coups ils laissèrent tomber des aveux de leurs lèvres convulsives.

Le duc Didier abandonna Gondovald, qui se réfugia dans Cominge avec Mummolus, Bladaste et Waddon, majordôme de Rhigonte. Là, il fut horriblement trahi ; Cominge vit une formidable armée ceindre de toutes parts la colline qui la supporte ; Mummolus, désespérant du succès, pressa Gondovald d'aller se mettre à la merci du roi son frère. Le malheureux, frémissant à ces paroles, reproche à ses faux amis une indigne trahison. « Pourquoi, dit-il, m'avez-vous ravi « mes trésors. Aujourd'hui, quand la fortune ne « favorise plus mes armes, vous voulez acheter « votre salut par ma perte. « On essaye de calmer ses soupçons par des protestations de sincérité et de dévouement, et quand on l'eut décidé à quitter Cominge, on le livra à Othon, comte de Bourges, et à Boson. Dans la route, à quelques pas de la ville, cet Othon le renverse, et le frappe de sa lance. Le fer n'entama pas la cuirasse ; alors une pierre lancée atteignit Gondovald et le tua.

Un ennemi plus redoutable que Gondovald, Leuvigilde, attaqua Gontran l'an 585. Ce dernier prince avait défié sa colère. Une sœur de Childebert,

nommée Ingonde, épousa Hermenégilde, fils de Leuvigilde, roi des Visigoths. Hermenégilde, quoique élevé dans une cour arienne, avait embrassé le culte catholique, et sa ferveur attira sur lui et sur sa jeune épouse les traitemens les plus odieux. La palme du martyre ceignit le fils de Leuvigilde, qui, inébranlable dans sa fervente croyance, arrosa de son sang, par ordre d'un père cruel, la hache du bourreau. Ingonde, bannie du palais, alla pleurer la mort de son époux dans les sables de l'Afrique, où elle mourut. Gontran et Childebert furent instruits de ces événemens domestiques de la cour de Leuvigilde; leur sang bouillonna dans leurs veines, quand on leur raconta la mort du prince catholique et l'exil d'une femme de leur illustre race. Plus de délai, la vengeance de la nation franke, justement allumée, doit s'élançer des champs de la Septimanie au delà des Pyrénées. L'orgueil et la foi animent les deux rois, et une armée mise sur pied par Gontran, s'avance déjà vers les barrières rocheuses qui séparent la Gaule de l'Espagne.

Mais une furie, que la justice humaine s'obstinait à respecter, vit dans ces démêlés entre le roi des Franks et celui des Visigoths, une occasion nouvelle pour attiser des discordes à peine éteintes, et ranimer l'incendie calmé des guerres intestines. La trahison de Frédegonde fut manifeste; un billet de Leuvigilde à cette reine, at-

testait l'alliance secrète qui avait réuni ces deux personnes dans une haine commune contre un prince frank. « Faites promptement périr nos en« nemis, écrivait le roi goth ; savoir : Childebert « et sa mère, et concluez la paix avec Gontran, « en l'achetant à force de présens. Si vous man« quez d'argent, nous vous en enverrons en se« cret. »

Puis, la digne épouse de Chilpéric mania encore ses poignards ; l'artiste y avait imprimé de profonds sillons, afin qu'une double mort pût s'élancer de ces fers ; et si le trépas, introduit à l'aide de la pointe, n'arrivait pas au cœur glacé, le poison contenu dans les sillons, y déposait vîte des germes pestilentiels, qui brisaient à l'instant même une vie doublement menacée. Des clercs déguisés en mendians, furent chargés d'assaillir avec ces armes les flancs du jeune Childebert. Mais le complot fut éventé, et une mort cruelle punit les farouches complaisans des deux assassins.

Gontran pressait toujours la marche de ses soldats ; il disait à ses généraux : « il est hon« teux que les frontières de ces horribles Goths « s'étendent jusque dans la Gaule. Délivrez la « Septimanie de leur domination. » Cette armée semblait plutôt déchaînée sur les habitans de la Gaule, que destinée à dompter les Visigoths. Le meurtre, l'incendie, le pillage désolèrent les pro-

vinces quelles traversèrent. Les clercs périssaient sous les mains de ces soldats sans discipline ; les églises étaient dépouillées de leurs ornemens, et une route de sang, de feu, de ruines, les conduisit à Nîmes, où de nouvelles fureurs éclatèrent.

Les Goths, cachés dans des lieux voisins de la route, tombèrent à l'improviste sur ces pillards, et en tuèrent un grand nombre. Cette expédition fut manquée par l'imprévoyance des chefs et par la rapacité des soldats. Ceux-ci, harcelés, blessés, poursuivis par les ennemis, se débandèrent et reprirent le chemin de leur ville. Mais la famine les décima ; ils avaient attaché la flamme aux récoltes, et ils subirent les horreurs de la faim, dans ces provinces où la brutale licence avait tout détruit.

Gontran, à ces nouvelles, eut le cœur saisi de douleur. Il alla, irrité, trouver le chef de cette soldatesque presque anéantie, dans la basilique de St-Symphorien, où ils s'étaient réunis. Il commença le procès en ces termes : « Comment pourrions-nous, aujourd'hui, obtenir la « victoire, nous qui ne conservons pas les usa- « ges suivis par nos pères ? Ils bâtissaient des « églises, mettaient en Dieu toute leur espérance, « honoraient les martyrs, vénéraient les prêtres, « et ainsi aidés des secours divins, avec l'épée « et le bouclier, ils soumirent beaucoup de na-

« tions ennemies. Pour nous, non seulement nous « ne craignons pas Dieu, mais nous dévastons « les choses qui lui sont consacrées; nous tuons « ses ministres, enlevons et dispersons avec dé« rision jusqu'aux reliques des saints. Quand il « se commet de telles actions, il est impossible « d'obtenir la victoire. Aussi nos bras sont af« faiblis, notre lance est refroidie, le bouclier « ne nous défend plus et ne nous protège plus, « ainsi qu'il avait coutume. Si ce mal doit être « imputé à mes fautes, que Dieu le fasse tom« ber sur ma tête; mais si vous méprisez les « commandemens royaux, si vous négligez d'ac« complir ce que j'ordonne, votre tête doit tom« ber sous la hache. Ce sera un avertissement « pour l'armée entière de voir mettre à mort un « de ses chefs. Nous devons essayer ce qu'il con« vient de faire; si quelqu'un est en disposition « d'obéir à la justice, qu'il soit obéi; si quelqu'un « la méprise, que la vengeance publique tombe « sur sa tête; car il vaut mieux qu'un petit nom« bre de coupables périsse, que si la colère de « Dieu menaçait de mal toute la contrée. » Ce discours du roi finissait à peine, que les ducs s'écrièrent : « Il ne serait pas facile, ô Roi très « bon! d'exprimer toutes les vertus de ton ame « magnanime; de dire ce qu'il y a en toi de « crainte de Dieu, d'amour pour l'église, de res« pect pour les prêtres, de compassion pour les

« pauvres, de libéralité envers les nécessiteux.
« Tout ce que votre gloire a exposé, doit être « regardé comme juste et véritable. Mais que pou- « vons-nous faire, quand le peuple s'abandonne « à toutes sortes de vices, quand tous les hom- « mes se complaisent dans l'iniquité? Nul ne « craint le roi, nul ne respecte les ducs ou les « comtes; et si cette conduite déplaît à quelqu'un, « si pour protéger votre vie, il s'efforce d'y ap- « porter amendement, aussitôt se produisent des « émeutes, et chacun se précipite plein de co- « lère, pour assaillir cet homme sage, et à grand « peine peut-il échapper, s'il ne se détermine à « garder le silence. » Alors le roi dit : « Si quel- « qu'un suit la justice, qu'il vive ; si quelqu'un « méprise nos ordres, qu'il périsse, afin que ce « blâme ne nous poursuive pas plus long-tems. » A l'instant même un messager entre dans la basilique, et s'exprime ainsi : « Reccared, fils de « Leuvigilde, est sorti d'Espagne, a pris le châ- « teau de Cabarat [1], dépeuplé la plus grande par- « tie du pays toulousain, et emmené les habitans « captifs dans le pays d'Arles. Il a assiégé le châ- « teau d'Ugernum [2], s'en est emparé, et la gar- « nison massacrée, a expiré toute entière derrière « ces murs vainement défendus. Après avoir

1. Dans le diocèse de Carcassonne.
2. Aujourd'hui Beaucaire.

« frappé de désolation la contrée, ce Goth est « allé s'enfermer dans la ville de Nîmes. »

Gontran transféra alors le commandement de la province d'Arles de Calumniosus, surnommé Agilan, au duc Leudegésile, et lui donna quatre mille hommes pour veiller sur les frontières.

L'histoire, table mortuaire où se lisent les épitaphes des peuples et des hommes célèbres, se complaît aussi dans les descriptions de ces effrayantes calamités s'abattant sur les villes, dépeuplant les campagnes, et laissant dans les esprits d'inneffaçables souvenirs. Dans ces tems de barbarie où les champs traversés par une soldatesque sans frein, parcourus par des invasions, montraient leurs ravages dans les moissons déracinées, dans les forêts incendiées, où les eaux que l'industrie contient et utilise de nos jours, alors vagabondes ou marécageuses, devenaient le torrent qui emporte la récolte, ou l'étang vénéneux qui répand la mort; l'homme trouvait partout l'ennemi actif dont sa vie était menacée. Dans sa demeure au sein des cités, la malpropreté hideuse, les boues et le fumier l'assiégeaient de leurs vapeurs délétères. Dans les champs, sa pénible sueur ruisselait vainement sur des travaux interrompus par la guerre, détruits par la soudaine invasion. La famine, la fièvre qui sort la tête gonflée de venin du fond vaseux des eaux

immondes, ne harcelaient pas seules sa misérable existence; deux fléaux régnaient alors sur nos terres désolées, la peste et la lèpre. La date de mes récits, je la trouve imprimée dans une page de deuil, où le bubon tuméfié étale sa sanieuse rougeur. La Provence portera souvent les marques purulentes d'une maladie dont une imprévoyance fatale rapprochera aussi les funestes invasions. En 590, Marseille changea en une population de phantômes moribonds, sa population florissante naguères. Grégoire de Tours contempla la ville ravagée, et écrivit des antithèses sur les maux de ses habitans. Un vaisseau venu d'Espagne, leur apporta ces germes infects où le fléau se nourrit et puise sa dévorante énergie. Ainsi, de ce port tant admiré, de ces carènes arrondies que la mer revêt d'une verte ceinture de mousse, au retour des longues navigations, la mort endormie dans les tissus que fabriqua l'Asie, dans les cotons cueillis aux plaines d' l'Égypte, se dégageant de ces chaudes prisons de soie ou de laine, trompée par un ciel incandescent, imprima à notre ville la dolente physionomie d'une cité mourant aux sables africains. Cette peste de 599 fut terrible; l'historien montrant dans ses récits nos maisons encombrées de cadavres, et les dessinant le long des rues comme des tombeaux où dormaient d'un sommeil éternel ces cadavres marqués de taches bleues, change

Marseille en un immense cimetière. Les ravages de ce fléau se renouvelèrent quatre fois dans le même siècle.

La lèpre, la formidable lèpre, née de la misère et de la saleté, vint couvrir, à la même époque, de son masque blanc et écailleux, la face des hommes. Des spectres épouvantèrent les yeux ; sur des membres dont la maladie avait arraché le poil, une cuirasse d'écaille s'étendait, sillonnée de gerçures et de pustules. La société se révolta contre ces malheureux; un édit daté de Compiègne, en 757, leur interdit le mariage, et quand la jeune épousée était frappée de ce mal hideux, son mari pouvait, repoussant ses attouchemens infects, rompre ses liens et contracter une autre union avec une autre femme.

Les lépreux, devenus des objets d'horreur, exclus des assemblées religieuses, regardés comme des êtres souillés, erraient hors de l'enceinte des villes, et choisissant les cimetières pour leurs asiles, ils semblaient la population ressuscitée de ces sombres demeures. Les écrivains s'accordent à regarder cette maladie comme un fléau né du fléau de la guerre. Une multitude indisciplinée de farouches soldats passait et repassait sans cesse dans notre Provence, et les marques nombreuses de leurs courses restaient long-tems empreintes sur un sol ravagé. Les épis arrachés, les gerbes coupées, les vignes foulées ou enlevées im-

primaient un air désolé à ces campagnes changées en d'arides déserts. Les alimens les plus sains manquèrent tout à coup ; les troupeaux disparurent, l'olivier ne répandit plus les flots d'or de sa liqueur dans les cuves. Il fallut enlever aux gouffres de la mer des poissons devenus la seule nourriture des habitans des côtes maritimes ; ces poissons entassés comme ceux que le sauvage de la baie de Nootka amoncèle autour de son infecte cabane, se pourrissaient aux chaudes exhalaisons de l'été, qui, nées d'un sol embrâsé, flottaient comme des vapeurs meurtrières. Les maisons étroites et entassées, viciaient l'air arrivant chargé de venin dans les poumons de nos pères, et de ces champs devastés, de ces plaines où avait passé le souffle de la guerre, de ces toits rapprochés sur un sol qu'une boue éternelle recouvrait, de ces alimens putrides où la corruption étalait ses marques bleues dans des lambeaux de chair molle et rougie, naissait cette terrible maladie qui rendait ceux qui en étaient frappés des objets de dégoût et d'horreur.

Ainsi décimés par tant de maux, les populations craintives et superstitieuses poussèrent de longs cris d'effroi vers un ciel inexorable. Un homme parut alors au milieu d'elles, ceint de peaux et l'œil hagard ; il était né dans le Berry. La crainte et la piété, tremblantes devant sa hi-

deuse personne, l'élevèrent au rang des prophètes.[1]

On se pressa autour de lui. Dans cette Provence où la guerre et les maladies luttant d'efforts, tarissaient à l'envi les sources empoisonnées d'une vie exposée à tant de maux, l'homme du Berry s'exprima au nom de Dieu, et devant ces visages caves, ces peaux où la peste et la lèpre imprimaient leurs outrages, il fit entendre des paroles de colère. Dans l'avenir menaçant qui s'avançait, il plaça au sein des nues mystérieuses d'autres vengeances, d'autres calamités. Cependant l'entraînement était à son comble ; on baisait ses vêtemens de paix, les fronts frappaient la terre; en sa présence des milliers de mains tendues vers lui, semblaient le proclamer comme l'image de la providence sur cette misérable terre. Le prophète devint fier ; suivi d'une foule innombrable d'ardens enthousiastes, il pénétrait dans les églises, s'asseyait sur l'autel, et s'écriait : Ces murs sacrés sont à moi. Il insulta un noble; celui-ci, emporté par son ressentiment, plongea son épée dans un sein que la populace croyait couvert d'un bouclier invisible.

Gontran, qui avait régné sur la Provence, et possédé de moitié, avec Childebert II, la ville de Marseille, mourut en 593. Ce prince plaça un

1. Greg. Tur., l. x, c. 25.

jour un javelot dans la main de ce Childebert, et le proclama son héritier. Ainsi, à la mort de Gontran, les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne se trouvèrent unis sur la tête du fils de Sigebert et de Brunehaut. Un prompt trépas enleva Childebert aux espérances de sa cour. Ses deux fils, surveillés et conseillés par leur redoutable aïeule, se partagèrent ainsi la monarchie du père : Théodebert eut l'Austrasie, et Thierry la Bourgogne, royaume dans lequel était comprise la province d'Arles. [1]

1. Au sixième siècle, la Provence fut divisée en province marseillaise et en province d'Arles. La première comprenait, outre le diocèse de Marseille, celui d'Aix et celui d'Avignon ; la seconde embrassait tout le reste de la Provence. Voici les rois franks maîtres de la province marseillaise : Théodebert, roi d'Austrasie, fils aîné de Chilpéric, depuis l'an 596 jusqu'en 612 ; Clotaire II, fils de Chilpéric, qui gouverna la Provence après la mort de Théodebert et de Thierry. En 622, son fils Dagobert Ier obtint de lui la province marseillaise ; ce roi ordonna que les luminaires du moustier de St.-Denis seraient entretenus par le péage maritime de Marseille. Thierry II, ou Théodoric, roi de Bourgogne, en 596, second fils de Childebert, gouverna le pays d'Arles depuis l'an 596 jusqu'en 613. La province marseillaise échut, en 633, à Sigebert II, fils de Dagobert ; en 660, à Childéric II, fils de Clovis II, et neveu de Sigebert. On a de ce Childéric trois tiers de sous d'or frappés à Marseille. Sur l'un de ces sous l'on voit d'un côté la tête de Childéric, avec son nom pour légende, et de l'autre une croix entre un *ma*, qui signifie *Massilia*, avec le nom de Clotaire. Ces deux noms réunis prouveraient que ces princes possédaient Marseille par indivis. En 638, la partie de la Provonce dont Arles était la capitale, fut gouvernée par Clovis II, fils de Dagobert. Cette mé-

Un homme était sorti de sa caverne, creusée dans ces chaînes de montagnes qui divergent, arides et brûlées, sur la surface du sol de l'Arabie. Il s'appelait Mahmoud, nom que les écrivains européens ont changé en celui de Mahomet. Assis sur le dos pelé d'un chameau, parcourant ainsi les contrées de l'Asie, il rêvait, simple facteur d'une riche veuve, Cadhija, des conquêtes sur la religion du Christ, le rôle de prophête. Puis, s'enfermant dans les ombres d'une caverne silencieuse, nourrissant son esprit de la lecture de ces deux livres singuliers, la Bible et l'Évangile, il compta sur son épée pour subjuguer une conviction peu soumise; sur son éloquence pour entraîner les esprits indécis. Il avait à son service cette langue, fille d'un soleil brûlant qui réfléchit dans ses syllabes heurtées et abondantes, les pics calcinés des monts lybiques, les mirages trompeurs des déserts rafraîchis par des brises imaginaires; et quand le jour de l'apparition parmi les hommes fut arrivé, Mahomet, armé de l'éclair de ses yeux, des feux voltigeans de l'acier de son épée, de l'enthousiasme simulé qui gonflait sa poitrine et hérissait ses paupières, quitta sa rocheuse retraite, et annonça sa loi aux nations de l'Asie.

me province échut, en 546, à Clotaire III, fils de Clovis II. Thierry III, troisième fils de Clovis II, régna sur la Provence depuis l'année 674, ou environ jusqu'en 687.

On sait avec quelle rapidité cette loi fut adoptée ; jamais fondateur de religion n'avait obtenu un tel empire sur les esprits, de tels triomphes sur la terre. Devant cet *Allah* qu'il plaçait, seul et redoutable, au sein des régions célestes, il baissait sa tête et la relevait ensuite, animée d'un prophétique éclat ; alors, après avoir imposé de sévères préceptes, défendu l'usage de ces boissons enivrantes qui mêlent leurs feux aux feux des zones orientales, ordonné l'aumône, prescrit l'anéantissement de tout idolâtre, bâti sur l'abyme rougi par les flammes de l'enfer ce pont aigu comme la lame d'un cimeterre, passage qui conduit aux demeures éternelles, il flattait les sens de l'Asiatique, en lui permettant les délices du harem, les caresses des odalisques, sous des berceaux de jasmin.

Au-delà des bornes du tombeau, le prophète dévoilait un avenir, une éternité de voluptueuses félicités. Les houris, créations orientales, ceintes de flottantes écharpes, avec des étoiles sur des fronts calmes et purs, avec des diamans à chaque tresse de cheveux, attendaient, ivres et brûlantes d'amour, le croyant qui passait des bras de ses belles esclaves, aux bras de ces célestes habitantes du paradis. L'empire du Christ fut ébranlé ; le vieux sabéisme éteignit les feux éternels des autels écroulés, l'idolâtrie déserta ses muettes statues, et l'Asie se prosterna devant le sabre et le Coran de Mahomet.

Alors des barques chargées de guerriers, couvrirent la Méditerranée ; de puissantes tribus chevaleresques et courageuses quittèrent les sables africains, et voguèrent vers cette Espagne que l'Asie semble disputer à l'Europe.

Il était dans la destinée de l'Espagne d'étaler à côté des basiliques chrétiennes les ruines d'un palais moresque, de faire éclore de son poétique sol les souvenirs mêlés du christianisme et de l'islamisme, de surmonter d'une croix le croissant de Mahomet; de se montrer à l'Europe attentive couverte des monumens de Rome, des Goths, des Arabes et des Chrétiens. Un fleuve nommé par le Sarrasin, réfléchit en courant vers une éclatante baie, la haute tour d'un capitaine goth, les arcades déliées d'une cathédrale, les débris, découpés comme des fleurs nées sous les ciseaux d'une vierge, de quelques palais bâtis par les fées ou les Maures ; et ce fleuve, le Guadalquivir par exemple, emportant dans ses transparentes vagues les images réfléchies et penchées de ces monumens d'origines diverses, sombres ou éclatants, suivant l'heure, peut être comparé à l'écharpe d'un magicien où les doigts d'un esprit, par un caprice folâtre, auraient entrelacé de graves symboles à de profanes objets. Eh bien! des milices orientales, déployant l'étendard du prophète, accoururent sur cette terre où l'Europe, qui commence par d'éternels glaciers,

meurt dans les fleurs et les baisers des vagues. Ces guerriers terribles et voluptueux, retrouvant dans l'œil d'une odalisque tantôt l'éclair d'une lance, tantôt l'éclat mourant du jour qui s'éteint dans les sables, avec de hautes selles sur des chevaux numides, avec des coussins mous sous des tentes d'or et de soie, poètes et soldats, aimant les fleurs et les femmes, bâtissant des édifices frêles comme des tiges de jasmin, découpés comme le corcelet d'un vierge du moyen âge, s'éprirent de l'Espagne, et la rendirent le joyau de leur gloire. Naissez, miracles de l'Alhambra, sous les mains de ce peuple qui se révèle tout à coup avec la puissance du sabre qui détruit et avec celle du génie qui fonde! Vous reprochez à ces hommes d'avoir brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, et ils ont été les prestigieux créateurs de ce poétique moyen âge, qui leur doit sa chevalerie, son architecture et la sonore rime de ses vers. A Bagdad, leur ville sainte, ils effacèrent presque, dans la médecine, les travaux si vantés d'Hypocrate; le calcul fut un jeu pour leurs esprits illuminés des flammes de la science. Dans le domaine des arts par eux agrandi, ils surent créer après les Grecs et les Romains; tant les prestiges de la conquête, l'impulsion du fanatisme ébranlaient ces esprits exaltés par les plus terribles et les plus nobles passions humaines! L'islamisme devait se révéler sous le ciel

d'Espagne avec une grace, une chevaleresque énergie ; ailleurs abruti par un repos sans dignité, il a perdu derrière les murs du harem l'enthousiasme qui lui valut le monde, la science de féerie dont il a laissé la molle empreinte aux arcades fantastiques du radieux Alhambra. Mais à l'époque de nos récits, brillant et superbe, instruit et fanatique, il conquiert presque notre amour. Ce sera toujours un problème pour l'historien que l'existence de ce peuple de Musulmans, si différens des Turcs du Bosphore, philosophant, créant une métaphysique, une médecine, une poésie malgré le Coran, bâtissant des chefs-d'œuvre d'une grace aëriene malgré le fatalisme, adorant les femmes malgré les faciles plaisirs du sérail, et créant, de concert avec une religion rivale, cette chevalerie colorée à la fois des feux de l'Asie et de l'éclat un peu terne des soleils européens, aimant le sexe faible et ravissant, avec des sens et une ame, se passionnant pour des formes suaves, et baissant un front resplendissant de gloire devant la main blanche et timide d'une rêveuse chatelaine.

Les progrès de l'islamisme devenaient de jour en jour plus effrayans ; la barrière des Pyrénées allait être franchie, et le drapeau de Mahomet déployé dans nos contrées, devait s'ouvrir, à travers l'ancienne Gaule, une route de triomphes. Depuis 714, l'Espagne appartenait aux

Sarrasins; leur général Musa demeurait à Cordoue. Des cavernes et des montagnes hautes et presqu'inaccessibles cachèrent long-tems les Chrétiens qui ne voulurent pas baiser le turban et invoquer le dieu des vainqueurs. Le flambeau de cette foi catholique, si vive dans la péninsule, brillait alors comme un phare lointain que des mains généreuses et intrépides entretenaient sur d'effrayans sommets. L'Espagne, fervente et pieuse, attachait ses régards sur ces feux dont Pélage secoua les étincelles dans les plaines. Des noms arabes retentissent enfin dans nos récits, parés du fantastique éclat des mille et une nuits. Alahor parut sur sa selle enrichie d'éclatantes broderies, aux champs de la Septimanie, et les comtes qui la gouvernaient le combattirent avec succès de 715 à 718.

Zama, autre lieutenant du calife de Bagdad, gravit les Pyrénées en 719, et ses chevaux hennirent dans les plaines du Languedoc. Narbonne, cité romaine, brillait encore parmi toutes nos villes; Zama l'assiégea; la valeur sarrasine étincelait comme l'acier de ses armes polies. La cité languedocienne ouvrit ses tours et ses rues à l'armée musulmane; mais le signal du carnage sonné par les trompettes sarrasines, retentit aux oreilles des habitans comme un cri de mort.

Le sabre musulman les dévora tous, et une colonie de Maures vint repeupler Narbonne;

ceux-ci se partagèrent les terres voisines. Des souvenirs de harem, de mosquée, de contes arabes racontés sous le ciel si pur de la Septimanie aux bruits des fontaines, se sont ainsi attachés à cette partie de notre France. La Provence et le Languedoc devaient, par une destinée singulière, recevoir l'empreinte de ces peuples étranges dont les noms n'ont pas péri dans le grand naufrage des populations éteintes.

L'anarchie était alors complète dans nos contrées méridionales; les comtes usurpaient une autorité absolue, les rois gouvernés par des maires puissans, livrés aux caprices de ces seigneurs, retenaient, d'une main énervée, la couronne chancelant sur leurs têtes avilies. Déjà des symptômes de révolte se fesaient remarquer : un patrice ambitieux, Mauronte, gouverneur de la Provence, aspirant à se rendre indépendant, ourdissait sourdement, avec d'autres comtes, des trames sur lesquelles aucun œil ne se posait. Le jour allait éclore où, devenus chefs absolus, ces serviteurs déloyaux devaient, formant des principautés indépendantes, rompre avec leurs suzerains. Mais cette Gaule affaiblie, son sang généreux presque tari dans ses veines desséchées, allait reprendre une vigueur nouvelle sous la main d'un grand homme. Du sein de ces cours barbares promenant leur splendeur guerrière de châteaux en châteaux, s'élança, plein d'une bouillante au-

dace, un guerrier que l'histoire contemporaine surnomma *Martel*, car il brisait les crânes ennemis et fracassait les cités.

Charles-Martel accourut en Provence, et déconcerta par la promptitude de son apparition, qu'une armée formidable soutenait, l'ambitieux Mauronte.

Mais Mauronte fut, pour ainsi dire, le comte *Julien* de son pays. Dépouillé de son autorité, traité de rebelle, subjugué par le héros de son siècle, il couva un sombre ressentiment dans son cœur dévoré de passions haineuses. Les pavillons moresques flottaient en Septimanie ; déjà les Arabes, en 720, avaient plongé les cous de leurs cavales dans les eaux du Rhône, et fait luire leur cimeterre en face d'Arles. Les Provençaux se levèrent devant la fanatique invasion ; ils savaient que de longs torrens de flammes allumées par ces hordes, s'étendraient ruisselantes d'églises en églises, de châteaux en châteaux, si le drapeau de Mahomet, avec ses versets mystérieux, battait sous les coups de nos vents.

Mauronte recueillit bientôt les fruits de son artificieuse conduite ; il profita de l'absence du héros qui, seul, pouvait déjouer ses projets et confondre son audace. Charles-Martel guerroyait alors dans la Saxe ; les bruits des combats qui fesaient retentir le sol de la Provence, n'arrivèrent à lui qu'affaiblis par la distance, et moururent,

faibles, dans son oreille attentive aux chants de guerre des Payens. Depuis long-tems un pacte affreux liait Mauronte aux Sarrasins ; depuis long-tems des messages secrets échangés par le patrice et les chefs mahométans, préparaient une explosion terrible ; elle éclata enfin. Les hordes musulmanes parurent dans nos champs ; Arles et Avignon leur furent livrées, et le barbare Mauronte, au bruit des excès commis par ces fanatiques, s'applaudit du succès de ses infernales manœuvres. Encore du sang, encore du feu dévorant les citadelles, y laissant des empreintes noircies ; encore un long carnage, où la pudeur expire outragée, où la faiblesse sans défense accomplit le deuil de son dernier sacrifice ; encore de longs souvenirs de terreur et d'inénarrables calamités gravés dans les esprits ; encore des traditions d'incendies, de farouches Sarrasins apparaissant au milieu des flammes comme de rouges démons, passant de bouche en bouche et arrivant ainsi à nous, enfans du dix-neuvième siècle, recueillis de nos jours autour des foyers de nos paysans ! La voilà déchaînée la horde rugissante ! les monastères sont envahis, les jeunes hommes, les jeunes filles assouvissent de brutales fureurs. La flamme étageant ses gradins brûlans, monte de crénaux en crénaux, et enveloppe d'un manteau ardent des murs croulant au sein d'un vaste et pétillant brasier. Le sang, le sang humain coule

à pleins bords; le cimeterre entasse les têtes, amoncèle les cadavres, et le vent soufflant sur ces tristes décombres, semble emprunter aux antres infernaux des voix plaintives, les voix des victimes. Le sectateur de Mahomet bondit d'une féroce joie sur sa sanglante selle; il lance le galop rapide de son cheval numide à travers des cités muettes de stupeur, ou se tordant de désespoir. La guerre épuise ses fureurs; elle les épuise soit en brandissant de dévorantes torches, soit en brisant de hautes murailles, soit en hurlant des cris de mort au milieu des villes qu'aucun bras ne protège.

Des miracles de chasteté vont éclater. L'Huveaune, ruisseau qui, à son embouchure dans la Méditerranée, élargit son lit et berce dans ses eaux de noirs massifs de verdure, baignait alors les murs d'un monastère s'élevant à une petite lieue de Marseille. Sous ces voûtes gothiques, s'abritait une colonie de jeunes vierges, dont la vie s'écoulait parfumée des odeurs des cierges et de l'encens, exaltée par des chants mystiques. La plupart étaient belles; mais calmant les ardeurs de leurs passions par d'ineffables prières et de saintes extases, elles s'applaudissaient d'habiter un lieu pareil aux phares de la mer, éclairant des tempêtes, et calmes avec leurs feux paisibles au milieu du courroux des vagues.

C'étaient de nobles et saintes filles. Eusébie

était leur abbesse, et les bruits du monde, dominés par la voix mugissante de la mer, ne pouvaient percer leurs hautes et silencieuses murailles. Leur vie ressemblait à ce fleuve qui coulait au pied de leur monastère; comme lui, elle reflétait de pures étoiles, elle se ridait au souffle des orages du cœur, et bientôt redevenue calme, elle berçait des images suaves dans son paisible cours. L'armée sarrasine débordait dans nos campagnes; échauffée par de longues marches, elle charmait les ennuis de ces routes blanches et éblouissantes aux rayons du soleil, en songeant que les blondes filles des Gaules se débattant, tremblantes, sous leurs mains brunes, seraient forcées de livrer tant d'attraits à leur luxurieuse ardeur.

Mais le silence qui règne dans ces longues galeries, où retentissent seulement, d'intervalle en intervalle, le bruit léger d'un pas de femme doucement posé sur le sol, et les voix gémissantes d'une brise qui se plaint, d'une vague folle autour d'un récif; ce silence d'arcades faiblement éclairées, de corridors gothiques, de basilique avec ses soupirs d'orgue étouffés comme des baisers furtifs, son odeur mêlée de cire naguère embrâsée, d'encens à peine évaporé, ce silence de cellules où la beauté se recueille sous ses voiles, va être horriblement troublé par d'effrayans cliquetis d'armes, par ces formidables coups qui

font pousser un gémissement déchirant aux portes d'airain ébranlées. L'armée sarrasine, avec ses chameaux aux grelots de fer, avec ses poudreuses tentes, ses pavillons de mille couleurs, ses chefs ruisselans de sueur sous leurs larges turbans, ses queues de chevaux déployées comme des étendards sacrés au haut des lances, tournoie, se précipite sous un voile de flamme et d'éblouissantes clartés. On dirait que, météores subits, tant de cimeterres levés, tant de boucliers polis, tant de fers de lances, devenant, sur la route du monastère, aux ardeurs de notre soleil, de longues gerbes de feu, semblaient être les armes naturelles de ces habitans de l'enfer. Autour des murs du monastère se déploie la horde, et tandis que ses cris en ébranlent les portes, venez assister au touchant spectacle qui se passe dans son enceinte. Les vierges chrétiennes et leur mère Eusébie ne se dissimulent pas les outrages que les Musulmans leur réservent. Eusébie, en parcourant des yeux la troupe timide qui se presse auprès d'elle, contemple avec terreur ces visages célestes, ces fronts si purs que ceint le bandeau des vœux; à cet aspect, le cœur est sur le point de lui faillir; mais au pied de la croix une courageuse résolution s'empare de son esprit. Le sacrifice est grand, c'est l'héroïsme de la vertu! Ces saintes filles n'hésitent plus; saisies d'une pieuse fureur, elles mutilent

leurs faces ; les oreilles et les nez jonchent le pavé du sanctuaire, et la beauté a disparu de ces traits horriblement défigurés ; les voilà devenues des objets d'horreur et de pitié. Les Sarrasins ont envahi le lieu saint, et des femmes avec des têtes où la mort reconnaît en frémissant une épouvantable parodie de la sienne, s'offrent à leur vue épouvantée. Il y a place pour leurs horribles baisers sur ces visages, mais leurs lèvres glisseront sur le sang, et rencontreront cet effrayant vide où le fer a imprimé une ineffaçable mutilation. Saisis d'une horreur indicible, les Sarrasins, à l'aspect de ces fantômes sanglans, brandirent leur cimeterre, et immolèrent les saintes victimes de la pudeur.

Un duc d'Aquitanie, nommé Eudes, voulait se rendre indépendant ; les invasions sarrasines le forcèrent d'implorer la protection de Charles-Martel. Il avait pris les armes contre ce prince ; mais quand il vit le feu de la guerre musulmane s'étendre dans le Périgord, dans la Saintonge, dans l'Angoumois et dans le Poitou, s'attacher à l'église de St-Hilaire, dans les faubourgs de Poitiers même, et la réduire en cendres, Eudes passa la Loire, et l'esprit frappé de si inouïes calamités, il vint sommer Charles d'oublier leurs ressentimens, pour ne songer qu'au salut de leur commune patrie. Le sort que subissait l'Espagne paraissait réservé à la Gaule ; les mêmes causes pouvaient ame-

ner les mêmes résultats. Un clergé insolent, retranché dans l'encens de ses longues cérémonies, refusait de concourir aux frais d'une guerre dont sa religion avait tout à craindre. Les soldats corrompus ne songeaient qu'au pillage ; les haines les plus vives armaient les grands les uns contre les autres, et le peuple isolé, écarté des hauts emplois, ne prenait qu'un mince souci aux affaires d'intérêt public. Sans le grand homme qui dominait cette France ainsi avilie, ainsi divisée, l'étendart de Mahomet, vainqueur des croix de nos hauts clochers, aurait reçu pendant long-tems, dans ses plis, les souffles de nos vents; mais un héros vaut souvent seul plus qu'une armée, plus qu'une nation. Charles regarda la pointe de son sabre, et se crut assez fort pour enfermer dans un cercle tracé par ce sabre, l'armée, la formidable armée musulmane qui débordait dans son pays. Il se réconcilie avec Eudes ; devant l'intérêt sacré de la patrie les haines doivent se taire. La horde immense d'Abdérame, lieutenant du calife Hescham à Cordoue, s'avançait lentement ; de distance en distance surgissaient devant elle une tour fièrement assise sur des roches, une ville déroulant tout à coup ses crénaux et ses murailles dans une plaine ou autour d'une colline ; l'espoir du pillage enflammait les Maures, et la tour et la ville assiégée conquises, ouvraient leurs murs béans aux farouches

enfans de Mahomet. Pourtant la tête de cette horde avait dépassé Poitiers quand elle s'arrêta, immobile, devant Charles et ses Franks-Austrasiens. Pendant sept jours on sonda de part et d'autre le terrain ; les chefs semblaient hésiter à se livrer une bataille qui devait décider des destinées des nations. De ces lances, de ces cimeterres, un avenir inconnu allait jaillir tout à coup, semblable aux feux soudains que lancent leur acier poli.

Isidore, évêque de Béja en Portugal, contemporain de ce fait d'armes, le raconte avec détails. La bataille eut lieu un samedi du mois d'octobre 732. Écoutez Béja. Les hommes du nord simulèrent un de ces monumens que crée l'hiver, et que la chaude haleine de l'été fait fondre tout à coup ; on eut dit, à voir leurs rangs serrés et immobiles, leurs boucliers et leurs lances, un de ces murs de glace déroulant dans un champ de neige sa blanche étendue surmontée de pointes aigues, crénaux ou fer de lances si l'on veut. Les Arabes essayèrent d'entamer cette forteresse vivante ; enfans du midi, ils attaquaient, fuyaient, harcelaient, reculaient tour à tour, mais les Germains, trompant la légèreté de leur course, en immolèrent un grand nombre ; Abdérame, le chef, succomba sous leurs coups.

La nuit tomba sur les combattans ; les Franks, pour exprimer une lassitude causée par une si

longue bataille, soulevèrent leurs armes, moyen dont ils se servaient pour obtenir de leurs chefs quelques momens de répit; ils s'attendaient à de nouveaux chocs pour le lendemain. L'aube scintillait au ciel; déjà une rugissante mêlée confondait en face des tentes sarrasines ses cris et les éclairs de ses lances, car le soleil illuminant tout à coup ces armes éclatantes, fesait ruisseler des torrens de feux des casques, des boucliers, des fers polis reflétant ses ardens rayons. Le camp sarrasin étalait toute son orientale splendeur. Aux sommets aigus, des tentes flottaient, jouets des matinales brises, des pavillons bariolés; mais de cette vaste enceinte qui, la veille, au tomber du jour, avait recueilli les débris harassés d'une armée à demi détruite, aucun bruit ne sortait. Alors Martel envoya des cavaliers, qui osèrent pénétrer dans ce camp muet; ils le trouvèrent vide. Pendant la nuit les enfans d'Ismaël s'écoulèrent dans les champs, couverts de ces silences favorables dont l'obscurité emplit la solitude des cieux et des terres. Charles partagea alors le butin entre ses soldats. [1]

Dans l'ivresse d'un succès si promptement ob-

1. Chronicon Isidori episcopi pacensis desinens anno 751. Scr., fr. t. II, p. 721. — Rodericus toletanus, Histor. arab., cap. 14, ib. — Hadr. Valesii., lib. XXIV, p. 489.

tenu, les Gaulois donnèrent à Charles, à cause de ce mémorable combat, le nom de *Martel*, parce qu'il avait brisé la formidable tête de l'invasion musulmane. Mais ne croyez pas que ces Sarrasins fussent inquiétés dans leur fuite ; ils quittaient les provinces de l'ouest de la France, et sur leur route les excès qu'ils commirent furent long-tems attestés par des ruines. Les couvens, les lieux saints disparaissaient devant eux, abimés dans des feux, ou déracinés de la terre par des milliers de bras irrités. La Provence fut long-tems exposée aux sanglantes incursions de ce peuple ; avant la célèbre bataille de Poitiers, tandis que Narbonne appartenait aux Arabes, que Toulouse avait subi les rigueurs d'un siége, Eudes, duc d'Aquitaine, conquérant l'affection des Provençaux par une victoire remportée sur ces Barbares, dans laquelle leur chef El-zémagh périt, fut, dit-on, proclamé roi de la contrée dont j'écris l'histoire. On s'appuie, pour prouver ce fait, sur une inscription, qu'une lame de plomb, trouvée en 1279, à St-Maximin, avait conservée. L'authenticité de ce monument est attaquée. [1]

Eudes mourut en 735 ; Hunold, son fils, prêta serment dans les mains de Charles-Martel, qui

1. Pagi critica, anno 716, n° 13, et Scr. Franc., tom. III, p. 640.

l'investit du duché que son père avait gouverné. Le midi de la Gaule continuait toujours à être épouvanté par les invasions des Maures. Aldel Melek, que le calife Hescham avait donné pour successeur à Abdulrhuman-Ben-Abdoullah, plus connu sous le nom d'Abdérame, chargea son lieutenant de poursuivre leurs conquêtes dans les Gaules. Jouseph-Jbn-Abderramann fut nommé, en 734, gouverneur de Narbonne, et dès l'année suivante il parut sur les bords du Rhône.

La trahison la plus insigne favorisa les armes sarrasines; les hauts seigneurs provençaux, des gouverneurs bourguignons, suivant l'exemple d'Hunold, firent des traités secrets avec les Barbares, dans l'espoir de voir leur pouvoir dominé par l'autorité royale, se fortifier au sein des troubles par eux excités. Cette trahison fut l'ère de nouvelles calamités.

Le gouverneur sarrasin de Narbonne, aidé par tant d'odieuses défections, parut devant Arles; la ville de Constantin capitula, et la valeur musulmane put inscrire son nouveau triomphe sur les pierres des arênes romaines. Les seigneurs du pays, peu émus de voir l'islamisme étendre ses conquêtes au sein des contrées chrétiennes, favorisaient ses envahissemens. Mauronte ouvrit Avignon aux Barbares; cette cité plut aux Arabes, et il paraît qu'ils décidèrent d'en faire une de leurs places d'armes.

Le bruit de ces rapides conquêtes arrive à Charles-Martel ; il arrête à l'instant d'énergiques mesures pour délivrer la Provence. Son frère Childebrand reçoit ordre de se rendre dans cette contrée pour concerter, avec les ducs et les comtes fidèles, les moyens de chasser les Sarrasins. Childebrand arrive devant Avignon ; ses Franks y pénètrent, et les flammes qui consumèrent les édifices, et l'épée qui en immola les habitans, furent chargés de punir cette ville des crimes de ses chefs ; mais Charles-Martel voulait purger la Gaule des Ismaëlites qui la ravageaient. Il joint son frère à Avignon, et s'avance, de concert avec lui, dans la Septimanie, pour forcer les Arabes de repasser ces Pyrénées dont la longue chaîne s'était vainement interposée entre eux et les Chrétiens de la Gaule. Narbonne alors toute sarrasine, fut assiégée par Charles ; l'impétuosité des guerriers de Martel était contrariée par les difficultés des siéges, que l'art militaire, alors dans son enfance, ne pouvait surmonter.

Les Sarrasins avaient une tactique meilleure ; la science des siéges était familière à ces hommes destinés à changer la face de la terre ; un hasard heureux, ou un calcul habile, leur avait révélé des moyens de défense et d'attaque ignorés des modernes. De leurs mains, s'élançaient des feux, qui fondaient, pour ainsi dire, les pierres, s'attachaient, comme un ennemi in-

vulnérable, aux proies qu'on livrait à leur ardente férocité, et vainqueurs de l'eau, de tous les efforts humains, semblaient, au sein des incendies, éclater en rouges étincelles d'un rire satanique. L'émir de Cordoue, avec son armée et une flotte sur la Méditerranée, s'avançait au secours de Narbonne; Charles le battit; mais un échec tu par l'histoire, le força sans doute de lever le siége d'une ville défendue par cette science militaire que les Arabes cultivèrent avec un grand succès.

La surface entière de la Gaule allait être délivrée de la présence des Musulmans, quand un bruit terrible d'armemens dans le nord obligea Charles à revenir sur ses pas. De sa main encore frémissante des coups portés aux émirs arabes; il vint battre les Frisons révoltés.

L'année 739 fut signalée par de nouveaux combats sur les Sarrasins. Mauronte entretenait toujours de sourdes intelligences avec ce peuple; les maux effroyables que sa désertion attira sur son pays, ne purent ébranler sa coupable résolution; il pressa les Arabes de ravager cette Provence où fumait encore la foudre mal éteinte que lança contre elle le chef des Ismaëlites.

L'armée sarrasine déborde comme une mer irritée dans cette contrée exposée de nouveau aux calamités dont ces invasions terribles étaient toujours marquées. Mauronte était le génie infernal

qui, debout aux portes de sa patrie, semblait indiquer du doigt les villes à piller, les châteaux à rançonner, des églises à détruire, des populations à décimer. Le feu, s'élevait en noirs tourbillons, le sang coulait à pleins bords sur cette terre que des pas tumultueux d'hommes, de chameaux, de cavales hennissantes fesaient retentir. Arles subit de nouveau l'outrage d'une défaite dont ses murs gardèrent long-tems l'empreinte. Charles frémit, il contracte une alliance avec Luitpand, qui régnait avec gloire en Lombardie. Celui-ci prenait volontiers son appui contre ces Maures dont il craignait la puissance; il savait que la Méditerranée courbait docilement ses vagues sous les nombreuses proues de ces Barbares, et que du côté de la Provence une flotte musulmane pouvait, franchissant un espace peu étendu de mer, étinceler, menaçante, en face des pays lombards. Aussi Luitprand s'ébranlant aux appels de Martel, accourut vers les Alpes pour défendre le passage de ces monts. Charles arrive en Provence, prend Avignon pour la seconde fois, et se montre le sauveur de notre patrie, qui se débattait tristement sous les sanglantes serres du vautour musulman.

Après la prise d'Avignon, Charles-Martel divise son armée en plusieurs corps, afin d'enlacer de mille réseaux de fer ces hordes entreprenantes. Il se multiplie comme un éclair illuminant

coup sur coup les sombres vagues d'un ciel par intervalle embrâsé, sur le sol d'un pays dont il devient encore le libérateur. Mais la guerre fut terrible, et ses vestiges ne s'effacèrent pas de sitôt de nos champs et de nos cités dolentes. Les Arabes tantôt fuyant dans l'épouvante, tantôt se rassurant et s'exaltant de leurs souvenirs, bondissaient avec fureur ou ivresse, sur une terre qui, craquant sous leurs pas, étala long-temps les débris de ses châteaux incendiés, de ses hautes tours déracinées, de ses basiliques battues en ruines par les mains noires et nerveuses des farouches enfans des déserts.

Marseille, qui n'était plus ni ville grecque, ni ville latine, où le moyen-âge avait déjà introduit ses prêtres à larges tonsures, ses moines rasés, ses prélats distributeurs de signes de croix, ses processions d'acolytes appuyant leurs joues et leurs cheveux parfumés d'encens sur les torches des grandes messes; Marseille, dis-je, commerçant avec le Levant, entonnant des hymnes romaines dans ses noires églises, fut prise d'un saisissement subit, quand des hurlemens inattendus poussés par une masse noire et flottante d'hommes et de chevaux, montèrent jusqu'à ses hautes tours. Le siége étendant sa forte étreinte et déployant ses serres, semblait vouloir anéantir la brillante existence de la Phocée des Gaules. Voulez-vous dessiner le champ de bataille

où l'armée musulmane se heurta, fracassée par les lances, contre celle de Charles-Martel ? Contemplez ce ravissant Delta, dont la mer caresse les rives, dormant avec ses fleurs et ses mille plantes, au bruit de deux ruisseaux, imperceptibles Nils s'écoulant à ses côtés comme des franges argentées ? Là le midi se révèle avec une vigueur de végétation qui brave les ardeurs d'un ciel incandescent ; de hauts peupliers y dessinent, murs hospitaliers de verdure, de rians héritages; des cascades voilées d'arbres et de fraîcheur, trahissent les jeux de leur chatoyante écume par des bruits doux et monotones. Une petite colline domine cettte plaine; parvenus au sommet, vous voyez alors un magnifique spectacle; à vos pieds les travaux intelligens de l'agriculture, avec ses compartimens dirigés par un froid et anti-poétique cordeau; plus loin, ces compartimens s'effacent, et la presqu'île, retrécissant sa pointe, s'enfonce dans une mer bleuâtre, fluide d'or et d'azur! Eh bien! à l'époque où mes récits sont parvenus, ces lieux d'enchantement foulés par des cavaliers numides, sillonnés par des chars, devinrent le théâtre d'une sanglante bataille. En face de cette mer qui ronge et caresse la plaine d'Arenc, au bas de ces coteaux poussant des caps de verdure sur la vaste pelouse, Charles-Martel et ces Sarrasins se ren

contrèrent [1]. La victoire resta aux Franks. Mauronte le traître, voyant cette armée de Barbares qu'il avait appelée, dispersée, unit sa fortune à celle des Arabes. Les chemins des Pyrénées étaient surveillés ; le patrice et les Sarrasins marchèrent en hâte vers ces Alpes qui semblaient leur garder de sûrs asiles dans leurs défilés multipliés. Mais la Provence, délivrée de la présence de ces ennemis du nom chrétien, n'oublia pas de sitôt l'expédition sarrasine ; pour se la rappeler, elle n'avait qu'à contempler le saccagement d'Arles, qu'à songer à ce jour de désolation qui éclaira le massacre de presque tous les habitans de cette cité ; qu'à écarter les ruines d'Aix, pour découvrir les traces encore fumantes d'un sang versé à flots pour la défendre ; qu'à interroger le silence descendu tout à coup, après des nuits et des jours de carnage, sur la florissante Cimiez ; qu'à pleurer sur les cadavres de cinq cents moines entassés dans les corridors et les cours du monastère de Lerins. Ces horreurs étaient au moment de se renouveler encore ; Charles, vainqueur à Marseille, croit avoir sauvé pour toujours le midi de la Gaule. Erreur funeste ! les Sarrasins et Mauronte reprennent courage dans les glaciers des Alpes, et à peine les dernières

1. Cette bataille se donna au Canet, tout près de Marseille.

bannières frankes achevaient-elles de flotter sur notre sol, que les Arabes accourent de nouveau pour venger la honte de leurs défaites.

Le départ de Charles-Martel livra donc encore une fois la Provence à toutes les horreurs de la guerre. Mauronte, qui avait quitté les hauteurs des Alpes, reparut dans nos plaines, et l'armée sarrasine, docile aux inspirations de sa haine, eut bientôt fait de cette Provence un champ de désolation et de ruines. La consternation se saisit de tous les cœurs, et les populations ainsi frappées, restaient comme accablées et stupéfaites sous le poids des calamités. A la lueur sinistre des torches de la guerre, s'avançaient terribles ces hordes que la honte d'une défaite stimulait. Elles parurent tout à coup aux points les plus opposés de notre pays; on eût dit une armée de démons déchaînée sur notre sol par le génie du mal.

Une longue route de sang et de ruines s'étendit des Alpes à Arles, en divergeant dans tous les sens. Elle sembla un de ces fleuves de l'enfer grossi par les larmes des damnés. Les maux de cette expédition ont été incalculables; tout disparut devant son souffle dévorant. Alors il y avait de splendides cités dans les plaines, des villages qui enfonçaient leurs toits aigus et leurs clochers dans de grands bois; des *villæ* romaines déroulant le grandiose d'une vénérable ar-

chitecture sur des croupes de collines, dans de calmes abris; des arcs de triomphe destinés à renouer la chaîne des tems présens à celle des tems écoulés; des tombeaux avec des inscriptions latines, sur lesquels le soleil ruisselait; des monastères vastes avec de longues arcades, et des corridors où gémissait la brise des mers, ou le vent de nos montagnes. La physionomie romaine empreinte encore au sol, mariait noblement ses imposantes lignes avec les lignes heurtées de l'architecture gothique. La horde sarrasine se rua sur tous ces monumens; des villes entières moururent tout à coup; les villages détruits amoncelèrent leurs décombres; l'arc de triomphe fut honteusement mutilé; les cimeterres ottomans accomplirent volontiers l'œuvre sacrilège. Ces bas-reliefs énergiques apparaissant aux solennelles faces d'un monument, avec des têtes expressives, des chocs d'armes confus, des trirêmes arrondies, de jeunes vierges vêtues d'une longue robe, leur parurent offrir une population muette dont il fallait anéantir la solide existence; et ils se mirent à l'ouvrage, et les nez de pierre, les oreilles, les bouches des statues brisées, tombèrent au bruit de leurs éclats de rires gutturaux; ils eurent une sauvage gaîté devant ces créations du ciseau latin, devenues grotesques ou effroyables, graces à leurs bizares et déplorables caprices! Ainsi, mutilant, tuant l'homme et la statue,

brûlant la maison ou incendiant le monument, l'Arabe lança son rapide galop à travers nos champs, et se fit une immense arène, où les victimes tendaient le cou sans résistance. Cette arène eut, comme celle de Rome, le canal où passaient des flots de sang. Nos Alpes, notre Mont-Victoire en devinrent les gradins circulaires, et les générations futures, spectatrices de ces désolans combats par les souvenirs de l'histoire, ont pu long-tems contempler les débris des jeux cruels de cette horde. Le nombre des morts passe toute croyance. Un monument contemporain de l'abbaye de Lerins nous apprend que la Provence devint un véritable désert. Le peu d'habitans qui survécurent à tant de massacres, se retirèrent sur des hauteurs. C'est à cette époque qu'il faut faire remonter ces constructions si nombreuses en Provence, placées sur des monts, sur des lieux élevés, dans de mesures de prévoyance. Charles, au récit de ces nouveaux désastres, chargea encore son frère Childebrand de délivrer la Provence. Un grand nombre de ducs et de comtes se joignirent à lui.

Avignon fut le rendez-vous des milices frankes; mais l'expérience avait appris qu'il fallait, pour anéantir ces bandes formidables d'Ismaëlites, s'emparer des défilés des Alpes, où la horde se cachait pour reparaître encore plus terrible. Luitprand, roi des Lombards, fut fidèle

à l'alliance qui l'unissait à Charles ; Childebrand serre vigoureusement les Sarrasins et les pousse dans la Basse-Provence. Mauronte, qui les conduisait, arrivé devant les Alpes, y trouve Luitprand à la tête d'une armée, veillant sur les défilés. Les Sarrasins se replient vers la mer, du côté de Nice ; là, deux armées se lèvent à la fois, l'une à la tête, l'autre à la queue. Childebrand et Luiprand continuent adroitement les attaques, et pressée entre ce double choc, la troupe sarrasine, écumante de rage, voyant la mort la saisir de tous côtés, ne tenta qu'un seul effort, celui d'une fuite honteuse. Cet effort fut presque vain pour tous ; ceux qui échappèrent, en petit nombre, au fer des vainqueurs, purent à peine rejoindre les Sarrasins du Languedoc.

L'expédition des Sarrasins eut des résultats funestes pour les arts et pour l'histoire. Ces Barbares livrèrent aux flammes une foule d'actes publics et de monumens littéraires, dont la perte accomplie au milieu des incendies des églises et des monastères, sera toujours regrettée. Aussi, ces ravages ont-ils enveloppé l'histoire de ces siècles malheureux de ténèbres qu'éclairent à peine quelques rayons perdus au milieu d'une nuit immense. Ces rayons éclos au sein d'une si grande obscurité, n'éclairent que de tristes ruines ; ils tombent sur des spectacles de désolation, et illuminent la scène où l'humanité outragée pé-

rissait par le fer, se dégradait sous le carcan de la servitude, ou subissait d'odieuses et révoltantes injures. Les traces de la respectable antiquité romaine, ont été presque toutes effacées par ces sanglantes incursions. Ce n'est qu'avec des efforts peut-être vains, qu'on peut, de nos jours, sur un sol où presque tout ce qui rappelait l'ancienne domination de Rome disparut devant les Sarrasins, qu'on peut, dis-je, déterminer la position des anciens lieux répondant à la description que les auteurs latins avaient faite de la Provence, et en particulier à ce que nous lisons dans l'itinéraire d'Antonin.

Le pouvoir des Mérovingiens s'éteignit au milieu de ces guerres du nord et du midi, auxquelles Charles-Martel sut toujours faire face. Les descendans de Clovis, épuisés par la débauche, sans énergie, sans autorité réelle, phantômes couronnés, destinés à figurer seulement, avec leurs têtes chevelues, dans la longue et peu intéressante suite des médaillons de nos rois, passèrent honteusement d'un trône sans gloire aux caveaux de St-Germain-en-Laye, spectres de rois, soit que la couronne ceignît leurs fronts de chair, soit que la pierre du tombeau s'allongeât, surchargée de quelque statue agenouillée, sur leurs cendres avilies. La condition de l'historien est bien triste quand il faut qu'il couse à ces récits d'une époque inerte et oubliée, des lambeaux de narration

où des noms de chefs barbares et sans dignité viennent incruster leurs tenaces et avilissans souvenirs. Il vaudrait mieux, peut-être, pour l'honneur de l'humanité, franchir des siècles ensevelis lourdement au fond de l'abîme du tems, et s'emparer de ces époques de ferveur intellectuelle, où malgré des princes stupides ou grossiers, des seigneurs féodeaux, la société, j'entends ainsi le peuple, donne signe de vie, allume ses généreuses passions aux voix des orateurs indépendans, et procède, par de longs et honorables efforts, au glorieux enfantement des communes.

CHAPITRE VIII.

LES CARLOVINGIENS.

NOUVEAU ROYAUME DE SUD-EST.

DE 751 A 932, ESPACE DE 181 ANS.

A la mort de Charles-Martel, ses deux fils, Carloman et Pépin-le-Bref se partagèrent la mairie Neustro-Bourguignonne et le duché souverain d'Austrasie. Childéric III n'eut qu'un vain titre qui s'effaça devant le pouvoir de son maire. Carloman mourut fort jeune, et Pépin, qui se trouva seul chargé du fardeau immense de l'administration franke, fit encore jouer, devant le peuple, une insultante parodie de la royauté, au mérovingien Childéric.

Mais ce Mérovingien descendait de Clovis ; les Franks étaient sincèrement attachés à cette dynastie née dans leur camp, illustrée par quelques héros, et en qui reluisait le formidable éclat d'un passé glorieux. Aussi les seigneurs ne songeaient-ils pas à dégrader tout à fait une race qui devait s'éteindre sous les voûtes d'un monastère. Le bandeau royal continuait toujours à ceindre des fronts avilis, que protégeait encore une vaine ombre de puissance et de respect.

Cependant une autre puissance grandissait démesurément aux yeux des peuples; elle cachait déjà sa tête dans les cieux, posait son pied au centre de la terre, et armée du glaive et de deux clefs, elle brillait, devant la face des nations, du double éclat de la force et de l'amour. Pépin pressentit l'ascendant immense réservé à un prêtre chef de l'église romaine. Les légions de la capitale du monde étaient mortes, son sénat aboli; mais sur tant de ruines planait encore le fantôme imposant d'une gloire qui se mit au service d'un évêque. Il était bien que la cité éternelle, dépouillée de ses armes temporelles, ressaisît dans les tombes de pierre une épée invisible aux yeux des mortels, semblable à cette autre épée flamboyante dont l'écriture charge des mains célestes. Le titre et l'autorité offraient en France un singulier conflit ; Pépin voulut le faire cesser. Le pape Zacharie se prêta à tout ; et

d'ailleurs Pépin n'avait-il pas pour lui les services rendus par son père à la religion, qu'il sauva de l'islamisme ; ne saurait-il pas reconnaître, en accroissant le pouvoir temporel du pape, le sceau sacré dont celui-ci garantirait son intrônisation aux yeux de la France ? L'exarchat de Ravennes, première juridiction temporelle qu'aient possédée les papes, établit des liens d'une reconnaisance politique entre le futur souverain et celui qui, lui ayant conféré le titre de patrice, c'est-à-dire, de gouverneur de Rome, lui offrait un véritable échelon pour arriver à l'empire.

La maison de Charles-Martel mérita bien des Gaules ; elle produisit une suite de grands hommes qui sauvèrent la France et le christianisme. De Pépin mort, sort un nouveau règne, qui dans la nuit gothique brille avec la majesté d'un soleil voyageant seul au milieu des cieux déserts. Charlemagne, le seul véritable grand roi de notre France, dépassa son siècle de toute la hauteur de son incommensurable génie ; son pied comprima l'essor de la barbarie. La mort de son frère, l'exclusion de ses neveux le mirent debout sur cet édifice gallo-romain élevé peu à peu au niveau de l'empire d'Orient. Charlemagne fut, à proprement parler, un roi germain. Les forêts de la vieille Allemagne entouraient la vénérable enceinte de ses palais ; Paderbon le vit législateur et conquérant, méditant ses capi-

tulaires, et préparant la mèche incendiaire qui embrâsa la Saxe. Ses meutes et ses chasses impériales frappaient de leurs aboiemens et de leurs cris sonores les rocs de la Germanie; et quand Rome, relevant sa face mutilée, tressaillit sur ses antiques bases, à l'aspect de l'empereur nouveau salué du titre de César, aux acclamations d'un peuple exalté, un bourg, *Aquis Granum*, Aix-la-Chapelle, devenait sa splendide rivale au sein des terres allemandes. Rome, Aix-la-Chapelle, telles furent les capitales de ce nouvel empire, qui, créé par le génie d'un grand homme, effrayait la cour avilie de Bysance, poussait ses reconnaissances jusqu'en Espagne, embrassait la Lombardie, et reculait ses limites bien avant dans l'est de la Germanie. Théodoric, le Visigoth, rêva ce gigantesque empire; mais le sort ne lui permit pas de rétablir la majesté du nom des Césars. Charlemagne fut plus heureux. Ainsi s'était prolongée jusqu'à lui cette vénération suprême pour les institutions romaines; ainsi la trace, la forte trace laissée par ce peuple, devait rester à tout jamais gravée comme sur un granit indestructible. Si une ardente et sublime pensée échauffa la tête d'un grand homme, d'un grand roi européen, ce fut toujours celle de ressusciter cinq cents, quinze cents, deux mille ans après son agonie ou sa mort, cette formidable création humaine appelée l'empire romain. Charlemagne fit

ce rêve, et l'accomplit en partie. Rome attacha à son front la couronne du monde, et certes ce n'était pas une vaine cérémonie. Ce nom de Charlemagne passait, comme le sillon rapide d'un lumineux météore, sous la voûte des forêts germaines, au-dessus des Alpes, des Pyrénées, et rayonnait, aux yeux des Grecs intimidés, comme un de ces feux allumés sur la poupe d'une flotte ennemie. Ce nom était un astre dont l'éclat fit pâlir l'éclat de cette foule d'étoiles royales presqu'éteintes au front du vaste et orageux ciel de l'histoire. Des conquêtes, des villes prises, des rois détrônés, des institutions fortes en ont alimenté les flammes pour toujours victorieuses du tems et de l'oubli. . . . .

De trop longues digressions hors du domaine de la Provence, finiraient par donner à mon livre la physionomie d'une histoire générale de France ; ainsi, me renfermant dans le cercle de mes récits, je ne suivrais pas le vol audacieux de Charlemagne dans cette Lombardie où sa main puissante éleva un empire, dont deux hommes, lui et le pape, devaient seuls occuper le sommet. Ce grand homme comprit bien qu'il fallait détruire ou pactiser avec la puissance pontificale ; essayer de la détruire, c'était s'exposer, en manquant le but, à de terribles anathêmes ; mieux valait s'aider d'elle pour dominer ce flot de populations ballottées dans l'Océan gothique

par des préjugés sacrés. La cour lombarde menacée par Charles, devenait l'ardent foyer où des intrigues s'élaboraient contre le maître de la France. Là, Gerberge, veuve de son frère, y avait conduit ses deux fils trop faibles pour sommer leur oncle de les admettre au partage de son pouvoir. On assure que l'un de ces neveux, Syagrius, fonda le célèbre monastère de St-Pons, près de Nice. Cette opinion est combattue avec raison; ce fondateur, qui se nommait réellement Syagrius, était un moine estimé de Charlemagne, et non le fils dégoûté des grandeurs de Carloman.

Charlemagne exalta toutes les imaginations; les romanciers exploitèrent l'éclat presque fabuleux de ses guerres. Le moyen âge, dans sa naïve crédulité, l'entoura d'une cour de paladins, d'enchanteurs, et frappant autour de lui le sol de sa magique baguette, fit éclore des palais, des lacs où l'ombre du grand homme se dessinait, majestueuse et haute, dans de longues galeries, ou sur le rivage d'une onde calme.

L'historien latin a vu un César dans le vainqueur de Witikind, dans le fondateur d'un empire qui croula sous la main faible de son successeur, pareil à ces murs gigantesques d'un monument romain s'éboulant aux invisibles coups du tems. Dans des phrases calquées sur celles de Tite-Live et de Cicéron, nous voyons un autre Trajan, un autre Jules, et notre esprit est grave-

ment trompé. Sans doute Charles était initié aux grandeurs passées de l'empire romain; sans doute il chercha à en ressusciter les puissans ressorts, la savante hiérarchie; mais sous le manteau de patrice qui relève sa haute taille, l'œil distingue la saie germaine; le Frank l'emporte souvent sur le Latin, et les chroniqueurs l'ont mieux compris que des écrivains trop épris de la langue et des idées des anciens conquérans de la Gaule. Charlemagne n'appartient que faiblement à cette société sénatoriale à laquelle il fallait des portiques et des colonnes corinthiennes; il est mieux à son aise dans les salles de quelques châteaux, dont les ruines plongées dans des vapeurs matinales, se dessinent encore sur les coteaux réfléchis par le Rhin. Aussi le moyen âge l'a-t-il revêtu de sa merveilleuse fantaisie; vainement dans des hymnes ou dans des chants, en son honneur, un écolier réveilla-t-il le lourd sommeil des divinités payennes; ce n'est point un cortége de nymphes grecques ou latines qui lui sied : déjà la fée, ses pieds roses posés sur de transparentes nues, ceinte d'une écharpe fantastiques, aux formes vaporeuses, a balancé la souplesse gracieuse de son corps d'air et de rayons sur la cour, l'étrange cour de l'oncle de Roland. Le magicien a paru, avec sa tiare flamboyante de caractères cabalistiques; il a inséré au doigt d'une germaine un anneau; un lien

indestructible unit Charles à cette femme, qui, même avec les rides de l'âge, continua à subjuguer le monarque; tant a de force son talisman mystérieux! Le narrateur romanesque poursuit son singulier récit; il nous montre Charlemagne arrêtant un douloureux regard sur une tombe; il ne peut l'en détacher, car sous cette froide pierre qui recouvre son amante, au doigt desséché de la morte, brille encore, dans la nuit silencieuse, l'anneau magique. Un archevêque a découvert le charme; il enlève cette bague et la jette au fond d'un lac, qui baignait les campagnes d'Aix-la-Chapelle. L'attractive bague opère encore dans les eaux de ce lac; l'empereur s'éloigne de sa cour, et s'enfonce avec une voluptueuse ivresse sous de verdoyantes arcades, demeure assis sur le rivage, et contemple d'un œil attendri les éclatantes courbures de cette eau endormie dans des baies, se déroulant sur de fraîches pelouses, ou murmurant autour des caps. Aussi, des merveilles gothiques s'élevèrent-elles, par ordre de Charlemagne, près de ces flots adorés. Un palais put y mirer la vaste étendue de ses murs. Voilà les récits fabuleux que le moyen âge accrédita au sujet de ce prince; c'est par la lecture de ces tableaux de féerie, qu'on parvient à saisir la physionomie d'une époque irrégulière et fantasque.

Les auteurs provençaux ont voulu empreindre

du souvenir de Charlemagne quelques endroits de notre contrée ; ils ont dit qu'une nouvelle invasion de Sarrasins attira ses armes près d'Arles. Au bas d'une colline, le mont Majour, s'élève une chapelle, celle de Ste-Croix ; c'est un monument que l'administration départementale vient d'acheter pour en empêcher la destruction ; la mémoire d'une bataille serait, dit-on, rappelée par cette église. Charlemagne la construisit pour perpétuer le souvenir d'une victoire qu'il remporta près de la montagne de *Cordes*, sur les Sarrasins, en 797. Papon rejette ce combat, et l'arrivée de ce prince en Provence. Sous le règne de Charlemagne, les Sarrasins ne tentèrent qu'une seule expédition près de Nice, en 813, et le courage des habitans excités par le souvenir des anciennes calamités, suffit pour délivrer la Provence. Les Barbares rentrèrent précipitamment dans les vaisseaux, et déployant aux vents l'étendart de Mahomet, voguèrent, sur cette mer obéissante, vers d'autres contrées. Ces hardis pirates, forbans déterminés, regardaient la mer comme leur domaine, et leurs proues y enfonçant avec orgueil leur éclatant sillage, parcouraient la Méditerrannée, dont ils devinrent les maîtres.

Dans le monastère de Lerins vivait une oisive et sainte population de moines. Le siècle passait devant eux semblable à cette Méditerranée qui

battait, frémissante ou paisible, la côte de leur île. Les yeux attachés sur le monde, ils charmaient les ennuis de leur vie monastique par des histoires où des lances étincelaient; il fallait à ces hôtes de sombres cellules les émotions du récit, à défaut de celles de l'action. Ils consentaient bien à ne pas abandonner le port où leur vaisseau avait plié les voiles pour toujours, à condition qu'il leur serait permis d'accueillir ces bruits de lointaines guerres, d'invasion soudaines, et de les enregistrer dans d'énormes archives. Malheureusement le tems a dévoré ces œuvres écrites dans ces cellules dont la fenêtre gothique recevait le rayon éclatant ou la brise fraîche de la mer. Un moine de Lerins publia que Charlemagne s'était montré dans nos terres provençales, et pour que le bras de ce prince ne restât point oisif dans son récit, il fit surgir une armée sarrasine que le preux monarque tailla en pièces. [1]

1. J'emprunte cette note à Papon :

La Provence, après avoir été sous la puissance de Charlemagne depuis l'an 772 jusqu'en 814, passa sous celle de son fils Louis *le Débonnaire*, le 28 janvier de la même année. Louis fit plusieurs fois le partage de ses états; mais il n'y eut rien de bien fixé qu'après celui qu'il fit à Vormes, au mois de mai de l'année 829.

Charles *le Chauve* eut alors la Provence, et une grande partie des états soumis à la domination française en deçà des Alpes. Les choses subsistèrent ainsi jusqu'en 843, que cette province fit par-

Pourtant une expédition arabe eut encore lieu vingt-cinq ans après celle que Lerins inventa

tie de l'héritage de Lothaire, qui eut le royaume d'Italie avec la partie orientale de la France, depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée, entre les Alpes, l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône. Sa domination s'étendit même sur les deux bords de ce fleuve, selon les annales de St. Berthin; mais les autres historiens comprennent les deux bords du Rhône sous la domination générale de Provence, ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'on regardait alors ce fleuve comme une de ses dépendances. V. Lib. Monast. Sti.-Vandregisilii, Chron. Adon. ep. Vienn. Chron. Saxon, Chron. Maria Scoti. etc. ad. an. 843.

Louis eut la Germanie et quelques villes situées en deça du Rhin, et Charles *le Chauve* le reste de la France. Il eut par ce partage la partie de l'ancien royaume de Bourgogne, qu'on appelait Bourgogne inférieure, et qui renfermait les pays situés à la droite de la Saône.

Lothaire posséda la Provence depuis le mois d'août 843, jusqu'à sa mort, arrivée en 855. Ses trois fils lui succédèrent chacun dans une partie de ses états. Louis, qui était l'aîné, eut pour sa part le royaume d'Italie, avec le titre d'empereur. Les deux autres, Lothaire II et Charles, se partagèrent ce que leur père avait possédé en France.

Le premier régna sur la partie supérieure ou septentrionale, qu'on appela de son nom, le royaume de Lothaire, ou la Lorraine. Elle comprenait, entr'autres provinces, la Bourgogne Cisjurame ou la Transjurame. Charles eut tout le reste des états de son père Lothaire I, depuis Lyon, où il fit sa résidence, jusqu'à la mer, et prit le titre de roi de Provence.

Ce prince était mort sans postérité; en 863, ses deux frères, Lothaire et Louis, se disputèrent sa succession et se la partagèrent. Louis eut la Provence, et peut-être aussi la Savoie et la partie du Dauphiné la plus voisine des Alpes, comme étant plus à sa bienséance.

pendant les heures oisives de son fameux monastère. Marseille n'en perdit pas le souvenir de long-tems ; tout à coup la mer qui bat son rivage, déploya une menaçante ligne de vaisseaux.

Notre ville fut saisie d'une grande terreur à l'approche de ces barques ennemies qui s'avançaient vers ses côtes menacées. Le puissant nom de Charlemagne ne la protégeait plus. Ce grand homme veilla sur son empire ; des armées aguerries le défendaient contre les agressions des peuples du nord ; mais l'Océan et la Méditerranée, qui ceignaient ses vastes états, pouvaient vomir sur ses rives de nouvelles invasions armées. Sous l'àpre ciel de la Scandinavie des orages grondaient, et des nuages dociles, se cuivrant de teintes lugubres, pouvaient, courbant leurs cimes sous ces effroyables tempêtes, entr'ouvrir tout à coup leur sein où dormaient tant de tonnerres. Ce nord, que la brumeuse Baltique environne, gardait dans ses glaces des hommes farouches qui aimaient à se creuser de glorieux et terribles chemins à travers les sombres vagues. Légions d'esprits infernaux, sculptant des têtes effroyables aux proues des navires, déployant une mince voile au milieu du vaste océan, se berçant dans la tempête, et

Après sa mort, le royaume de Provence, depuis Lyon jusqu'à la mer, entre le Rhône et les Alpes, fut réuni aux états de Charles *le Chauve*, qui le transmit à son fils Louis *le Bègue*, sous lequel le duc Boson s'en fit déclarer roi.

apparaissant tout à coup aux rives désolées, dans de sombres nuits ou dans des jours d'orage. Au midi de cette Gaule que l'Europe septentrionale couvrait de son terrible regard, depuis long-tems l'Afrique et l'Asie y fesaient resplendir de sinistres étendards ; l'Océan lui apportait des essaims de Barbares entonnant des chants de mort dans leur langue runique ; la Méditerranée se courbait sous les barques des Ismaëlites lancées contre elle. Mais Charlemagne garantit le nord et le midi : des vaisseaux construits par ses ordres protègent les côtes de ses états depuis le Tibre jusqu'à l'Elbe. Son nom arriva à Bagdad quand les prestiges des mille et une nuits s'y réalisaient au sein des pompes fantastiques du calife Aroun. Celui-ci admira le monarque français ; la cour de Constantinople le flatta de ses présens. Aussi Marseille, voyant sa mer libre de vaisseaux ennemis, rouvrit à son commerce ces éclatantes routes que tant de navires ont suivies pour apporter dans son sein les richesses orientales. Mais Charlemagne pouvait seul soutenir de sa main forte un empire qui se lézarda tout à coup quand la mort l'eut frappé à Aix-la-Chapelle. Sous son faible successeur, la haine musulmane s'enhardit, ainsi que le prouve l'expédition dont j'ai montré les apprêts menaçans en vue de Marseille.

Une plage arrondit sa forme circulaire à une lieue de Marseille.[1] Le vent, accourant du midi,

1. A Séon.

brise sa chaude haleine contre de hauts pics, rochers abruptes où un sentier rapide et étroit suspend son aérienne audace; au nord, des collines fuyant vers une chaîne, qui, grise, découpée, se termine, sept lieues plus loin, en un cap allongé, lui forment une barrière, dont un château, les Tours, couronne le magnifique sommet. La plage est calme et brillante; là où finit sa dernière et rayonnante vague, commence le murmure d'un pin; la terre et l'eau se confondent; après la mer, sans bancs de sable, sans dunes, dépouillés, sans rochers superposés, s'étend aussi une autre plaine dont les molles inclinaisons aboutisseut à la grande route, large poudreuse et blanche, d'où le voyageur ravi voit au loin étinceler un horison de flammes appuyé sur sa large et écumeuse base d'eaux frémissantes; et le vent, soit qu'il vienne de *la* mer, soit qu'il arrive des collines de Fontainieu ou des Aygalades, se parfume, sylphe aërien, des odeurs des pins, ou des exhalaisons de la vague marine. En 838, la solitude de ces lieux fut un jour grandement troublée. Ce fut dans cette plage que la flotte sarrasine vint mouiller. On vit se renouveler les horreurs ordinaires à ces sortes d'invasions : l'incendie et le pillage ravagèrent les environs de notre ville. Les Arabes mirent feu à des églises rurales, pénétrèrent dans des couvens de femmes, et entourant Marseille d'un cercle de feux et de ruines, impri-

mèrent les traces noircies ou sanglantes de leur fureur à tous les édifices qui s'élevaient hors de l'enceinte de la ville. Les profanations sacriléges souillèrent les vases des sacrifices, les ornemens des autels. Sur l'épaule brûlée d'un Ismaëlite, on vit étinceler les paremens d'or d'une dalmatique, vêtement pris par dérision, et le saint calice, encore humide des lèvres d'un vénérable abbé, enivra de profanes bouches. On assure que Marseille, se remettant de sa frayeur, parvint à se délivrer de cette horde; des hommes armés surprirent les Barbares, et les poursuivirent jusqu'au rivage, vers lequel ils se hâtèrent de courir, pour regagner leur flotte.

A l'endroit où bouillonna la fuite sarrasine, s'élève un pic dont les vagues creusent la base rongée; le chemin étroit qui y circule, resserré par les rochers et la pente raide du précipice, porte le nom de Saut-de-Maroc. On assure que ce nom lui fut donné en souvenir de la dispersion des Arabes, qui, accourus en cet endroit, s'élancèrent dans les flots pour regagner leurs barques.

En 850, ces farouches enfans des sables africains reparurent encore dans le midi de la Gaule, à l'endroit où le Rhône, Nil de notre Provence, précipitant ses larges eaux autour d'un Delta, non loin d'un désert lybique où se reproduit le phénomène du mirage, arrive à la mer par ses

embouchures égyptiennes ; ces fils du désert se montrèrent tout à coup, riant aux mugissantes vagues du fleuve ; puis, remontant le cours du Rhône, ils en désolèrent les rives. Revenant ensuite par la même route, ils regagnèrent leurs vaisseaux, pour confier encore leur fortune aux vents.

Alors la vengeance du Rhône, de la mer, du ciel éclate coup sur coup ; le fleuve se courrouçant, porte un appel de guerre à la haute Méditerranée ; les vagues se brisent contre les vagues ; le terrible vent de la Provence, engouffré dans la vallée du Rhône, battant de ses immenses ailes l'air et les eaux, bondit sur le fleuve, bondit sur la mer, bondit dans les cieux ; les eaux secouées se tordent, écument, saisissent les rocs, les frappent, furieuses, ébranlent les rives, et se mutinant, remplissent les grèves de leurs clameurs assourdissantes ; et ce fut au milieu de cette scène de désolation que la flotte sarrasine parut comme une proie réservée à la colère de tant d'élémens par la volonté du ciel.

La science nautique, connue de ces peuples, épuisa ses efforts ; bientôt soulevant son manteau revêtu de teintes cuivrées, la mer se déroule sur ces barques. Les unes disparaissent abimées dans les flots, et les autres se brisent contre les rocs dont la côte est hérissée. L'armée arabe périt toute entière ; la mer roula dans ses

gouffres sans fond de livides cadavres, et les habitans accourus aux clameurs de la tempête, massacrent les Sarrasins qui étaient parvenus à se frayer une route à travers les bondissantes vagues.

Mais tandis que ces guerres partielles inquiétaient la Provence, Louis *le Débonnaire*, fils et successeur de Charlemagne, fléchissait sous le poids du vaste empire de son père. Son neveu Bernard régnait en Lombardie, seule partie de cet empire détachée de la couronne de Louis. Ce dernier se hâta de démembrer ses états : il plaça l'Aquitaine sous la domination de Pépin, son second fils ; la Bavière sous celle de Louis, son troisième fils ; et, jetant le manteau impérial sur les épaules de son aîné Lothaire, il l'appela à recueillir la souveraineté du royaume de Neustro-Bourgogne et d'Austrasie, et la suzeraineté des royaumes d'Aquitaine, de Bavière et d'Italie. Mais plus tard l'empereur ayant eu d'une nouvelle épouse Charles *le Chauve*, détacha du corps dominant de l'état, c'est-à-dire, de la Neustro-Bourgogne et de l'Austrasie, quelques cantons, et en pourvut ce jeune prince, sous le nom de royaume d'Allemagne.

Une rupture éclata entre le père et les fils. Les drapeaux des enfans de Louis marchèrent contre ce faible empereur, et le pape, charmé de voir l'empire d'occident affaibli par ces divisions de famille, n'y resta pas étranger. Lothaire

cessa d'être associé à l'empereur, et son pouvoir fut renfermé dans les limites de l'Italie. Pépin vit ses états d'Aquitaine reculés jusqu'à la Saône ; l'Austrasie échut à Louis, et le royaume d'Allemagne de Charles *le Chauve* se fondit dans l'ancien royaume de Bourgogne qu'on donna à ce prince. Ainsi, nos cités d'entre le Rhône et les Alpes, qui jusque là avaient été du lot de Lothaire, furent du lot de Charles *le Chauve*. Ce dernier fils, objet de la tendresse de Louis, obtint aussi le royaume de Neustrie et de Bourgogne, ce qui amena la nécessité de reprendre les fragmens de la Neustrie sur l'Aquitaine et l'Austrasie. Dans un autre partage, le système de Charlemagne prit le dessus. Louis fut de nouveau réduit à la Bavière, Charles à la Neustro-Bourgogne, privé du territoire d'en deçà la Saône, et Lothaire recouvra le territoire germanique, l'Austrasie, l'Italie et la Bourgogne, d'en deça la Saône et le Rhône, et avant la mort de son père il reçut de lui les ornemens de l'empire.

Mais l'ambition inquiète de Lothaire ne sommeilla pas long-tems ; quittant sa Lombardie, ce prince voulut par les armes réduire les possessions de son frère, et faire reconnaître sa suzeraineté. Cette querelle domestique, qui ébranlait l'Europe, fut décidée par une bataille. Le traité de paix qui la suivit, laissa aux enfans de Pépin l'A-

quitaine bien amincie, créa en faveur de Louis le nouveau royaume de Germanie, depuis le Rhin jusqu'aux frontières orientales, et maintint pour Charles *le Chauve* son royaume de Neustro-Bourgogne, augmenté de l'ancienne Septimanie et de quelques cantons de l'Aquitaine, limites, alors, du royaume de France. Lothaire reçut l'empire sans suzeraineté; l'Italie et Rome, siége des vieux Césars, lui appartinrent, et pour que ce chef des Carlovingiens eût à la fois dans ses états le tombeau de Charlemagne et la métropole de son empire, il traça la ligne étendue sur cette longue lisière du territoire gaulois, entre le Rhin, la Saône et la Meuse d'un côté, les Alpes et le Rhin de l'autre.

Alors, en 860, un archevêque nommé Roland occupait le siége d'Arles; il se rendit un jour dans cette île de la Camargue où paissent d'immenses troupeaux de bœufs et de cavales. Voilà que l'horison resplendit d'armes; et se voile ensuite de poussière. Un bruit, d'abord sourd, puis clair et pressé, s'approche et fait pâlir le pacifique prélat. Roland reconnaît les armes sarrasines. Un nouveau débarquement sur les côtes de Provence y apportait dans les plis de l'étendard arabe de nouvelles désolations. Un fort construit à la hâte au milieu des pacages, reçut l'archevêque et sa suite. Mais ces pierres, qu'aucun ciment ne liait entr'elles, ne purent

résister au premier choc : trois cents hommes de Roland périrent sous les yeux du prélat tremblant qui les bénissait. Les Arabes s'emparèrent de leur chef sacré, et le conduisirent sur leurs barques ; il succomba à tant de terreur. Les habitans d'Arles, instruits de son enlèvement, et ignorant sa mort, voulurent racheter leur pontife. Les Sarrasins en obtinrent cent cinquante livres d'argent, cent cinquante casques et autant d'esclaves et d'épées.

Quand ils eurent reçus cette riche rançon, ils soulevèrent le corps de Roland, le revêtirent de ses habits pontificaux, et l'assirent dans une barque. Le respect des Musulmans environnait ce cadavre, qui, les yeux fermés, fut solennellement remis aux Arlésiens. A ce spectacle, les habitans de la ville d'Arles firent éclater leur douleur et leur surprise. Les Arabes satisfaits et moqueurs, disparurent aussitôt.

Pourtant la jalouse ambition, un effréné désir d'indépendance continuaient à fermenter dans les cœurs de ces ducs, de ces comtes qui, jalousant le pouvoir royal, demandaient fièrement à leurs châteaux-forts, à leurs vasseaux nombreux s'ils ne sauraient pas les aider à conquérir une puissance égale à celle d'un haut suzerain. Au milieu des désordres qui affligeaient la Gaule, après la mort de cet empereur devant qui l'ambition des princes recula, ces ducs, ces com-

tes, environnés d'une société mal gouvernée, purent bien aspirer à se créer une souveraineté indépendante. Alors vivait Folcrade, appelé par les historiens comte d'Arles et duc de Provence. La suzeraineté de Lothaire lui pesait; dans son esprit fécond en expédiens, il pénétra l'ardente pensée de se former une principauté. Ce plan fortement conçu, se réalisa, la Provence le reconnut pour son maître, et sa domination arriva même aux villes situées sur la rive droite du Rhin. Lothaire vint promptement interrompre la jouissance du pouvoir supérieur que Folcrade savourait. L'apparition de son armée, sans démonstration hostile, suffit pour remettre la Provence sous son obédience.

Tandis que notre province, tourmentée par le double fléau de la guerre extérieure et de la guerre intérieure, que désolaient les Maures accourus de l'Espagne, ou retranchés dans des cantonnemens placés dans son sein, gémissait accablée par tant de maux, la Bourgogne voyait périr de jour en jour les restes de la civilisation romaine. Les bourgs étaient détruits, la culture délaissée, les études abandonnées au sein des monastères, et les descendans mêlés des Bourguignons, des Goths et des Franks se dégoûtant de la vie sociale, devenus farouches et reprenant leur fierté et leur audace originelles, demandèrent à des points d'un difficile accès de

sûres et imprenables retraites. Ils reprirent ces positions militaires que les Liguriens et les Celtes avaient abandonnées depuis l'entrée des Romains.

Cette violente anarchie portait dans son sein un double phénomène : des gouverneurs s'efforçant de ramener la puissance publique du corps même de l'état aux termes inférieurs de la subdivision territoriale, et du pontife romain cherchant, en confondant l'église et l'état, à donner à l'état les vastes proportions de l'église.

L'empereur Lothaire laissa trois fils à sa mort. L'aîné, Louis, lui succéda dans la dignité impériale, dans le territoire de Rome et dans le royaume d'Italie. Ses deux autres fils se partagèrent la lisière des Gaules ; de manière que Lothaire eut pour lot la partie septentrionale depuis l'embouchure du Rhin et de la Meuse jusqu'au Rhône, et Charles obtint pour le sien tout le restant du Rhône à la Méditerranée, avec les comtés d'Usez, de Vivier et de Lyon. Ce royaume quitta son nom de royaume de Bourgogne, pour prendre celui de royaume de la province (de Provence).

Charles, roi de Provence, trônait à Lyon. Des faits authentiques attestent sa grande incapacité ; heureusement que Lothaire avait placé auprès de lui Gérard de Roussillon, homme habile, tenant un œil attentif sur les projets que

couvait l'ambition de Charles *le Chauve*, oncle de son roi. Ce prince vit avec dépit ce royaume de Provence s'élever rival du sien. Il se crut assez fort pour étreindre ce globe impérial, dont la main de Charlemagne soutenait si aisément le poids. Voulant recomposer l'empire en sa faveur, en mettant peu à peu sous sa main les diverses pièces de la monarchie française, il chercha à profiter des divisions qui éclatèrent entre le roi de Provence et ses sujets. Son armée entra dans notre pays ; mais Gérard de Roussillon, luttant d'audace et de souplesse, fit avorter les projets de Charles *le Chauve*.

Charlemagne se mourait dans la vaste salle de son château. A ses oreilles semblent arriver des bruits sinistres d'une guerre menaçante ; l'illustre moribond se soulève, son regard ranimé parcourt la vaste enceinte de ses états, et s'arrête douloureusement sur les côtes de l'ouest. Alors dans un pénible effort, il prédit les calamités sans nombre dont les hommes du nord affligeront son peuple, car sa puissance encore debout, son nom ne pouvaient plus protéger de leur double éclat une immense contrée contre les ravages des Normands.

A peine était-il mort, qu'ils se montrèrent sur plusieurs points à la fois.

Les fleuves voituraient ces hommes intrépides dans l'intérieur des terres. Portant avec eux des

barques de peaux cousues, ils n'avaient pas besoin, pour traverser de grands courants d'eau, de ces moyens de transports que la science moderne a inventés. Une armée de l'Europe, de nos jours, en présence d'un fleuve, cherche timidement un gué, ou bien, dans l'impuissance de le trouver, elle attend que l'industrie rivale de la nature, ait jeté sur les ondes franchies ces ponts admirables qui joignent des bords escarpés, et suspendent sur le fracas des vagues le fracas des bataillons et des chevaux. Les hommes du nord, enhardis à la vue d'un grand fleuve, en descendaient le courant rapide dans des barques légères, et bientôt, sous le nombre de leurs bateaux, l'eau disparaissait, en roulant sa voix et sa colère domptée sous la horde victorieuse. Le Rhône, orgueil et limite de notre Provence, se couvrit des barques des Normands en 859. Il s'avançait dans les campagnes du fertile Vivarais, du Languedoc et de notre province, chargé de ces ennemis qui confiaient à ses flots leur aventureuse audace. Des villes, des monastères peuplaient ses rives; mais la barbare colonie déployant aux vents ses audacieuses voiles, abordait, terrible, dans les paisibles anses du fleuve. Des feux allumés dans des nuits de carnage, projetaient leur livide éclat sur ces faces de démons, et au milieu des torrens ruisselans d'un vaste incendie, s'abymaient,

avec de larges pétillemens, avec de soudains craquemens, les toits et les clochers dévorés par l'active flamme. Ainsi, précédés par de noires colonnes de fumée, à travers lesquelles bruissait l'incendie, s'entourant de cadavres, pillant, ravageant les bords du Rhône, les Normands choisirent l'île de la Camargue pour y planter leurs pavillons. Cette île, redoutable repaire de ces brigands, les recevait au retour de leurs sanglantes expéditions. Pendant un an, elle les garda dans les sinueux détours de son enceinte. Alors elle fut témoin de leur épouvantable joie, de l'agonie de leurs prisonniers, de leurs festins barbares. De terribles represailles furent exercées : les moines tonnaient contre ces Normands du haut des chaires; le culte d'Odin fournissait à ces prédicateurs des textes véhémens à de violens discours. Ils les représentaient comme des diables vomis par l'enfer, et dont un génie affreux conduisait les brutales milices. Les Normands ainsi dépeints, se vengèrent : leurs épées pénétrèrent dans les larges tonsures; leurs mains de fer tenaillèrent les prêtres et les écrasèrent sous les débris des églises. La Provence poussa devant eux un long gémissement. Gérard de Roussillon l'entendit, et suivi d'une troupe déterminée, il osa aller combattre ces ours du nord dans leur propre fort. Pénétrant dans la Camargue, il attaqua les Normands et les chassa; mais bientôt après cette

horde mugissante repassa encore dans l'île. Les plaintes des Provençaux arrivèrent jusqu'à Charles *le Chauve*, auquel ils offraient leur pays, pourvu qu'il les délivrât des Normands.

Tandis que Charles *le Chauve*, sous prétexte de se rendre au vœu des Provençaux, que les Sarrasins tourmentaient, accourait dans notre pays, afin de le réunir à son empire, Gérard de Roussillon, pénétrant ses ambitieux projets, marcha à sa rencontre, et le força de rebrousser chemin. Ainsi, ce Gérard soutenait seul ce royaume de Provence, dont le maître, lâche et faible, mourut bientôt à Lyon. Sur son tombeau à peine fermé, des haines s'allumèrent vite. La guerre civile prépara ses torches, et deux princes ambitieux, Louis, roi d'Italie, et Lothaire, roi des pays d'entre le Rhin et la Meuse, se hâtèrent de se rendre en Provence, pour se l'approprier ; mais un arrangement amiable empêcha la guerre qui grondait déjà dans un prochain avenir. Lothaire prit la partie septentrionale du royaume, le Lyonnais et le Viennois, et Louis la partie méridionale, le comté d'Arles, etc. Peu de tems après, Lothaire mourut sans enfans ; alors contre son frère Louis, trop faible pour résister à de puissans ennemis, s'élevèrent les hautes prétentions de ses deux oncles, Charles *le Chauve*, roi de France, et Louis *le Germanique*, roi de Germanie. Ces princes s'approprièrent le

royaume de Provence, dont le nord échut à Louis, et le midi à Charles.

Mais la mort avait mis au service de l'ambition de Charles *le Chauve* sa dévorante énergie, en frappant d'autres têtes carlovingiennes, elle agrandissait les états de ce roi aux épaules duquel manquait encore l'éclat de la pourpre impériale. Louis descend dans la nuit du tombeau. Un seul rival restait à Charles, Louis *le Germanique*, qu'il gagna de ruse et de vitesse. Déjà, du vivant même de l'empereur Louis, il lui avait disputé la souveraineté de la Provence et du Dauphiné, qui s'obstinaient à reconnaître le roi d'Italie pour maître. Lyon, assiégé par Charles, ouvrit à son armée son enceinte démantelée. Vienne, défendue par Berthe, courageuse femme de Gérard de Roussillon, lui résista long-tems. Tandis que le roi de France pressait Vienne, Gérard fesait d'héroïques efforts pour conserver à Louis ses nouveaux états; il haïssait Charles, qui avait voulu le dépouiller de son comté de Bourges, pour en revêtir un seigneur nommé Alfrid. Retranché dans un fort du Dauphiné, Gérard en sort, afin d'aller secourir Vienne. Mais il apprend que la foi chancelante des habitans de cette ville vient d'être subjuguée; alors, renonçant à l'espoir de conserver la Provence à son maître, il se retire en Bourgogne, pour y finir ses jours dans les abbayes de Vézelai et de Poultières,

qu'il avait fondées. Ainsi, ces corridors sombres, ces voûtes silencieuses, ces murs qui mariaient leur noble architecture avec les eaux et les bois, recevaient alors des hommes, qui, dégoûtés des grandeurs du monde, désabusés des rêves de l'ambition, venaient, dans ces asiles vénérables, incliner leurs fronts et leurs prières sur les tombes et les pavés du sanctuaire.

Charles *le Chauve* nomma gouverneur de la Provence son beau-frère Bozon, frère de sa femme Richilde.

Mais quand Louis, roi d'Italie, fut mort, la Provence resta attachée tout à fait au royaume de Charles *le Chauve*, et lorsque Louis *le Germanique* eut expiré, ce même Charles attaqua les trois enfans de ce prince, Carloman, roi de la Germanie méridionale; Louis, roi de la Germanie septentrionale, et Charles *le Gros*, roi de Souabe. Ceux-ci se placèrent armés devant leur héritage, et le défendirent contre un parent ambitieux.

En 837, un fléau renouvelé de l'Égypte désola notre Provence; le vent d'orient poussa vers nos campagnes de noirs bataillons de sauterelles. Leur nombre était si considérable, qu'on eût dit qu'une pluie de grêle l'avait entièrement couverte. Quatre ailes voituraient dans l'air ces insectes de la longueur et de la grosseur d'un pouce; quatre pieds hâtaient leur marche dévo-

rante, et deux dents longues, incisives, sortant de leur large bouche, exerçaient de cruels ravages. Les arbres, les plantes, les herbes périrent sous les tranchans aigus de ces dents. Toutes les récoltes périrent, et quand on considérait les campagnes, on croyait qu'un long sillon de feu s'y était partout empreint. Aussi la famine vint-elle au milieu de l'hiver décimer les populations malheureuses !

Au milieu de ces désastres divers, la puissance des ducs tendait toujours à s'accroître. Ceux-ci voulurent que la maxime de l'hérédité des gouverneurs passât dans la loi. Aussi une capitulaire l'eut bientôt sanctionnée. La faiblesse de Charles *le Chauve* enhardissait tant d'audace ! nous voyons, sous son règne, se former une ligue des grands feudataires du midi de l'empire. Dans cette ligue figuraient Bernard, marquis de Gothie et duc d'Aquitaine ; Béranger, duc de Frioul en Italie, et Boson, comte de Vienne. Une grande ambition agitait ces trois hommes. Ils n'aspiraient à rien moins qu'à rétablir pour leur propre compte les anciens royaumes d'Aquitaine, d'Italie et de Bourgogne, ou Provence.

La révolution était imminente ; l'audace de ces feudataires accrue par la mollesse des rois, soutenue par l'exemple de la race carlovingienne, pouvait, sans perdre haleine, ni manquer

son glorieux but, créer deux royautés rivales de la royauté franke. D'ailleurs, ainsi que je l'ai déjà dit, les parties de l'empire français attachées les unes aux autres par de faibles liens, fesaient que le monarque ignorait la force qui résulte d'une unité de vues administratives !

Boson aspira donc à la souveraineté de la Provence. Une alliance royale lui enflait le cœur : fils d'un Buwin, comte des Ardennes, il avait vu, avec un secret orgueil, sa sœur Richilde, d'abord maîtresse de l'empereur Charles *le Chauve*, devenir sa femme après la mort d'Hermentrude, première épouse de ce monarque. Charles le combla d'honneurs. Nommé gouverneur de Vienne et de Pavie, il voyait son autorité s'étendre de la Provence jusqu'au délà des monts ; d'autres dignités achevèrent d'exalter son ambition. L'empereur lui conféra l'abbaye de Saint-Maurice en Valais, et le comté de Bourges. Boson rêva une couronne. Il voulut d'abord faire asseoir sur ce trône, qu'il comptait ériger, une reine, dont la naissance illustre pût le relever aux yeux du peuple. Il empoisonna sa première femme, et arrachant à la tutelle de Bérenger, duc de Frioul, prince du sang des rois lombards, Hermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, il la prit pour femme à Ponthyon, où les noces furent célébrées avec une inouïe splendeur.

Hermengarde était née sous le dais impérial ;

elle semblait reprocher à son audacieux époux l'absence de cette couronne dont l'éclat manquait à son front. Boson promit tout. Bientôt une lâche désobéissance revéla ses projets. Charles le somme de l'accompagner en Italie, où les Sarrasins commettaient d'affreux ravages; il refuse. D'autres seigneurs imitèrent ce dangereux exemple, et le monarque français profondément affecté de cet abandon, en mourut de douleur, sous le toit d'un paysan des Alpes.

Une crainte retenait Boson; la mort de Charles, l'affaiblissement du pouvoir royal favorisaient bien ses desseins; mais il y avait dans Rome un simple prêtre qui déjà disposait des couronnes, les arrachait aux fronts ambitieux, ou les y raffermissait à son gré. Richilde, veuve de Charles, sur la tête de laquelle planaient d'affreux soupçons, aimait mieux voir l'autorité royale s'affaiblir, pourvu que celle de son frère pût s'accroître. De criminelles intrigues furent tramées; mais dans cet horison où une couronne enviée resplendissait comme un astre, Boson apercevait aussi les foudres de Rome prêtes à éclater. Il voulut les conjurer. Sa belle-mère, l'impératrice Angelberge, se chargea de ce soin. Cette femme avait conservé sous les voûtes d'un cloître cette ambition inquiète dont la prière et la solitude ne purent jamais la guérir. Elle était humiliée de voir sa fille Hermengarde sujette,

elle que la splendeur royale entoura dès son berceau.

Du fond de son couvent, Angelberge dirigeait cette vaste intrigue. Le pape, qui aimait à voir les princes chrétiens désunis par de sanglantes rivalités, servait chaudement cette ambitieuse impératrice. D'ailleurs, dans cette Italie que la mort de Charles venait encore de livrer à l'anarchie, non loin de ces côtes où l'invasion sarrasine mêlait sa voix rauque à la voix mugissante des flots, le chef de la chrétienté ayant à se prémunir contre tant de périls, inquiété par Carloman, roi de Bavière, devait se créer des appuis. Il voulut, lui-même, entrer dans cette ligue que des seigneurs mécontens fomentaient contre une suzeraineté méprisée. Sa galère le porte à Arles, où Boson et son épouse le reçurent au milieu d'un éclatant triomphe.

Alors une lettre écrite de la main du pape lui-même, vint dévoiler à Angelberge le plan de cette conspiration, qui devait finir par créer un nouveau royaume dans un pays déchiré par tant de guerres. « J'ai vu, disait le pontife, le « duc Boson et votre fille ; j'ai trouvé que tout « était dans l'état que nous pouvions désirer. Leurs « intérêts me sont sacrés. Comme ils sont, ainsi « que vous, les personnes du monde de qui « l'église romaine attend le plus de consolations, « je désire sincèrement de les élever aux plus

« hautes dignités par tous les moyens que mon « honneur pourra me permettre. Aidez-nous de « vos conseils, à votre ordinaire, afin que no- « tre entreprise ait un heureux succès. »

Dans ces lignes de Jean VIII, conservées par l'histoire, se montre très clairement l'ambition hautaine de la cour de Rome. Déjà un simple prêtre nouant sur son sein l'éclatante étole, se croit appelé à disposer des sceptres. Ce pape vint à Troyes, où un concile se tint. Là, Richilde, veuve de Charles, donna à Carloman, second fils du roi, une fille de Boson. Ainsi, celui-ci par de si illustres alliances, voyait s'aplanir la route du trône. Ce simple duc rêvait de bien plus hautes destinées. La pourpre impériale tentait déjà l'orgueilleuse faiblesse de son cœur. Chargé d'accompagner Jean VIII à Rome, il concerte avec l'ambitieux pontife des mesures pour exclure le roi de Bavière du royaume d'Italie. Dans l'excès de son zèle pour Boson, le pape écrivait à Charles *le Gros* : « J'adopte « Boson pour mon fils, et j'excommunie quicon- « que osera l'attaquer. » Protégé par les foudres de Rome, ébloui par un si éclatant mariage, beau-fils d'empereur, beau-frère d'un roi de France, beau-père d'un autre roi, pouvait-il, ce sujet vaniteux, renfermer son ambition dans une couronne ducale; le champ de ses armoiries ne demandait-il pas cette autre couronne depuis

long-tems promise? L'intrigue se noue de plus en plus ; le pape lui fait des partisans en Italie, tant l'enfantement d'un royaume est difficile! Jean écrivait à Boson, au mois d'août 879 : « Je « dois vous dire qu'Albert, marquis de Toscane, « et son épouse, vous sont dévoués, et je vous « prie de leur conserver, pour l'amour de moi, « le comté qu'ils possèdent en Provence. »

Le moment solennel préparé par tant de courses, tant de cabales, tant de prudence, s'approchait. Jamais les circonstances ne furent plus favorables. La mort avait frappé Louis *le Bègue*, ses deux fils, Louis et Carloman, chancelaient de langueur sur un trône ébranlé. Des pirates, déployant la flamme de leurs étendards, ravageaient les côtes d'une contrée où le mécontentement des seigneurs armait mille mains ennemies, fesait éclore mille combats journaliers. Boson savait qu'il pouvait compter sur le peuple, enchanté de sa modération, sur le pape, dont le dévouement à ses intérêts n'avait aucune limite, sur les évêques gagnés par ses présens, ou intimidés par ses menaces. Aussi leva-t-il le masque.

Aux Ides d'octobre de l'an 879, les prélats de l'ancien royaume de Provence, savoir : les archevêques de Vienne et d'Arles (la province ecclésiastique de Vienne était alors divisée entre ces deux villes), ceux d'Aix, de Lyon, de Tarantaise et de Besançon, et leurs suffragans,

évêques de Toulon, de Marseille, d'Avignon, de Vaison, d'Orange, de Die, d'Apt, de Riez, de Gap, de Valence, de Grenoble, de Viviers, de Maurienne, de Lausanne et celui d'Usez, de la métropole de Narbonne, s'assemblèrent au château de Mantaille [1], avec quelques laïques, qui étaient sans doute des comtes ou de puissans seigneurs du pays. La Provence ne fut point représentée dans ce concile, soit qu'on voulût la joindre au royaume d'Italie, soit par quelque autre motif inconnu.

Dans un vallon où gronde l'Isère, un château appuyait ses murs et ses tours sur le pied d'un coteau peu élevé. Une scène sauvage ajoutait à l'effet de ces fortifications féodales que le tems a ruinées. Dans la salle la plus vaste, que de hautes fenêtres éclairaient, se tint l'auguste assemblée, qui joua une de ces comédies si fréquentes parmi les hommes. Les évêques et les seigneurs, dans le costume le plus riche du tems, instrumens volontaires de l'ambition de Boson,

1. *Mantaille*, qui a donné le nom au concile, est situé dans une vaste plaine du Dauphiné nommée la Vallière (Vallis amen), entre Vienne et l'Isère, et près de la terre de Menthe, ou *Mentoz*. Le château de Mantaille était situé presqu'au bas d'un coteau qui sépare la Vallière du vallon nommé Mantaille, dans un endroit assez sauvage. La paroisse dans laquelle il est situé, a aussi le nom de Mantaille. On y voit les ruines assez considérables d'un château.

Hist. de l'église de Vienne, p. 220.

eurent l'air de ne recevoir d'autres inspirations que celles du ciel et de la conscience. Les églises, s'écrièrent les pères du concile, gémissent sous les coups des ennemis invisibles et des ennemis visibles; elles cherchaient un protecteur depuis la mort de Louis *le Bègue*, et personne ne se présentait pour les défendre. Alors, prosternés dans la prière, leurs évêques ont attendu les ordres d'en haut. D'une voix unanime, Boson a été proclamé comme le seul prince qui pût devenir le bouclier du sacerdoce affligé. Déjà les faveurs de Charles *le Chauve* l'avaient signalé aux nations comme un des hommes les plus capables de protéger leur faiblesse. Le pape Jean, en déclarant qu'il l'aimait comme son fils, rendait sa personne encore plus chère au clergé de la province. On ajouta qu'il avait fallu vaincre sa résistance ; mais qu'à force d'instances, on l'avait décidé à baisser humblement la tête sous le joug sacré.

Alors les voûtes du château retentirent d'applaudissemens ; Boson fut proclamé roi de Provence. C'était un protecteur et un général que le concile donnait aux églises.

Après que Boson eut été élu, la harangue suivante lui fut adressée : « Le sacré concile de « Mantaille, assemblé avec la noblesse, au nom « de notre Seigneur, et par l'inspiration de sa « divine majesté, ose s'adresser à votre sagesse,

« illustre prince, pour connaître la manière avec « laquelle vous vous comporterez sur votre trône. « Il désire savoir si une réelle ardeur vous ani- « mera pour la gloire de Dieu, pour la foi ca- « tholique et pour les intérêts de l'église. Si, pre- « nant pour modèle le bon prince votre prédé- « cesseur, dont l'histoire et la tradition vous ont « raconté les actions, vous ne respecterez pas les « lois et la justice ; si l'humilité, base de toutes « les vertus, la patience et la modération ne brille- « ront pas dans votre conduite. O prince! nous « attendons de vous la circonspection dans les « jugemens, quand un arrêt pénible devra être « prononcé ; la fidélité dans vos promesses, les- « quelles seront justes; la docilité aux inspirations « de la grace. Que le conseiller intègre trouve « toujours un facile accès auprès de vous; que « les passions injustes soient foulées à vos pieds, « et que la vertu trouvant en vous un appui, n'ait « à craindre ni les embûches du vice, ni les at- « taques ouvertes des méchans. Une pareille con- « duite nous empêchera de regretter la décision « que le concile et la noblesse viennent de pren- « dre en vous couronnant Roi. La prière versera « ses abondans trésors dans vos états, pourvu « que notre autorité évangélique et apostolique « soit par vous sévèrement maintenue et respec- « tée. Nous vous prions de faire marcher les per- « sonnes de votre maison dans la voie du salut « et de l'honneur. »

Tel fut le langage humble et fier à la fois que les pères du concile tinrent à leur élu. La réponse de Boson fut adroite, souple et caressante. Il remercia les pères de leur vif attachement. Il ne regardait le rang suprême que comme un moyen de soutenir les intérêts de l'église de Dieu. Si sa volonté ne s'était pas manifestée à lui dans l'unanimité des suffrages, il aurait refusé une couronne dont le poids alarmait son insuffisance. Les sages institutions des prêtres le guideront dans sa nouvelle carrière. Dévoué à l'église catholique, son bras n'était armé que pour combattre pour elle. Jamais il ne se permettra de porter atteinte aux privilèges du clergé. Les lois en vigueur et observées par lui, couvriront tous ses sujets de leur vigilante protection. Boson, redoublant d'humilité, convint de ses iniquités passées ; mais il promit de donner sur le trône l'exemple de la plus grande austérité de mœurs. « Je suis votre ouvrage, s'écria-t-il ; si l'injus-« tice souillait quelques-unes de mes actions, « ne m'épargnez pas la sévérité de vos conseils. « Si l'un de vous méconnaît mon autorité, je « le désarmerai par ma douceur. Je veillerai à « ce que les personnes attachées à mon service « ne violent jamais les lois de la bienséance. « Quant à vous, Messeigneurs les pontifes, vo-« tre serviteur vous supplie de lui aider à sou-« tenir le poids accablant d'une dignité qu'il

« n'a acceptée que pour restituer à l'église son « antique éclat, et n'agir, en toute occasion, « que par vos sacrées inspirations.

« Que celui d'entre vous qui blâme mon élec-« tion se lève, et me le dise hardiment, je dé-« poserai devant ses sévères paroles le sceptre que « je n'ai point brigué. Mais si vos esprits una-« nimes dans cette grande résolution approuvent « hautement un acte si important, je consens « à revêtir le manteau royal. En plaçant ma tête « dans ce diadême que je n'enviai jamais, je « sens que toute sa force ne lui viendra que de « vos prières. Rassemblez vos fidèles dans vos « saintes basiliques, et faites leur demander à « Dieu de me tenir par la main dans la voie « périlleuse où vous m'avez engagé. »

Boson est roi. Des mains épiscopales ont attaché la couronne sur son front. Il signale son pouvoir par des actes d'une pieuse munificence : les trésors des abbayes et des églises reçurent ses dons. L'épiscopat de Provence, honoré de sa confiance, put quelques-tems s'applaudir de son ouvrage ; mais le masque hypocrite dont Boson avait voilé ses ambitieux desseins, ne resta pas long-tems attaché à sa face ; il tomba, et, s'il faut en croire les historiens, qui d'ailleurs ne citent aucun fait à l'appui de leur accusation, son usurpation, maudite par ses sujets, se teignit de sang et se souilla d'odieux

excès. L'orage allait éclater sur sa tête. Louis et Carloman voulurent lui enlever sa couronne. D'abord on convint de punir Angelberge, dont les intrigues avaient amené une révolution en Bourgogne. Charles *le Gros* la fit prendre dans son couvent, et la tint prisonnière en Allemagne. Le pape changea alors de langage : il maudit Boson, et le flétrit de noms injurieux. Les rois franks parurent en armes dans les états de ce roi; Macon est assiégée et prise; Lyon, où le roi de Provence n'avait pas osé les attendre, les reçoit dans ses murs. Boson, cédant avec prudence au tems, évite une action décisive avec ses suzerains irrités, et cachant la marche de ses troupes, laisse dans Vienne une héroïne pour la défendre, sa femme Hermengarde. La ville fut d'abord vainement assiégée; mais deux ans après elle se rendit à Richard, frère de Boson. Alors Charles *le Gros*, dernier fils de Louis *le Germanique*, essaye de relever les ruines belles encore de la monarchie de Charlemagne. Le cercle de ses états s'était démesurément agrandi; mais le faible empereur chancelait sous le poids de sa puissance. Il essaya, lui aussi, de réduire Boson. Engagé dans une guerre contre les Normands, il chargea Bernard III, marquis de Gothie et comte d'Auvergne, de châtier cet audacieux et heureux vassal. L'histoire qui s'enveloppe à cette époque de tant de voiles, et

chemine dans des sentiers où de pâles éclairs percent à peine une sombre et inquiétante nuit, se tait sur ces guerres et sur leurs résultats. Nous savons seulement que Boson résista, et toujours vainement harcelé, ne brisa jamais, en présence de ses ennemis, le sceptre de sa puissance. En 887, il mourut à Vienne. Son fils Louis lui succéda. Une longue épitaphe qu'on lit sur son tombeau, dans l'église métropolitaine, rappelle sa munificence et son courage.

Les historiens cherchent, à l'époque où nous sommes arrivés, les commencemens obscurs du grand fief, connu sous le nom du comté d'Arles, du comté de Provence et de marquisat de Provence. Ici s'ouvre un vaste champ aux hypothèses. Renonçons à indiquer la formation de ces états souverains que le hasard de la naissance et des événemens ont peu à peu fait surgir du sein de la nuit féodale.

Louis, âgé de dix ans, succéda à Boson, son père ; Hermengarde, sa mère, lui servit de tutrice. L'histoire loue la prudence de cette reine, qui éclata au milieu des orages dont un trône naissant et défendu par une main de femme, se voyait assailli. Charles *le Gros* excitait la moquerie de ses hommes d'armes : sous son épaisse et ridicule obésité, il cachait un esprit incertain et mou ; Hermengarde flatta sa vanité en lui fesant rendre hommage par son

fils. L'empereur baisa le jeune roi, et lui confirma le titre que Boson lui avait laissé.

Mais cette solennelle reconnaissance du seigneur suzerain ne suffisait pas pour affermir le sceptre dans les mains de Louis. Les seigneurs du royaume d'Arles croyaient qu'une élection libre pouvait seule conférer des droits. Aussi Hermengarde ne fit-elle prendre le titre de roi à son fils qu'après le couronnement de ce prince.

Charles *le Gros* étala devant le peuple une chûte honteuse ; Arnoul lui succéda. Hermengarde alla trouver celui-ci à la cour, et se l'attacha par des présens. En même-tems l'archevêque de Vienne, Bernoire, arrivait de Rome avec l'agrément du pape pour l'intronisation de Louis.

Les évêques et les seigneurs qui devaient assister à cette cérémonie se rassemblèrent à Valence. Le langage que tint Bernoire était remarquable. Aux yeux de l'archevêque de Vienne, le pape était seul distributeur des couronnes. Étienne, disait-il, ne s'était décidé à donner un chef à la Provence que pour mettre un terme aux maux dont elle était désolée ; car alors les Sarrasins tourmentaient encore notre patrie. Le golfe de Grimaud vit tout à coup ses eaux troublées par quelques barques qu'une vingtaine de ces barbares montaient. Cette poignée d'Africains incendièrent les villages voisins, et gagnant de hautes montagnes, ils établirent leur

repaire à la Garde-Frainet, lieu de notre Provence où l'escarpement des rochers, la profondeur des précipices fournissaient des retraites sûres et des moyens de résistance singuliers. Ce repaire devint fameux ; les yeux des vingt brigands y étincelaient comme des météores rouges et subitement allumés au sein d'une nuit d'orage. Quand le chef donnait le signal du départ, armés de poignards, de cimeterres, ils se ruaient au pillage comme des démons déchaînés par leur roi. Le butin qu'ils fesaient, la terreur de leur nom attirèrent cent autres Sarrasins, qu'un plus grand nombre suivit encore. La bande infernale ainsi accrue, épouvanta la Provence; les seigneurs, petits tyrans de la contrée, les prenaient à leur solde dans leurs continuelles guerres avec leurs voisins. Peu à peu la puissance sarrasine fut sans rivale; elle dominait partout où elle plantait son victorieux étendard; et cet étendard, chaud encore de l'haleine des déserts, se déployait sur nos côtes battues par la mer, sur le sommet de ces monts, pics flottans dans nos nuages, ou longs promontoires dans nos vallées.

Et l'Italie aussi continnait à se débattre dans le sang. Adalbert, marquis de Toscane, combattait son beau-père Bérenger, roi des Lombards. Louis voulut le soutenir dans cette lutte; l'expédition tourna à sa honte : Bérenger l'in-

vestit au passage des Alpes, et ne lui laissa la liberté que quand il eut juré de ne plus franchir les limites des Alpes.

L'année suivante, Louis, cédant aux reproches de son ambitieuse mère, retourne en Italie, prend Pavie, capitale du royaume, met Bérenger en fuite et reçoit le titre de roi dans l'assemblée des seigneurs.

Rome lui ouvre ses portes. La destinée de ce roi de Provence fut singulière; la mort d'Arnould de Germanie laissait vacant le trône impérial; le pape se hâta de ceindre le front du fils de Boson de cette couronne des Césars, gardée alors dans le trésor du souverain pontife comme un joyau brillant. Le jeune prince s'arrache aux fêtes pontificales, et continuant de harceler Bérenger, il le force de cacher sa honteuse défaite dans la Bavière. Louis courait pourtant à sa perte, la couronne impériale sur la tête et l'esprit ravi par de si merveilleux succès. Dans l'exaltation de sa gloire, il veut connaître cette Italie que le sort rapide des armes avait soumise à son sceptre.

Il s'enivre de ses champs fertiles, de son ciel d'azur, de ses cités où Rome frappée de mort, la Rome d'Auguste, j'entends, semblait encore revivre dans des arcades respectées, dans des temples où la gracieuse Corinthe avait épuisé ses pampres de marbre. La Toscane reçut ce roi de

Provence ; cette belle contrée obéissait à Adelbert, qui trônait à Lucques. Sa cour italienne était admirable : les dentelles flottaient aux cous, aux bras, aux seins des Dames de son palais ; l'or, les pierreries brillaient aux doigts, aux ceinturons, aux brodequins des courtisans. Le moyen âge si sombre dans la Germanie et dans le nord de la France, qui inventa les vêtemens de bure, les chaperons pointus, était gracieux et folâtre dans cette cour italienne, tant est grande l'influence d'un ciel doux et caressant ! Louis vit se derouler devant lui des colonnades autour des places, ou dans des jardins dont peut-être une image affaiblie nous est retracée par ces gravures des anciennes éditions des *opéras* de Métastase, où là un artiste inconnu répand ses personnages dans des salles de verdure, sous des portiques, créations qu'on ne trouve jamais réalisées. Et, au milieu de ce luxe qui l'éblouissait, aux clartés des illuminations courant comme des torrens suspendus, de branche en branche, aux sons d'une musique où un ciel sonore, la voix gémissante d'une Méditerranée, les soupirs d'une brise égarée sur des fleurs, l'haleine d'un sein oppressé d'amour, semblaient confondre leurs ineffables bruits, le jeune roi de Provence sentit la flamme de l'ambition, la flamme de la jalousie monter de sa poitrine brûlante à son visage courroucé ; alors se penchant

vers un de ses officiers, il lui dit : « Adelbert « devrait se faire plutôt appeler roi que marquis; « je n'ai au-dessus de lui que le titre. » Le démon de la haine s'emparant de ces paroles, les imbiba de son venin. Adelbert en fut instruit, et quand il hésitait à tramer la perte de Louis, il sentait sa vengeance assoupie se rallumer tout à coup aux artificieuses paroles de Berthe, sa femme; car l'éclat d'une couronne impériale importunait Berthe ; elle croyait d'ailleurs que Louis méditait la ruine de son époux. Aussi osa-t-elle dévancer le roi de Provence. Sa beauté, son esprit rendaient sa colère et sa haine plus puissantes encore. Adelbert promit tout, ignorant l'orage dont sa tête était menacée. Louis continue sa route triomphale à travers l'Italie; des traîtres le suivaient, des hommes dévoués à Adelbert et à sa femme. Louis arrive à Vérone, congédie une partie de ses troupes, et envoie les autres dans leurs quartiers, rassuré par le bruit semé avec perfidie de la mort prétendue de Bérenger. Celui-ci est introduit par les amis d'Adelbert dans la ville; il répand ses soldats dans les lieux dont il lui convenait de s'assurer, et dès que le jour parut, on vit ses redoutables enseignes flotter, menaçantes et inattendues, sur les remparts de la cité.

Les gardes de Louis gagnées déjà, abandonnent leur roi, qui, frappé de terreur, court

réclamer un asile sous les voûtes d'une église. On y pénètre de force, on l'arrache aux autels qu'il embrassait de ses mains tremblantes, et le barbare Bérenger armant un bourreau d'un fer pointu, ravit la lumière au malheureux roi. Alors, sans cour, sans soldats, les yeux arrachés de leur orbite, l'empereur d'Occident, le roi de Provence reprend la route de ses états, et va pleurer à Vienne sa grandeur abolie et ses triomphes éteints. Dans son état de cécité, Louis ne pouvait gouverner son royaume; il confia ce soin à un seigneur nommé Hugues, homme habile, protégeant les lettres, vénérant les prêtres, mais cachant sous ces dehors respectables des mœurs dissolues et une ambition démesurée. Sa naissance était illustre; par sa mère Berthe, femme en secondes nôces d'Adelbert, marquis de Toscane, il tenait au sang de Charlemagne; son père était Thibaut, comte d'Arles.

Après la mort de Louis, dont il fut, pour ainsi dire, le maire du palais, il dédaigna de faire reconnaître pour roi le fils de ce prince, Charles Constantin, relégué dans son comté patrimonial de Vienne. Hugues aspire à la couronne; il la méritait par sa valeur. Le peuple le reconnaît. Les Hongrois vinrent rappeler dans notre Provence le souvenir des invasions des Barbares. Bérenger les avait attirés en Italie. Ils traversèrent le mont Cenis, et descendirent dans

nos contrées. Les historiens citent leurs traits farouches. Une coutume singulière contribuait à leur donner un aspect horrible. Quand un enfant était né chez ces barbares, la mère se plaisait à le déchiqueter, afin que sa figure ainsi tailladée, pût avoir dans un jour de combat, l'expression la plus sauvage.

Au nord de la belle Italie, brillait toujours dans l'antique ville de Milan cette couronne de fer, emblème de force et de durée, que Napoléon retrouva, à l'aurore de notre siècle, dans le trésor oublié des anciens rois lombards. C'était un si beau royaume que ce royaume de Lombardie; l'Adriatique en caressait les rives vénitiennes; les Alpes y versaient leurs majestueuses ombres; des lacs calmes aux pieds de hautes montagnes, berçaient dans leurs flots bleus l'image renversée d'un archipel de fleurs et de lauriers-roses. Le Pô, l'Adige, le Tésin, fleuves poétiques, en arrosaient les fertiles campagnes.

Hugues aspira à la domination de ces belles contrées. Le régime féodal y naisssait au milieu des déchiremens de la guerre civile; les seigneurs les troublaient par leurs dissentions armées. Ils avaient proclamé roi Bérenger; Rodolphe II renversa ce prince de son trône. Il lui fallait une victoire pour consolider ce pouvoir naissant; il la gagna après une défaite éclatante.

Mais sa hauteur et son incontinence lui aliénèrent ses sujets. Hugues veut profiter des dispositions hostiles des esprits pour ceindre une couronne si vivement disputée. Le pape et les évêques, cédant à l'attrait de ses manières, entrent dans ses intérêts. Des parens puissans, sa mère Berthe, Lambert et Guy, ses frères; leur sœur Hermengarde, veuve d'Adalbert, marquis d'Ivrée, travaillent de concert à lui aplanir la route du trône.

Hermengarde n'épargna rien pour servir ses vues ambitieuses. Quand la ruse, les promesses artificieuses n'ébranlaient pas la constance d'un seigneur puissant, alors, dépouillant toute pudeur, elle employait un irrésistible moyen auprès de ces imaginations italiennes, en livrant ses charmes dans un marché de honte et d'ambition. Rodolphe, indigné, marche contre Hermengarde. Cette femme lui enlève ses soldats, et le force de se réfugier en Bourgogne. Le champ se trouve ainsi libre. Hugues apprenant ces heureuses nouvelles, déploie ses voiles à un port de Provence, et vient débarquer à Pise, où l'archevêque de Milan et les principaux seigneurs lui firent une réception si étourdissante, que ce proverbe : *On l'a reçu comme le roi Hugues*, s'établit dans nos contrées.

Jean X était alors pape. Il voulut gagner l'affection de Hugues, et s'en servir pour abattre

la fierté d'une femme dont Rome reconnaissait le pouvoir. Cette ville était placée sous les charmes de Marozie, veuve de Guy, marquis de Toscane ; cette sirène ravissante marchait la rivale du pontife, et devant ses vêtemens de femme s'abaissait l'orgueil de la tiare. Maîtresse du château Saint-Ange, elle bravait les deux clefs souveraines, et dictait des lois au sein d'une ville enivrée par ses attraits et sa séduisante magie. Le pape frémissait sous son étole humiliée, et tandis que sa fureur éclatait, sombre et ardente, dans son palais de Latran, il vit un jour entrer des satellites de Marozie, qui tuent sous ses yeux Pierre son frère, le chargent de chaînes, et le conduisent dans une prison où un lacet sacrilège termina ses jours.

Hugues veillait à la fois sur ses états lombards et sur ses états de Provence. Raoul, fils de Richard, duc de Bourgogne, régnait dans le royaume de ses pères ; Herbert, comte de Vermandois, tenait prisonnier Charles à Château-Thierry ; Hugues traite avec ces deux princes, Raoul et Herbert, qui exigèrent de lui qu'il nommât pour gouverner la Provence Eudes, fils du comte de Vermandois, et Boson, frère de Raoul. Boson prit le titre de comte d'Arles.

Hugues repasse les monts, et fait avorter à Pavie un complot contre ses jours, dont Gilbert et Évrard, riches seigneurs, étaient les chefs.

Il punit Evrard, surnommé Gérard, en lui fesant couper la langue et crever les yeux, et Gilbert en lui tranchant la tête. Ensuite, pour consolider un pouvoir menacé, il associe Lothaire, son fils, à sa royauté, dans une assemblée de grands tenue en 931. Lambert, son frère utérin, marquis de Toscanne, alarmait son inquiète ambition. D'ailleurs ses craintes étaient justifiées par les airs de prince que Lambert se donnait.

Hugues lui enlève ses fiefs, et lui fait crever les yeux, manière d'annuler les grands de cette époque.

L'Italie frémit à la nouvelle de ce crime; Hugues veut terrasser ses ennemis par la promptitude de ses démarches. Rome surtout flattait ses esprits hautains; le môle d'Adrien appartenait à Marozie; Jean XI, fils de cette femme, occupait le trône pontifical; Hugues résolut de s'assurer de ces deux personnes. Il entre seul dans Rome, se rend au château de Marozie, et l'épouse, au mépris des lois ecclésiastiques. Rome ne se soumit pas paisiblement : un affront qu'il fit essuyer à Alberic, fils de sa femme, lui fit perdre cette Rome. Le prince était assis à table, Marozie ordonne à son fils de laver les mains à Hugues. Le jeune homme, piqué peut-être, verse d'un seul coup le vase qui contenait l'eau; le roi, furieux, lui donne un soufflet; ce fut le signal d'une révolte.

Albéric, frémissant de colère, soulève le peuple ; le tocsin retentit dans la ville entière, les cloches ébranlées partent au même instant ; des sons pressés appellent les citoyens aux armes. Hugues prit la fuite devant l'effervescence romaine.

Les seigneurs italiens auraient voulu placer la couronne lombarde sur la tête de Rodolphe II, roi de Bourgogne ; mais Hugues prévint leurs projets, en cédant à son rival le royaume de Provence, c'est-à-dire, les provinces ecclésiastiques d'Arles, d'Aix et d'Embrun, les diocèses de Vienne, de Grenoble, de Valence et de Lyon. De là vint le royaume nommé dans les chartes des Allemands et des provinces, que l'on appela aussi de Bourgogne, de Vienne et d'Arles.

Rodolphe abandonna à Hugues ses droits sur la Lombardie ; le royaume d'Arles ainsi cédé, aurait dû appartenir à Charles-Constantin, fils de Louis l'*Aveugle*, si son grand-père Boson ne l'avait pas lui-même usurpé. Hugues se renferma dans le soin qu'exigeait l'administration de son royaume de Lombardie. Il appela auprès de lui ses parens, entr'autres Manassès, évêque d'Arles, prélat qui déshonora sa dignité par sa cupidité excessive. L'histoire conduit, à cette époque, sur la scène, ce Charles-Constantin, fils de Louis l'*Aveugle*, que sa naissance appelait à des des-

tinées, anéanties par le sort. Elle nous le montre comte de Vienne ; c'était peut-être une investiture de Rodolphe.

La couronne royale de Germanie n'était plus dans la maison de Charlemagne depuis la mort du roi Louis, fils d'Arnoul. Un Conrad Ier, duc de Franconie et de Hesse, et ensuite un Henri Ier, duc de Saxe, s'étaient portés pour Rois de Germanie. En ce moment régnait Othon le *Grand*, fils et successeur de Henri Ier. Le roi germain appela auprès de lui le jeune Conrad, fils et successeur de Rodolphe II. Ce Conrad prit le titre de roi de Provence.

Hugues convoitait toujours Rome. Voulant calmer le ressentiment d'Albéric, il lui proposa sa fille Alde en mariage ; celui-ci l'accepte, et continue à fermer les portes de la ville à son ambitieux beau-père, dont il pénétrait le dessein.

La cupidité de ce prince s'enflammait de jour en jour ; il avait dépouillé du marquisat de Toscane son frère utérin Lambert, pour le donner à son autre frère Boson. Celui-ci était l'époux d'une Provençale nommée Willa. Les bijoux des dames de Florence excitèrent son ardente coquetterie ; aussi les femmes riches se dépouillèrent-elles de leurs ornemens, et les tinrent-elles cachés en sa présence, tant il y avait pour elles de danger à les montrer. Hugues accuse Willa d'avoir conseillé à son mari une guerre contre

la Lombardie, et s'appuyant sur cette supposition, il les ruine et les chasse de l'Italie. Un bâtard du roi lombard même, Hubert, vint régner en Toscane, et porta dans son palais les dérèglemens des cours asiatiques. [1]

Hugues épousa Berthe, veuve de Rodolphe II, et donna Adelaïs, fille de ce prince, à son fils Lothaire. La vie de ce prince lombard fut semée d'orages. Partagé entre l'ambition et les plaisirs, il cherchait à conquérir des villes et des femmes. Abreuvant de dégoûts ses épouses légitimes, qui cachaient tant d'ennuis sous le bandeau royal, il prodiguait son inconstante flamme aux dames dont sa cour était embellie. Rome, élevait sa grande et imposante image au milieu de ses rêves de volupté et de gloire; mais une main de fer l'empêchait d'étaler dans la ville des Césars ses triomphes. Il s'empara de l'exarchat de Ravenne, puis de Camérino et du duché de Spolette, propriétés d'Anscar, frère de ce même Bérenger devenu plus tard roi de Lombardie.

Le nom de Hugues est encore une fois cité avant sa mort, qui arriva au-delà des monts, l'an 947, peu de tems après sa fuite devant les seigneurs italiens indignés de ses excès. Il est rappelé par les historiens au sujet d'une guerre con-

1. Murat. An d'It., an 936.

tre les Sarrasins. De leur retraite de Fraxinet, ces barbares tombaient sur la Provence et même sur l'Italie. Leur nombre s'accrut en 935 ; une escadre africaine vint mouiller non loin de leur repaire ; alors ils firent voile vers Gênes, qui lava dans le sang ses palais de marbre. Hugues sentit la honte et la rage remuer ses entrailles, au récit de ces dévastations ; mais aucune armée navale n'était sous ses ordres. Il écrivit une lettre touchante aux empereurs d'Orient, pour leur demander des vaisseaux et le feu grégeois.

La flotte grecque surprit celle des Sarrasins dans le golfe de Grimaud ; son feu terrible, météore écarlate, déchaînant son indomptable fureur sur les flancs des navires, redoublant d'activité à mesure qu'il teignait son ardente chevelure dans les eaux, son feu terrible, dis-je, éclate dans les airs, serpente autour des barques, les atteint de ses dards brûlans, et enveloppe bientôt d'un rideau de flammes la flotille détruite.

Un double danger menaçait la colonie sarrasine. Tandis que la guerre, avec toutes les ressources de l'époque, le glaive aux dents, le feu grégeois aux mains, l'investissait de ses chocs ; Hugues arrivait devant cette forteresse de Fraxinet, lieu redoutable protégé par une terreur toujours croissante, où la superstition des habi-

tans de la contrée plaçait d'infernales scènes, d'infernaux habitans. Les Maures évacuèrent leur repaire, et confinés dans les Alpes, ils finirent par traiter avec leur vainqueur, dont la politique perfide aima mieux pactiser avec les éternels ennemis du nom chrétien, pourvu que ceux-ci défendissent le passage des Alpes contre Bérenger.

Ce honteux traité fit perdre à Hugues tout le fruit de sa victoire. D'ailleurs l'Italie murmurait déjà hautement; car le roi favorisant les Provençaux et ses bâtards, ne conférait qu'à ceux-ci d'importantes charges. Une conspiration se tramait; Manassès, dont Hugues n'avait pu, malgré tant de bienfaits, satisfaire l'ardente avarice, en devint le chef. Bérenger résolut de ravir une couronne que le vice de celui qui la portait avait déshonorée. Mais Othon lui refusait les secours qu'il demandait. Alors un seigneur de sa cour, nommé Amédée, conçut un projet, qui devait assurer la réussite des desseins ambitieux de son maître. Il voulut sonder lui-même les dispositions des Italiens, sûr qu'il les trouverait favorables aux intentions de Bérenger, et préparer les seigneurs à une révolution prochaine. Mais pour tromper la vigilance de Hugues, Amédée eut recours à des déguisemens. Il s'insinua auprès des grands, exagéra les torts du roi, peignit avec de fortes couleurs son avarice, son

incontinence, leur montra Bérenger prêt à réparer par sa sagesse et sa munificence les maux d'un prince odieux à toute l'Italie. Il réussit. Bérenger instruit des favorables dispositions des Italiens, s'avance vers le Trentin, où Manassès commandait. La promesse de l'archevêché de Milan acheva de dissiper ses derniers scrupules, et il ouvrit à Bérenger les états de son premier maître. L'Italie se soumet toute entière. Hugues atterré, s'enfuit à Pavie, et envoie son fils Lothaire à Milan, pour tenter un dernier effort d'accomodement avec les conjurés. Ce jeune prince parut dans l'assemblée où l'on allait décider du sort de son père et du sien. Il pleura; ses graces touchantes, sa jeunesse désarmèrent les seigneurs, qui le proclamèrent roi.

Hugues résolut alors de se retirer chez Conrad, roi de Bourgogne; mais les grands s'y refusèrent, pour l'empêcher de transporter hors de l'Italie ses immenses richesses. Il finit pourtant par se retirer paisiblement en Provence, où il refusa les secours que Raymond Ier, comte de Bourgogne, lui offrait pour reconquérir sa couronne.

Ce prince cacha enfin son ambition et ses espérances trompées sous l'habit religieux, qu'il prit au monastère de Saint-Pierre de Vienne, où il mourut le 24 avril 957. Ses richesses, ses terres de Provence et de Languedoc passèrent,

conformément à ses desseins, à sa nièce Berthe, princesse d'une étonnante beauté. Elle était veuve de Boson, premier comte d'Arles, et peu de tems avant la mort de Hugues, elle s'était remariée au comte Raymond Ier.

Lothaire, fils de ce Hugues, passa bientôt du trône au tombeau. On soupçonne Bérenger d'avoir causé sa mort par le poison. Il laissa une fille nommée Emme. Othon vint en Italie pour punir Bérenger des cruautés qu'il avait exercées sur la reine Adelaïde ; il ne trouva aucune résistance, et se fit proclamer roi à Pavie, au mois d'octobre 961.

Un fait cité par les historiens pour déterminer l'origine du comté de Provence, ne s'appuie sur aucune certitude. Boson, frère de Raoul, duc de Bourgogne, et élu roi de France, obtint, disent-ils, de Hugues, en 927, le gouvernement de tous les pays d'en deçà de l'Isère ; d'autres auteurs ont vu dans Hugues le premier comte d'Arles ou de Provence. Nous pouvons, dans ce dédale de conjectures, chercher à rappeler une opinion avancée par un récent historien de Provence. Depuis long-tems, la Bourgogne méridionale, du Rhône aux Alpes et de la mer à l'Isère, était divisée en deux gouvernemens généraux, l'un entre la Durance et les Alpes, nommé marquisat des Alpes maritimes, et l'autre entre le Rhin et le marquisat des Alpes

maritimes, appelé comté d'Arles. Le système politique qui conférait un comte à chaque cité, s'éteignit ; mais le nom de comté resta aux villes. Un Boson était comte d'Arles sous le règne de Louis *l'Aveugle* et sous le marquisat de Hugues. A ce Boson Ier, mari de Berthe, succéda Boson II, mari de Constance, que nous pouvons placer à la tête de notre dynastie nationale des Bosons. Sans doute ce Boson II tenait son comté de Boson Ier par droit de parenté ; mais peu importe ce fait, pourvu que nous puissions voir en lui un successeur de Boson Ier, dont le même corps de fief relevait du royaume des Allemands et des provinces, c'est-à-dire, dans la majeure partie de la province ecclésiastique d'Arles et de la province ecclésiastique d'Aix.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
Contenues
DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

L'Histoire de Provence formera trois volumes in-8°, imprimés sur papier velin fin satiné, qui seront publiés en quinze livraisons de cinq à six feuilles chacune. Il en paraîtra régulièrement une par mois.

Le prix de la livraison, payable en la recevant, est de 1 fr. 50 c.

